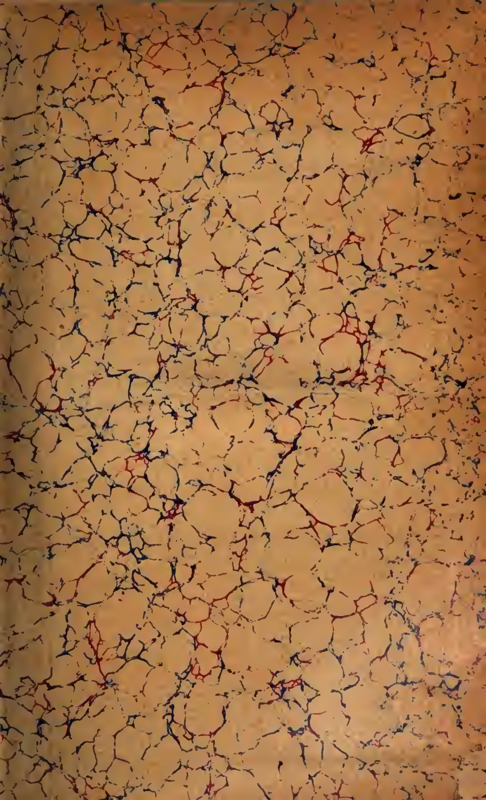
PALLI





NORD ET SUD

COULOMMIERS. — TYPOG. A. MOUSSIN.

Mrs GASKELL

NORD ET SUD

ROMAN ANGLAIS

TRADUIT AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR Mmes LOREAU ET H. DE L'ESPINE

TOME SECOND



PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1872



NORD ET SUD.

CHAPITRE XXVIII.

Consolation aux affligés.

Dans l'après-midi, en effet, elle se rendit chez les Higgins. Mary guettait sa venue, dont elle doutait encore; mais la vue de Marguerite, qui lui souriait de loin, la rassura. Elles traversèrent rapidement la salle du rez-de-chaussée, gravirent l'escalier, et se trouvèrent devant la froide sérénité de la mort. Marguerite se félicita d'être venue. Sur ce visage, qu'elle avait vu si souvent fatigué par la souffrance, troublé par mille pensées inquiètes, était alors un faible et doux sourire exprimant l'éternel repos Bien que des larmes parussent sur les paupières de miss Hale, un calme profond pénétrait dans son âme. Et c'était donc là cette mort tant redoutée! Elle semblait plus paisible que la vie. Mille passages des saintes Écritures se présentèrent à son esprit: « Ils se reposent de leurs travaux. Ils sont entrés dans le repos du Seigneur. Le Seigneur donne le sommeil à ses bien-aimés. »

Marguerite s'éloigna lentement, bien lentement, de ce lit de mort. Mary sanglotait tout bas dans l'enfoncement; toutes deux descendirent sans prononcer une parole.

Nicolas Higgins était là au milieu de la chambre, la

main sur une table, les yeux ouverts d'une dimension effrayante, et frappé de stupeur par la nouvelle qu'il venait d'apprendre en rentrant. Il semblait ne pouvoir se rendre compte à lui-même de la réalité de la mort de sa fille : car elle était mourante depuis si longtemps qu'il s'était persuadé qu'elle ne mourrait pas, « qu'elle finirait par s'en tirer. »

Il sembla à Marguerite qu'elle ne devait pas rester là à s'informer de toutes les circonstances d'une mort que lui, le père, ne faisait que d'apprendre. En apercevant Higgins, elle s'était arrêtée un instant sur l'étroit et tortueux escalier ; et maintenant elle s'efforçait de passer inaperçue et de le laisser à la gravité d'une si profonde affliction.

Mary s'assit sur la première pierre venue, et, cachant sa tête dans son tablier, elle commença à pleurer tout haut.

Le bruit parut tirer Higgins de sa torpeur. Il saisit brusquement le bras de Marguerite, et la retint jusqu'à ce qu'il eût pu retrouver l'usage de la parole : son gosier semblait se refuser à laisser passer aucun son. A la fin, il dit d'une voix sourde et éclanglée :

« Étiez-vous avez elle ? l'avez-vous vue mourir ?

— Non ! » répondit Marguerite, se résignant avec la plus grande patience, maintenant qu'elle avait été vue.

Il resta encore quelque temps sans parler, lui tenant toujours le bras.

« Il faut que tout le monde meure ! dit-il enfin d'une voix rauque et avec une sorte de gravité étrange, qui fit soupçonner à Marguerite qu'il avait bu, pas assez pour s'enivrer tout à fait, mais assez pour que ses idées fussent embrouillées. Oui, tout le monde doit mourir continua-t-il ; mais elle était plus jeune que moi ! » Puis il s'arrêta comme pour réfléchir, sans regarder Marguerite, mais sans lui lâcher le bras. Soudain, il leva sur elle un œil inquisiteur ; une expression de doute se peignit sur sa

physionomie: « Vous êtes sûre et certaine qu'elle est morte? que ce n'est pas un évanouissement, la petite mort, comme on dit? Il lui est arrivé si souvent de perdre connaissance !

— Elle est morte, » reprit Marguerite; et elle n'éprouvait aucune crainte en parlant à cet homme, quoiqu'il lui serrât le bras à lui faire mal, et que des éclairs sauvages vinssent traverser de temps en temps la physionomie hébétée de l'ouvrier. « Elle est morte ! » répéta-t-elle.

Il la regarda encore une fois avec cette expression de doute inquisiteur qui s'évanouit en un instant. Puis soudain il lâcha Marguerite, et, se laissant tomber sur la table, il la fit trembler, ainsi que tous les meubles de la chambre, par la violence de ses sanglots. Mary, effrayée, s'approcha de lui.

« Va-t'en ! va-t'en, s'écria-t-il avec des gestes menaçants. Est-ce que je me soucie de toi? »

Marguerite prit la main de la jeune fille et la tint doucement dans les siennes. Le père s'arrachait les cheveux, se frappait la tête contre le bois de la table. A la fin, il retomba épuisé et comme anéanti; ni sa fille, ni Marguerite ne bougeaient. Mary tremblait de la tête aux pieds.

Enfin, au bout d'un temps indéterminé, mais qui parut bien long aux deux jeunes filles, il releva la tête; ses yeux étaient gonflés et injectés de sang, et il paraissait avoir oublié qu'il y avait quelqu'un auprès de lui. Lorsqu'il vit sa fille et Marguerite, il fronça le sourcil. Il se remit sur ses pieds, secoua lourdement toute sa personne, et sans dire un mot se dirigea vers la porte.

« Père ! oh! père, s'écria Mary se jetant sur son passage. Non, pas ce soir, un autre jour, si vous voulez; mais pas ce soir. Oh ! aidez-moi à le retenir; il va encore aller boire ! Père, je ne vous quitte pas! Frappez-moi, si vous voulez, mais je ne vous quitte pas. Ses dernières paroles

ont été pour me recommander de vous empêcher de boire! »

Marguerite s'était placée sur le seuil de la porte, sans rien dire, mais avec un air d'autorité et une attitude imposante. Higgins la regarda.

« Je suis chez moi, ici! ôtez-vous de mon chemin, jeune fille, ou je vous en ferai retirer de force! »

Il avait repoussé Mary avec violence et semblait prêt à frapper Marguerite; mais celle-ci ne bougea pas d'une ligne et continua de le regarder d'un air calme et sérieux. Si elle avait fait un mouvement, un geste, il l'aurait renversée peut-être plus brutalement encore que la pauvre Mary, dont le visage était ensanglanté de la chute qu'elle venait de faire contre un meuble.

« Pourquoi me regardez-vous ainsi? lui demanda-t-il à la fin, intimidé et comme fasciné par ce calme sévère et persévérant. Si, parce qu'elle vous aimait, vous croyez m'empêcher d'aller où il me plaît, et vous arroger le droit de me donner des ordres dans ma propre maison, vous vous trompez. C'est un peu dur pour un homme, de ne pouvoir se donner la seule consolation qui lui reste. »

Marguerite comprit que, sans vouloir l'avouer, il reconnaissait son autorité. Que fallait-il faire? Il s'était assis sur un siége tout près de la porte, demi-soumis, demi-résistant, avec l'intention bien arrêtée de sortir dès qu'elle aurait quitté la place, mais renonçant à employer, pour se frayer un passage, la violence dont il l'avait menacée cinq minutes auparavant. Marguerite lui mit la main sur le bras.

« Venez avec moi, lui dit-elle; venez la voir. »

Elle dit ces paroles d'un ton grave et solennel, qui ne trahissait ni crainte ni doute. Il se leva comme à contrecœur. Il restait là indécis; une irrésolution bourrue se peignait sur son visage. Elle attendait tranquillement, patiemment, qu'il se décidât à monter. Il prenait un

étrange plaisir à la faire attendre : enfin il se dirigea vers l'escalier.

Elle et lui furent bientôt en présence du cadavre.

« Ses dernières paroles à Mary ont été : *Empêchez mon père de boire.*

— Quel mal cela peut-il lui faire maintenant? Rien à présent ne peut lui faire du mal. » Puis, pleurant tout haut, il continua : « Nous pouvons nous quereller et nous battre, faire la paix, être bons amis. Nous pouvons être riches ou mourir de faim, rien de tout cela ne la touchera plus. Elle a eu sa part de nos misères. Accablée de travail d'abord, ensuite de maladie et de chagrin, elle a mené la vie d'un pauvre chien. Et dire qu'elle est morte sans avoir eu un plein jour de réjouissance dans toute sa vie! Non, jeune fille, n'importe ce qu'elle peut avoir recommandé, elle n'y verra rien maintenant, et il faut que j'aille boire un coup, quand ce ne serait que pour me fortifier contre le chagrin.

— Non, dit Marguerite, s'adoucissant à mesure qu'il s'adoucissait lui-même. Non, vous n'irez point. Si sa vie a été triste, comme vous le dites, dans tous les cas, elle ne craignait pas la mort, comme beaucoup la craignent. Oh! si vous l'aviez entendue parler de la vie à venir, de cette vie cachée en Dieu dont elle vit maintenant! »

Nicolas secoua la tête, tout en lançant un regard oblique vers Marguerite. Sa pâleur et l'égarement de son visage frappèrent douloureusement celle-ci.

« Vous êtes horriblement fatigué, mon pauvre Higgins, lui dit-elle. Où avez-vous été toute la journée? pas à l'ouvrage sans doute?

— Non, bien sûr, pas à l'ouvrage, dit-il avec un rire saccadé. Pas à ce que vous appelez l'ouvrage, du moins. J'ai été au comité, où je me suis cassé la tête à vouloir faire entendre raison à des fous. Avant sept heures du matin, la femme de Boucher m'a envoyé chercher. Elle

gardait le lit, mais elle s'y démenait comme un diable, criant et tempêtant pour savoir où était sa brute de mari, comme si elle me l'avait donné à garder, ou comme s'il était capable de se laisser diriger par moi! Sacré imbécile qui est venu gâter toute notre besogne ! Et j'ai couru jusqu'à ce que mes pieds fussent écorchés, pour voir des gens qui ne voulaient pas se laisser voir, maintenant que nous sommes surveillés par la police, et j'avais le cœur bien malade, ce qui est pis que le mal de pied ; et si j'ai rencontré un ami qui a offert de me régaler, je ne savais pas qu'elle était là, mourante. Bessy, ma fille, tu me croirais toi, tu me croirais, n'est-ce pas? répéta-t-il en se retournant comme pour en appeler à ce corps inanimé qui reposait là près d'eux.

— Je vous crois aussi, dit Marguerite, je vous crois. Vous ne pouviez prévoir l'événement qui a eu lieu; la mort est venue tout d'un coup. Mais à présent, vous comprenez que ce serait tout différent. Vous savez ce qui est arrivé, vous le savez maintenant, vous la voyez couchée sur son lit funèbre ; on vous redit les paroles qui sont sorties de sa bouche avec son dernier soupir, et vous n'irez pas au cabaret ! »

Higgins ne répondit point ; tout bien considéré, où pouvait-il aller chercher un peu de consolation ?

« Venez avec moi à la maison, dit Marguerite, prenant enfin une résolution extrême, et tout en faisant cette proposition, elle tremblait intérieurement de ce qui en résulterait. Au moins vous y trouverez un peu de bonne nourriture, dont je suis sûre que vous avez grand besoin.

— Votre père est curé, n'est-ce pas? demanda-t-il, le cours de ses idées changeant subitement.

— Il l'a été, du moins, répondit laconiquement Marguerite.

— Eh bien ! j'irai prendre une tasse de thé avec lui, puisque vous m'y invitez. Il y a bien des choses que j'ai

souvent voulu dire à un curé, et, qu'il prêche à présent ou non, je n'y regarderai pas de si près. »

Marguerite fut extrêmement embarrassée. Amener Higgins prendre le thé avec son père, qui n'était nullement préparé à accueillir un tel visiteur, justement pendant que sa mère était si malade, lui semblait totalement impossible ; et cependant, reculer maintenant, c'était rouvrir au pauvre diable la porte du cabaret. Elle jugea que, si elle pouvait seulement l'amener au logis, ce serait déjà une grande victoire, et elle résolut de compter pour le reste sur le chapitre des accidents.

« Adieu, ma pauvre fille ; c'est ici qu'il nous faut quitter. Mais depuis ta naissance tu as toujours été bonne pour ton père. Dieu bénisse tes lèvres pâles ! ma fille, il y a un sourire dessus, et je suis content de le voir, moi qui suis triste et seul pour toujours ! »

Il se baissa et baisa tendrement les joues froides de son enfant, lui recouvrit le visage et se mit en devoir de suivre Marguerite. Elle était descendue à la hâte pour instruire Mary de l'arrangement qui avait eu lieu, lui dire que c'était l'unique moyen qu'elle avait pu trouver pour empêcher son père d'aller ce soir-là au cabaret. Elle engagea Mary à les accompagner, car son cœur souffrait de laisser la pauvre fille seule dans des conditions aussi pénibles. Mais Mary dit qu'elle avait des voisines, des amies qui ne l'abandonneraient pas et qui viendraient lui tenir compagnie; tout irait donc bien; mais son père....

Il entra en ce moment, et elle ne put continuer. Il avait secoué son émotion, comme s'il eût été honteux d'y avoir cédé, et avait si bien pris sur lui qu'il affectait une sorte de gaieté amère.

« Je vais aller boire le thé avec son père, » dit-il.

Mais dans la rue il rabattit sa casquette sur ses yeux et marcha à côté de Marguerite, sans regarder ni à droite ni à gauche, car il craignait que sa fermeté ne pût tenir de-

vant les paroles ou même les regards sympathiques des voisins. Marguerite et lui firent tout le chemin sans échanger une seule parole.

Arrivé près de la rue où il savait qu'elle demeurait, Higgins regarda ses mains, ses habits et ses souliers.

« J'aurais peut-être dû me nettoyer auparavant, » dit-il.

Cette précaution eût été désirable sans doute; mais Marguerite l'assura qu'arrivé à la maison, il pourrait aller dans la cour, où il trouverait de l'eau, et qu'on lui donnerait du savon et une serviette. Ce n'était pas maintenant, et pour des mains plus ou moins propres, qu'elle le laisserait aller.

Tandis qu'il suivait la domestique, le long du corridor, ayant soin de marcher sur les parties foncées du dessin de la toile cirée pour dissimuler les empreintes de ses souliers crottés, Marguerite avait prestement gravi l'escalier; elle rencontra Dixon sur le palier.

« Comment va ma mère? Où est mon père? »

Madame s'était trouvée fatiguée et était rentrée dans sa chambre. Elle aurait voulu se coucher, mais Dixon lui avait persuadé de se poser sur le sofa et d'y prendre le thé; cela vaudrait mieux que de se mettre au lit de trop bonne heure, ce qui l'empêcherait de dormir.

Tout allait bien jusque-là. Mais où était M. Hale? Dans le salon. Marguerite s'y rendit, tout essoufflée d'avance de la longue histoire qu'elle avait à dire en poste. Naturellement elle fut obligée d'omettre bien des détails, et son père fut un peu bouleversé par la perspective d'aller dans son gentil et tranquille cabinet prendre le thé avec l'ivrogne tisserand dont Marguerite plaidait la cause avec tant de zèle. Le bienveillant, l'excellent M. Hale, aurait bien volontiers essayé de le consoler dans son chagrin; mais malheureusement Marguerite avait appuyé sur ce fait qu'il s'était enivré, et qu'elle l'avait amené comme un dernier expédient pour l'empêcher de

retourner au cabaret. Un détail avait suivi l'autre si naturellement, que Marguerite ne s'aperçut de sa maladresse que lorsqu'elle vit une légère nuance de dégoût se peindre sur le visage de son père.

« Oh! papa, c'est un homme qui vraiment ne vous déplaira pas, si vous ne vous laissez pas rebuter par son extérieur.

— Mais, Marguerite, quelle folie d'amener un homme ivre ici! et pendant que votre mère est si malade! »

Le visage de Marguerite s'assombrit. « J'en suis fâchée, mon père; mais je vous assure qu'il est fort tranquille, et pas du tout ivre dans ce moment-ci. Il était seulement un peu extraordinaire d'abord; mais c'était peut-être le choc que lui avait causé la mort de la pauvre Bessy. »

Et ici les yeux de Marguerite se remplirent de larmes. M. Hale prit le doux et charmant visage de sa fille dans ses deux mains et le baisa au front.

« Allons, tout ira bien, chère enfant. Je vais aller le trouver, et je le mettrai aussi à son aise qu'il me sera possible. Toi, va soigner ta mère. Seulement, si tu peux venir en tiers dans mon cabinet, je n'en serai pas fâché.

— Oh! oui, j'irai. Merci! »

Et, comme M. Hale quittait le salon, elle courut après lui.

« Papa, il ne faudra pas vous étonner de ce que vous pourrez lui entendre dire. C'est un.... Je veux dire qu'il ne croit pas à beaucoup de choses auxquelles nous croyons.

— Oh! Seigneur! un tisserand ivre et incrédule! se dit M. Hale en lui-même. Enfin! » Mais à Marguerite il dit simplement: « Si ta mère s'endort, ne manque pas de venir tout de suite. »

Marguerite alla dans la chambre de sa mère. Mistress Hale sortit de son assoupissement.

« Quand as-tu écrit à Frédéric? Marguerite. Hier ou avant-hier?

— Hier, maman.

— Hier! Et ta lettre est partie?....

— Oui. Je l'ai mise moi-même à la poste.

— Oh! Marguerite, s'il allait lui arriver malheur! s'il allait être reconnu! s'il allait être arrêté et exécuté après s'être banni de son pays et de sa famille pendant tant d'années? Toutes les fois que je m'endors, je rêve qu'il est pris et mis en jugement!

— Ne vous effrayez pas ainsi, maman. Sans doute ce voyage ne sera pas sans danger, mais nous le rendrons le moins redoutable possible, et il y a si peu de chances qu'il soit reconnu! Ah! si nous étions à Helstone, par exemple, il y en aurait vingt fois, cent fois plus. Là tout le monde l'a connu, et, si on savait qu'il y a un étranger dans la maison, on devinerait que c'est Frédéric; tandis qu'ici personne ne nous connaît, personne ne s'occupe assez de nous pour s'inquiéter de ce que nous ferons. Tout le temps qu'il sera ici, Dixon gardera la porte comme un dragon; n'est-ce pas, Dixon?

— Ils seront bien habiles, s'ils entrent sans ma permission! fit Dixon en montrant les dents à la seule idée d'une telle possibilité.

— Et puis, d'ailleurs, il ne sortira qu'à la brune, le pauvre garçon!

— Pauvre garçon! répéta mistress Hale. Mais je voudrais presque que tu n'eusses pas écrit. Serait-il trop tard pour l'empêcher de partir, si tu lui écrivais de nouveau, Marguerite?

— Je crains que oui, maman, dit Marguerite, se rappelant avec quelle insistance elle l'avait supplié de venir au plus tôt, s'il voulait revoir sa mère.

— Je n'ai jamais aimé qu'on fît les choses avec tant de précipitation, » dit mistress Hale.

Marguerite garda le silence.

« Allons, madame, fit Dixon d'un ton où perçait une espèce d'autorité affectueuse, vous savez que la chose que

vous désirez le plus au monde, c'est de voir M. Frédéric. Et je suis bien contente que miss Marguerite ait écrit tout de suite, sans barguigner. J'ai eu plus d'une fois envie de le faire moi-même. Et nous le garderons serré; nous veillerons comme il faut sur lui, et il ne manquera de rien, vous pouvez y compter! Il n'y a dans la maison que Marthe qui ne donnerait pas tout au monde pour le sauver, en cas d'alerte; et j'ai déjà réfléchi qu'on pourrait choisir ce moment-là pour l'envoyer chez sa mère. Elle a dit plusieurs fois qu'elle désirait beaucoup y aller, parce que, depuis qu'elle est à la maison, sa mère a eu une attaque, mais elle n'ose pas le demander. Je mettrai bon ordre à ce qu'elle parte aussitôt que nous saurons qu'il doit arriver. Dieu lui soit en aide! Ainsi, madame, prenez tranquillement votre thé, et fiez-vous à moi. »

Mistress Hale, en effet, se fiait à Dixon plus qu'à Marguerite, et les arguments de la caméristе la calmèrent pour le moment. Marguerite versa le thé en silence, cherchant dans son esprit quelque chose d'agréable à dire; mais son esprit lui répondait à peu près de la même façon que Daniel O'Rourke, quand l'homme de la lune lui demandait de venir chercher sa faucille : « Plus vous nous demanderez, moins nous bougerons. » Plus elle cherchait à penser à autre chose qu'aux dangers qui menaçaient le pauvre Frédéric, plus cette idée se présentait à son imagination sous toutes ses formes possibles. Sa mère babillait avec Dixon et semblait avoir complétement oublié que son fils courait risque d'être mis en jugement et condamné à mort, et que c'était d'après son désir qu'il se trouvait exposé à ce danger. Mistress Hale était une de ces personnes qui émettent la crainte de possibilités terribles, de probabilités effrayantes et de chances malheureuses de toute espèce, avec autant de facilité qu'une fusée répand les étincelles; mais si une seule de ces étincelles tombe sur une matière combustible, elle l'allume; le feu

couve d'abord, puis à la fin la flamme éclate en un terrible incendie. Marguerite se trouva soulagée quand, son devoir filial tendrement et soigneusement rempli, elle put descendre dans le bureau de son père. Elle se demandait comment les choses se passaient entre Higgins et lui.

Dès l'abord, les manières distinguées et bienveillantes du gentleman de l'ancienne école avaient par leur simple élégance et leur courtoisie naturelle réveillé, sans chercher à le faire, toute la politesse qui était à l'état latent chez Nicolas Higgins.

M. Hale traitait tous les hommes de même; il ne lui était jamais venu la pensée de faire sentir à chacun d'eux qu'il était son supérieur. Il avança une chaise à Nicolas, et se tint debout jusqu'à ce que ce dernier se fût assis à sa requête. Dans le cours de la conversation, il l'appela poliment M. Higgins, au lieu du simple « Nicolas, » ou « Higgins » tout court, auquel ce tisserand ivrogne et incrédule avait jusque-là été accoutumé. Mais Nicolas n'était pas un ivrogne de la pire espèce, ni complétement incrédule. Il buvait, selon sa propre expression, pour noyer le chagrin, et il n'était incrédule que parce qu'il n'avait pas encore trouvé une formule de foi à laquelle il pût s'attacher de cœur et d'âme.

Marguerite fut surprise, mais enchantée, lorsqu'en entrant elle trouva son père et Higgins engagés dans une conversation qui semblait les intéresser tous deux; chacun parlant à l'autre avec politesse et bienveillance, bien qu'ils ne parussent pas partager les mêmes opinions. Nicolas, qui s'était lavé à l'auge de la pompe, et qui avait pris son maintien de cérémonie, lui semblait un être nouveau, à elle qui ne l'avait vu que dans sa brusquerie native, et dans la rude indépendance de sa propre demeure. Il avait lissé ses cheveux avec l'eau fraîche; il avait rajusté sa cravate et donné un tour de brosse à ses souliers, et il était là, assis près de M. Hale, auquel il expliquait ses

opinions avec un accent darshirien très-prononcé sans doute, mais à demi-voix, et d'un air calme et sérieux. Il la regarda lorsqu'elle entra, lui sourit, lui donna tranquillement sa chaise, en prit une autre et se rassit promptement, faisant à son interlocuteur une légère inclination de tête pour s'excuser de cette interruption. Marguerite prit son ouvrage et se prépara à écouter en silence.

« Comme je vous le disais, monsieur, je crois que vous ne croiriez pas à grand'chose, si vous aviez vécu par ici, si vous y aviez été d'enfance. Je vous demande pardon si je me sers de mots trop forts; mais ce que j'entends par croire dans ce moment-ci, c'est de penser aux paroles, aux maximes et aux promesses faites par des gens que vous n'avez jamais vus au sujet des choses et de la vie que vous n'avez pas vues non plus, ni vous, ni personne. Maintenant vous venez de me dire que ce sont des choses véritables, des paroles et une vie véritables; moi je vous dis : « Où en est la preuve? » Il y a autour de moi beaucoup de gens plus sages et plus savants que moi, des gens qui ont eu tout le temps de songer à ces choses, tandis qu'il m'a fallu travailler pour avoir du pain. Eh bien, je vois ces gens-là; leur vie est devant moi; ce sont des gens réels, et ils ne croient pas à la Bible; non, ils n'y croient pas. Ils peuvent dire qu'ils y croient pour la forme, peut-être; mais quelle est leur première pensée, dès le matin? est-ce : « Que vais-je faire pour acquérir la vie éternelle? » ou bien : « Que vais-je faire pour remplir ma bourse aujourd'hui? Où irai-je pour cela? Quel bon marché puis-je espérer de faire? » La bourse, l'or et les billets, voilà des choses véritables, des choses qu'on peut voir et toucher; ce sont des réalités : mais la vie éternelle, ce ne sont que des discours bons pour.... Je vous demande pardon, monsieur; vous êtes un curé sans ouvrage, à ce que je crois, et je ne manquerai jamais de respect à un homme qui est dans la même peine que moi. Mais je veux

seulement vous faire une question, et je ne vous demande pas de me répondre, mais seulement de la mettre dans votre pipe et de fumer dessus avant de nous mépriser, nous autres qui ne croyons que ce que nous voyons, comme des insensés et des vauriens. Si le salut et la vie à venir étaient des choses véritables; s'ils étaient dans le cœur des gens et non pas dans leurs paroles; croyez-vous que les patrons ne nous en étourdiraient pas comme ils font de leur économie politique? Ils se donnent bien de la peine pour nous enseigner cette belle sagesse-là; mais l'autre vaudrait bien mieux, si elle était vraie.

— Mais les maîtres n'ont rien à voir dans votre religion, ils le croient du moins; ils n'ont de relations avec vous qu'au sujet du commerce, et la seule chose qui leur importe, c'est de redresser vos opinions sur la science qui concerne le commerce.

— Je suis bien aise, monsieur, dit Higgins en clignant de l'œil d'une manière significative, que vous ayez ajouté ces mots : « Ils le croient, du moins; » sans cela je vous aurais cru un hypocrite, j'en ai peur, bien que vous soyez curé, ou plutôt parce que vous êtes curé. Voyez-vous, si vous aviez parlé de la religion comme d'une chose vers laquelle, si elle était vraie, ce ne serait pas du devoir de chaque homme d'attirer l'attention des autres hommes par-dessus toutes choses, je vous aurais cru un coquin, bien que vous fussiez curé, et j'aime mieux vous croire insensé que coquin, sans vous offenser pour cela, j'espère, monsieur.

— Pas le moins du monde. Vous croyez que je suis dans l'erreur, et moi, de mon côté, je crois que vous vous trompez bien plus fatalement. Je n'espère pas vous en convaincre en un jour, ni en une conversation; mais faisons plus ample connaissance, causons librement ensemble de ces choses, et la vérité finira par prévaloir. Je ne croirais pas en Dieu si je ne croyais pas cela. Mon-

sieur Higgins, j'espère que, quoi que vous puissiez penser d'ailleurs, vous croyez du moins.... (ici M. Hale baissa la voix en signe de profond respect) vous croyez du moins en lui. »

Nicolas Higgins se tint tout à coup droit et roide. Marguerite se leva effrayée, car, en voyant l'agitation des muscles de son visage, elle crut qu'il allait avoir des convulsions. M. Hale le regarda consterné. A la fin, Higgins trouva des paroles :

« Je vous renverserais volontiers d'un coup de poing pour me tenter ainsi. Quel besoin avez-vous de venir m'éprouver avec vos doutes? Pensez seulement à celle qui est couchée là-bas, après la vie qu'elle a menée, et puis demandez-vous comment vous avez le cœur de venir me retirer ma seule consolation, la pensée qu'il y a un Dieu, et que c'est lui qui lui avait assigné sa tâche. Je ne crois pas qu'elle revive jamais, dit-il en s'asseyant et continuant tristement, comme s'il se fût adressé au feu; je ne crois pas en une autre vie que celle-ci, où elle a eu tant de peines et d'inquiétudes; mais je ne puis supporter la pensée que sa vie malheureuse a été l'effet d'un hasard qu'un souffle d'air eût pu changer. Il y a eu des temps où je pensais que je ne croyais guère en Dieu, et quelquefois j'ai ri, par bravade, avec d'autres qui disaient qu'ils n'y croyaient pas; mais après, je ne pouvais m'empêcher de regarder autour de moi s'il ne m'entendait pas. Mais aujourd'hui que je reste seul et désolé, je ne veux pas vous écouter avec vos doutes et vos questions. Il n'y a qu'une idée stable dans ce monde où tout croule, et raisonnable ou non, je veux m'y attacher. C'est bien pour ceux qui sont heureux de.... »

Marguerite toucha doucement le bras de Nicolas; elle n'avait encore rien dit et il ne l'avait pas vue se lever.

« Higgins, dit-elle, nous ne voulons pas raisonner; vous avez mal compris mon père. Nous ne raisonnons pas, nous

croyons, et vous faites de même. C'est la seule consolation dans de pareils moments. »

Il se tourna vers elle et lui prit la main :

« Oui, c'est vrai, c'est bien vrai, dit-il en essuyant ses larmes du revers de sa main. Mais vous savez, elle est là couchée morte à la maison, et je suis si abasourdi par le chagrin qu'à peine si je sais ce que je dis. C'est comme si tous les discours que j'ai entendu faire aux camarades, et qui me semblaient bien savants et bien habiles dans le moment, me revenaient maintenant que mon cœur est pour ainsi dire brisé. Et puis aussi la grève a échoué; saviez-vous cela, miss? Je venais, comme un mendiant, lui demander un peu de consolation dans mon chagrin, et j'ai été tout à coup comme renversé par quelqu'un qui m'a dit qu'elle était morte, qu'elle venait de mourir à l'instant! C'était tout, mais c'en était assez pour moi. »

M. Hale se moucha plusieurs fois et fit quelques pas dans la chambre pour dissimuler son émotion.

« Ce n'est pas un infidèle, Marguerite; comment as-tu pu dire cela? murmura-t-il d'un ton de reproche. J'ai bien envie de lui lire le XIVe chapitre de Job.

— Je crois qu'il n'est pas encore temps, papa. Parlons-lui de cette grève et donnons-lui les conseils dont il a besoin, et qu'il venait chercher près de la pauvre Bessy. »

Ils le questionnèrent donc et écoutèrent ses réponses. Les calculs des ouvriers étaient basés, comme cela arrivait souvent à ceux des maîtres, sur des prémisses fausses. Ils avaient considéré leurs semblables comme de pures machines; ils n'avaient pas fait la part des passions qui, si souvent, l'emportent sur la raison, comme il était arrivé dans le cas de Boucher et des émeutiers; ils avaient cru enfin que la peinture des maux qu'ils avaient subis ferait sur des étrangers éloignés le même effet que ces torts (réels ou imaginaires) avaient fait sur eux. Ils s'étaient donc indignés contre les Irlandais qui avaient con-

senti à venir prendre leur place. Cette indignation avait été tempérée, il est vrai, par le mépris qu'ils ressentaient pour ces ouvriers inexpérimentés et par le plaisir qu'ils éprouvaient à l'idée de la maladresse avec laquelle ils allaient se mettre à l'ouvrage et tourmenter leurs nouveaux maîtres par leur ignorance et leur stupidité, sur lesquelles mille histoires exagérées circulaient déjà dans la ville. Mais le coup le plus cruel qui eût été porté à la grève était venu de ceux des ouvriers de Milton qui, bravant les ordres donnés par l'Union de maintenir la paix, quoi qu'il arrivât, avaient eu recours à la violence, et, par suite, avaient mis la discorde dans le camp et répandu parmi leurs frères la terreur des punitions de la loi.

« Et ainsi donc la grève est terminée? dit Marguerite.

— Oui, miss. C'est maintenant un sauve qui peut général. Il faudra ouvrir toutes grandes les portes des manufactures, pour pouvoir laisser entrer tous ceux qui demanderont de l'ouvrage demain, ne fût-ce que pour montrer qu'ils n'ont pas pris part à une mesure qui, si nous nous étions bien conduits, aurait amené les salaires à un taux plus élevé que nous ne les avons vus depuis plus de dix ans.

— Vous aurez de l'ouvrage, n'est-ce pas? dit Marguerite; vous êtes un fameux ouvrier, à ce qu'on m'a dit.

— Hamper me laissera travailler chez lui quand il coupera sa main droite, pas avant, » dit tranquillement Nicolas.

Marguerite demeura triste et silencieuse.

« Quant aux salaires, dit M. Hale, il ne faut pas vous offenser de cela, mais je crois que vous êtes dans de grandes erreurs. Je voudrais vous lire quelques remarques sur ce sujet dans un livre que j'ai ici. »

Il se leva et se dirigea vers sa bibliothèque.

« Ne vous donnez pas cette peine, monsieur, dit Ni-

colas. Les phrases qui sont dans les livres m'entrent par une oreille et me sortent par l'autre. Je n'en puis rien tirer. Avant que nous eussions eu, Hamper et moi, cette dernière querelle, le contre-maître lui avait dit que j'excitais les hommes à demander des salaires plus élevés, et Hamper me rencontra un jour dans la cour. Il avait à la main un petit livre, et il me dit : « Higgins, on dit que vous êtes un de ces damnés insensés qui croient que, pour avoir de plus gros gages, il ne faut que les demander, et que, quand vous vous les serez procurés de force, vous pourrez les garder; je vais bien voir si vous avez le sens commun. Voici un livre qui a été écrit par un de mes amis; et, si vous voulez le lire, vous y verrez comment les salaires prennent forcément leur niveau, sans que maîtres ni ouvriers y puissent rien, excepté lorsqu'il plaît aux ouvriers de se couper eux-mêmes la gorge en se mettant en grève, comme des imbéciles qu'ils sont. » Voyons, monsieur, je vous le demande, à vous qui êtes curé, qui avait fait l'état de prédicateur, et qui avez souvent essayé d'amener les gens à ce que vous croyez la vérité, commenciez-vous par les traiter de fous ou d'insensés? ne leur disiez-vous pas plutôt d'abord quelques bonnes paroles pour les disposer à vous écouter et à se laisser convaincre, si c'était possible? et, en prêchant, vous arrêtiez-vous de temps en temps pour dire moitié à eux, moitié à vous-même : « Mais à quoi bon essayer de raisonner avec ce tas d'imbéciles? » J'avoue que je n'étais pas dans la meilleure disposition du monde pour goûter ce que disait l'ami d'Hamper; j'étais si furieux de la manière dont le maître m'avait donné le livre! mais je me dis : « Allons, je veux voir ce que celui-là peut dire, et si c'est eux ou nous qui sommes les imbéciles. » Je pris donc le livre et je m'y attelai; mais, que Dieu me pardonne! il n'était question que du travail et du capital, du capital et du travail, si bien que je finis par m'endormir. Je ne

comprenais jamais bien duquel il parlait dans le moment, et il parlait de tous les deux comme s'ils eussent été des vices et des vertus; et ce que je voulais connaître, moi, c'étaient les droits des hommes, riches ou pauvres, n'importe, pourvu qu'ils fussent hommes.

— Mais avec tout cela, dit M. Hale, et en conven avec vous de tout ce que la manière de parler d'Hamp en vous recommandant ce livre, avait de blessant, de raisonnable et d'antichrétien, cependant si, comme vous le disait, l'auteur démontrait que les salaires prennent leur niveau naturel, et que la coalition la plus heureuse ne peut les faire augmenter un instant que pour les faire bientôt tomber beaucoup plus bas qu'ils n'étaient d'abord, il démontrait une grande vérité.

— Cela peut être, monsieur, dit Higgins avec un peu d'humeur; il y a différentes opinions sur ce point. Mais, quand c'eût été dix fois plus vrai, cela ne l'était pas pour moi, puisque je n'y comprenais rien. Je suppose qu'il y a des vérités dans le livre latin que je vois là-bas sur vos planches; mais c'est du baragouin et non pas la vérité pour moi, à moins que je n'en comprenne les mots. Si vous, monsieur, ou tout autre homme savant et patient, venez vers moi et me dites que vous m'apprendrez ce que les mots signifient, et si vous ne vous emportez pas lorsque j'ai la tête un peu dure, ou que j'oublie comment une chose s'engrène avec une autre, eh bien alors, avec le temps, il se peut que j'arrive à voir la vérité, ou il se peut que je n'y arrive pas. Je ne veux pas m'engager d'avance à penser comme un homme, quel qu'il soit, et je ne suis pas de ceux qui croient qu'on peut tailler la vérité en paroles, nettement et proprement, comme les hommes de la fonderie taillent les feuilles de fer. Tout le monde ne peut pas avaler le même os; il s'arrête dans la gorge de celui-ci ou dans celle de celui-là; et, en laissant cela de côté, quand il est avalé, il peut se trouver trop fort pour l'un

ou trop faible pour l'autre. Les gens qui veulent médicamenter les autres avec leurs vérités, doivent les accommoder de différentes façons pour différents esprits, et mettre un peu de douceur dans la manière de les administrer; autrement, il pourra arriver que les pauvres insensés de malades les leur crachent à la figure. Voilà Hamper qui commence par me donner un soufflet, puis il me jette sa pilule en me disant qu'il est sûr qu'elle ne me fera pas de bien, parce que je suis trop bête; aussi, je la lui renvoie.

— Je voudrais que quelques-uns des meilleurs et des plus sages parmi les maîtres, dit M. Hale, consentissent à se rencontrer avec vous et à causer de ces questions; ce serait certainement la meilleure manière de résoudre les difficultés qui, à ce que je crois, viennent de votre ignorance (excusez-moi, monsieur Higgins) sur des sujets qu'il serait à la fois de l'intérêt des maîtres et des ouvriers que tous comprissent parfaitement. Je me demande, continua-t-il en se tournant vers sa fille, si on obtiendrait de M. Thornton d'essayer quelque chose de ce genre?

— Rappelez-vous, papa, dit Marguerite à voix basse, ce qu'il a dit un jour au sujet des gouvernements, vous savez. »

Elle ne voulait pas faire plus clairement allusion à la conversation qu'ils avaient eue sur la manière de gouverner les ouvriers, soit en développant assez les intelligences pour qu'ils pussent se conduire eux-mêmes, soit au moyen d'un sage despotisme de la part du maître : car elle voyait que Higgins avait saisi le nom de M. Thornton, sinon toute la pensée de M. Hale.

« Thornton! dit-il; c'est celui qui a fait venir les Irlandais et a causé l'émeute qui a ruiné la coalition. Hamper lui-même, avec tous ses jurons, avait encore attendu un peu; mais avec Thornton, le coup suit la parole sur-le-

champ. Et maintenant que l'Union lui eût su gré de poursuivre Boucher et ceux qui avec lui avaient désobéi à ses commandements, le voilà qui vient de dire que, comme a grève est terminée, lui qui est la partie lésée ne désire pas poursuivre les émeutiers. J'aurais cru qu'il avait plus de courage, j'aurais cru qu'il se serait vengé ouvertement; mais, dit-il (quelqu'un qui était au tribunal m'a rapporté ses propres paroles), ils sont bien connus; leur conduite sera naturellement punie par la difficulté qu'ils trouveront à se procurer de l'ouvrage, et cette peine sera assez sévère. Ah! s'ils avaient coffré Boucher et qu'ils l'eussent amené devant Hamper, comme le vieux tigre se serait jeté sur lui! Il ne l'aurait pas lâché, lui, allez!

— M. Thornton a eu raison, dit Marguerite. Vous êtes en colère contre Boucher, Nicolas; sans quoi, vous comprendriez que, lorsque la punition naturelle est assez sévère pour l'offense, ce qu'on y ajouterait ressemblerait à de la vengeance.

— Ma fille n'est pas grande amie de M. Thornton, dit M. Hale en souriant à Marguerite, tandis que celle-ci, les joues couvertes d'un brillant incarnat, travaillait avec un redoublement d'ardeur; mais je crois que ce qu'elle dit est la vérité, et j'aime M. Thornton d'avoir agi ainsi.

— Que voulez-vous, monsieur? cette grève a été pour moi une triste affaire, et vous ne pouvez vous étonner que j'aie de l'humeur de la voir échouer à cause de quelques hommes qui n'ont pas voulu souffrir en silence et bravement tenir bon.

— Vous oubliez! dit Marguerite; je ne connais pas beaucoup Boucher, mais, la seule fois que je l'ai vu, ce n'était pas de ses propres souffrances qu'il parlait, mais de celles de sa femme malade et de ses petits enfants.

— C'est vrai; mais lui-même n'était pas bien solidement trempé, il aurait bientôt parlé des siennes : il ne savait rien endurer.

— Comment se fait-il qu'il soit entré dans l'Union? dit innocemment Marguerite. Vous ne paraissez pas faire grand cas de lui, ni avoir gagné grand'chose à l'y voir admis. »

Higgins fronça le sourcil et garda le silence pendant quelques minutes; puis il dit d'un ton bref :

« Ce n'est pas à moi à juger l'Union. Elle fait ce qui lui convient. Il faut que les gens d'un même métier se soutiennent entre eux, et, si quelques-uns ne veulent pas suivre le sort des autres, l'Union a des moyens de se faire obéir. »

M. Hale voyait que Higgins était contrarié du tour qu'avait pris la conversation, et il gardait le silence. Il n'en fut pas ainsi de Marguerite; elle comprit instinctivement que, si elle amenait Nicolas à s'expliquer clairement, elle pourrait ensuite s'appuyer sur quelque chose de positif pour plaider la cause du juste et du vrai.

« Et quels sont donc ces moyens de l'Union? » dit-elle.

Higgins la regarda d'un air sombre, et il fut sur le point de refuser de lui répondre; mais les yeux calmes et confiants de Marguerite, fixés sur les siens, le contraignirent pour ainsi dire à parler.

« Eh bien, miss, si un homme refuse d'appartenir à l'Union, ceux qui travaillent aux métiers voisins du sien reçoivent l'ordre de ne jamais lui parler, fût-il chagrin ou malade. Il est en dehors, il n'est pas des nôtres; il vit au milieu de nous, il travaille près de nous, mais il ne nous est rien. Il y a même des endroits où on met à l'amend ceux qui lui parlent. Essayez seulement de ça, miss; essayez de vivre un an parmi ceux qui détournent les yeux si vous regardez de leur côté; essayez de travailler au milieu de gens que vous savez avoir au cœur un mauvais vouloir contre vous. Si vous leur dites que vous êtes content, pas un œil ne brille, pas une lèvre ne remue. Si votre cœur est pesant, vous ne pouvez leur en rien dire,

car ils ne feront pas la moindre attention à vos soupirs et à votre air triste, et un homme n'est pas un homme, s'il se met à gémir tout haut quand personne ne lui demande ce qu'il a. Essayez seulement de ça, miss, dix heures par jour pendant un an, et alors vous saurez ce que c'est que l'Union.

— Comment! s'écria Marguerite; mais c'est une affreuse tyrannie! Tant pis si je vous fâche, Higgins; je n'ai pas peur de votre colère, et il faut que je vous dise la vérité : c'est que je n'ai jamais rien lu dans l'histoire qui approche de cette lente et cruelle torture. Et vous faites partie de l'Union, et vous venez nous parler de la tyrannie des maîtres!

— Ah! dit Higgins, vous pouvez dire tout ce que vous voulez! celle qui est morte est entre vous et ma colère. Croyez-vous que j'oublie quelle est celle qui est couchée là-bas, et comme elle vous aimait? Ce sont les maîtres qui sont cause du péché, si l'Union est un péché; peut-être pas ceux de cette génération, mais leurs pères. Leurs pères ont réduit les nôtres en poussière, ils nous ont réduits en poudre. Curé, n'ai-je pas entendu ma mère lire ce texte : « Les pères ont mangé des raisins verts, et les en« fants ont eu les dents agacées. » Il en est ainsi d'eux. C'est dans ces soins de cruelle oppression qu'a commencé l'Union; c'était une nécessité alors, et, selon moi, c'en est encore une aujourd'hui. C'est une barrière contre l'injustice passée, présente et future. Il en est de cela comme de la guerre, qui entraîne des crimes avec elle, mais que souvent on ne pourrait éviter sans un crime plus grand encore. Notre seule chance de salut est de lier tous les ouvriers à l'inté[illegible] commun, et, s'il y a des insensés et des poltrons, il faut que nous les entraînions dans la marche générale, car notre nombre fait seul notre force.

— Ah! dit M. Hale[illegible]n soupirant, votre Union en elle-même serait belle et glorieuse; ce serait la réalisation des

plus beaux préceptes du christianisme, si elle avait pour but les biens de tous, au lieu de soutenir uniquement les intérêts d'une classe en opposition à ceux d'une autre.

— Je compte qu'il est temps de m'en aller, monsieur, dit Higgins, tandis que l'horloge sonnait dix heures.

— A la maison? » dit doucement Marguerite.

Higgins la comprit, et prit la main qu'elle lui tendait. « A la maison, miss, dit-il. Vous pouvez vous fier à moi, quoique je fasse partie de l'Union.

— J'ai la plus grande confiance en vous, Nicolas.

— Attendez! dit M. Hale, prenant un livre. Monsieur Higgins, j'en suis sûr, ne refusera pas de faire la prière avec nous. »

Higgins regarda Marguerite d'un air de doute; il rencontra son grave et doux regard, qui n'exprimait qu'un profond intérêt; il garda le silence et demeura à sa place.

Marguerite l'anglicane, son père le dissident, et Higgins le déiste, s'agenouillèrent ensemble ce soir-là, unis du moins par l'esprit de charité.



CHAPITRE XXIX.

Un rayon de soleil

Le lendemain apporta à Marguerite une lettre d'Édith. Cette missive était, comme son auteur, remplie d'affection, de légèreté et d'inconséquence. Mais l'affection qu'elle exprimait était délicieuse au cœur aimant de Marguerite; et comme, dès l'enfance, elle s'était accoutumée à la légèreté d'Édith, elle ne s'en apercevait plus. Sa cousine lui disait :

« O Marguerite ! rien que pour voir mon fils, tu devrais venir ici, car il vaut le voyage, oui certainement. C'est un superbe enfant, surtout avec un bonnet brodé, et plus particulièrement encore lorsqu'il est coiffé de celui que tu lui as envoyé, comme une bonne, adroite et persévérante ouvrière que tu es. Après avoir rendu, dans ce pays-ci, toutes les mères envieuses, j'ai besoin de le montrer à d'autres yeux et d'entendre une explosion et des paroles d'admiration qui me paraissent nouvelles. Est-ce pour cela seulement que je désire tant te voir ? Peut-être oui, peut-être non; il est possible que mon affection de cousine vienne encore fortifier ce désir, mais le fait est que je ne rêve à autre chose. Je suis sûre que le changement de climat ferait tout le bien possible à ma tante; tout le monde ici se porte bien; tout le monde est jeune. Le ciel est toujours bleu; le soleil luit toujours; la musique militaire joue du matin au soir les airs les plus ravissants, et, pour en revenir à mon perpétuel refrain, *Baby* sourit sans cesse. Je te cherche à chaque instant, Marguerite,

pour le *croquer*. Peu importe la chose qu'il fait, c'est toujours la plus jolie, la meilleure, la plus gracieuse chose du monde. Je crois que je l'aime mille fois mieux que mon mari, qui commence à engraisser et à devenir grognon et à avoir ce qu'il appelle des affaires. Non ! je me trompe ! Il rentre à l'instant pour me dire que les officiers du *Hasard*, qui est à l'ancre dans la baie voisine, vont nous donner un charmant pique-nique ; et, puisqu'il m'apporte une nouvelle si agréable, je rétracte tout ce que je viens de dire contre lui. Un certain personnage ne s'est-il pas brûlé la main pour se punir d'avoir dit ou fait une chose dont il se repentait ? Moi, je n'en ferai pas autant ; d'abord parce que ce serait trop douloureux, et puis parce que la cicatrice serait trop laide ; mais par exemple je rétracte autant qu'il est en mon pouvoir tout ce que j'ai écrit d'injurieux pour mon époux. Shalto est autant chéri et aussi mignon que *Baby*, il n'a pas engraissé d'un gramme, il est le moins grognon des maris ; seulement il a parfois trop, beaucoup trop d'affaires. Je puis maintenant te le dire sans crime de lèse-mariage. Mais où en étais-je ? Il me semble que j'avais tout à l'heure quelque chose de très-important à vous dire. Oh ! m'y voici, chère Marguerite ! Il faut absolument, mais absolument, que tu viennes nous voir ; comme je te le disais, ce voyage serait très-salutaire à ma tante. Fais-le-lui ordonner par son docteur ; dis au médecin que c'est la fumée de Milton qui la rend malade, comme en vérité je n'en doute pas. Trois mois (car vous ne pouvez rester moins) de ce délicieux pays tout doré de soleil, où les raisins et les oranges croissent avec autant de profusion que les mûrons des haies dans vos froides contrées, la remettront complétement. Je n'ose inviter mon oncle. »

Ici le style de la lettre prenait une allure contrainte, et l'écriture en devenait mieux formée ; aux yeux d'Édith, M. Hale était comme en pénitence dans un coin, comme

un enfant qui n'a pas été sage, depuis qu'il avait abandonné sa cure pour rester en paix avec sa conscience.

« Car, sans doute, il désapprouve et la guerre, et les soldats, et la musique militaire; du moins, je sais que beaucoup de dissidents sont membres de la Société pour la paix, et je crains qu'il ne se soucie pas de venir à nous. Mais cependant, si cela pouvait lui plaire, dites-lui, je vous en prie, que Shalto et moi nous ferons de notre mieux pour le bien recevoir. Je cacherai l'habit rouge et l'épée de Shalto; on fera exécuter à la musique toute espèce de morceaux graves et solennels; et si, par hasard, ils se permettent un quadrille ou une polka, ils ne les joueront que *maestoso* ou *andante*. Chère Marguerite, s'il lui était agréable d'accompagner ma tante et toi, nous tâcherions de lui faire aimer ce pays-ci. Mais je t'avoue que j'ai un peu peur des gens qui se sacrifient à leur conscience. J'espère bien que tu n'as jamais rien fait de semblable. Dis à ma tante qu'il est inutile d'apporter des vêtements chauds, quoique pourtant j'aie peur que la saison ne soit bien avancée quand vous viendrez. Mais vous ne pouvez vous figurer la chaleur qu'il fait ici. J'ai essayé l'autre jour de mettre mon beau châle de l'Inde pour un pique-nique, puis, l'ayant endossé, j'ai tâché de le garder. Pour me fortifier dans ma résolution, je me répétais à moi-même une foule de proverbes : « Il faut souffrir pour être belle, » et beaucoup d'autres maximes de la sagesse des nations; mais je n'ai pu y résister. Je me faisais l'effet du petit épagneul de maman, sous l'équipement d'un éléphant. J'étais cachée, étouffée, tuée par ma parure. Enfin, je me suis décidée à en faire un délicieux tapis sur lequel les dames se sont assises. Pense à mon cher petit garçon, Marguerite, et si, au reçu de cette lettre, tu ne te mets pas immédiatement à faire tes paquets, et si tu ne viens l'admirer au plus tôt, je te croirai descendue en ligne directe du roi Hérode. »

Marguerite aurait voulu vivre une journée de la vie d'Édith; elle aurait voulu goûter cette douce exemption des soucis de la vie, se trouver sous ce toit si heureux, aux rayons de ce beau soleil. Oh ! si un souhait avait pu l'y transporter ! comme elle se serait envolée, pour un jour seulement, et combien elle aurait, lui semblait-il, puisé de force en se retrempant, pour ainsi dire, ne fût-ce que pour quelques heures, dans cette existence confortable et brillante ! Là, elle se serait sentie rajeunie.

Elle n'avait pas encore vingt ans, et déjà elle avait eu à lutter contre tant de calamités qu'elle se sentait vieille. Voilà ce qu'elle éprouva après avoir lu la lettre de sa cousine. Puis elle la relut une seconde fois; alors, s'oubliant elle-même, elle s'amusa de voir la ressemblance du style avec le caractère et la personne même d'Édith, et elle riait de tout son cœur à quelque passage de sa missive, quand mistress Hale entra dans le salon, appuyée sur le bras de Dixon. Marguerite s'élança vers le canapé pour arranger les coussins et les oreillers. Sa mère semblait plus faible encore que d'ordinaire.

« Qu'est-ce qui te faisait rire ainsi, Marguerite? lui demanda-t-elle aussitôt qu'elle fut remise de la fatigue causée par son établissement sur le sofa.

— C'est une lettre d'Édith que j'ai reçue ce matin. Voulez-vous que je vous la lise maman? »

Elle la lut tout haut, et cette lecture sembla intéresser sa mère, qui aussitôt entra dans une dissertation sur le nom qu'Édith pouvait avoir donné à son fils, indiquant tous les noms probables, et toutes les raisons possibles qui militaient en faveur de chacun de ces noms. Au beau milieu de ces raisonnements M. Thornton entra; il apportait une nouvelle offrande de fruits pour mistress Hale. Il ne pouvait, disons plutôt qu'il ne voulait pas se refuser cette chance d'avoir le plaisir de voir Marguerite. En cela, il n'avait d'autre but que la satisfaction du moment.

C'était l'opiniâtreté robuste d'un homme habituellement raisonnable, et qui dans toutes les autres occasions avait le plus grand empire sur lui-même. Il entra dans le salon; un rapide coup d'œil lui révéla la présence de Marguerite; mais, après un salut froid et réservé, il ne leva plus les yeux sur elle. Il ne resta que le temps d'offrir des pêches à la malade en les accompagnant de quelques mots polis et bienveillants. Puis son regard salua de nouveau Marguerite d'un adieu glacé, et il quitta l'appartement. Elle se rassit en silence. Elle était fort pâle.

« Sais-tu, Marguerite, que je commence à aimer tout à fait M. Thornton? »

Elle ne répondit pas sur-le-champ. A la fin un froid : « Vraiment! » sortit avec effort de ses lèvres.

« Oui, vraiment! Décidément il se forme, et ses manières ont beaucoup gagné. »

La voix de Marguerite s'était raffermie. Elle reprit :

« Il est rempli d'égards et d'attention. Cela ne peut se nier.

— Je suis étonnée que mistress Thornton ne vienne jamais ici. Elle doit savoir que je suis malade, ne fût-ce qu'à cause du lit d'eau.

— Elle a sans doute de vos nouvelles par son fils.

— C'est égal, je voudrais la voir. Tu as si besoin d'amis ici, Marguerite! »

Marguerite comprit tout ce que sa mère ne lui disait pas. La pauvre mourante voulait ménager à sa fille la protection et l'appui d'une femme, pour le temps où elle allait se trouver orpheline!

« Il me semble, reprit mistress Hale au bout de quelques instants, que tu pourrais sans indiscrétion allez chez mistress Thornton et la prier de venir me voir, une fois seulement; car je ne veux pas me rendre importune.

— Je ferai tout ce que vous voudrez, maman; seulement si.... Mais quand Frédéric viendra!

— Ah! c'est vrai! il faut tenir nos portes fermées, il ne faut laisser entrer personne. Je sais à peine si je dois souhaiter sa venue ou la redouter. Quelquefois j'aimerais mieux qu'il ne vînt pas. Je fais presque toujours des rêves affreux à son sujet.

— Oh! maman, nous aurons soin qu'il ne lui arrive rien. Je me mettrai en travers de la porte, et je me ferai hacher plutôt que de laisser pénétrer des gens suspects auprès de lui. Confiez-le à mes soins, maman, et ne craignez rien. Je veillerai sur lui comme une lionne sur ses petits.

— Quand pourrons-nous avoir de ses nouvelles?

— Certainement pas avant huit jours, peut-être même davantage.

— Il faut faire partir Marthe à temps. Cela ne vaudrait rien qu'elle fût ici lorsqu'il arrivera, et qu'alors on la renvoyât précipitamment.

— A coup sûr Dixon arrangera cela. Je pensais que, si nous avions besoin d'aide dans la maison pendant qu'il sera ici, nous pourrions peut-être prendre Mary Higgins; elle n'est pas pressée d'ouvrage, et c'est une bonne fille qui, je crois, ferait tout son possible pour nous contenter. Elle irait coucher chez elle et on ne la ferait jamais monter; comme cela, elle ne saurait pas qui est dans la maison.

— Comme tu voudras, comme Dixon voudra; mais, Marguerite, je t'en prie, ne te sers pas de cet horrible jargon de Milton. Pressée d'ouvrage, c'est tout à fait une expression de provinciale. Que dira ta tante Shaw, lorsqu'elle t'entendra parler ainsi à son retour?

— Allons, maman, ne faites pas un épouvantail de ma tante Shaw, dit Marguerite en riant. Édith avait pris du capitaine Lennox une foule d'expressions militaires, et ma tante ne les a jamais relevées.

— Mais toi, c'est de l'argot de fabrique.

— Puisque je vis dans une ville manufacturière, il faut bien que je parle quelquefois le langage des fabriques. Ah ! ma chère maman, combien je vous étonnerais si je vous citais une foule de mots que vous n'avez jamais entendus de votre vie ! Je parie que vous ne savez pas ce que c'est qu'un *knobstick*.

— Non vraiment, mon enfant; tout ce que je sais, c'est que ce mot me paraît très-vulgaire et que je ne me soucie pas de te l'entendre employer.

— Eh bien, ma chère maman, je ne m'en servirai plus; mais il me faudra pour le remplacer avoir recours à une longue périphrase.

— Je n'aime pas ce Milton, dit mistress Hale. Édith a bien raison de dire que c'est la fumée qui m'a rendue si malade. »

Marguerite tressaillit à ces mots; son père entrait en ce moment même dans le salon, et elle craignait par-dessus tout que l'idée qui s'était déjà présentée à son esprit, que l'air de Milton était pour quelque chose dans la maladie de sa femme, ne s'y confirmât. Elle ne savait si son père avait entendu les paroles de mistress Hale, mais elle se mit à parler avec volubilité d'autre chose, sans s'apercevoir que M. Thornton entrait derrière lui.

« Maman m'accuse d'avoir ramassé à Milton une foule de vulgarités. »

Ces vulgarités dont parlait Marguerite étaient tout bonnement des expressions locales, et ce mot de vulgarité venait naturellement de la conversation qui avait précédé. Mais le front de M. Thornton se rembrunit, et Marguerite comprit soudain que ses paroles pouvaient être mal interprétées par lui; dans le désir naturel et bienveillant d'éviter de blesser le prochain, elle se força au point de lui adresser directement la parole, et continua ainsi :

« Voyons, monsieur Thornton, je vous en fais juge. Quoique le mot « knobstick » ne sonne pas très-harmo-

nieusement à l'oreille, n'est-il pas expressif? Et pourrais-je me dispenser de l'employer en parlant de la chose qu'il représente? Si c'est une vulgarité que d'employer les expressions locales, j'étais bien vulgaire dans le Midi, n'est-ce pas, maman? »

Il était tout à fait en dehors des habitudes de Marguerite de prendre ainsi l'initiative dans la conversation; mais dans ce moment elle était si désireuse d'empêcher M. Thornton de se trouver blessé des paroles qu'il avait entendues tout à l'heure, qu'elle ne réfléchit qu'après avoir achevé sa tirade. Elle rougit alors de s'être trop avancée, d'autant plus que M. Thornton, paraissant à peine comprendre ce qu'elle voulait dire, passa devant elle avec un mouvement cérémonieux, et, sans lui répondre, s'avança vers mistress Hale.

La vue du fils rappela à celle-ci son désir de voir la mère et de recommander Marguerite à ses soins. La jeune fille était assise, immobile et silencieuse. Ses joues brûlaient de dépit de ne pouvoir conserver, quand M. Thornton était là, son calme habituel et la place qui lui convenait comme fille de la maison. Elle entendit la prière que lui fit mistress Hale à voix basse, d'engager mistress Thornton à venir la voir, mais bientôt, demain s'il était possible. M. Thornton promit qu'elle viendrait, causa un peu et ensuite se retira. Alors les mouvements et la voix de Marguerite furent rendus à la liberté et délivrés des chaînes invisibles qui les retenaient. Il ne l'avait pas regardée; mais le soin même qu'il mettait à éviter ses yeux montrait qu'il savait exactement où il aurait pu les rencontrer. Parlait-elle, il n'avait pas l'air de l'entendre; cependant la première phrase qu'il adressait à une autre personne était toujours modifiée par ce qu'elle avait dit. Quelquefois même il faisait une réponse positive à quelque observation qu'elle avait émise, mais cette réponse était toujours adressée à un

tiers et sans allusion aucune à Marguerite. Ce n'était pas cette impolitesse qui vient d'un défaut d'éducation; c'était l'impolitesse volontaire faite à une personne qui vous a grièvement offensé. Elle était volontaire au moment où il s'en rendait coupable, quoique ensuite il s'en repentît amèrement. Aucun plan systématique, aucune combinaison ne l'eût si bien servi auprès de Marguerite. Elle pensait à lui beaucoup plus qu'elle ne l'avait fait jusque-là, sans aucune nuance de ce que l'on appelle amour, mais avec le regret de l'avoir si profondément blessé, et avec le désir de s'efforcer doucement et patiemment de rétablir l'espèce d'amitié qui régnait jadis entre eux, malgré leurs fréquentes discussions; car la place d'un ami était la seule qu'il eût dans son esprit comme dans celui de ses parents. Il y avait une humilité charmante dans son attitude vis-à-vis de lui. Elle semblait lui demander tacitement pardon des paroles trop fortes qu'elle avait employées naguère, et qui n'avaient été que la réaction des événements du jour de l'émeute. Mais ces paroles, il les ressentait amèrement; elles retentissaient sans relâche à ses oreilles; il était fier de ce sentiment d'équité, pensait-il, qui le faisait continuer à rendre aux parents de Marguerite tous les bons offices en son pouvoir. Il s'applaudissait de la force d'âme qu'il montrait en se forçant à subir la présence de son ennemie, chaque fois qu'il pouvait faire plaisir à son père ou à sa mère. Il croyait qu'il lui était pénible de voir celle qui l'avait si souverainement humilié; mais il se trompait. C'était un plaisir âcre et poignant que de se trouver dans le même appartement qu'elle, de sentir là sa présence. Mais il n'était pas habile à analyser le mobile de ses actions et de ses sentiments; et, comme nous l'avons dit, il se trompait.



brève, mais énergique, de son désir qu'elle allât voir mistress Hale, à l'heure indiquée comme devant être plus commode à la malade. Mistress Thornton se soumit d'aussi mauvaise grâce que possible à ce qu'exigeait son fils; mais, tout en murmurant, elle ne l'en aimait que davantage pour le lui avoir demandé, et elle s'exagérait l'idée qu'il avait lui-même de la vertu extraordinaire qui le portait à s'occuper de la famille Hale avec un soin si persévérant.

La bonté de son fils, qui allait jusqu'à la faiblesse (comme toutes les vertus aimables, selon elle), le peu de considération qu'elle avait pour M. et Mme Hale, et son aversion positive pour Marguerite, voilà les pensées qui occupaient l'esprit de mistress Thornton pendant le trajet; mais tout cela disparut bientôt lorsqu'elle vit l'ombre répandue sur la malade par les sombres ailes de l'ange de la mort. Là était une pauvre femme, une mère comme elle, beaucoup plus jeune qu'elle, étendue sur le lit de douleur, dont il n'y avait nul espoir qu'elle pût jamais se relever. Pour elle, le jour et la nuit n'étaient déjà plus: dans cette chambre aux volets fermés, elle n'avait plus aucune liberté d'action; à peine pouvait-elle se retourner dans son lit. De temps en temps quelques mots prononcés à voix basse, puis un silence complet, voilà tout ce qui, du monde extérieur, parvenait jusqu'à ses oreilles ! Quand mistress Thornton, forte et pleine de santé, entra, mistress Hale resta immobile, bien que l'expression de son pâle visage montrât clairement qu'elle savait qui était là Mais elle fut une ou deux minutes sans pouvoir ouvrir les yeux : des larmes humectaient ses paupières fermées. Enfin elle jeta un regard vers la visiteuse, puis, avançant sa main amaigrie sur la couverture pour prendre celle de mistress Thornton, elle prononça quelques mot d'une voix éteinte. Mistress Thornton fut obligée de se pencher vers elle pour les saisir.

« C'est pour Marguerite.... Vous aussi vous avez une fille.... Ma sœur est en Italie.... Mon enfant va se trouver sans mère, loin de son pays.... Si je meurs.... voulez-vous...? »

Et ses yeux, qui erraient dans le vague, se fixèrent alors, avec une expression d'intense prière, sur le visage de mistress Thornton, dont les traits gardèrent d'abord toute leur rigidité; et, si les yeux de la pauvre malade n'eussent été obscurcis par les larmes, elle aurait pu voir un sombre nuage traverser la physionomie de celle qu'elle implorait. Et ce ne fut pas la pensée de son fils, ni celle de sa fille Fanny, qui ébranla enfin le cœur de mistress Thornton, mais le souvenir soudain évoqué par quelque disposition insignifiante des meubles de la chambre, qui lui rappela une petite fille qu'elle avait perdue en bas âge bien des années auparavant; et ce souvenir, comme un trait de flamme, fondit l'enveloppe de glace sous laquelle battait pourtant son cœur.

« Vous voulez que je sois une amie pour miss Hale, » dit-elle enfin de sa voix mesurée, qui ne s'était pas adoucie, mais dont les sons tombaient de ses lèvres clairs et distincts.

Mistress Hale, les yeux toujours fixés sur le visage de mistress Thornton, pressa pour toute réponse la main qui se trouvait encore sous la sienne. Mistress Thornton soupira.

« Je serai pour elle une amie sincère, continua-t-elle, si les circonstances l'exigent; je ne dirai pas une tendre amie, je ne puis l'être (elle allait ajouter « pour elle, » mais elle s'arrêta, émue de compassion par le regard éteint de la pauvre mourante). Il n'est pas dans ma nature d'exprimer l'affection, même lorsque je la ressens, et en général je n'aime pas à donner des conseils. Cependant, à votre prière, et si cela peut être une consolation pour vous, je vous promets.... »

Ici elle s'arrêta, car elle était trop consciencieuse pour promettre ce qu'elle ne voulait pas tenir; et promettre d'avoir des bontés pour Marguerite, qu'elle haïssait en ce moment plus que jamais, était difficile, presque impossible.

« Je promets, dit-elle avec une gravité sévère, qui après tout inspira de la confiance à la malade, et qui lui fit paraître l'assurance ainsi donnée comme quelque chose de plus stable que la vie elle-même, cette vie si changeante et si passagère! Je vous promets que, si miss Hale se trouve dans quelque peine ou quelque embarras....

— Appelez-la Marguerite, fit mistress Hale avec effort.

— Et qu'elle vienne me demander aide et conseil, je l'aiderai de tout mon pouvoir et comme si elle était ma propre fille. Je vous promets aussi que, si je lui vois faire quelque chose qui me paraisse mal....

— Mais Marguerite ne fait jamais rien de mal; jamais elle n'a eu un tort volontaire, » soupira mistress Hale.

Mistress Thornton continua, comme si elle n'avait point entendu.

« Quelque chose qui me semble répréhensible, et qui ne concerne ni moi ni les miens, car dans ce cas on pourrait supposer que j'agis pour un motif intéressé.... je l'avertirai sincèrement et fidèlement, comme je voudrais qu'on avertît ma propre fille. »

Puis il y eut un long silence. Mistress Hale sentait que cette promesse ne renfermait pas tout? et cependant c'était beaucoup. Il y avait des réserves qu'elle ne comprenait pas; mais peut-être était-ce parce qu'elle était faible, fatiguée et abattue. Mistress Thornton repassait dans son esprit tous les cas probables pour lesquels elle s'était engagée. Elle éprouvait une sorte de joie sauvage à l'idée de dire à Marguerite de dures vérités en ayant l'air d'accomplir un devoir. Mistress Hale parla la première.

« Je vous remercie, dit-elle, et je prie Dieu de vous bénir. Je ne vous reverrai plus dans ce monde, mais voici mes dernières paroles: Merci de la promesse de vos bontés pour ma fille !

— Non, pas de bontés ! » laissa échapper mistress Thornton, rudement sévère jusqu'au bout. Mais ayant soulagé sa conscience par ces paroles, elle ne fut pas fâchée que la malade ne les eût pas entendues; elle pressa la main tiède et moite de mistress Hale, se leva, et sortit de la maison sans avoir vu personne.

Pendant que l'entrevue que nous venons de raconter avait lieu, Marguerite et Dixon se concertaient sur les meilleurs moyens à prendre pour tenir secrète aux gens du dehors l'arrivée de Frédéric. On attendait à chaque instant une lettre de lui, et bien certainement il suivrait de près sa missive. Il fallait envoyer Marthe en congé. Dixon devait faire exacte sentinelle à la porte de la rue, et n'admettre les visiteurs qui se présenteraient que dans une salle basse à l'usage de M. Hale. La grave maladie de mistress Hale justifiait d'ailleurs cette dernière précaution. Si on prenait Mary Higgins pour aider Dixon à la cuisine, elle devait voir et entendre Frédéric le moins possible, et, s'il était nécessaire de parler de lui, on le désignerait sous le nom de M. Dickinson. Mais la nature apathique de la jeune fille était la meilleure sauvegarde contre sa curiosité.

Il fut décidé que Marthe partirait ce jour-là même pour aller voir sa mère. Marguerite regrettait qu'on ne l'y eût pas envoyée la veille; elle craignait qu'on ne trouvât étrange qu'une domestique s'absentât juste au moment où, l'état de sa maîtresse devenant plus grave, elle avait nécessairement besoin de plus de soins.

Pauvre Marguerite! elle eut tout ce jour-là à remplir le rôle de cette fille romaine, qui nourrissait de son lait son père captif. Il lui fallait prendre sur son courage dé-

faillant pour fortifier le cœur de l'auteur de ses jours. M. Hale, entre chacun de ces mieux qui reviennent dans le cours des plus graves maladies, se laissait aller à l'espoir, et croyait que ce mieux était l'avant-coureur de la guérison. Mais comme les crises, en se succédant, devenaient plus fréquentes et plus graves, chacune d'elles lui amenait un cruel désappointement et d'amères angoisses. Cette après-midi, ne pouvant supporter la solitude de son cabinet, ni s'occuper d'aucune étude, il se rendit au salon, et s'asseyant devant une table et y appuyant ses deux coudes, il ensevelit sa tête dans ses deux mains. Le cœur de Marguerite était navré; mais, comme son père gardait le silence, elle s'abstint de lui parler elle-même. Marthe était partie; mistress Hale sommeillait, et Dixon veillait près d'elle. On n'entendait pas le plus léger bruit dans toute la maison, et la nuit vint sans que personne songeât à se procurer de la lumière.

Marguerite était assise près de la fenêtre; son œil distrait regardait sans les voir les réverbères qui s'allumaient dans la rue. Elle entendait seulement le bruit des profonds soupirs de son père. Elle n'osait aller chercher de la lumière, de peur que, la contrainte tacite que sa présence exerçait sur M. Hale venant à cesser, il ne se laissât aller à une émotion plus violente en son absence. A la fin elle pensa qu'il fallait pourtant qu'elle se rendît à la cuisine pour certains détails dont elle s'était chargée, lorsque la sonnette emmaillottée fut tirée de l'extérieur avec tant de force que les fils d'archal en résonnèrent par toute la maison, bien que la sonnette elle-même ne donnât qu'un faible son. Marguerite tressaillit; elle se leva aussitôt, passa devant son père, qui n'avait fait aucune attention au bruit; puis, revenant sur ses pas, elle l'embrassa tendrement; il ne bougea pas et ne parut pas seulement sentir ce baiser filial. Elle descendit alors doucement et alla à la porte sans lumière. Dixon, elle, aurait

attaché la chaîne de sûreté avant d'ouvrir; mais dans l'esprit bourrelé de Marguerite il n'y avait pas de place pour la peur. Un homme d'une taille élevée était entre elle et la rue éclairée. Il regardait en dehors; mais, au bruit que fit la porte en s'ouvrant, il se retourna vivement.

« N'est-ce pas ici que demeure M. Hale? » demanda-t-il d'une voix claire, sonore, mais qui ne manquait pourtant pas de douceur.

Cette voix rendit Marguerite toute tremblante; elle ne répondit pas tout de suite, mais au bout d'un moment elle dit avec élan, bien qu'à voix basse :

« Frédéric! »

Puis elle avança ses deux mains pour attirer son frère à elle et le faire entrer, et referma vivement la porte.

« Oh! Marguerite! » dit à son tour le jeune homme après avoir embrassé sa sœur, et la tenant à distance en face de lui en mettant ses mains sur ses épaules, comme si, malgré l'obscurité, il pouvait lire dans ses traits une réponse plus prompte que la parole. « Marguerite! ma mère vit-elle encore?

— Oui, mon frère, mon cher frère, elle vit! elle.... elle est très-mal.... mais elle vit encore!

— Oh! merci, mon Dieu! s'écria-t-il.

— Mon père est anéanti par la douleur!

— Vous m'attendiez, n'est-ce pas?

— Non, nous n'avons pas eu de réponse de toi.

— Alors j'arrive avant ma lettre. Mais ma mère sait que je viens?

— Oh! nous savions tous que tu viendrais. Mais attends un instant. Entre ici, donne-moi la main.... Qu'est-ce que je sens là?... Ah! c'est ton sac de voyage!... Dixon a fermé les volets, de sorte qu'il fait nuit comme dans un four! Mais nous sommes dans le cabinet de mon père.

Tiens, assieds-toi là sur cette chaise, et repose-toi, tandis que je vais avertir papa. »

Elle chercha à tâtons les allumettes chimiques et une petite bougie ; elle se sentit subitement intimidée lorsque la lumière se fit ; néanmoins elle regarda son frère. Tout ce qu'elle put remarquer, c'est que son teint avait considérablement bruni, et elle vit une paire de magnifiques yeux bleus et remarquablement bien fendus s'attacher sur les siens ; puis ces mêmes yeux prirent une singulière expression indiquant la conscience d'une mutuelle inspection. Ils n'échangèrent pas une parole ; seulement Marguerite, à première vue, sentit qu'elle aimerait son frère pour lui-même autant qu'elle l'aimait déjà à cause de la proche parenté qui les unissait. Elle le laissa pour aller trouver son père ; mais combien son cœur battait plus léger en remontant l'escalier ! Et pourtant la situation était toujours la même ; le chagrin n'était pas diminué, mais il lui semblait moins lourd maintenant qu'elle avait, pour le supporter avec elle, un être qu'il frappait exactement dans la même mesure, et dont les liens envers la malade étaient les mêmes que les siens. Le découragement de son père ne l'effrayait plus ; elle le retrouva dans la même attitude, mais elle apportait avec elle un charme qui pourrait l'en faire sortir. Peut-être, dans le premier mouvement de sa joie, n'employa-t-elle pas assez de ménagements.

« Papa ! » dit-elle en passant tendrement ses bras autour du cou de son père, et relevant avec une douce violence sa tête appuyée dans ses mains, de manière à ce qu'il pût lire dans ses yeux, et y puiser la force et l'assurance dont elle se sentait elle-même animée. « Papa ! devinez qui est ici. »

Il la regarda ; elle vit qu'un rayon de la vérité traversait son esprit, mais qu'il l'en chassait aussitôt comme une folle imagination.

Il courba de nouveau la tête et se remit le visage dans les mains comme auparavant; elle l'entendit murmurer quelques paroles : elle se baissa pour pouvoir les entendre.

« Je ne sais pas. Ne me dis pas que c'est Frédéric. Oh! non, ce n'est pas Frédéric! Je ne pourrais supporter cette émotion. Je suis trop faible.... et sa pauvre mère est mourante! »

Il se mit à pleurer et à se lamenter comme un enfant. C'était si différent de ce que Marguerite attendait et espérait, qu'elle sentit son cœur défaillir sous le coup du désappointement. Elle se tut pendant quelques minutes. Enfin elle reprit la parole, non pas, comme tout à l'heure, d'un air de triomphe, mais avec plus de tendresse et de sollicitude :

« Papa, c'est Frédéric! Pensez à maman; quelle joie cela va lui causer! Pour elle surtout, combien nous devons nous en réjouir! Et pour lui aussi, votre pauvre enfant! «

Son père ne changeait toujours pas d'attitude, mais il semblait commencer à mieux comprendre.

« Où est-il? demanda-t-il enfin, le visage toujours caché dans ses mains.

— Il est dans votre cabinet, tout seul. J'ai allumé une petite bougie, et je suis vite accourue pour vous avertir. Il est tout seul, et il doit s'étonner que....

— Je descends, » interrompit le père.

Puis il se leva et s'appuya sur sa fille, comme pour lui demander de lui servir de guide.

Marguerite le conduisit jusqu'à la porte de son cabinet; mais elle était si émue qu'elle ne se sentit pas la force d'assister à l'entrevue du père et du fils. Elle remonta l'escalier à la hâte et s'en fut dans sa chambre, où elle se mit à pleurer de tout son cœur. C'était la première fois depuis bien des jours qu'elle se donnait ce soulagement.

L'effort avait été terrible, elle le sentait bien alors. Mais Frédéric était là, lui, le frère tant chéri, tant désiré, si précieux à toute la famille ; il était là; en sûreté et sous le toit paternel! Elle pouvait à peine croire à ce bonheur. Elle cessa ses sanglots, ouvrit la porte de sa chambre. Elle n'entendit aucun bruit et craignit d'avoir fait un rêve. Elle descendit et alla écouter à la porte du cabinet de son père. Le son de deux voix parvint à son oreille : c'en était assez pour la rassurer. Elle se rendit d'un pas léger dans la cuisine, ranima le feu, alluma les lumières et prépara le repas du voyageur. Quel bonheur que sa mère ne se fût pas réveillée! Elle dormait encore, car il n'y avait pas de lumière dans sa chambre, et le bougeoir était à la porte. Frédéric aurait le temps de manger, de se reposer, et la première émotion de son entrevue avec son père serait dissipée avant que sa mère ne soupçonnât qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire au logis.

Lorsque tout fut prêt, Marguerite ouvrit la porte, et, remplissant l'office d'une domestique, elle entra, tenant un large et lourd plateau sur ses deux bras tendus. Elle était fière et heureuse de servir Frédéric. Lui, sitôt qu'il la vit, s'élança à sa rencontre et la débarrassa de son fardeau. C'était pour Marguerite un symbole de tous les soulagements que la présence de ce frère bien-aimé lui apportait. Ils se mirent tous deux à arranger la table, parlant peu ; mais leurs mains se rencontraient, et leurs yeux se disaient mille choses dans ce langage muet et expressif, si intelligible à ceux qui sont du même sang. Le feu s'était éteint, et Marguerite voulut le rallumer, car les soirées commençaient à devenir froides ; elle n'y parvint pas aussi promptement qu'elle l'aurait voulu.

« Dixon dit que l'art d'allumer du feu est un don naturel, et qui ne peut s'acquérir.

— Bonne vieille Dixon! Comme nous allons nous embrasser! dit Frédéric. Elle m'embrassait toujours autre-

fois, puis elle me regardait en face pour s'assurer que c'était bien moi, puis me rembrassait encore. Mais, ma chère Marguerite, comme tu t'y prends mal ! je n'ai jamais vu d'aussi jolies petites mains avoir moins de succès dans une entreprise quelconque. Va-t-en vite les laver. Tiens-toi prête à me couper des tartines beurrées, et laisse la cheminée en repos. Je m'en charge. Allumer le feu est un de mes dons naturels. »

Et Marguerite s'en alla ; puis elle revint ; puis elle passa et repassa dans l'appartement, avec une agitation joyeuse qui ne lui permettait pas de rester assise. Plus Frédéric lui demandait de services, plus elle était contente, et lui le comprenait d'instinct. C'était une joie dérobée au deuil qui les attendait, et ils se hâtaient peut-être davantage de la goûter, parce qu'ils sentaient au fond de leur cœur qu'un malheur irréparable allait bientôt en tarir la source.

Vers le milieu du repas, on entendit Dixon descendre l'escalier ; M. Hale tressaillit et se leva du grand fauteuil où il était nonchalamment étendu, regardant ses enfants, comme s'ils jouaient quelque *proverbe* du bonheur, charmant à voir représenter, mais à ses yeux loin d'être réel, et auquel il ne prenait part que comme spectateur. Il alla se placer devant la porte, montrant une si étrange et soudaine anxiété, un tel désir de soustraire Frédéric aux regards de la personne qui allait entrer, fût-ce même la fidèle Dixon, qu'un frisson traversa le cœur de Marguerite, et lui rappela les dangers que courait son frère. Elle se saisit de son bras qu'elle tint serré de toute sa force, tandis qu'une pensée sinistre lui faisait froncer les sourcils et grincer les dents. Et pourtant elle savait que c'était le pas calme et mesuré de Dixon. Elle l'entendit traverser le corridor, entrer dans la cuisine. Elle se leva.

« Je vais aller le lui dire, et je saurai comment se trouve maman. »

Mistress Hale était réveillée. Elle délirait légèrement, et, quand on lui eut fait prendre un peu de thé, elle se trouva mieux, mais peu disposée à parler. On jugea qu'il valait mieux laisser passer la nuit avant de lui apprendre l'arrivée de son fils. La visite du docteur Donaldson, qu'on attendait, amènerait bien assez d'agitation nerveuse pour cette soirée ; et on pourrait le consulter sur la manière dont il fallait la préparer à voir Frédéric, qui, étant dans la maison, se trouvait toujours prêt à paraître au premier avertissement.

Marguerite ne pouvait rester en repos ; il fallut qu'elle aidât Dixon dans tous ses préparatifs pour maître Frédéric. Il lui semblait que rien ne pouvait désormais la fatiguer. Chaque coup d'œil qu'elle jetait dans la pièce où il était assis, causant avec son père, n'importe sur quel sujet, cela lui importait peu, lui donnait une force nouvelle. Son tour viendrait aussi de lui parler et de l'écouter, et elle en était trop bien assurée pour se presser de l'accaparer à présent. Il lui suffisait de le sentir là. Elle avait examiné sa personne, et son extérieur lui plaisait. Il avait des traits excessivement délicats, et qu'on aurait pu trouver efféminés, sans la teinte rembrunie de sa peau et la mâle vivacité de son regard. L'expression de ses yeux était habituellement gaie ; mais par moments cette expression, ainsi que celle de sa bouche, changeait si subitement et donnait tellement l'idée d'une violence passionnée, que Marguerite en était presque effrayée. Mais ce regard n'était que passager ; il n'avait rien de méchant ni de vindicatif : c'était plutôt l'éclair violent qui traverse la physionomie de tous les habitants des pays méridionaux, cet éclair qui relève encore le charme de la douceur presque enfantine dans laquelle il se fond parfois. Marguerite pouvait craindre pour son frère lui-même la violence de la nature passionnée qui se révélait ainsi ; mais elle n'en redoutait rien pour elle, et rien dans le caractère de

ce frère nouvellement retrouvé ne lui inspirait ni défiance ni éloignement. Au contraire, ses relations avec lui semblèrent dès l'abord devoir être particulièrement douces et affectueuses. Elle sentit alors, par le délicieux soulagement que procura à son esprit la présence de Frédéric, toute la responsabilité qui avait pesé sur elle en son absence. Il comprenait parfaitement son père et sa mère, leur caractère et leurs faiblesses, et agissait à leur égard avec une liberté en apparence insoucieuse, sous laquelle se cachait le soin le plus délicat de ne rien faire qui pût blesser ou heurter leurs opinions. Il semblait deviner d'instinct quand un peu de sa vivacité naturelle ne serait pas en désaccord avec la tristesse profonde de son père ou soulagerait pour un moment les souffrances de sa mère. Aussitôt que cette vivacité devenait intempestive, elle se changeait en un dévouement patient et une surveillance attentive qui faisaient de lui une admirable garde-malade. Puis Marguerite était touchée jusqu'aux larmes des allusions fréquentes qu'il faisait à leurs jeunes années, à la Forêt-Neuve, à Helstone. Il n'avait oublié ni sa patrie ni sa famille, au milieu de ses courses lointaines dans des contrées et parmi des nations étrangères. Elle pouvait lui parler du lieu de leur naissance, sans crainte de le fatiguer jamais. Elle le redoutait un peu avant son arrivée, même au moment où elle le désirait le plus. Elle sentait que sept ou huit années avaient produit de grands changements en elle ; elle en concluait que, si ses goûts et ses idées avaient subi de si grandes modifications, à elle qui n'avait jamais quitté le sol natal, la carrière aventureuse de son frère, dont elle ne connaissait pas les détails, avait dû opérer une bien plus grande métamorphose chez lui, et substituer un nouveau Frédéric à l'adolescent en uniforme de *midshipman*, qu'elle regardait jadis avec une sorte d'admiration respectueuse. Mais, pendant l'absence, leurs âges s'étaient rapprochés et leurs sentiments encore

plus ; aussi les craintes de Marguerite fûrent-elles cette fois changées en une délicieuse surprise. La présence de Frédéric était maintenant le seul point brillant de son existence. La pauvre mère éprouva un mieux sensible de quelques heures à la vue de son fils ; elle tenait sa main dans les siennes et ne voulait pas la laisser aller même pendant qu'elle dormait, et Marguerite fut obligée de faire manger son frère comme un enfant, pour ne pas l'exposer à réveiller sa mère en retirant la main que les doigts de cette dernière serraient tout en sommeillant. Mistress Hale s'éveilla tandis qu'ils étaient ainsi occupés, retourna lentement sa tête sur l'oreiller et sourit à ses enfants, car elle comprit et leur action et le motif qui les avait fait agir ainsi.

« Je suis bien égoïste, n'est-ce pas ? dit-elle, mais ce ne sera pas long. » Frédéric se pencha sur elle et baisa la main affaiblie qui retenait la sienne captive.

Cet état de tranquillité ne pouvait durer; tout au plus continuerait-il quelques jours, peut-être seulement quelques heures, à ce que dit à Marguerite le docteur Donaldson.

Après le départ du bon docteur, elle alla trouver Frédéric, qu'on avait supplié de rester caché pendant la visite du médecin dans la chambre du fond, où couchait habituellement Dixon, mais que cette dernière lui avait cédée ; Marguerite lui répéta ce qu'avait dit le médecin.

« Je ne le crois pas, s'écria-t-il. Elle est très-malade, dangereusement malade même, et peut-être dans un péril immédiat ; mais je ne puis croire qu'elle serait aussi calme, si elle était sur le point de mourir. Marguerite, il faudrait avoir une consultation de quelque médecin de Londres. N'y avez-vous jamais pensé ?

— Si, répondit Marguerite; j'y ai réfléchi plus d'une fois, mais je ne crois pas que cela puisse servir à rien ; d'ailleurs, vous savez que nous ne sommes pas assez riches

pour faire venir de Londres un grand médecin; et certainement il faudrait un prince de la science pour être supérieur au docteur Donaldson, si même il ne vaut pas mieux qu'eux tous. »

Frédéric se mit à marcher impatiemment dans la chambre.

« J'ai du crédit à Cadix, dit-il, mais je n'en ai aucun ici, grâce à ce maudit changement de nom. Pourquoi mon père a-t-il quitté Helstone? Voilà la grande faute.

— Non, ce n'a pas été une faute, fit tristement Marguerite, et par-dessus toute chose évite de témoigner jamais cette opinion à mon père. Je vois bien qu'il est tourmenté lui-même de l'idée que maman ne serait pas tombée malade, si nous étions restés à Helstone; et tu ne sais pas à quel degré mon père peut souffrir des reproches qu'il se fait à lui-même. »

Frédéric marchait toujours comme s'il était sur le pont d'un vaisseau de guerre. A la fin, il s'arrêta court en face de Marguerite et contempla pendant quelques instants l'attitude désolée et l'air de découragement de sa sœur :

« Allons, ma petite Marguerite, lui dit-il en l'embrassant, espérons tant que nous pourrons. Pauvre petite! ses joues sont trempées de larmes! J'espère, moi, et j'espérerai en dépit de mille docteurs. Allons, Marguerite, du courage, aie la force d'espérer! »

Marguerite fit de vains efforts pour parler; à la fin, elle dit d'une voix étouffée :

« Il faut que j'essaye d'avoir confiance en Dieu. O Frédéric! maman commençait à m'aimer si tendrement! Et moi, je commençais à la comprendre! Et maintenant, voici la mort qui vient nous séparer!

— Allons, allons! montons là-haut et faisons quelque chose d'utile, plutôt que de perdre en vains raisonnements un temps qui peut être précieux. Réfléchir m'a souvent rendu triste, ma chérie; mais agir, jamais; toute ma

théorie est une espèce de parodie de cette maxime : « Gagnez de l'argent, mon fils, gagnez-en honnêtement, si vous pouvez, mais surtout gagnez-en ! » Moi, je dis : « Fais quelque chose, ma sœur, quelque chose d'utile, si cela se peut, mais enfin fais quelque chose ! »

— Quand ce devrait être du mal ? dit Marguerite, souriant faiblement à travers ses larmes.

— Certainement. Ce que je hais surtout, c'est le remords; passez l'éponge sur vos méfaits, si vous avez la conscience chatouilleuse, en faisant quelque bonne œuvre le plus tôt possible; juste ainsi que nous faisions au collége, quand sur nos ardoises nous mettions une addition correcte par-dessus une mauvaise règle. Cela vaut mieux que de la mouiller de nos larmes; cela perdait moins de temps, car souvent les larmes sont dures à venir, et nous obtenions en définitive un bien meilleur résultat. »

Si Marguerite trouva d'abord la théorie de Frédéric un peu hasardée, elle vit qu'elle le conduisait constamment à tâcher de se rendre utile. Après une mauvaise nuit passée auprès de sa mère (car il avait insisté pour veiller près d'elle à son tour), il s'occupa, le lendemain matin, à organiser une sorte de lit de camp pour Dixon, qui commençait à se trouver très-fatiguée de ses veilles prolongées. Pendant le déjeuner, il chercha à distraire M. Hale par une description vive et animée de la vie qu'il avait menée au Mexique, dans l'Amérique du Sud et ailleurs.

Marguerite, elle, eût renoncé à sortir M. Hale de son profond abattement; ce même abattement l'aurait même gagnée et l'aurait rendue incapable de parler. Mais Frédéric, fidèle à sa théorie, faisait perpétuellement quelque chose; et, pendant le déjeuner, que pouvait-on faire tout en mangeant, sinon parler ? Avant la nuit de ce même jour, l'opinion du docteur Donaldson se trouva fatalement réalisée. La malade fut prise de convulsions à la suite desquelles elle perdit connaissance. En vain son mari

était à son chevet, ébranlant le lit par la violence de ses sanglots; en vain son fils la soulevait à chaque instant dans ses bras robustes pour lui trouver une position plus commode; en vain les mains de sa fille bassinaient doucement et incessamment son visage d'un cordial spiritueux : elle ne les reconnaissait plus. Elle ne devait plus les reconnaître.... que là-haut.

Avant l'aube du jour, tout était fini!

Marguerite s'arracha à sa douleur pour devenir l'ange de consolation et adoucir le désespoir de son père et de son frère. Toute la force de Frédéric l'avait abandonné, et ses théories ne lui étaient plus d'aucun secours. Il pleura avec tant de violence, lorsqu'il fut seul le soir dans sa petite chambre, que Marguerite et Dixon vinrent tout effrayées le supplier de se calmer, car les murs de l'habitation étaient minces, et les voisins d'à côté auraient pu entendre ces sanglots passionnés de la jeunesse, si différents de l'expression plus contenue de la douleur, alors qu'un âge plus avancé nous a familiarisés avec elle, et que nous n'osons nous révolter contre l'arrêt inexorable de la mort, par respect pour la main qui l'a porté.

Marguerite veilla avec son père dans la chambre mortuaire. Elle aurait voulu le voir pleurer, mais il se tenait en silence auprès du lit, sans faire aucun mouvement; de temps en temps, pourtant, il découvrait le visage de la défunte, le caressait doucement et faisait entendre un espèce de gémissement inarticulé, à la manière des animaux lorsqu'ils caressent leurs petits. Il ne semblait pas s'apercevoir de la présence de Marguerite. Une fois ou deux, elle vint l'embrasser; il se laissait faire, puis ensuite la repoussait doucement, comme si son affection venait le troubler dans la contemplation de la mort. Il tressaillit, lorsqu'il entendit les cris de Frédéric, et secouant la tête : « Pauvre enfant! pauvre enfant! » dit-il, puis il ne s'occupa plus de son fils. Le cœur de Margue-

nte saignait; elle oubliait sa propre perte, en songeant à celle de son père. La nuit touchait à son terme, et le jour s'avançait lorsque, sans préparation aucune, la voix de la jeune fille rompit le silence qui régnait dans l'appartement funèbre, avec un son si distinct et si clair qu'elle-même en tressaillit. « Que votre cœur ne soit ni troublé, ni épouvanté, » disait le texte sacré sur lequel étaient tombés les yeux de Marguerite, et elle le répétait presque à son insu ; puis elle acheva tout haut et d'un ton ferme tout ce chapitre d'ineffable consolation.



CHAPITRE XXXI.

Est-ce qu'on oublie les vieilles connaissances?

Une froide matinée d'octobre succéda à cette pénible nuit, non pas une de ces matinées de la campagne, où les vapeurs argentées, se dissipant aux rayons du soleil, se teignent de mille riches nuances, mais un matin d'octobre de Milton, où les vapeurs argentées se métamorphosent en un brouillard épais et malsain, et où les rayons du soleil, lorsqu'il parvient à les dissiper, n'éclairent que des rues longues et boueuses, des maisons sombres et enfumées. Marguerite, accablée de douleur, aidait néanmoins Dixon dans la tâche quotidienne du ménage. A chaque instant, ses yeux se remplissaient de larmes, mais elle n'avait pas le loisir de se laisser aller à pleurer; il fallait qu'elle prît soin de son père et de son frère qui étaient complétement anéantis; et, pendant qu'ils s'abandonnaient au désespoir, il fallait qu'elle s'occupât, qu'elle réfléchît, qu'elle décidât. Même les pénibles dispositions à prendre pour l'inhumation semblaient lui être échues en partage.

Lorsque le feu brilla dans la salle à manger, lorsque tout fut prêt pour le déjeuner et que la bouilloire fit entendre ce chant monotone qui précède l'ébullition, Marguerite jeta un dernier regard dans la pièce pour s'assurer que tout était en ordre, avant d'aller appeler M. Hale et Frédéric. Elle voulait que tout eût l'air aussi confortable que possible; et cependant le contraste entre l'arrange-

ment régulier de toutes choses et le désordre lugubre de ses pensées la fit, malgré elle, fondre en larmes. Elle s'agenouilla devant le sofa, et cacha sa tête dans les coussins pour étouffer le bruit de ses sanglots. Soudain, elle sentit une main se poser sur son épaule; elle se retourna: c'était Dixon.

« Allons, ma chère miss Hale; ne vous laissez pas aller ainsi. Il n'y a plus que vous dans la maison qui puissiez donner un ordre ou une direction, et il y a tant de choses à faire! Il faut décider tout pour le convoi, et quand, et où il se fera, et qui est-ce qui doit y venir. Maître Frédéric est comme hébété à force d'avoir pleuré; monsieur n'a jamais été fameux pour rien décider; mais le pauvre homme, maintenant c'est bien pis; il va et vient comme s'il avait la tête perdue. C'est bien affreux, je le sais, chère miss Marguerite; mais enfin la mort vient pour tout le monde, et vous êtes encore heureuse d'être arrivée jusqu'à votre âge sans avoir perdu personne. »

C'était vrai peut-être; mais ce n'était pas ici une perte ordinaire, et elle ne pouvait être comparée à aucune autre. Tout ce que disait Dixon à Marguerite ne consolait pas celle-ci; mais la bonne intention de cette pauvre fille lui toucha le cœur, et, plus encore pour lui montrer qu'elle y était sensible que par tout autre motif, elle tâcha de sécher ses larmes et de lui sourire, puis elle alla avertir son père et son frère que le déjeuner était prêt.

M. Hale descendit comme un homme endormi, ou plutôt avec ce regard vague d'un somnambule qui voit des objets tout différents de ceux qui sont devant ses yeux. Frédéric arriva ensuite; avec un sourire forcé, il alla vers sa sœur et lui prit la main; puis la regardant, il éclata en sanglots. Elle s'efforça pendant le repas de dire mille petits riens, afin d'empêcher les pensées de ses compagnons de se reporter vers le souper de la veille, durant lequel l'attention était continuellement tendue, et où l'on croyait à

chaque instant entendre un bruit ou un appel dans la chambre de la malade,

A l'issue du déjeuner, elle se résolut à parler à son père des dispositions à prendre pour la cérémonie funèbre; il secoua la tête et donna son assentiment à toutes les mesures qu'elle proposa successivement, quoique plusieurs de ces mesures fussent contradictoires; elle ne put tirer de lui une décision, et elle sortait de la chambre toute découragée, pour avoir recours à Dixon, quand M. Hale la rappela du geste.

« Écris à M. Bell, dit-il d'une voix sourde.

— A M. Bell! dit-elle un peu étonnée, à M. Bell d'Oxford?

— A M. Bell, répéta-t-il, oui; il a été mon garçon d'honneur. »

Marguerite comprit.

« Je vais lui écrire aujourd'hui. »

M. Hale retomba dans son apathie. Elle travailla toute la matinée; il lui tardait d'avoir un moment de repos; mais elle était engagée dans un tourbillon d'occupations pénibles.

Vers le soir, Dixon lui dit:

« C'est fini, miss! J'étais vraiment effrayée pour monsieur. J'avais peur que le chagrin ne lui causât une attaque. Il a passé toute la journée avec ma pauvre maîtresse et, quand j'écoutais à la porte, je l'entendais lui parler comme si elle eût été en vie. Dès que j'entrais, il se taisait, mais il avait l'air d'être dans un brouillard. Alors j'ai pensé en moi-même qu'il fallait le sortir de là, et que, s'il éprouvait un choc au premier moment, il s'en trouverait peut-être mieux ensuite, et j'ai été lui dire que je ne crois pas qu'il soit prudent à M. Frédéric de rester ici, comme de vrai je le pense. Pas plus tard que mardi dernier j'ai rencontré dans la rue un garçon de Southampton, le premier que j'aie vu dans ce pays-ci depuis que nous y som-

mes; car ils n'y viennent pas en foule, j'en réponds. Bref, c'était le jeune Léonard, le fils de Léonard, le vieux marchand de draps; c'est le plus méchant garnement du monde; il a presque fait mourir son père de chagrin, il a ensuite été à la mer. Il était sur *l'Orion* en même temps que M. Frédéric; je me le rappelle, quoique je ne sache pas qu'il y était encore quand la sédition a eu lieu.

— Vous a-t-il reconnue? demanda Marguerite.

— Ah! voilà le pire! je crois vraiment qu'il ne m'aurait pas reconnue, si je n'avais eu la sottise de l'appeler par son nom; c'était un compatriote que je voyais si loin du pays! sans cela, je ne me serais pas tant pressée de renouveler connaissance avec ce méchant propre à rien. « Ah! miss Dixon! dit-il, qui aurait jamais pensé vous voir ici? Mais peut-être ai-je tort de vous appeler de ce nom; vous n'êtes peut-être plus miss Dixon? » Sur quoi, je lui répondis que j'étais encore demoiselle, quoique j'eusse eu bien des occasions de me marier qui en auraient tenté une autre moins difficile. Il eut la politesse de me dire qu'en me voyant personne n'en pouvait douter; mais je ne suis pas femme à me laisser prendre à cette glu, comme je le lui dis alors; et pour lui rendre sa monnaie, je lui demandai des nouvelles de son père (que je savais l'avoir mis à la porte de chez lui) comme s'ils avaient toujours été les meilleurs amis du monde; et lui, pour me faire pièce (car vous voyez que, malgré toutes nos civilités, nous n'étions pas cousins au fond), il commença à s'informer de M. Frédéric, et à me dire qu'il s'était mis dans de vilains draps, comme si les vilains draps de M. Frédéric pouvaient blanchir les siens, et les faire paraître moins sales et moins noirs qu'ils ne sont! Puis il continua à me dire comme quoi il serait pendu pour s'être révolté contre ses chefs, si on pouvait mettre la main sur lui, et comme quoi il y avait cent livres sterling de récompense pour celui qui le ferait arrêter, et comme quoi c'était un grand déshonneur

pour sa famille. Tout cela pour me faire pièce, voyez-vous, ma chère miss Marguerite, parce qu'une fois j'ai aidé le vieux M. Léonard à donner à son fils une bonne volée, dans les rues de Southampton. Aussi lui répondis-je que je connaissais d'autres familles qui avaient bien plus de raisons de rougir de leurs fils, et qui s'estimeraient heureuses si elles pouvaient être sûres qu'ils gagnassent honnêtement leur vie en pays étranger. Sur quoi il reprit, comme un petit impudent qu'il est, qu'il avait une place de confiance, et que, si je connaissais quelque jeune homme qui eût eu le malheur de faire des fredaines et qui voulût rentrer dans le droit chemin, il lui accorderait volontiers sa protection, lui, vraiment! Il corromprait plutôt un saint! Il y a bien des années que moi-même je ne m'étais sentie si mauvaise qu'au moment où j'étais là à parler avec lui l'autre jour. J'aurais volontiers pleuré de dépit de ne pouvoir le vexer autant que j'aurais voulu : car il me souriait tout comme s'il prenait mes compliments au sérieux, et tout ce que je lui disais ne lui faisait absolument rien, tandis que j'enrageais de l'entendre se moquer de moi.

— Mais vous ne lui avez pas parlé de nous, ni de Frédéric?

— Pas si bête! fit Dixon. Il ne m'a pas seulement demandé où je restais, et, quand il me l'aurait demandé, je me serais gardée de le lui dire. Je ne lui ai pas demandé non plus quelle était cette précieuse place dont il faisait ant d'embarras. Il attendait un omnibus qui passa bientôt et lui fit signe; mais, pour me « faire bisquer » jusqu'au bout, il se retourna au moment de monter et me dit: « Si vous pouvez m'aider à faire coffrer le lieutenant Hale, miss Dixon, nous partagerons la récompense. Je suis sûr que vous ne demandez pas mieux que d'être de moitié avec moi, n'est-ce pas? Allons ne faites pas la prude, et convenez-en. » Puis il sauta dans l'omnibus, et je vis sa

vilaine figure qui me poursuivait de son rire goguenard ; il avait l'air de dire : « J'ai eu le dernier ! »

Cette histoire de Dixon remplit Marguerite d'inquiétude.

« En avez-vous parlé à Frédéric ? demanda-t-elle,

— Non. J'étais fâchée en moi-même de savoir ce méchant Léonard dans la ville ; mais j'ai eu tant d'autres occupations que je n'ai plus pensé à lui. Mais quand j'ai vu monsieur se tenant toujours si roide avec un visage si triste et des yeux si ternes, j'ai pensé que cela le secouerait peut-être un peu d'avoir à craindre pour la sûreté de maître Frédéric, et je lui ai tout dit, bien que j'eusse honte de lui avouer que j'avais causé dans la rue avec un jeune homme. Mais cela a fait du bien à Monsieur ; et, s'il faut toujours cacher maître Frédéric, il vaudra mieux qu'il s'en aille, le pauvre enfant, avant l'arrivée de M. Bell.

— Oh ! ce n'est pas M. Bell que je crains, mais je redoute ce Léonard. J'en parlerai à Frédéric. Quelle mine avait-il ce Léonard ?

— La plus mauvaise mine du monde, miss, je puis vous l'assurer. Des moustaches comme j'aurais honte d'en porter, tant elles sont rousses. Et, quoiqu'il se vante d'avoir une place de confiance, il était vêtu comme un ouvrier. »

Evidemment il fallait que Frédéric partît. Mais que cette séparation serait douloureuse au cœur de Marguerite ! Partir juste au moment où il venait de retrouver sa place au foyer paternel, et où il semblait devoir être l'appui et le protecteur de sa sœur, le bâton de vieillesse de son père ! Partir, quand les soins qu'il avait prodigués à sa mère mourante, les larmes qu'il donnait à sa perte, semblaient avoir resserré plus fortement les liens qui les unissaient !.... Tandis que Marguerite, assise près du feu dans le salon, ruminait toutes ces choses dans son esprit,

et que M. Hale était sous le coup de ces nouvelles anxiétés dont il n'avait pas encore parlé à sa fille, Frédéric entra. Sa gaieté naturelle n'avait pas reparu, mais l'extrême violence de sa douleur était apaisée. Il s'avança vers Marguerite et, la baisant au front, lui dit à voix basse:

« Comme tu es pâle, Marguerite! Tu t'occupes de tout le monde, et personne ne s'occupe de toi. Couche-toi là sur le canapé; tu n'as plus rien à faire maintenant.

— Hélas! c'est là le malheur, » murmura tristement Marguerite.

Néanmoins elle s'étendit sur le canapé; son frère lui couvrit les pieds d'un châle, puis il s'assit par terre à côté d'elle, et tous deux se mirent à causer à demi-voix. Marguerite lui raconta tout ce que Dixon lui avait dit de sa rencontre avec le jeune Léonard. Les lèvres de Frédéric laissèrent échapper une longue exclamation.

« J'aimerais autant savoir ce garçon-là autre part qu'ici. Il n'y a jamais eu de pire marin ni de plus méchant homme, je te le déclare, Marguerite. Tu as su les détails de ma malheureuse affaire.

— Oui, maman me l'a racontée.

— Eh bien, quand tous les matelots qui avaient du sang dans les veines étaient furieux contre le capitaine, ce garnement de Léonard, pour se mettre en faveur, pouah!.... Et penser que ce gredin est ici! oh! s'il me savait seulement à vingt milles de lui, il m'aurait bientôt dénoncé, car il a une vieille dent contre moi. Mais j'aimerais mieux voir gagner à tout autre les cent guinées qu'on a offertes pour ma chétive personne! Quel dommage qu'il n'y ait pas moyen de persuader à la pauvre vieille Dixon de me livrer! cela lui assurerait au moins du pain pour sa vieillesse.

— Oh! Frédéric! chut! ne parle pas ainsi. »

M. Hale avait saisi quelques mots de leur conversation;

il vint à eux tout tremblant, et prenant la main de Frédéric dans les siennes :

« Mon fils, dit-il, il faut partir! C'est bien douloureux, il est vrai, mais il le faut! Tu as fait tout ce que tu pouvais, tu as adouci les derniers moments de ta pauvre mère!

— Oh! papa, est-ce donc nécessaire? s'écria Marguerite, plaidant contre sa propre conviction.

— Je vous assure, dit Frédéric, que j'ai bonne envie de rester, de purger la contumace et de demander à être jugé. Si je pouvais seulement retrouver mes témoins! Je ne puis supporter l'idée d'être à la merci d'un vaurien comme ce Léonard. Dans d'autres circonstances, j'aurais presque joui de ce voyage incognito. Il aurait eu pour moi tout le charme qu'une Française attribue au fruit défendu.

— Un de nos plus anciens souvenirs, reprit Marguerite, c'est une grande pénitence que tu t'es attirée pour avoir volé des pommes. Nous avions dans notre jardin des pommiers qui en étaient tout chargés; mais quelqu'un ayant dit devant toi que le fruit volé avait bien plus de saveur, tu pris cela au pied de la lettre, et tu allas voler les pommes du voisin. Il paraît que tu n'as pas changé depuis ce temps.

— Oui, mon fils, il faut partir, » répéta M. Hale, répondant à la question que Marguerite avait faite quelques minutes auparavant. Ses idées restaient toujours sur le même sujet; il ne pouvait sans un effort suivre la conversation un peu en zig-zag de ses enfants, et cet effort, il n'avait pas le courage de le faire.

Frédéric et Marguerite se regardèrent. Comme cette sympathie si prompte et si vive allait leur manquer à tous deux, s'il partait! Un regard leur suffisait pour se comprendre : ils se disaient tant de choses sans se parler! Tous deux suivirent cette pensée jusqu'à ce qu'elle se

perdît dans une douloureuse angoisse. Frédéric secoua le premier sa rêverie :

« Sais-tu, Marguerite, que j'ai fait une belle peur à Dixon cette après-midi? J'étais dans ma chambre; j'avais bien entendu un coup de sonnette à la porte de la rue quelque temps auparavant, mais je croyais avoir donné au sonneur tout le temps d'entrer, de faire ses affaires et de sortir, et j'allais me montrer dans le corridor, lorsque, au moment où j'ouvrais la porte, je vis Dixon qui descendait; elle fronça le sourcil, et d'un coup de poing me renvoya dans ma cachette. Je laissai la porte entr'ouverte, et j'entendis Dixon rendre réponse à quelqu'un qui était dans le cabinet de mon père, et qui sortit ensuite. Qui ce pouvait-il être? Quelque fournisseur sans doute?

— Probablement, dit Marguerite avec insouciance. Il est venu un petit homme tout tranquille demander des ordres vers deux heures.

— Mais celui dont je parle n'était pas petit; c'était au contraire un homme grand et fort, et il était plus de quatre heures quand je l'ai vu.

— C'était M. Thornton, » dit M. Hale.

Le frère et la sœur furent bien aises de le voir prendre part à la conversation.

« M. Thornton! fit Marguerite un peu surprise. Je croyais....

— Eh bien, petite sœur, que croyais-tu? demanda Frédéric, voyant qu'elle n'achevait pas sa phrase.

— Oh! seulement, fit-elle en rougissant et en regardant son frère en face, je croyais que tu parlais d'une tout autre classe d'individus, pas d'un monsieur, mais d'un marchand ou d'un commissionnaire.

— Il avait tout l'air de cela, dit négligemment Frédéric. Je l'ai pris pour un marchand, et il se trouve que c'est un fabricant. »

Marguerite garda le silence. Elle se rappelait qu'en

effet, avant de mieux connaître M. Thornton, elle en avait jugé et parlé exactement de la même façon que Frédéric. C'était une impression toute naturelle que celle qu'il avait faite sur son frère, et cependant elle en était mécontente. Elle aurait voulu, sans parler, pouvoir faire comprendre à Frédéric quelle espèce d'homme c'était que M. Thornton; mais elle resta muette.

M. Hale continua : « Il est venu, je crois, pour nous offrir ses services; mais je n'ai pas eu la force de le recevoir. J'ai dit à Dixon de lui demander s'il désirait te voir, Marguerite. Je crois lui avoir dit d'aller te chercher et de te prier de descendre; je ne me rappelle pas exactement ce que j'ai dit.

— Il a dû être pour vous une connaissance très-agréable, n'est-ce pas? dit Frédéric, jetant cette question à qui voudrait y répondre.

— Un ami très-obligeant, » dit Marguerite, voyant que son père gardait le silence.

Au bout de quelque temps, Frédéric reprit :

« Marguerite, il est bien pénible pour moi de ne pouvoir remercier ceux qui ont été bons et bienveillants pour vous tous, et de penser que je ne pourrai jamais connaître vos amis, que nos relations ne seront jamais les mêmes; à moins cependant que je ne coure le risque de me présenter devant le conseil de guerre, ou bien que mon père et vous ne veniez demeurer en Espagne. » Il avait mis en avant cette dernière proposition comme pour sonder le terrain; puis il entra soudain en matière. « Vous ne vous figurez pas à quel point je le désire et quel bonheur ce serait pour moi. J'ai là-bas une bonne position, et l'espérance d'une meilleure encore, ajouta-t-il en rougissant comme une jeune fille. Cette Dolorès Barbour dont je te parlais, Marguerite, je voudrais que tu la connusses; je suis sûr qu'elle te plairait, mieux que cela, que tu l'aimerais. car elle ne plaît pas seulement, on l'aime. Oui,

mon père, j'en suis sûr, vous l'aimeriez si vous la connaissiez! Elle n'a pas encore dix-huit ans, et dans un an, si elle est encore dans les mêmes sentiments, elle sera ma femme. M. Barbour ne veut pas que nous nous considérions avant ce temps comme engagés l'un à l'autre. Oh! si vous veniez, outre Dolorès, vous trouveriez des amis partout. Pensez-y, mon père; Marguerite, plaide ma cause!

— Non, non, plus de changements pour moi. Un changement m'a déjà coûté la vie de ma femme! Plus de changements ici-bas pour moi. C'est ici qu'elle repose; c'est ici que je resterai jusqu'à ce que Dieu m'appelle.

— O Frédéric! dit Marguerite, parle-nous davantage de Dolorès; je ne me doutais pas de cela, mais j'en suis contente! Au moins tu auras là-bas quelqu'un qui t'aimera et qui prendra soin de toi. Raconte-nous tout cela!

— D'abord elle est catholique; c'est le seul tort qu'elle puisse avoir à vos yeux, et c'est la seule objection que je redoute de la part de mon père; mais après son changement d'opinion.... Allons, Marguerite, ne soupire pas. »

Avant la fin de la conversation, Marguerite eut plus d'une raison de soupirer. Elle découvrit que Frédéric lui-même était catholique de cœur et de conviction, sinon encore de profession. C'était donc pour cela qu'elle avait trouvé dans ses lettres si peu de sympathie pour son extrême douleur, quand son père s'était séparé de l'Église anglicane! Elle avait cru dans le temps que c'était l'indifférence d'un marin; mais la vérité est que déjà à cette époque il se sentait lui-même disposé à quitter la foi religieuse dans laquelle il avait été baptisé. Seulement, ses opinions suivaient une direction diamétralement opposée à celles de son père. Marguerite abandonna la discussion sur ce sujet, et revenant au projet de mariage, elle commença à le considérer sous un jour nouveau.

« Quand ce ne serait que pour elle, Frédéric, vous de-

vriez tâcher de vous justifier des accusations exagérées qui ont été portées contre vous, même en supposant qu'il y ait eu révolte. Si vous pouviez retrouver vos témoins, vous seriez en mesure de prouver devant une cour martiale que du moins votre désobéissance à l'autorité a été provoquée par l'abus de cette autorité même. »

M. Hale donna ici quelques signes d'attention, et sembla prêter l'oreille à la réponse de son fils.

« Mais d'abord, Marguerite, qui est-ce qui les dénichera, mes témoins? Ce sont des matelots qui ont été dispersés sur d'autres bâtiments, excepté ceux qui ont pris part à l'affaire ou qui ont montré pour moi trop de sympathie pour que leur témoignage puisse être d'un grand poids. Ensuite, permets-moi de te dire que tu ne sais pas ce que c'est qu'un conseil de guerre, puisque tu le considères comme un tribunal où la justice est exactement rendue, tandis que c'est en réalité une cour où l'autorité pèse dans la balance neuf dixièmes du poids total, et où les témoignages ne pèsent qu'un dixième; et dans ces conditions, les témoins eux-mêmes se laissent souvent influencer par le prestige de l'autorité.

— Mais ne vaut-il donc pas la peine d'essayer de réunir en ta faveur assez de témoignages pour te justifier? Actuellement, tous ceux qui t'ont connu te croient réellement coupable, puisque tu n'as jamais tenté de te défendre, et que nous n'avons jamais su où nous pourrions trouver les éléments de ta justification. Mais pour miss Barbour, pour le repos de celle que tu aimes, éclaircis ta conduite autant que possible aux yeux du monde. Peut-être ne le demande-t-elle pas; je suis sûre qu'elle a dans ton innocence la même confiance que nous-mêmes; mais tu ne dois pas lui demander de te donner sa main avant d'avoir montré la vérité à tout le monde. Tu as désobéi à l'autorité, et c'est un tort; mais, dans cette circonstance, il aurait été pire encore de lui obéir, puisqu'elle opprimait

les malheureux. On sait ta faute, mais on ne connaît pas les motifs qui l'ont provoquée et qui en font, au lieu d'un crime, une protection héroïque accordée au faible contre le fort. Pour Dolorès elle-même, il faut qu'on le sache.

— Mais comment puis-je le faire savoir? Je ne suis pas assez sûr de l'impartialité de ceux qui me jugeraient pour me fier aux éventualités du verdict de la cour martiale, quand même je pourrais rassembler une armée de témoins véridiques. Je ne puis envoyer un crieur public dans les rues pour proclamer à son de trompe ce qu'il te plaît d'appeler mon héroïsme. Quand même je publierais une brochure pour ma justification, personne ne la lirait : trop de temps s'est écoulé.

— Veux-tu consulter un avocat sur tes chances de réhabilitation? demanda Marguerite levant les yeux sur son frère et en rougissant prodigieusement.

— Il faut d'abord que je voie l'avocat, que je cause avec lui, qu'il me plaise, avant que j'en fasse mon confident. Plus d'un avocat sans cause pourrait trouver fort commode de gagner cent guinées et de faire une bonne action en me livrant, moi criminel, à la justice.

— Tu dis des folies, Frédéric! Je connais, moi, un avocat sur l'honneur duquel je puis compter, dont l'habileté dans sa profession est reconnue, et qui ferait, j'en suis sûre, tout au monde pour être utile à un parent de ma tante Shaw. Je parle de M. Henri Lennox, papa.

— Je crois que c'est là une bonne idée, dit M. Hale; mais ne propose rien qui retienne plus longtemps Frédéric en Angleterre, Marguerite; je t'en conjure, au nom de ta mère!

— Tu pourrais partir demain soir pour Londres par un train de nuit, continua Marguerite, qui s'échauffait en faveur de son idée. Je crains, papa, qu'il ne faille absolument qu'il parte demain; nous avons décidé cela à

cause de M. Bell et de cette méchante connaissance de Dixon.

— Oui, je partirai demain, » dit Frédéric d'un ton décidé.

M. Hale poussa un douloureux gémissement.

« Je ne puis supporter l'idée de te quitter, dit-il, et pourtant je serai dans une angoisse perpétuelle tant que tu seras ici.

— Eh bien alors, dit Marguerite, écoutez mon projet. Il arrivera à Londres vendredi matin. J'écrirai... vous pourriez écrire.... Non, décidément, il vaut mieux que ce soit moi qui lui donne un mot de recommandation pour M. Lennox. Tu le trouveras à son logement du Temple, Frédéric.

— Je vais faire une liste de tous les matelots que je me rappelle avoir été à bord de l'*Orion*. Je la lui laisserai pour qu'il tâche de les retrouver. C'est le frère du mari d'Édith, n'est-ce pas ? Je me rappelle que tu m'en as parlé dans tes lettres. J'ai de l'argent dans la banque de Barbour, et je puis donner d'assez beaux honoraires s'il y a quelque chance de succès. C'est de l'argent, mon père, que j'avais destiné à un autre usage; mais je le considérerai comme emprunté à vous et à Marguerite.

— Non, dit Marguerite, considère-le comme à toi; sa cela tu ne le risquerais pas. Et pourtant, la chose en vau la peine. Tu pourras t'embarquer à Londres aussi bien qu'à Liverpool, je présume?

— Certainement, petite sotte; n'importe où je sens l'eau couler sous des planches, là je suis chez moi. Je trouverai un moyen quelconque de m'en aller, n'en doute pas. Je ne resterai pas vingt-quatre heures à Londres, soyez-en sûrs, loin de vous, et plus loin encore d'une autre personne. »

Marguerite ne fut pas trop fâchée que Frédéric se fût mis dans la tête de lire par-dessus son épaule, tandis

qu'elle écrivait à M. Lennox. Si elle n'avait pas été ainsi forcée d'écrire tout d'un trait elle aurait hésité plus d'une fois, cherché ses mots, balancé pour le choix des expressions, embarrassée qu'elle était d'essayer la première de renouer des relations qui à leur dernière entrevue avaient été pénibles pour tous deux. Cependant la lettre lui fut retirée avant qu'elle eût eu même le temps de la relire, et soigneusement placée dans un portefeuille d'où s'échappa une longue boucle de cheveux noirs, à la vue de laquelle les yeux de Frédéric brillèrent de plaisir.

« Ah! tu voudrais bien examiner cela de plus près, n'est-ce pas? Non, il faut la voir elle-même. Elle est trop charmante pour être jugée sur échantillon. Ce n'est pas une simple pierre qui peut donner l'idée de l'architecture d'un palais. »



CHAPITRE XXXII.

Mésaventures.

Ils passèrent ensemble toute la journée du lendemain. M. Hale ne parlait que lorsque ses enfants, à force de questions, l'y obligeaient et le rappelaient pour ainsi dire à l'affaire du moment. Frédéric ne parlait plus de son affliction. Le premier et violent paroxysme étant passé, il était honteux de s'être ainsi laissé vaincre par l'émotion ; et, quoique sa douleur de la perte de sa mère fût une peine profonde et réelle qui devait durer autant que sa vie, il n'en disait plus rien désormais. Marguerite, dont l'élan n'avait pas été d'abord si passionné, souffrait maintenant davantage. Elle avait de fréquents accès de larmes, et sa physionomie, même lorsqu'elle parlait de choses indifférentes, gardait une teinte de profonde tristesse, qui s'assombrissait encore lorsque, son regard tombant sur Frédéric, elle pensait à son départ si prochain. Si douloureusement qu'elle en fût affectée pour elle-même, cependant elle en était contente à cause de son père : car l'anxiété pleine de terreur dans laquelle vivait M. Hale, et la crainte incessante qu'il éprouvait de voir son fils découvert et arrêté, surpassaient de beaucoup le bonheur que lui donnait sa présence.

Cet état nerveux avait augmenté depuis la mort de mistress Hale, probablement parce qu'il se préoccupait plus exclusivement de son fils. Il tressaillait au moindre bruit, et exigeait que Frédéric se plaçât de manière à n'être pas

parcoururent plusieurs fois la longueur, en attendant l'ouverture du bureau.

La main de Marguerite était passée sous le bras de Frédéric; ce dernier la serra affectueusement en disant :

« Marguerite, je vais consulter M. Lennox, pour connaître quelles chances je puis avoir de me réhabiliter, afin d'être libre de revenir en Angleterre quand il me plaira. Mais c'est pour toi surtout que je le fais. Je ne puis penser sans effroi à ta position isolée, si malheureusement il arrivait quelque chose à mon père. Il est bien changé et bien abattu. Je voudrais pour plus d'une raison que tu pusses le décider à venir à Cadix. Que deviendrais-tu, pauvre petite sœur, s'il nous était enlevé? Vous n'avez pas d'amis ici, et tous nos parents sont hors d'Angleterre. »

Marguerite put à peine retenir ses larmes, en entendant Frédéric faire allusion à un événement qu'elle-même redoutait, tant les angoisses de ces derniers temps avaient ébranlé l'organisation de M. Hale. Mais elle tâcha d'être calme et dit :

« Il s'est opéré tant de changements étranges et inattendus dans mon existence depuis deux ans, que je sens plus que jamais qu'il vaut mieux ne pas trop réfléchir aux événements qui pourront arriver. Je préfère vivre au jour le jour. »

Elle se tut; ils s'arrêtèrent un instant avant de franchir la mince barrière qui séparait le champ de la grande route. Frédéric tenait toujours la main de sa sœur, qu'il regardait avec une anxiété pleine de tendresse; il lisait sur son visage plus de soucis et d'inquiétudes que ses paroles n'en trahissaient. Elle continua :

« Nous nous écrirons souvent, et je te promets.... car je vois que cela te tranquillisera.... je te promets de te raconter toutes mes peines. tous mes embarras. Papa est un peu.... »

Elle tressaillit légèrement, d'un mouvement à peine sensible; mais Frédéric avait senti le frémissement de la main qu'il tenait : il se retourna du côté de la route. Un cavalier la remontait au pas, et juste à ce moment il passait devant la barrière. Marguerite s'inclina; un salut roide et compassé répondit au sien.

« Qui est-ce? » dit Frédéric, avant que le cavalier fût éloigné.

Marguerite un peu rouge, un peu agitée, répondit : « C'est M. Thornton; vous l'avez vu l'autre jour.

— Oui, par derrière. Il a une physionomie repoussante. Quel air dur!

— C'est qu'il est contrarié. Vous n'auriez pas trouvé sa physionomie repoussante si vous l'aviez vu près de maman!

— Je crois qu'il est temps d'aller prendre mon billet. Si j'avais su qu'il ferait si noire nuit, je n'aurais pas renvoyé la voiture, Marguerite.

— Oh! que cela ne te tourmente pas; je puis en prendre une ici ou m'en revenir par le chemin de fer, et depuis la station de Milton jusqu'à la maison il y a des boutiques, des passants et des réverbères. Ne t'inquiète pas de moi; ne pense qu'à toi. Je suis malade de l'idée que Léonard peut se trouver avec toi en chemin de fer. Regarde bien dans le wagon avant d'y entrer! »

Ils retournèrent à l'embarcadère. Marguerite voulut absolument aller elle-même prendre le billet, pour que son frère ne se trouvât point exposé à la vive et éclatante lumière du gaz qui brûlait à l'intérieur du bureau. Des jeunes gens oisifs causaient avec le chef de gare. Marguerite crut reconnaître l'un d'eux, et répondit par un fier regard de dignité blessée au coup d'œil impertinent d'une admiration trop peu déguisée. Elle retourna vite rejoindre son frère, et lui prenant le bras, elle l'entraîna vers l'embarcadère. « Promenons-nous ici sur la plate-forme, » dit-

elle, un peu effrayée de l'idée de se trouver bientôt seule, et sentant que la bravoure dont elle s'était vantée s'évanouissait plus vite qu'elle n'aurait voulu se l'avouer. Elle entendait un pas qui suivait les leurs, s'arrêtant quand ils s'arrêtaient pour guetter la venue des wagons et écouter le sifflement aigu de la locomotive. Ils ne parlaient pas ; leurs cœurs étaient trop pleins. Encore un instant, et le train allait arriver; une minute de plus, et il entraînait Frédéric dans sa course rapide. En ce moment, Marguerite regretta de l'avoir pressé avec tant d'insistance d'aller à Londres : c'était jeter plus d'une chance de danger sur sa route. S'il s'était embarqué à Liverpool, en deux ou trois heures il était hors d'affaire.

Frédéric se retourna et se trouva en face du réverbère, où le gaz venait d'être allumé en prévision de l'arrivée du convoi. Un individu portant le costume de facteur du chemin de fer s'avança vers lui; c'était un homme de mauvaise mine, qui semblait avoir bu, quoiqu'il n'eût pas perdu la raison.

« Avec votre permission, miss! dit-il en poussant rudement Marguerite de côté et saisissant Frédéric au collet. Vous vous nommez Hale, à ce que je crois? »

Au même instant, Marguerite n'aurait pu dire comment, car un nuage s'était répandu sur sa vue, par un mouvement rapide de Frédéric, l'homme se trouva renversé d'une hauteur de trois ou quatre pieds sur la terre molle qui longeait la voie ferrée. Il resta étendu sur la place.

« Cours, cours vite! dit Marguerite qui respirait à peine. Voici le train. C'était Léonard, n'est-ce pas? Ah! cours, je porterai ton sac! »

Elle prit son frère par le bras, et le poussant en avant de toute sa force. Un wagon se trouvait ouvert; il sauta dedans, et comme il se penchait pour dire : « Dieu vous garde, Marguerite! » le convoi se remit en mouvement,

et elle resta seule. Elle était si brisée de corps et d'esprit, qu'elle se trouva heureuse de pouvoir entrer dans la salle d'attente des dames, pour s'y reposer un instant. Elle eut bien de la peine à reprendre haleine et à retrouver le fil de ses idées. Tout cela s'était passé si rapidement! Quelle soudaine et cruelle alarme! C'était par une chance toute providentielle qu'il avait échappé au danger. Si le train ne s'était pas trouvé là, l'homme aurait eu le temps de se relever, d'appeler de l'aide et de le faire arrêter. Elle tâchait de se rappeler si elle l'avait vu se mouvoir; elle se demandait s'il s'était relevé, s'il avait pu être sérieusement blessé. Elle s'aventura au dehors. La plate-forme était encore éclairée, mais complétement déserte. Elle la parcourut dans toute sa longueur, et regarda si elle voyait l'agresseur de son frère : elle ne vit personne. Alors elle se félicita d'avoir eu le courage de faire cette inspection, car autrement elle aurait été poursuivie d'idées sinistres. Et même à présent elle était si tremblante, si craintive, qu'elle ne se sentait pas le courage de s'en retourner seule à pied; elle prit le parti d'attendre le prochain convoi et d'y prendre place.

Mais si elle rencontrait Léonard! si ce dernier la reconnaissait pour l'avoir vue avec Frédéric! Elle regarda avec soin pour s'assurer qu'il n'était pas là, avant de se hasarder à demander son billet au bureau; elle vit quelques agents inférieurs qui causaient à haute voix.

« Eh bien! Léonard est encore allé boire! dit l'un d'eux, qui semblait être le chef des autres. Il aura besoin de toutes les protections dont il se vante pour ne pas perdre sa place cette fois.

— Où est-il? demanda un autre, tandis que Marguerite, qui leur tournait le dos, comptait de ses doigts tremblants la monnaie qu'on venait de lui rendre, et n'osait se retourner avant d'avoir entendu la réponse.

— Je n'en sais rien. Il est venu ici il n'y a pas cinq mi-

nutes, en parlant d'une prétendue chute qu'il venait de faire et en jurant comme un possédé. Il voulait m'emprunter de l'argent pour aller à Londres par le train montant. Il faisait toutes sortes de promesses d'ivrogne; mais je n'avais pas le temps de l'écouter; je lui ai dit de s'en aller à ses affaires, et il est sorti par la porte du milieu.

— Il est au cabaret le plus proche, j'en jurerais, et c'est là qu'aurait passé tout votre argent, si vous aviez fait la folie de lui en prêter.

— Je m'en serais bien gardé! je connais la couleur, et je sais ce que voulait dire son voyage de Londres. Il ne m'a pas encore rendu les derniers cinq schellings qu'il m'a empruntés. »

Tout ce que demandait Marguerite maintenant, c'était que le train ne se fît pas longtemps attendre. Elle se réfugia de nouveau dans la salle d'attente, s'imaginant que chaque bruit était celui des pas de Léonard, que chaque voix qu'elle entendait résonner à ses oreilles était la sienne. Mais elle ne vit personne jusqu'au signal du départ, et elle fut poliment introduite dans le wagon par un agent dont elle n'osa regarder le visage que lorsque la locomotive fut en mouvement; et alors seulement elle s'assura que ce n'était pas Léonard.



CHAPITRE XXXIII.

Le repos.

Après tout ce bruit, ces terreurs et ces commotions, la tranquillité de la maison faisait un étrange contraste. M. Hale avait fait tout préparer pour le retour de sa fille ; puis il s'était remis dans son fauteuil, et était retombé dans sa vague et douloureuse rêverie. Dixon avait à diriger et à gronder Mary Higgins, et ses gronderies, pour être faites tout bas, n'en étaient pas moins énergiques ; mais elle aurait cru commettre une irrévérence en élevant la voix dans la maison tant que la défunte y était encore. Marguerite avait décidé qu'elle ne dirait rien à son père de l'aventure avec Léonard. Il n'était pas nécessaire d'en parler, puisque tout avait bien fini. La seule chose à craindre, c'était que Léonard ne trouvât à emprunter de quoi suivre Frédéric à Londres. Mais il y avait tant de chances contre la réalisation de cette crainte, que Marguerite se résolut à ne se pas tourmenter en pensant à des événements fort hypothétiques et qu'elle ne pouvait empêcher. Frédéric certainement devait être sur ses gardes, et dans un jour ou deux au plus, il aurait quitté l'Angleterre.

« Je présume que nous aurons demain des nouvelles de M. Bell, dit Marguerite.

— Oui, répondit M. Hale, je le pense aussi.

— S'il peut venir, il sera ici demain soir sans doute.

— S'il ne le peut pas, je prierai M. Thornton de m'ac-

compagner à la triste cérémonie. Je ne puis y aller seul; c'est tout à fait au-dessus de mes forces.

— Oh! papa, ne demandez pas cela à M. Thornton; laissez-moi vous accompagner, dit Marguerite avec impétuosité.

— Toi, ma chérie! mais les femmes n'y vont pas; ce n'est pas l'usage.

— Non, parce qu'elles ne peuvent pas se contraindre. Les femmes de notre classe n'y vont pas, parce qu'elles ne savent pas se rendre maîtresses de leur émotion, et qu'elles ont honte de la laisser voir. Les femmes du peuple y vont, parce qu'elles se préoccupent peu qu'on les voie accablées de douleur. Mais je vous promets, papa, que, si vous me permettez de vous accompagner, je ne troublerai pas la cérémonie. Ne me préférez pas un étranger, cher père! Si M. Bell ne vient pas, j'irai avec vous; s'il vient, je ne vous tourmenterai plus; je ferai ce que vous désirerez. »

M. Bell avait eu un accès de goutte. Il lui était impossible de venir. Sa lettre était pleine d'affection et exprimait le regret le plus sincère de ne pouvoir rendre les derniers devoirs à la femme de son ami. Il espérait pouvoir venir bientôt les voir, si cela ne leur était pas incommode; car ses propriétés de Milton réclamaient l'œil du maître, et son agent lui avait écrit que sa présence était absolument nécessaire. Il avait retardé autant que possible de venir à Milton, et la seule chose qui le réconciliât avec ce voyage était l'idée d'y voir un vieil ami et de pouvoir peut-être lui offrir quelques consolations.

Marguerite eut toutes les peines du monde à persuader à son père de ne pas inviter M. Thornton. Elle éprouvait une répugnance invincible à ce qu'on fît cette démarche. Le soir qui précéda le convoi funèbre, on apporta un billet cérémonieux de mistress Thornton à miss Hale, disant que, selon le désir de son fils, sa voiture suivrait

le cortége si cela convenait à la famille. Marguerite passa le billet à son père avec un geste dédaigneux.

« Ah! laissons de côté ces vaines formules de politesse, dit-elle. Allons-y seuls, vous et moi, mon père. Il se soucie bien peu de nous; autrement, il aurait offert de venir lui-même et n'aurait pas proposé d'envoyer sa voiture vide.

— Comment! mais je croyais qu'il vous était si désagréable qu'il y vînt, Marguerite? dit M. Hale un peu surpris.

— C'est vrai; je ne désire pas qu'il y vienne, et surtout je ne voudrais pas qu'on le lui demandât; mais, par ce dernier procédé, il semble se railler de notre douleur, et je n'attendais pas cela de lui. »

Elle éclata en sanglots si violents, que son père en fut effrayé. Sa douleur jusque-là avait été si patiente, elle s'était tant occupée des autres, elle avait montré tant de douceur, qu'il ne pouvait comprendre cette impatience nerveuse qui la dominait tout à coup. Elle paraissait inquiète et agitée, et toute la tendresse et la sollicitude que son père lui prodiguait à son tour semblaient encore ajouter à son désespoir.

Elle passa une nuit déplorable, qui ne la rendit guère propre à supporter courageusement l'anxiété nouvelle que lui causa une lettre qu'elle reçut le matin de Frédéric. M. Lennox était absent. Son clerc avait dit qu'il serait de retour mardi au plus tard, mais que peut-être il reviendrait lundi. En conséquence, après avoir un peu réfléchi, Frédéric s'était décidé à rester un jour ou deux de plus à Londres. Il avait eu envie de revenir à Milton; la tentation avait été forte : mais l'idée de trouver M. Bell établi dans la maison, et l'alerte qu'il avait eue au dernier moment à la gare du chemin de fer, l'avaient déterminé à rester à Londres. Marguerite pouvait être sûre qu'il prendrait toutes les précautions possibles pour que Léonard ne retrouvât pas ses traces. La pauvre enfant remercia le

ciel que son père n'eût pas été là lorsqu'elle avait reçu cette lettre, car il aurait fallu lui en faire la lecture ; et comment adoucir les inquiétudes affreuses qui auraient alors assiégé l'esprit de M. Hale ? Ce n'était pas seulement le retard qu'éprouvait le départ de Frédéric (retard qui déjà par lui-même pouvait inspirer bien des craintes), mais il y avait dans la lettre plusieurs allusions à l'aventure du chemin de fer et à la possibilité d'une poursuite, qui glaçaient le sang de Marguerite dans ses veines. Et comment son père aurait-il pu les supporter? Plusieurs fois elle regretta d'avoir envoyé son frère consulter M. Lennox. Il lui avait d'abord semblé que ce serait un retard bien insignifiant, une chance bien minime ajoutée aux bien faibles risques qu'il y avait alors pour lui d'être reconnu; mais tout ce qui s'était passé avait bien compliqué la situation. Marguerite luttait de toute sa force contre ce regret qui venait l'assaillir, et qui ne pouvait rien réparer; cette espèce de remords d'avoir proposé ce qui lui semblait sage alors, et qui éventuellement était devenu une chance de danger. Mais son père, s'il avait tout su, n'était pas en état de lutter : ni son corps ni son esprit n'en avaient la force; il aurait succombé à un sombre désespoir. Marguerite résolut donc de lui cacher jusqu'au bout ce dont elle lui avait fait mystère. Elle appela à son aide toute son énergie. M. Hale semblait avoir oublié qu'on attendait ce jour-là des nouvelles de Frédéric. Il était absorbé dans une pensée unique : celle que tout ce qui lui restait de sa femme allait lui être enlevé. Il trembla de tous ses membres pendant qu'on drapait sur lui les crêpes de deuil; il regardait fixement sa fille, et, quand tout fut prêt, il s'avança vers elle d'un pas défaillant, en murmurant : « Priez pour moi, Marguerite, je n'en ai plus la force! Je la laisse aller, parce qu'il le faut; je tâche de supporter cette angoisse; oui, ma fille, j'y fais tous mes efforts, car je sais que c'est la volonté de

Dieu. Mais je ne puis comprendre pourquoi il m'a retiré ma femme. Demandez pour moi, mon enfant, assez de foi pour que je puisse moi-même prier. C'est une dure extré mité, ma fille! »

Marguerite s'assit près de son père dans la voiture, l tenant presque dans ses bras, et lui redisant tous les saints versets des Écritures qu'elle croyait propres à faire naître dans son cœur le courage et la résignation. Sa voix ne défaillit pas, et elle-même trouva de la force dans l'accomplissement de cette pieuse tâche. Les lèvres de son père répétaient après elle les textes sacrés. C'était un douloureux spectacle que celui des patients efforts que faisait M. Hale pour obtenir par elle cette résignation qu'il ne pouvait faire entrer de lui-même dans son âme.

La force de Marguerite l'abandonna presque, lorsque Dixon lui montra d'un geste Nicolas Higgins et sa fille un peu à l'écart, mais religieusement et profondément attentifs à la cérémonie. Nicolas était revêtu de son costume habituel, mais une bande d'étoffe noire avait été cousue à son chapeau, signe de deuil qu'il n'avait même pas donné à la mémoire de sa fille Bessy. M. Hale, lui, ne voyait rien; il répétait comme machinalement, avec le prêtre, le service funèbre; quand tout fut terminé, il poussa deux ou trois soupirs, puis, s'appuyant sur le bras de Marguerite, il lui fit signe de l'emmener, comme s'il eût été aveugle, et qu'elle eût été son guide fidèle.

Dixon sanglotait tout haut. Elle s'était couvert le visage de son mouchoir et était tellement absorbée dans son chagrin, qu'elle ne s'aperçut que la foule, attirée d'ordinaire par ces lugubres cérémonies, s'était dissipée, que lorsqu'elle s'entendit adresser la parole par une personne placée à côté d'elle. C'était M. Thornton. Il avait assisté aux obsèques debout, la tête inclinée derrière un groupe assez compacte, de sorte que personne ne l'avait reconnu.

« Je vous demande pardon, fit-il, mais pouvez-vous me

donner des nouvelles de M. Hale, et aussi de miss Hale? Je voudrais savoir comment ils se trouvent tous deux.

— Cela se comprend, monsieur, ils vont, comme on peut le penser, bien doucement. Monsieur est terriblement abattu. Mademoiselle supporte ce coup mieux qu'on n'aurait pu s'y attendre. »

M. Thornton aurait préféré apprendre qu'elle souffrait tout ce qu'un tel malheur peut faire éprouver. D'abord, il y avait en lui assez d'égoïsme pour lui faire désirer de pouvoir la consoler et adoucir ses maux par la grandeur et la force son amour; à peu près comme une mère qui sent un bonheur étrange et passionné à voir son enfant couché sur son sein et complétement dépendant d'elle. Mais cette délicieuse vision de ce qui aurait pu être, vision qu'il aurait caressée quelques jours auparavant, en dépit du refus de Marguerite, était affreusement troublée par le souvenir de ce qu'il avait vu à la station d'Outwood. Troublée! ce mot n'est pas assez fort. Il était harcelé par le souvenir de ce beau jeune homme avec lequel il l'avait vue dans une attitude si familière et si confiante, et ce souvenir traversait son cœur d'une telle angoisse qu'il serrait les poings avec assez de violence pour que ses ongles pénétrassent dans sa chair. Si loin de sa demeure, à une heure aussi avancée, et dans des circonstances si douloureuses! Il lui fallait un grand effort moral pour faire revivre la confiance si entière et si parfaite qu'il avait eue naguère en la pureté et l'exquise modestie de Marguerite. Aussitôt que cet effort cessait, sa confiance retombait anéantie, et mille soupçons injurieux se succédaient dans son esprit. Et voilà que les paroles de Dixon venaient fortifier encore ces bizarres imaginations. Elle supportait ce coup mieux qu'on n'aurait pu s'y attendre. Il lui restait donc un espoir assez brillant pour que même sa nature tendre et affectueuse pût y trouver de quoi supporter la douleur qui bouleverse le cœur d'une orpheline

de la veille! Oui! il savait comment elle pourrait aimer. Il ne l'avait pas aimée lui-même sans deviner d'instinct tout ce que ce cœur renfermait de tendresse passionnée. Oui, si un mortel était digne par la puissance et la force de son amour de gagner le cœur de cette femme, elle vivrait dans une atmosphère perpétuellement radieuse. Même dans l'affliction d'un si grand deuil, elle s'appuierait avec une parfaite confiance sur la sympathie de celui qu'elle aimerait. La sympathie! de qui? de cet homme! et cet homme, un autre que lui! C'était cette affreuse pensée qui, à la réponse de Dixon, avait amené une pâleur et une rigidité plus grandes encore sur le visage déjà si sévère et si pâle de M. Thornton.

« Je pense, dit-il froidement, que je pourrai me présenter pour voir M. Hale, bien entendu. Il me recevra peut-être après-demain, ou le jour suivant. »

Il parlait comme si la réponse eût dû lui être indifférente; mais loin de là! Malgré toute la souffrance qu'il endurait, il lui tardait de revoir celle qui était la cause de ses tourments; bien que parfois il crût haïr Marguerite, même au moment où sa haine semblait la plus violente, il se représentait toutes les circonstances de sa dernière entrevue, sa gracieuse et charmante attitude, et il avait un désir inquiet de contempler de nouveau ses traits, de respirer le même air qu'elle. Il était dans le gouffre, le charybde de la passion, et tous ses efforts ne faisaient que le rapprocher davantage du centre fatal où forcément il devait trouver sa perte.

« Je pense que monsieur vous recevra. Il a regretté de ne vous avoir pas vu l'autre jour; mais c'était impossible, vu les circonstances. »

On ne sait pourquoi Dixon ne parla jamais à Marguerite de cette conversation avec M. Thornton. Peut-être fut-ce la faute du hasard; toujours est-il que Marguerite ne sut point qu'il avait été au convoi de sa mère.

CHAPITRE XXXIV.

Mensonge et vérité.

Supporter ce coup mieux qu'on ne pouvait s'y attendre était un terrible effort pour Marguerite. Parfois il lui semblait qu'elle ne pourrait y résister, et elle se sentait tentée de jeter les hauts cris lorsque, même au milieu d'une conversation paisible en apparence avec son père, son esprit était traversé de l'idée que désormais elle n'avait plus de mère ! Elle avait aussi de graves inquiétudes sur le sort de Frédéric. Le dimanche retardait nécessairement d'un jour la lettre qu'elle attendait; mais le courrier du mardi n'apporta point de nouvelles. Elle était donc dans la plus profonde ignorance des démarches, des projets de son frère, et son père était désolé de cette incertitude. Il fit trêve à l'habitude nouvellement prise de rester languissamment étendu dans son fauteuil pendant la plus grande partie de la journée. Il marchait à grands pas dans l'appartement, puis il en sortait, et Marguerite l'entendait ouvrir et fermer les portes de toutes les chambres de la maison sans aucun but apparent. Elle essaya de le tranquilliser en lui faisant une lecture, mais évidemment il ne pouvait l'écouter longtemps. Combien elle se félicita alors de lui avoir caché la rencontre avec Léonard ! Enfin, au plus fort de l'agitation de son père, on annonça M. Thornton, et Marguerite s'en réjouit; car nécessairement sa visite donnerait un autre cours aux idées de M. Hale.

Le visiteur s'avança droit vers celui-ci et lui prit les

mains, qu'il serra dans les siennes sans prononcer une parole; mais son visage et ses regards indiquaient plus de sympathie que n'en auraient pu exprimer tous les discours du monde. Ensuite il se tourna vers Marguerite. Sa mine n'était pas meilleure qu'on aurait pu s'y attendre; son imposante et fière beauté avait presque disparu sous les larmes et les insomnies. L'expression de sa physionomie était celle d'une douleur patiente mais profonde, et son visage portait les marques d'une souffrance matérielle. Il s'était promis d'aborder la jeune fille avec la froideur étudiée qu'il employait depuis quelque temps dans ses rapports avec elle; mais il ne put s'empêcher, lorsqu'il la vit retirée dans l'enfoncement et intimidée par ses manières glacées, de lui dire quelques mots obligés de condoléance, d'une voix où perçait encore tant de tendresse, que les yeux de Marguerite se mouillèrent de larmes et qu'elle se détourna pour cacher son émotion. Elle prit son ouvrage et resta assise sans parler. Le cœur de M. Thornton battait vite et fort, et pour l'instant il oublia complétement la scène d'Outwood. Il essaya de converser avec M. Hale, et sa présence, toujours agréable à ce dernier, à cause des opinions énergiques et décidées de son interlocuteur, fit grand bien au père de Marguerite.

Au milieu de la visite, Dixon ouvrit la porte et dit: « Miss Hale, on vous demande. »

Elle semblait si agitée que Marguerite en eut un sinistre pressentiment.

« Il est arrivé malheur à Frédéric, pensa-t-elle. Il est heureux pour moi que mon père soit si occupé de sa conversation avec M. Thornton.... Qu'est-ce, Dixon? demanda-t-elle aussitôt qu'elle eut refermé la porte du salon.

— Par ici, miss, fit Dixon en ouvrant la chambre de mistress Hale, devenue celle de Marguerite; car, après la

mort de sa femme, M. Hale avait refusé de l'habiter. Ce n'est rien, miss, continua-t-elle d'une voix étranglée, ce n'est qu'un commissaire de police. Il demande à vous voir, mais ce n'est sans doute pour rien de sérieux.

— A-t-il nommé mon frère? demanda Marguerite d'une voix presque inintelligible.

— Non, miss, il n'a pas prononcé d'autre nom que le vôtre. Il a seulement demandé si vous demeuriez ici et s'il pouvait vous parler. C'est Marthe qui a ouvert la porte; elle l'a fait entrer dans le cabinet de monsieur. J'ai été lui parler moi-même, espérant que cela suffirait; mais non, c'est à vous positivement, miss, qu'il a affaire. »

Marguerite descendit sans rien dire jusqu'à la porte du cabinet; puis, comme elle tournait le bouton, elle dit à Dixon :

« Surtout, veillez à ce que papa n'entre pas ici. M. Thornton est avec lui dans ce moment. »

Le commissaire fut presque intimidé par la façon hautaine dont elle fit son entrée. Il y avait sur sa physionomie une indignation contenue, qui lui donnait un air de superbe dédain; son visage ne trahissait ni surprise ni curiosité. Elle attendait, sans faire aucune question, qu'il lui expliquât le motif de sa visite.

« Excusez-moi, madame, mais mon devoir m'oblige à vous demander quelques renseignements. Un homme vient de mourir à l'hospice, des suites d'une chute qu'il a faite à la gare d'Outwood jeudi dernier, entre cinq et six heures du soir. Cet accident ne paraissait pas d'abord devoir entraîner d'aussi fatales conséquences; mais la maladie a été aggravée, à ce que disent les médecins, par l'existence intérieure d'un mal interne et par les habitudes d'intempérance de cet individu. »

Les larges et noires prunelles fixées sur le visage de l'agent se dilatèrent légèrement. Aucun autre mouvement ne put être remarqué par l'œil observateur de celui-ci,

La bouche de Marguerite était contractée, et ses lèvres décrivaient, à cause de la tension des muscles, un arc plus courbé que d'ordinaire; mais, comme il ne connaissait pas leur expression habituelle, il ne put attribuer cette contraction à aucun sentiment intérieur. Elle ne pâlit pas; elle ne trembla pas. Elle restait là, les yeux fixés sur lui. Et, voyant qu'il s'arrêtait un instant avant de continuer, elle dit, comme pour l'encourager à poursuivre :

« Eh bien, après?

— Il est probable qu'une enquête aura lieu; on soupçonne que le coup, dontles suites ont amené la mort de ce pauvre diable, avait été provoqué par son insolence envers une dame qui se promenait sur la plate-forme, et dont le cavalier a vraisemblablement voulu châtier son impertinence en l'envoyant rouler loin de là. Cette scène a été vue par quelqu'un qui n'a pas fait grande attention à ces détails, que l'événement lui a rappelés. On a quelques motifs de penser que cette dame n'était autre que vous, mademoiselle.

— Je n'y étais pas, » dit Marguerite, ses yeux restant toujours fixés sur l'agent avec la vague expression d'une somnambule.

Celui-ci salua sans dire une parole; la dame ne montrait ni crainte ni émotion, ni anxiété, ni désir de terminer l'entrevue. Les renseignements qu'il avait reçus n'étaient nullement positifs. Un des gardiens, qui se hâtait de se rendre à son poste pour l'arrivée du train, avait vu de loin une rixe entre Léonard et un monsieur qui avait une dame à son bras; mais il n'avait entendu aucun bruit, et, tout aussitôt après le départ du convoi, il avait été presque renversé par Léonard à demi ivre, qui courait comme un fou, criant et jurant d'une manière effroyable. Il ne s'était rappelé tout cela que lorsque l'agent de police était venu faire une espèce d'enquête sur les lieux. Ce dernier avait

de plus appris du chef de gare, qu'on avait vu, en effet, un monsieur et une jeune dame se promener à peu près à cette heure. La dame était d'une beauté remarquable, et un garçon épicier, qui se trouvait là, l'avait reconnue pour être miss Hale, dont le père se fournissait chez son patron.

Rien ne prouvait positivement l'identité de ce monsieur et de cette dame avec l'autre couple; cependant, selon toute probabilité, les personnages étaient les mêmes. Léonard s'en était allé, à moitié fou de rage et de douleur physique, au cabaret le plus proche, pour y chercher le remède habituel à ses maux; et les garçons n'avaient pas fait plus d'attention qu'à l'ordinaire à ses bruyantes divagations. Ils se rappelaient pourtant qu'au bout de quelque temps il s'était levé subitement, se chargeant lui-même de malédictions pour n'avoir pas pensé plus tôt au télégraphe électrique, et ils croyaient que, dans un dessein qui leur était inconnu, il était parti pour s'y rendre. Soit par l'effet de sa blessure, soit par celui de la boisson, il était tombé sur la route, où il avait été trouvé par la police, qui l'avait fait transporter à l'hospice. Là, il n'avait pas repris assez de raison pour pouvoir rendre compte de sa chute et des circonstances qui l'avaient accompagnée. Une ou deux fois pourtant il avait eu des moments lucides. On en avait profité pour mander le magistrat le plus proche afin de recevoir sa déposition; mais, lorsque le magistrat était arrivé, il délirait complétement, parlait de la mer, de la marine, et faisait un curieux mélange des noms de lieutenants et capitaines de vaisseau et de ceux de ses camarades, agents et gardiens de l'embarcadère. Ses dernières paroles formulèrent une malédiction contre l'auteur du « mauvais tour » qui lui avait enlevé, disait-il, cent livres sterling d'un coup de filet.

L'inspecteur de police ruminait toutes ces circonstances dans son esprit, le défaut d'évidence suffisante pour prou-

ver que Marguerite eût été ce soir-là à la station, et la dénégation calme et positive qu'elle donnait à cette supposition. Elle restait là, debout, attendant la suite de l'interrogatoire avec une tranquillité en apparence imperturbable.

« Alors, madame, vous niez avoir accompagné à la station du chemin de fer le monsieur qui, en frappant ou en poussant Léonard, a causé la chute et, par suite, la mort de ce malheureux? »

Une douleur aiguë traversa en même temps le cœur et le cerveau de Marguerite. « O mon Dieu! si je savais seulement Frédéric hors de danger! » pensa-t-elle. Un profond observateur de physionomies humaines aurait aperçu l'angoisse, semblable à celle d'une biche aux abois, qui passa un moment dans les yeux de la jeune fille; mais l'agent était un fin et non pas un profond observateur. Il fut néanmoins frappé du ton et de l'accent de sa réponse, qu'on aurait cru être la reproduction mécanique de sa première dénégation, et dont elle n'avait même pas changé la formule de manière à l'adapter à la question.

« Je n'y étais pas, » dit-elle lentement, avec ce regard vitreux de somnambule dont nous avons parlé tout à l'heure.

Les soupçons de l'inspecteur furent éveillés par cet écho monotone de sa réponse antérieure. Il semblait que, s'étant forcée à faire un mensonge, il lui était impossible d'en varier la formule.

L'employé de police prit son agenda, et se mit d'une façon très-délibérée à prendre des notes; puis il regarda Marguerite. Son attitude était toujours la même; elle n'avait bougé non plus qu'une statue égyptienne.

« J'espère, madame, que vous ne trouverez pas mauvais que je me présente de nouveau chez vous. Je puis avoir à vous faire une sommation de vous trouver à l'enquête, et vous devez alors prouver l'alibi, si mes témoins (un seul

l'avait reconnue) persistent à affirmer que vous étiez présente lors de l'événement. »

En parlant ainsi, il l'avait regardée attentivement : elle n'avait ni rougi ni pâli; il n'y avait pas une nuance de crainte ni d'inquiétude sur son visage fier. Il croyait qu'elle allait réclamer ou se plaindre. Il ne connaissait pas Marguerite Hale! Il fut lui-même intimidé de ce calme royal.

« Bien sûr, il y a méprise, » pensa-t-il. Puis il reprit :

« D'ailleurs, il est très-possible que les choses n'aillent pas plus loin. J'espère que, dans tous les cas, vous me pardonnerez ce qui, dans l'accomplissement de mon devoir, pourrait vous avoir été désagréable ou même vous paraître impertinent. »

Marguerite inclina la tête lorsqu'il fit mine de se retirer. Elle ne put même pas articuler les paroles ordinaires d'adieu. Mais soudain elle s'avança devant lui, et lui ayant ouvert la porte du cabinet, elle le précéda jusqu'à celle de la maison, qu'elle lui ouvrit encore toute grande. Elle le suivit de son regard fixe jusque dans la rue; ensuite elle referma la porte, se dirigea vers le cabinet de son père, puis, à mi-chemin, retourna, comme mue par une impulsion soudaine, à la porte de la rue, à laquelle elle tourna deux tours de clef. Elle revint alors vers le cabinet, s'arrêta en y entrant, y fit quelques pas chancelants, s'arrêta de nouveau, tournoya un instant sur elle-même, puis tomba insensible sur le parquet.



CHAPITRE XXXV.

Expiation.

M. Thornton prolongeait sa visite. Il sentait que sa présence faisait du bien à M. Hale; il était touché de la prière inarticulée qu'exprimaient les regards du plaintif : « Ne vous en allez pas encore, » et qui accueillait chaque mouvement précurseur du départ chez M. Thornton. Il était surpris de ne pas voir revenir Marguerite, mais ce n'était pas pour la revoir qu'il restait : car dans ce moment, et en présence du pauvre affligé qui sentait si profondément le néant des choses de ce monde, il ne s'occupait que de la douleur de son ami, et il s'intéressait vivement à tout ce qu'il racontait

De la mort et de ce lourd sommeil
Et de son esprit devenu sombre et pesant.

Il était étonnant de voir quelle influence salutaire la visite de M. Thornton avait sur l'esprit de M. Hale, et combien en sa présence il laissait échapper de pensées secrètes qu'il cachait même à Marguerite. Était-ce parce que la sympathie de sa fille était si vive et si prompte, qu'il craignait la réaction qu'elle pourrait avoir sur lui-même? Était-ce parce que, des doutes de toute sorte se présentant à la fois à son esprit qui en demandait à grands cris la solution, il craignait de scandaliser sa fille en les lui exprimant, et plus encore de lui faire savoir qu'il avait pu les concevoir? Quel qu'en fût le motif, toujours est-il

qu'il confia plus volontiers à M. Thornton qu'à Marguerite toutes les pensées, les imaginations et les craintes qui s'étaient amoncelées dans son cerveau. M. Thornton parlait peu, mais chacune de ses réflexions ajoutait à la confiance et à l'estime que M. Hale avait pour lui. Si ce dernier s'arrêtait, cherchant une expression pour rendre énergiquement quelque angoisse éprouvée par lui, deux ou trois paroles de M. Thornton complétaient soudain sa pensée, et montraient combien il entrait dans les sentiments de son ami. Exprimait-il un doute, une crainte, une incertitude vague qui cherche en vain un appui, parce qu'elle est aveuglée? M. Thornton, au lieu de se montrer choqué d'une opinion erronée, semblait avoir passé par les mêmes épreuves et suivi la même route pénible. Il pouvait dire à son interlocuteur à quel endroit précis un rayon de soleil viendrait éclairer tous ces sentiers obscurs. Homme d'action, homme positif comme il l'était, engagé dans la grande lutte des affaires de ce monde, il y avait au fond de son cœur, en dépit de son esprit volontaire et de bien des erreurs, un sentiment religieux, sincère et profond, qui liait son âme à Dieu plus fortement que M. Hale ne l'aurait jamais pu croire. Dans la suite, ils n'abordèrent plus ce sujet; mais cette seule conversation cimenta leur amitié et les unit l'un à l'autre d'une façon que ne connaîtront jamais ceux qui parlent sans discernement et légèrement des choses sacrées. Peut-il y avoir un sanctuaire là où tous sont admis indifféremment?

Pendant ce temps-là, Marguerite était étendue, pâle, roide, et glacée comme la mort, dans le cabinet de son père. Elle avait fléchi sous son fardeau: il était lourd et elle l'avait porté longtemps, doucement et patiemment, jusqu'à ce que tout d'un coup, ayant perdu confiance, elle avait cherché en vain un appui. La seule chose qui trahît encore la vie sur son pâle visage, c'était une douloureuse contraction de ses beaux sourcils. Ses lèvres, naguère

comprimées, et qui semblaient porter un défi, étaient détendues et livides.

E par che de la sua labbia si mova
Uno spirito soave e pien d'amore,
Chi va dicendo a l'anima : « Sospira ! »

Le premier symptôme du retour de la jeune fille à l'existence fut un léger tremblement des lèvres, un muet effort pour parler ; mais ses yeux étaient encore fermés, et presque aussitôt les lèvres redevinrent immobiles ; puis, par degrés, la connaissance revint. Alors Marguerite, après s'être appuyée un instant sur ses mains, rassembla ses forces et se releva. Son peigne s'était détaché de ses cheveux, et, dans son désir de cacher l'accident qui lui était arrivé et de réparer le désordre de sa personne, elle se mit à le chercher, bien que plus d'une fois elle eût à suspendre ses recherches et à se rasseoir pour ne pas défaillir de nouveau. La tête penchée en avant, les mains doucement croisées l'une sur l'autre, elle essaya de se rappeler tous les détails qui l'avaient tellement épouvantée et qui l'avaient fait lâchement céder à la tentation ; mais elle ne le put ; deux faits seulement étaient présents à son souvenir : que Frédéric courait risque d'être retrouvé et poursuivi à Londres, non-seulement comme coupable d'homicide, mais encore sous l'accusation bien plus dangereuse d'avoir été chef de révolte, et qu'elle avait *menti* pour le sauver. Ici, au moins, elle avait une consolation : son mensonge le sauvait, quand bien même il ne servirait qu'à gagner du temps. Si l'agent de police revenait le lendemain, après qu'elle aurait reçu la lettre qu'elle attendait avec tant d'impatience, et qui devait l'assurer que son frère avait quitté l'Angleterre, elle braverait la honte, et comme réparation de sa faute, elle, la hautaine Marguerite, elle avouerait, s'il le fallait, devant une cour de justice et devant toute la foule assemblée, « qu'elle avait

menti comme un chien. » Mais si l'agent revenait avant qu'elle eût reçu des nouvelles de Frédéric, s'il repassait, comme il l'en avait presque menacée, dans quelques heures, eh bien! elle répéterait son mensonge; bien qu'après ce pénible temps d'arrêt, ces heures de réflexion et de remords, elle ne sût guère comment les paroles pourraient de nouveau sortir de ses lèvres; mais elle le répéterait, oui, car cela seul pouvait gagner du temps, du temps pour Frédéric!

Elle fut interrompue dans ses réflexions par l'arrivée de Dixon, qui venait de reconduire M. Thornton à la porte.

Ce dernier avait à peine fait dix pas dans la rue, qu'un omnibus s'arrêta tout près de lui. Un homme en descendit, qui l'aborda en ôtant son chapeau : c'était l'agent de police.

M. Thornton lui avait fait obtenir son premier emploi, et depuis il avait appris l'avancement de son protégé, mais sans le revoir souvent : aussi ne le reconnut-il pas d'abord.

« Je me nomme Watson, Georges Watson, monsieur, à qui vous avez procuré....

— Ah! oui, je me rappelle. Eh bien, mon cher, j'ai appris que vous faites votre chemin!

— Oui, monsieur, c'est à vous que je le dois; mais c'est pour une affaire qui m'embarrasse un peu que je prends la liberté de vous demander votre avis. Je crois que c'est vous qui avez été mandé comme magistrat pour recevoir la déposition d'un individu qui est mort la nuit dernière à l'hospice?

— Oui, répondit M. Thornton; j'y suis allé et je n'ai pu tirer de lui que quelques phrases vagues et décousues, que le greffier ne regarde pas comme des renseignements sérieux. Je crois bien que ce n'était, après tout, qu'un ivrogne, bien qu'il soit à présumer que sa fin a été hâtée

par quelque coup violent. Il devait épouser une des domestiques de ma mère, et la pauvre fille est dans les larmes à l'heure qu'il est. Qu'avez-vous à m'apprendre de nouveau sur cette affaire ?

— Eh bien ! monsieur, quelqu'un, dans la maison d'où je vous ai vu sortir tout à l'heure, se trouve étrangement mêlé là-dedans : c'est chez M. Hale que vous étiez, je crois ?

— Oui, dit M. Thornton, se retournant brusquement et regardant l'agent avec une expression qui montrait que la chose l'intéressait vivement ; après ?

— Il me semble, monsieur, que j'ai recueilli des renseignements suffisants pour indiquer comme l'auteur de la chute qui a éventuellement causé la mort de Léonard, un monsieur qui se promenait ce soir-là avec miss Hale à la station d'Outwood. Mais la jeune dame nie y avoir été.

— Miss Hale nie y avoir été ! répéta M. Thornton d'un air atterré ; dites-moi, quel jour était-ce ? et à quelle heure ?

— A peu près à six heures du soir, jeudi dernier, vingt-six du courant. »

Ils continuèrent à marcher côte à côte et en silence pendant une ou deux minutes. L'inspecteur parla le premier.

« Vous voyez, monsieur, que, selon toute probabilité, il y aura une enquête du coroner, et il y a un jeune homme qui est sûr.... du moins il le paraissait d'abord ; mais, depuis qu'on lui a dit que la jeune dame niait, il dit qu'il n'en jurerait pas.... enfin, il est à peu près sûr d'avoir vu miss Hale à la station, se promenant avec un monsieur, moins de cinq minutes avant l'heure où un des gardiens des portes a aperçu de loin une rixe qu'il a attribuée à l'insolence de Léonard, et qui a fini par la chute de ce dernier. Et comme je vous ai vu sortir de cette

maison, monsieur, j'ai pris la liberté de vous demander si.... Vous savez que les cas d'identité douteuse sont toujours embarrassants lorsqu'on les nie, et on n'aime pas à soupçonner la véracité d'une jeune personne aussi bien élevée, à moins d'avoir des preuves positives.

— Et elle a nié avoir été à la station ce soir-là, répéta M. Thornton d'une voix sourde.

— Oui, monsieur, deux fois elle l'a nié aussi distinctement que possible. Je lui ai dit que je repasserais; mais, vous ayant aperçu en revenant de questionner le jeune homme qui avait assuré que c'était elle, j'ai pensé à vous demander votre avis, comme au magistrat déjà saisi de l'affaire, et comme au protecteur qui m'a fait entrer dans l'administration.

— Vous avez fort bien fait, dit M. Thornton; ne faites aucune démarche avant de m'avoir revu.

— D'après ce que j'ai dit, la jeune dame s'attend à me revoir.

— Ce ne sera qu'un retard d'une heure. Voyons, il est trois heures; venez me trouver au magasin à quatre heures.

— Fort bien, monsieur, j'y serai. »

Ils se séparèrent : M. Thornton se dirigea en toute hâte vers son magasin, et, défendant sévèrement à ses commis de permettre à qui que ce fût de l'interrompre, il entra dans son bureau particulier et s'y enferma. Là, il s'infligea la cruelle torture de repasser dans son esprit tout ce qui avait eu lieu, et d'en reprendre tous les détails. Comment pouvait-il avoir laissé endormir ses soupçons et ses doutes par cette physionomie trompeuse, par ce visage baigné de larmes, qu'il avait eu devant les yeux deux heures auparavant? Comment avait-il pu la plaindre et presque pleurer avec elle, et oublier cette jalousie sauvage qui l'avait mordu au cœur en la voyant seule avec cet inconnu, à cette heure nocturne dans cet endroit

retiré? Comment une femme si pure, si réservée et si fière, avait-elle pu descendre si bas? Mais était-elle en effet réservée? l'était-elle? Il s'en voulait à lui-même d'avoir accueilli, même en ce moment où il doutait d'elle, un instant seulement il est vrai, une pensée d'amour à son égard, qui lui faisait voir combien son image avait encore d'empire sur son cœur. Et ce mensonge! Combien devait être terrible la crainte de voir révéler sa honte! Car, après tout, il n'y avait pas de danger matériel, et la provocation d'un homme pris de vin, comme Léonard, était plus que suffisante pour justifier complétement la personne qui serait venue franchement donner les détails. Quelle était donc cette crainte mortelle qui avait pu faire descendre la véridique Marguerite au mensonge? Il avait presque pitié d'elle! Et comment tout cela se terminerait-il? Elle n'avait pas considéré, l'imprudente, dans quel labyrinthe elle s'engageait s'il y avait une enquête, et si le garçon épicier qui l'avait reconnue persistait dans son dire. Il tressaillit soudain. Il allait arrêter l'enquête, il sauverait Marguerite. Il assumerait sur lui toute la responsabilité de l'affaire : car l'issue ne pouvait en être prévue, à cause de l'incertitude que trahissait le témoignage des médecins, dont il avait entendu faire le résumé la veille par le chirurgien de l'hospice. Les hommes de l'art avaient découvert une maladie interne fort avancée et incurable, et avaient été d'avis que la mort avait été hâtée par la chute et l'ivresse de Léonard, ainsi que par le froid auquel il avait été exposé.

Si M. Thornton avait su que Marguerite serait impliquée dans l'affaire ; s'il avait pu prévoir qu'elle souillerait d'un mensonge la candeur de son âme, il l'en aurait sauvée d'un mot : car la question d'enquête avait été agitée la veille, et il n'aurait tenu qu'à lui d'empêcher qu'on n'en fît une. Miss Hale en aimait un autre, elle s'était montrée indifférente et pleine de hauteur envers lui, et

pourtant il ferait tout au monde pour lui rendre un service dont elle n'aurait jamais connaissance. Il pouvait la mépriser, mais elle ne devait l'être par personne. La femme qu'il avait aimée ne devait pas être exposée à la honte, et ce serait une honte que de soutenir un mensonge devant la justice, ou bien de l'avouer publiquement, et de reconnaître ainsi qu'elle avait eu des raisons pour préférer l'obscurité à la lumière.

M. Thornton avait l'air sévère et préoccupé, lorsque, en sortant de son bureau, il passa sans s'arrêter devant ses commis étonnés. Il s'absenta environ une demi-heure, et, lorsqu'il rentra, sa physionomie ne s'était guère éclaircie, quoiqu'il eût réussi dans la démarche qu'il avait tentée.

Il écrivit deux lignes sur un bout de papier, le mit dans une enveloppe et la cacheta. Puis il la remit aux mains d'un commis en disant :

« J'avais donné rendez-vous à Watson, l'ancien emballeur du magasin, qui est maintenant inspecteur de police; il doit venir ici à quatre heures. Mais je viens de rencontrer un monsieur de Liverpool, que j'ai absolument besoin de voir avant son départ. Ayez soin de donner ce billet à Watson quand il viendra. »

Le billet contenait ces mots :

« Il n'y aura pas d'enquête ; le témoignage des médecins n'est pas assez positif pour la justifier. Ne poussez pas l'affaire plus loin. Je n'ai pas encore vu le *coroner*, mais je prends tout sur moi. »

« Tant mieux ! pensa Waston, voilà qui me retire une épine du pied. Pas un de mes témoins ne paraissait sûr de ce qu'il disait, excepté cette jeune dame. Quant à elle, par exemple, elle ne tergiversait pas ; mais les autres ! Le gardien des portes avait vu une rixe, et, quand il s'est agi de paraître en témoignage, alors il n'en était plus aussi certain ; c'était peut-être une plaisanterie, et peut-

être Léonard avait-il sauté de lui-même en bas de la plate-forme ; il ne pouvait rien affirmer. Et ce Jennings, le garçon épicier, il semblait un peu plus sûr de son affaire ; mais, quand il a appris que miss Hale niait positivement, je crois qu'il n'aurait pas soutenu son dire par serment. Tout cela nous aurait causé bien du tracas pour rien. Allons, je vais aller leur dire qu'on n'a plus besoin d'eux. »

En conséquence, il se présenta chez M. Hale dans la soirée. Ce dernier, ainsi que Dixon, avait, à diverses reprises, engagé Marguerite à se mettre au lit, mais ni l'un ni l'autre ne soupçonnait le motif de ses refus réitérés. Dixon savait en partie la vérité, mais seulement en partie : Marguerite n'aurait pas voulu avouer à un seul être humain le mensonge qu'elle avait fait, et elle n'avait révélé à personne les conséquences fatales de la chute de Léonard. Aussi la curiosité de Dixon venait-elle s'ajouter à sa sollicitude pour Marguerite, et elle n'en pressait que plus sa jeune maîtresse d'aller prendre un repos dont celle-ci n'avait évidemment que trop grand besoin. Mademoiselle ne parlait que si on lui adressait la parole, et essayait vainement de répondre par un sourire aux regards inquiets et aux tendres questions de son père.

M. Hale, à la fin, parut tellement alarmé, que sa fille, pour le tranquilliser, consentit à se retirer dans sa chambre. Elle commençait d'ailleurs à ne plus compter sur la visite de l'agent, car il était plus de neuf heures. Avant de sortir, elle dit à son père, en s'appuyant sur le dos de son fauteuil :

« Vous irez bientôt vous coucher, n'est-ce pas, mon père ? Ne restez pas seul à veiller, je vous en prie ! »

Elle n'entendit pas la réponse de M. Hale ; un bruit matériellement bien plus faible que celui des paroles de ce dernier, mais que son attente inquiète fit parvenir distinctement à son oreille, absorba toute son attention :

c'était un léger coup de sonnette à la porte de la maison.

Elle embrassa son père, descendit avec une rapidité dont ne l'aurait jamais crue capable celui qui l'aurait vue l'instant d'auparavant, et repoussa Dixon qui voulait descendre aussi.

« Non, ne venez pas, j'ouvrirai bien la porte; je sais qui c'est; j'arrangerai tout; il faut que ce soit moi seule.

— Comme il vous plaira, miss! » fit Dixon d'un air un peu aigre : puis elle ajouta : « Mais assurément vous n'êtes pas en état d'y aller; vous êtes plus morte que vive.

— Vraiment! » dit Marguerite en se retournant et montrant des yeux brillant d'un feu étrange, des joues enflammées et des lèvres livides et desséchées.

Elle ouvrit la porte à l'employé, qu'elle précéda dans le cabinet de son père. Elle mit sur la table la chandelle, qu'elle moucha lentement et avec soin, puis se retourna du côté de l'agent :

« Vous venez bien tard! lui dit-elle; eh bien! qu'y a-t-il? »

Elle retint son haleine pour mieux entendre la réponse.

« Je regrette de vous avoir dérangée inutilement, madame; car, après tout, on a renoncé à faire une enquête, J'aurais dû revenir plus tôt vous en informer, mais j'ai eu d'autres affaires sur les bras et d'autres courses qui m'ont retardé.

— Alors tout est dit, fit Marguerite, on ne viendra plus aux renseignements?

— Je crois que j'ai sur moi le billet de M. Thornton, dit l'inspecteur cherchant dans son portefeuille.

— De M. Thornton? dit Marguerite.

— Oui! c'est le magistrat qui... Ah! le voici. »

Elle le prit; le déplia; mais elle ne put le lire, bien

qu'elle fût tout près de la lumière : un nuage était devant ses yeux. Mais elle tenait toujours le billet entre ses doigts, et semblait en étudier attentivement les caractères.

« Mon esprit se trouve soulagé d'un grand poids, madame : car les témoignages n'avaient rien de positif, on ne pouvait même parvenir à prouver que Léonard eût reçu un coup ; et puis, si la question d'identité était encore venue compliquer l'affaire.... comme je le disais à M. Thornton.

— M. Thornton ! répéta encore Marguerite.

— Je l'ai rencontré ce matin, juste au moment où il sortait d'ici ; et comme c'est un de mes anciens protecteurs, et le magistrat qui a reçu la dernière déposition de Léonard, j'ai pris la liberté de lui conter l'embarras dans lequel je me trouvais. »

Marguerite poussa un profond soupir ; mais elle n'en voulut pas entendre davantage. Elle était également effrayée et de ce qu'elle avait appris et de ce qu'elle pourrait apprendre ; elle aurait voulu que cet homme s'en allât ; elle se força pour parler :

« Je vous remercie d'être venu. Il est bien tard : je crois qu'il est au moins dix heures. Ah ! voici le billet, » continua-t-elle, interprétant soudain le geste de l'agent qui tendait la main pour le réclamer. Il le remettait dans l'enveloppe lorsqu'elle lui dit : « C'est une écriture serrée et difficile à déchiffrer ; auriez-vous l'obligeance de me le lire ? car je n'ai pu en venir à bout. »

Il le lut tout haut.

« Merci ; vous avez dit à M. Thornton que je n'étais pas à la station ?

— Oh ! sans doute, madame. Je regrette maintenant d'avoir agi d'après des renseignements aussi erronés. Mais le jeune commis d'épicerie avait l'air parfaitement sûr, et maintenant il dit qu'il peut bien s'être trompé,

et il espère que son erreur ne fera pas perdre votre pratique à sa maison.... Bonsoir, madame ?

— Bonsoir ! » et elle sonna pour que Dixon le reconduisît.

Comme cette fille revenait, elle rencontra dans le couloir Marguerite qui passa rapidement devant elle, en disant, sans même la regarder :

« Tout va bien ! »

Et, avant que Dixon eût pu lui faire une question, elle avait gravi l'escalier et était entrée dans sa chambre à coucher, dont elle ferma la porte au verrou.

Elle se jeta tout habillée sur son lit; ses forces étaient trop épuisées pour qu'elle pût même penser. Une demi-heure, peut-être davantage, s'écoula dans un état de torpeur, dont elle fut retirée à la fin par la douleur de la fausse position qu'elle avait prise, et par la sensation de froid qui survient toujours après une grande fatigue. Elle commença alors à se rappeler, à s'étonner, à réfléchir. La première idée qui se présenta à son esprit fut que cette cruelle alarme à l'endroit de Frédéric était dissipée, que la crise était passée. La seconde pensée fut un grand désir de retenir mot à mot tout ce que l'agent avait raconté de M. Thornton. Quand l'avait-il vu ? que lui avait-il dit ? qu'avait fait M. Thornton ? quels étaient exactement les termes de son billet ? Et son esprit refusait d'avancer dans le cours de ses idées, jusqu'à ce qu'elle se fût redit à elle-même, sans en omettre, sans en déplacer une syllabe, une particule, les expressions dont il s'était servi dans ce billet. Elle reprit alors le fil de ses réflexions, et elle en vint à cette conclusion : que M. Thornton l'avait vue à la station d'Outwood, dans cette fatale soirée du jeudi, et qu'on lui avait dit qu'elle niait y avoir été ; elle était donc à ses yeux une menteuse ; elle avait menti en effet ; elle ne songeait pas à se repentir ni à s'humilier devant Dieu. Non, il n'y avait dans sa tête que le chaos et les ténèbres,

d'où ressortait en traits de feu ce fait distinct, qu'elle était désormais avilie aux yeux de M. Thornton ; elle ne se souciait pas même, au fond de son cœur, des circonstances atténuantes qui militaient en sa faveur. Tout cela ne regardait pas M. Thornton ; elle n'eut pas même un instant l'idée que lui ou aucun autre pût trouver matière à soupçons dans l'action si naturelle d'avoir accompagné son frère ; mais elle avait fait un mensonge que sa propre conscience lui reprochait, et dès lors il avait le droit de la juger. « O Frédéric ! Frédéric ! s'écria-t-elle, quel sacrifice n'ai-je pas fait pour toi ! » Et, même pendant son sommeil, ses pensées continuèrent à tourner dans le même cercle, seulement avec toute l'exagération des circonstances bizarres et monstrueuses qu'enfantent les rêves.

Lorsqu'elle se réveilla, une idée nouvelle lui apparut avec les lueurs du matin. M. Thornton avait appris son mensonge avant d'aller trouver le coroner ; ceci lui suggéra la pensée que peut-être il avait été poussé à cette démarche par le désir de lui en épargner la répétition. Mais elle repoussa cette supposition avec l'opiniâtreté d'un enfant volontaire. Et d'ailleurs, si c'était vrai, elle ne lui en avait aucune reconnaissance, car elle voyait trop clairement combien il la trouvait coupable, puisqu'il avait pris tant de peine pour lui épargner la honte de mentir une seconde fois. Elle l'aurait subie de nouveau, elle aurait nié encore. Elle se serait parjurée pour sauver Frédéric, s'il l'eût fallu et si, par un parjure, elle eût pu empêcher M. Thornton d'apprendre ce qui l'avait décidé à intervenir pour le sauver. Quel fâcheux hasard lui avait fait rencontrer l'inspecteur ? Par quelle fatalité se trouvait-il être justement le magistrat appelé pour recevoir la déposition de Léonard ? Et que lui avait dit Léonard ? Avait-il pu parler assez clairement pour faire soupçonner la présence de Frédéric à M. Thornton, qui peut-être savait

er M. Bell l'accusation qui pesait sur son frère? Dans ce cas, il aurait agi pour sauver le fils qui, en dépit de la loi, était venu recevoir le dernier soupir de sa mère. Oh! s'il en était ainsi, elle serait vraiment reconnaissante! mais elle ne pouvait l'être quant à présent du moins, si l'intervention de M. Thornton avait été motivée par une pitié dédaigneuse. Et pourtant, il avait un juste motif de la mépriser, lui, M. Thornton, qu'elle avait regardé jusqu'ici du haut de sa grandeur imaginaire! Et soudain elle se trouvait à ses pieds; et son orgueil était singulièrement blessé de cette chute. Elle n'eut pas le courage d'aller des prémisses à la conclusion, et de s'avouer à elle-même tout le prix qu'elle attachait à l'estime et à la bonne opinion de cet homme. Quand cette idée lui apparaissait au bout d'une longue suite de réflexions, elle en détournait son esprit et lui faisait prendre une autre route.

Il était plus tard qu'elle ne pensait; car dans l'agitation de la veille elle avait oublié de remonter sa montre, et M. Hale avait donné des ordres précis pour qu'on la laissât reposer. Cependant, à la fin, la porte de sa chambre fut ouverte avec précaution, et le visage de Dixon apparut. Voyant Marguerite éveillée, elle entra une lettre à la main.

« Voilà qui va vous faire du bien, miss; une lettre de M. Frédéric.

— Merci, Dixon. Comme il est tard! »

Elle parlait languissamment et laissa Dixon poser la lettre sur sa couverture, sans même étendre la main pour la recevoir.

« Vous avez besoin de prendre quelque chose, j'en suis sûre. Je vais vous apporter votre déjeuner à la minute. Monsieur l'a fait tenir tout prêt pour vous sur un plateau. »

Marguerite ne répondit pas; elle la laissa aller; elle sentait qu'il lui fallait être seule avant de pouvoir ouvrir

cette lettre. Elle l'ouvrit enfin. La première chose qu'elle vit fut qu'elle avait deux jours de date. Il avait donc écrit ainsi qu'il l'avait promis, et toutes ces terreurs auraient pu être évitées! Mais elle allait bien voir. Il avait fini par joindre Henry Lennox, qui déjà en savait assez pour secouer la tête et lui dire au premier abord qu'il avait été bien hardi de revenir en Angleterre, sous le coup d'une accusation capitale. Mais quand ils avaient eu causé ensemble et que Frédéric lui avait eu expliqué tous les détails de l'affaire, M. Lennox avait reconnu qu'il aurait des chances d'acquittement s'il pouvait faire établir ses moyens de défense par des témoins dignes de foi; que, dans ce cas, il pouvait courir la chance de demander la révision du jugement, mais qu'autrement il s'exposait aux plus grands dangers. Du reste, il examinerait l'affaire avec l'attention la plus scrupuleuse. « Il m'a semblé, ajoutait Frédéric, que ta recommandation, ma petite sœur, ne m'avait pas nui auprès de lui. Me suis-je trompé? Il m'a fait une foule de questions. Il paraît être vif, intelligent et avoir une grande clientèle, si j'en juge d'après les apparences et le nombre de clercs que j'ai vus chez lui. Mais tout cela peut être un charlatanisme d'avocat pour jeter de la poudre aux yeux. J'ai mis la main sur un vapeur qui va partir, et je pars dans cinq minutes. Il se peut que je revienne ici pour mon affaire. Ne parlez à personne de ma visite. J'enverrai à mon père du vieux xérès, tel qu'on ne peut en trouver en Angleterre. (La bouteille que j'ai devant moi en ce moment est détestable, par parenthèse.) Cela lui remettra l'estomac et lui donnera du ton; il en a besoin. Offre-lui mes plus tendres respects. Que Dieu le protége! Je suis sûr que.... Mais voici le *cab*.

« *P. S.* Comme je l'ai échappé belle! Surtout ne souffl pas un mot de mon voyage, pas même aux Shaws. »

Marguerite regarda l'enveloppe; ces mots y étaient timbrés : « Après le départ. » La lettre avait probable-

ment été confiée à quelque garçon négligent, qui ne l'avait pas mise exactement à la poste. Oh! à quoi avait donc tenu qu'elle ne sortît victorieuse de la tentation? Quel tissu de circonstances, plus faibles que le frêle tissu de l'araignée, l'avait entraînée à sa perte? Frédéric était hors de danger depuis plus de trente heures, et il n'y en avait que dix-huit qu'elle avait menti pour lui épargner des poursuites qui, alors même, n'eussent pu avoir pour lui aucun résultat fâcheux! Que sa foi avait été faible! Qu'était devenue sa noble et fière devise : « Fais ce que dois, advienne que pourra! » Si elle eût seulement osé dire bravement la vérité quant à ce qui la concernait, défiant le monde entier de lui faire révéler ce qu'elle voulait tenir caché au sujet de son frère, combien son cœur serait léger à cette heure! Elle ne serait pas humiliée devant Dieu pour avoir manqué de foi et de confiance en lui; elle ne serait pas dégradée, avilie, dans l'esprit de M. Thornton! A cette seule pensée, un tremblement nerveux s'emparait d'elle. Quoi! elle mettait l'opinion de cet homme au même niveau que la colère de Dieu! Comment se faisait-il que la crainte de son mépris bouleversât ainsi tout son être? Qu'est-ce que cela voulait dire? Pourquoi, en dépit de son orgueil, en dépit d'elle-même, s'inquiétait-elle ainsi de son jugement? Il lui semblait qu'elle pouvait supporter la pensée d'avoir offensé le Tout-Puissant, parce que, du moins, lui savait tout; qu'il pouvait lire le repentir au fond de son cœur; qu'il entendrait ses supplications et la préserverait à l'avenir d'une semblable faute. Mais M. Thornton.... pourquoi tremblait-elle ainsi et cachait-elle son visage dans son oreiller à l'idée de cet homme? Quel sentiment étrange et violent s'était donc emparé d'elle? Elle se leva précipitamment et, se jetant à genoux elle pria longtemps avec ferveur. Elle éprouva une sorte de consolation et d'adoucissement à répandre ainsi son cœur devant Dieu. Mais lorsqu'elle résuma sa situation,

elle vit que le dard était encore dans la plaie; qu'elle n'était ni assez pure ni assez résignée pour faire volontairement le sacrifice de l'opinion d'un homme; que l'idée du mépris que cet homme éprouvait pour elle dominait celle du repentir que lui causait sa faute. Aussitôt qu'elle fut habillée, elle porta sa lettre à son père. L'allusion à leur aventure de la station était si légère, que M. Hale ne la remarqua même pas. La seule chose qui le frappa fut que son fils s'était embarqué sans avoir été poursuivi ou découvert. Il fit peu d'attention aux autres détails de la lettre, tant il était inquiet de l'air souffrant de Marguerite. Elle semblait sans cesse sur le point de pleurer.

« Tu es épuisée, ma pauvre Marguerite, et ce n'est pas étonnant. Mais à présent, ma fille, il faut me laisser te soigner. »

Il la fit coucher sur le sofa, et alla chercher un châle pour l'en couvrir. Cette touchante sollicitude rouvrit la source des larmes, et elle pleura amèrement.

« Pauvre enfant! Ma pauvre enfant! » répétait-il en la regardant avec tendresse, tandis qu'elle, le visage tourné vers la muraille, éclatait en sanglots nerveux. Elle se calma au bout de quelque temps et elle se demanda alors si elle oserait soulager son cœur en racontant toutes ses peines à son père. Mais, en y réfléchissant, elle trouva qu'il valait mieux n'en rien faire. La seule chose qui l'y engageât était sa propre satisfaction, mais elle en était détournée par la crainte d'ajouter encore aux inquiétudes de son père, dans le cas où Frédéric reviendrait en Angleterre, M. Hale serait alors incessamment tourmenté par l'idée que son fils avait causé, bien qu'involontairement, la mort d'un homme. Cette pensée le poursuivrait sans relâche, sous toutes les formes possibles d'exagération. Et si elle lui avouait sa grande faute, à elle! Il se désolerait outre mesure du peu de courage et du peu de foi de sa fille, et cependant il se mettrait perpétuellement

l'esprit à la torture pour lui trouver des excuses. Autrefois Marguerite serait venue à lui comme à un prêtre, plus encore que comme à son père. Elle lui aurait confessé la tentation et le péché. Mais depuis longtemps ils s'étaient abstenus d'aborder les questions religieuses, et elle ne savait pas, à cause du changement de ses opinions, comment il répondrait à l'appel que, du fond de son âme, elle aurait voulu faire au cœur du pasteur. Non, tout bien considéré, elle garderait son secret, et porterait seule le poids de son fardeau. Seule, elle se mettrait en présence de Dieu et implorerait sa miséricorde. Seule, elle supporterait la position qu'elle s'était faite dans l'opinion de M. Thornton. Elle était touchée au delà de toute expression de la tendresse inquiète de son père, de ses efforts pour trouver quelque sujet de conversation qui lui fût agréable et qui détournât son esprit des douloureuses scènes d'un passé trop récent. Il y avait plusieurs mois que M. Hale ne s'était montré aussi causeur que ce jour-là. Il ne voulut pas permettre qu'elle se levât, et offensa grièvement la trop susceptible Dixon, en voulant absolument servir lui-même sa fille.

A la fin, Marguerite sourit d'un faible et pâle sourire, mais qui pourtant donna à son père une satisfaction réelle.

« N'est-il pas étrange, dit-elle, de penser qu'en ce moment notre meilleure espérance pour l'avenir s'appelle Dolorès? »

Cette observation participait plus de la nature et de l'humeur habituelle de son père que de la sienne; mais aujourd'hui ils semblaient avoir changé de rôle.

« Sa mère était Espagnole, je crois, reprit M. Hale; ce qui explique qu'elle soit catholique. Son père était un ferme presbytérien, lorsque je l'ai connu. C'est un nom très-harmonieux et fort joli.

— Comme elle est jeune! elle a quatorze mois de moins

que moi, juste l'âge qu'avait Édith lorsqu'elle a été fiancée au capitaine Lennox. Nous irons les voir en Espagne, n'est-ce pas, mon père? »

M. Hale secoua la tête.

« Si tu le désires, Marguerite. Seulement nous reviendrons ici. Il me semble que ce serait faire injure à la mémoire de votre pauvre mère, qui, je le crains, avait tant d'aversion pour Milton, si nous le quittions à présent qu'elle y repose pour toujours et qu'elle ne peut nous suivre. Non, ma chère enfant, tu iras plutôt les voir, et tu me raconteras tous les détails qui concernent ma fille d'Espagne.

— Oh! papa, je n'irai pas sans vous. Qui est-ce qui vous soignerait en mon absence?

— Je voudrais bien savoir lequel de nous deux soigne l'autre à l'heure qu'il est! Si tu fais le voyage, je persuaderai à M. Thornton de me laisser lui donner doubles leçons. Nous travaillerons fameusement les classiques! Ce sera un intérêt de tous les moments. Tu pourrais ensuite pousser plus loin et aller voir Édith à Corfou, si cela te souriait. »

Marguerite fut quelque temps sans répondre. Puis elle dit gravement :

« Merci, mon père! mais je ne m'absenterai pas. Espérons plutôt que M. Lennox s'arrangera si bien que Frédéric pourra nous amener Dolorès lorsqu'ils seront mariés. Quant à Édith, le régiment du capitaine ne restera pas longtemps à Corfou maintenant, et peut-être que dans un an nous pourrons voir les deux couples ici. »

Les sujets agréables de conversation subirent alors un brusque temps d'arrêt; quelque triste souvenir avait traversé l'esprit de M. Hale et le réduisait au silence. Au bout de quelque temps, Marguerite lui dit :

« Mon père, avez-vous vu Nicolas Higgins à l'enterrement? Il y était, et Mary aussi. Pauvre homme! c'é-

tait la seule manière dont il pût nous montrer sa sympathie. Il y a un cœur bon et affectueux sous cette rude écorce.

— Je le sais, répondit M. Hale; je l'ai toujours pensé, même quand tu voulais me persuader que c'était une espèce de mauvais sujet. Nous irons les voir demain, Marguerite, si tu te trouves assez forte pour marcher jusque-là.

— Oh! oui, j'ai grande envie de les voir. Nous n'avons pas payé Mary, ou plutôt elle a refusé de rien recevoir, à ce que Dixon m'a dit. Nous partirons de manière à arriver juste à la fin de leur dîner, avant que le père retourne à l'ouvrage. »

Vers le soir, M. Hale dit :

« Je m'attendais presque à voir M. Thornton. Il parlait hier d'un livre que je voudrais lire et qui se trouve dans sa bibliothèque, et il me disait qu'il tâcherait de me l'apporter aujourd'hui. »

Marguerite soupira. Elle savait bien qu'il ne viendrait pas. Il avait trop de délicatesse pour risquer de la rencontrer, tandis qu'il avait sa honte si présente à l'esprit. La simple mention du nom de cet homme renouvela tous ses tourments, et la fit retomber dans son état de préoccupation et d'abattement. Elle céda de nouveau à la langueur qui s'emparait d'elle. Soudain elle fut frappée de l'idée que c'était là une étrange manière de montrer sa patience et de récompenser son père des soins vigilants dont il l'avait entourée toute cette journée. Alors elle se mit sur son séant et lui offrit de lui faire la lecture. Comme les yeux de M. Hale étaient fatigués, il accepta volontiers sa proposition. Elle lut correctement, elle donna même le ton convenable; mais si, lorsqu'elle eut fini, quelqu'un lui eût demandé l'analyse de sa lecture, il lui eût été impossible de la faire. Elle avait pensé tout le temps à M. Thornton; elle se sentait ingrate envers lui, car elle avait refusé dans la matinée de lui savoir gré

des démarches qu'il avait faites auprès des médecins pour empêcher l'enquête d'avoir lieu. Oh! maintenant, elle lui en était reconnaissante! Elle avait été poltronne et menteuse; elle avait montré sa poltronnerie par une action sur laquelle elle ne pouvait revenir; mais elle n'était pas ingrate : c'était une sorte de consolation pour elle de sentir qu'elle rendait justice à celui dont elle se savait méprisée. Oui; et il avait de si justes raisons de le faire, qu'elle aurait eu moins d'estime pour lui s'il en eût été autrement, et elle éprouvait du bonheur à l'estimer. Il ne pouvait l'en empêcher, et c'était la seule consolation à ses maux.

A une heure assez avancée de la soirée, le livre en question arriva. Un domestique l'apporta avec les compliments affectueux de M. Thornton, qui faisait demander des nouvelles de M. Hale.

« Dites que je vais beaucoup mieux, Dixon, mais que miss Hale....

— Non, papa, dit vivement Marguerite. Ne dites rien de moi. Il n'a rien demandé.

— Ma chère enfant, tu as le frisson! lui dit son père au bout de quelques minutes. Il faut te coucher tout de suite. Tu es d'une pâleur effrayante! »

Marguerite consentit, quoiqu'il lui en coûtât, à quitter son père. Elle avait grand besoin de solitude, après une journée d'amères réflexions et d'un repentir plus amer encore.

Mais le lendemain, elle était presque dans un état normal. Sa gravité sévère et triste et ses distractions fréquentes n'avaient rien que de naturel dans les premiers temps d'un deuil aussi profond. A mesure qu'elle semblait revenir à la vie et à la santé, son père retombait dans ses vagues et douloureuses rêveries sur la mort de sa femme, et sur cette époque de sa vie qui ne devait jamais revenir.

CHAPITRE XXXVI.

L'union ne fait pas toujours la force.

Ainsi qu'ils l'avaient projeté la veille, le père et la fille s'acheminèrent le lendemain vers la demeure de Nicolas Higgins. Les vêtements de deuil qu'ils portaient, et la pensée qui leur vint à tous deux, que c'était la première fois qu'ils sortaient ensemble depuis bien longtemps, leur rappelèrent la perte cruelle qu'ils avaient faite. Ils se serrèrent l'un contre l'autre dans une muette sympathie.

Ils trouvèrent Nicolas assis au coin de son feu, à sa place accoutumée; mais, contrairement à son habitude, il n'avait pas sa pipe à la bouche. Son coude était appuyé sur ses genoux et sa tête reposait dans sa main. Il ne se leva pas lorsqu'ils entrèrent, quoique Marguerite pût lire sur sa physionomie qu'il était aise de les voir.

« Asseyez-vous, asseyez-vous. Voilà un feu qui ne va guère bien, » dit-il en allongeant un vigoureux coup de fourgon dans la cheminée, comme pour détourner de lui l'attention de ses hôtes.

En effet, sa toilette était fort en désordre. Sa barbe noire n'avait pas été faite depuis plusieurs jours, ce qui rendait son pâle visage plus pâle encore, et sa veste avait grand besoin d'être raccommodée.

« Nous pensions avoir plus de chances de vous trouver à l'heure du dîner, fit Marguerite.

— Nous aussi, nous avons eu notre affliction depuis que nous ne vous avons vu, dit M. Hale.

— Oui, oui. Les afflictions sont plus communes que les dîners par le temps qui court. Et l'heure du dîner, pour moi, c'est toute la journée ; on est toujours sûr de me trouver.

— Est-ce que vous êtes sans ouvrage ! demanda Marguerite.

— Oui, » répondit-il d'une voix brève. Puis, au bout d'un moment de silence, il ajouta, en levant les yeux pour la première fois : « Je n'ai pas besoin d'argent, ne le croyez pas. Bess, la pauvre fille, avait une petite épargne sous son oreiller, qu'elle voulait me glisser dans la main au dernier moment, et Mary taille des vestes de futaine. Mais tout de même, je me trouve sans ouvrage.

— Nous devons de l'argent à Mary, dit M. Hale avant que la pression de la main de Marguerite sur son bras pût arrêter les paroles sur ses lèvres.

— Si elle le prend, je la mettrai à la porte ; je demeurerai entre les quatre murs, et elle demeurera dehors Voilà tout.

— Mais nous lui devons au moins des remercîments pour tous ses bons offices, reprit M. Hale.

— Je n'ai jamais remercié votre fille de ses bontés pour ma pauvre enfant, moi. Je n'aurais jamais pu trouver les paroles que j'aurais voulu. Il me faudra les chercher maintenant, si vous commencez à parler du peu que Mary a fait pour vous servir.

— C'est à cause de la grève que vous êtes sans ouvrage ? demanda doucement Marguerite.

— Il n'y a plus de grève. C'est fini pour cette fois. Je suis sans ouvrage parce que je n'en demande pas ; et je n'en demande pas parce que les bonnes paroles sont rares et les mauvaises abondantes. »

Il était d'humeur ce jour-là à prendre plaisir à répondre en énigmes. Marguerite vit qu'il serait bien aise qu'on lui en demandât l'explication.

« Et qu'entendez-vous par les bonnes paroles ?

— Demander de l'ouvrage. Je compte que ce sont les meilleures paroles qu'un homme puisse dire à un autre. Donnez-moi de l'ouvrage, cela veut dire : « Et je le ferai comme un homme. » Ce sont de bonnes paroles, celles-là.

— Et dire de mauvaises paroles, c'est refuser de l'ouvrage à ceux qui en demandent ?

— Oui. Sont-ce de bonnes paroles que de dire à un homme : « Ah ! ah ! mon bel oiseau, vous avez été fidèle à votre consigne, je serai fidèle à la mienne. Vous avez fait du mieux que vous avez pu pour aider ceux qui avaient besoin d'aide, c'est votre manière d'être fidèle à vos principes, moi je serai fidèle aux miens ; vous avez été un imbécile, un franc imbécile, mais honnête au moins, c'est fort bien ; allez au diable ! Il n'y a pas d'ouvrage pour vous. » Voilà de mauvaises paroles. Je ne suis pas un imbécile, et, si je l'étais, ils auraient dû me montrer à être sage à leur manière ; peut-être que je l'aurais appris, si on s'était donné la peine de me l'enseigner.

— Ne vaudrait-il pas mieux, dit M. Hale, aller demander à votre ancien patron s'il veut vous reprendre ? ce serait une faible chance peut-être, mais enfin c'en serait une. »

Higgins leva de nouveau les yeux sur son interlocuteur avec un regard pénétrant, et laissa échapper un petit rire sec et amer.

« Monsieur, s'il n'y a pas d'offense, je vous ferai une question ou deux à mon tour.

— Tant que vous voudrez, répondit M. Hale.

— Je présume que vous avez un moyen quelconque de gagner votre pain ; car m'est avis que les gens de votre sorte ne viennent pas demeurer à Milton pour leur plaisir.

— Vous avez parfaitement raison. J'ai un peu de bien,

mais je suis venu à Milton dans l'intention d'augmenter mon revenu en donnant des leçons.

— Oui, et en montrant aux gens ce qu'ils ne savent pas. Eh bien ! il faut croire qu'ils vous payent pour cela, n'est-ce pas ?

— Oui, reprit M. Hale en souriant; c'est dans le but d'être payé que je me suis fait professeur.

— Et ceux qui vous payent vous disent-ils ce qu'il faut faire et ce qu'il ne faut pas faire de l'argent qu'ils vous donnent en échange de vos peines ?

— Non, certainement !

— Ils ne viennent pas vous dire : « Vous avez peut-être un frère, ou un ami qui vous est aussi cher qu'un frère, et qui a besoin de quelques sous, pour une chose que vous et lui trouvez bonne ; mais il faut nous promettre de ne pas les lui donner. Vous voyez un placement qui vous convient pour votre argent ; mais il ne nous convient pas à nous, et, si vous le mettez là, nous n'aurons plus affaire à vous. » Ils ne vous disent pas cela ?

— Non ! mille fois non !

— S'ils vous parlaient de la sorte, que feriez-vous ?

— Il faudrait que je fusse dans un grand embarras pour penser à me soumettre à de semblables conditions.

— Aucun embarras sur la terre ne m'y ferait soumettre, moi, dit Nicolas Higgins. Maintenant vous y voilà, vous avez le doigt sur la plaie, vous avez touché, comme on dit, le taureau à l'œil. Chez Hamper, où je travaillais auparavant, on fait promettre aux ouvriers qu'ils ne donneront pas un penny pour aider l'Union ou empêcher les *turn-outs*[1] de mourir de faim. Ils peuvent promettre et faire promettre tout ce qu'ils voudront, continua-t-il d'un air de mépris ; ils ne gagneront à cela que de faire des menteurs et des hypocrites, voilà tout. Et encore c'est

1. Ouvriers renvoyés d'un atelier ou d'une fabrique.

un moindre péché de mentir que d'avoir le cœur assez dur pour ne pas rendre service à ceux qui en ont besoin, et ne pas soutenir la bonne cause quand elle est opprimée. Mais je ne me parjurerai jamais, moi, pour tout l'ouvrage qu'un roi pourrait me donner! Je suis membre de l'Union, parce que je crois que c'est une chose bonne pour l'ouvrier, et j'ai été *turn-out* moi-même, je sais ce que c'est que de souffrir de la faim. Et si je gagne un schelling, il y en aura la moitié pour l'Union et pour les turn-outs, s'ils me le demandent. Conséquemment, je ne sais pas où je pourrai trouver à le gagner, ce schelling.

— Est-ce que cette condition de ne pas secourir les gens de l'Union est en vigueur dans toutes les fabriques? demanda Marguerite.

— Je ne puis vous le dire : tout ce que je sais, c'est que c'est un nouveau règlement dans la nôtre ; et je compte qu'ils se verront bientôt dans l'impossibilité de le maintenir. Mais pour le quart d'heure il est en vigueur. Ils finiront par découvrir que les tyrans produisent des traîtres. »

Il se fit un silence. Marguerite hésitait à dire ce qui était dans sa pensée ; elle ne voulait pas irriter un homme qu'elle voyait déjà triste et découragé. A la fin elle parla, mais avec une voix si douce et une manière qui montrait si clairement qu'elle craignait de dire quelque chose de désagréable, que Higgins ne se sentit pas blessé, mais embarrassé

« Vous rappelez-vous, dit-elle, que le pauvre Boucher disait un jour que l'Union était un tyran ? Je crois même qu'il disait que c'était le pire de tous les tyrans ; et je me souviens que, dans le moment, je trouvai qu'il avait raison. »

Higgins resta quelque temps sans répondre ; il avait la tête appuyée sur ses mains, et regardait opiniâtrément le

feu, de sorte que Marguerite ne pouvait voir l'expression de son visage.

« Je ne nierai pas, dit-il enfin, que l'Union ne soit quelquefois obligée de contraindre un homme pour son bien. Je dis toujours la vérité. Un homme qui ne fait pas partie de l'Union mène une triste vie; mais une fois qu'il est dans l'Union, elle prend soin de ses intérêts mieux qu'il ne le ferait lui-même. La seule chance que les ouvriers aient de se faire rendre justice, c'est de se réunir. Plus il y aura de membres dans l'Union, plus chaque membre aura de chances de n'être pas opprimé. Le gouvernement prend soin des idiots et des fous, et, si quelqu'un a la fantaisie de faire mal à son voisin ou de se faire mal à lui-même, il l'en empêche, qu'il le veuille ou non. Et voilà ce que nous faisons, nous autres de l'Union. Nous pouvons pas mettre les gens en prison, mais nous pouvons rendre à un homme la vie si dure, qu'il se trouve obligé de venir à nous et d'être sage, et d'aider les autres en dépit de lui-même. Boucher a toujours été un imbécile, et plus imbécile encore à la fin qu'au commencement.

— Est-ce qu'il vous a nui? demanda Marguerite.

— Je le crois bien! Nous avions pour nous l'opinion publique, jusqu'au moment où lui et ses pareils se sont mis à faire des rassemblements et des émeutes. Du moment où ils n'ont plus respecté la loi, ç'a été la fin de la grève.

— Eh bien? n'aurait-il pas beaucoup mieux valu le laisser tranquille, et ne pas le forcer de se joindre à l'Union? Il ne vous a fait aucun bien, et vous lui avez tourné la tête.

— Marguerite! dit M. Hale à voix basse, car il voyait les nuages s'amonceler sur la physionomie d'Higgins.

— Laissez-la dire, fit soudain ce dernier. Elle a raison de dire ce qu'elle pense. Mais elle ne comprend pas ce que c'est que l'Union : c'est une grande force, c'est notre seule

force. J'ai lu autrefois une pièce de vers qui parlait d'une pâquerette coupée en deux par le soc d'une charrue, et ces vers m'ont fait venir les larmes aux yeux, car alors j'avais des larmes de reste. Mais je garantirais bien que le laboureur qui conduisait la charrue ne s'est pas détourné, malgré toute sa pitié pour la fleurette : il avait trop de bon sens pour cela ! L'Union, c'est la charrue qui prépare le sol pour la moisson. Les gens tels que Boucher (c'est lui faire trop d'honneur que de le comparer à une pâquerette, il ressemblerait plutôt à une mauvaise herbe qni rampe sur la terre), les gens tels que Boucher doivent se résoudre à être mis de côté. Je suis en colère contre lui pour le quart d'heure, et peut-être que j'en dis trop ; mais il me semble que je ferais passer le soc de la charrue sur lui le plus volontiers du monde.

— Pourquoi cela? Qu'a-t-il donc fait? Quelque chose de nouveau ?

— Sans doute. Cet homme-là ne fait jamais que des sottises. D'abord il a fallu qu'il allât par les rues, lui et les siens, crier et hurler comme un enragé, et donner ainsi un coup de pied à la grève. Ensuite il est allé se cacher, et il serait encore dans son trou, si Thornton l'avait fait poursuivre comme je l'espérais; mais Thornton, ayant atteint son but, ne s'est pas soucié de faire mettre les émeutiers en jugement, et alors Boucher est retourné tout penaud chez lui. Pendant un ou deux jours il n'a pas osé se montrer, il a bien fait. Au bout de ce temps devinez ce qu'il a fait, où il est allé? Eh bien, chez Hamper, Dieu le damne ! Il y est allé avec sa face de miel qui me fait mal au cœur à voir; il a demandé de l'ouvrage, quoiqu'il connût parfaitement la nouvelle condition qu'on imposait, de jurer de ne rien donner à l'Union, rien pour empêcher les misérables *turn-outs* de mourir de faim, lui qui serait mort de faim lui-même si l'Union ne l'avait pas secouru dans sa détresse ! Oui, il y est allé, il a eu le front

de promettre tout, de jurer tout; d'offrir même de dire tout ce qu'il savait de nos démarches et de nos projets, le traître! le propre à rien! le Judas! Mais je dois le dire à la louange de Hamper, et je lui en aurai obligation jusqu'à mon dernier jour, il a renvoyé Boucher sans vouloir l'entendre, sans vouloir écouter un mot, quoique ceux qui étaient présents disent qu'il pleurait comme un *baby*.

— Oh! c'est affreux! Quelle pitié! s'écria Marguerite; Higgins, je ne vous reconnais plus. Ne voyez-vous pas que c'est vous qui avez rendu Boucher ce qu'il est, en le faisant entrer de force dans l'Union, quand son cœur n'était pas avec vous? C'est vous, malheureux, qui l'avez mis où il est!

— Mis où il est! mais où était-il? »

Un bruit sourd et mesuré, augmentant toujours à mesure qu'il s'avançait dans la rue étroite, parvint en ce moment aux oreilles de nos trois interlocuteurs. On entendait des chuchotements, des bruits de pas qui semblaient non se mouvoir avec rapidité ou régularité, mais graviter autour d'un centre commun. Puis on entendit bientôt un son plus distinct: c'était comme la marche régulière et laborieuse d'hommes qui portent un lourd fardeau. M. Hale, Marguerite et Higgins s'élancèrent tous trois vers la porte, mus par une impulsion irrésistible, poussés non par une vaine curiosité, mais comme par un choc électrique. Six hommes tenaient le milieu de la rue; trois d'entre eux étaient des *policemen*. Ils portaient sur leurs épaules une porte décrochée de ses gonds, et sur cette civière improvisée gisait le cadavre d'une créature humaine; de chaque côté de la porte tombaient incessamment de larges gouttes d'une eau bourbeuse.

Tous les habitants de la rue étaient accourus pour voir, puis s'étaient mis à accompagner dans sa marche le triste cortége, et chacun interrogeait tour à tour les porteurs,

qui, fatigués de répondre, ne le faisaient plus qu'à contre-cœur.

« Nous l'avons trouvé dans le ruisseau, au bout du champ, là-bas.

— Dans le ruisseau ! Il n'y a pas assez d'eau dedans pour noyer un enfant !

— Oui, mais c'était un gars résolu ; il s'est couché la face dans l'eau, et s'est tenu là jusqu'à la fin ; n'importe le motif, il faut qu'il ait été fameusement dégoûté de la vie ! »

Higgins se glissa à côté de Marguerite, et lui dit d'une voix faible et chevrotante : « Ce n'est pas John Boucher? Oh ! non ; il n'avait pas assez d'énergie ; bien sûr, ce n'est pas John Boucher ! Mon Dieu ! les voilà qui regardent par ici. Écoutez ! j'ai un bourdonnement dans les oreilles, je ne puis rien entendre. »

Les porteurs posèrent la porte soigneusement sur des pierres qui se trouvaient là, et tout le monde put voir le pauvre noyé, dont les yeux vitreux, à moitié ouverts, semblaient regarder vaguement le ciel. Sa face était gonflée et défigurée, à cause de la position dans laquelle on l'avait trouvé. Outre cela, la peau du visage était maculée de larges taches noirâtres, produites par l'eau du ruisseau, dans laquelle on avait rincé des étoffes sortant de la teinture. Le sommet de la tête et le front étaient chauves ; les cheveux étaient longs et clair-semés par derrière, et séparés en plusieurs mèches, dont chacune servait de conduit à l'eau qui dégouttait du cadavre.

Bien qu'il fût ainsi défiguré, Marguerite reconnut John Boucher ; elle fut si choquée de voir ce pauvre visage contracté par les convulsions de l'agonie, souillé par la boue et la teinture, exposé aux regards curieux de la foule, que par un instinct religieux elle s'avança et le couvrit de son mouchoir Tous ceux qui l'avaient vu remplir ce pieux office la suivirent des yeux comme elle retournait à l'en-

droit qu'elle avait quitté et où Nicolas Higgins restait immobile, comme pétrifié et cloué au sol. Les porteurs échangèrent quelques paroles, puis un d'entre eux s'avança vers Higgins, qui aurait voulu pouvoir rentrer dans la maison.

« Higgins, tu le connaissais? Il faut que tu ailles prévenir sa femme. Fais-le doucement, mon garçon; mais fais-le vite, car nous ne pouvons le laisser longtemps là.

— Je ne puis y aller, dit Higgins; ne me demandez pas cela; je n'aurai jamais la force de me trouver en face d'elle!

— Tu la connais pourtant mieux que nous, reprit le porteur : nous avons fait assez en le rapportant ici; prends ta part de la besogne.

— Je ne le puis, dit Higgins; je suis renversé rien que de le voir : nous étions fâchés, et maintenant il est mort!

— Eh bien! puisque tu ne veux pas, tout est dit. Il faut pourtant bien que quelqu'un s'en charge : c'est une rude tâche, à la vérité; mais ce sera un miracle si elle ne l'apprends pas tout subitement, et cela lui fera plus de mal que si on le lui disait par degrés.

— Allez-y, papa! dit tout bas Marguerite.

— Si je pouvais, si j'avais le temps de penser à ce qu'il vaudrait mieux dire! mais comme cela, tout d'un coup! »

Marguerite vit bien que cette tâche était au-dessus des forces de son père, il tremblait de la tête aux pieds.

« J'irai, moi! dit-elle.

— Dieu vous bénisse, miss! Ce sera une bonne action, car la pauvre femme est bien maladive, et elle ne connaît presque personne par ici. »

Marguerite frappa à la porte fermée; mais il se faisait un tel bruit à l'intérieur, il y avait une telle confusion de

voix d'enfants turbulents, qu'elle ne put savoir si on lui avait répondu ou même si elle s'était fait entendre; et, comme chaque instant de retard lui faisait trouver plus pénible la tâche difficile qu'elle venait d'entreprendre, elle leva le loquet et entra, puis referma la porte sur elle et mit le verrou, sans que la femme s'en fût seulement aperçue.

Mistress Boucher était assise dans une espèce de fauteuil, au coin d'un foyer en désordre. La chambre semblait n'avoir pas été faite depuis plusieurs jours. Marguerite dit quelque chose en entrant; elle savait à peine quoi; son gosier et ses lèvres étaient desséchés, et le bruit des enfants l'empêchait complétement d'être entendue.

Elle recommença :

« Comment vous trouvez-vous, mistress Boucher! vous paraissez bien souffrante.

— Je n'ai guère la chance de me guérir, répondit-elle aigrement. Je suis seule pour morigéner tous ces marmots, et n'ai rien à leur donner pour les tenir tranquilles; John n'aurait pas dû me quitter pendant que je suis si malade.

— Combien y a-t-il de temps qu'il est parti?

— Quatre jours. Personne ici n'a voulu lui donner d'ouvrage, de sorte qu'il a filé sur Greenfield; mais il devrait être de retour, ou m'avoir fait dire s'il a trouvé à s'occuper. Il aurait bien pu....

— Ne le blâmez pas, dit Marguerite; il a eu assez de chagrin, j'en suis sûre.

— Veux-tu te taire, et me laisser entendre ce que dit la dame! » reprit la mère en s'adressant d'une voix aiguë à un petit bambin de quinze à dix-huit mois. Elle continua, par manière d'excuse à Marguerite : « Il est toujours à me demander après papa et des tartines; mais je n'ai pas de tartines à lui donner, et son père est bien loin

et nous a tous oubliés, je commence à le croire. Ce marmot-là est le favori de son père, » dit-elle ; et par un soudain revirement d'humeur, elle attira l'enfant sur ses genoux et l'embrassa à plusieurs reprises avec tous les signes d'une vive tendresse.

Marguerite posa sa main sur le bras de mistress Boucoer, comme pour réclamer son attention. Leurs yeux se rencontrèrent.

« Pauvre petit! dit lentement Marguerite; *c'était* le favori de son père!

— *C'est* le favori de son père, » reprit la femme, et se levant tout d'une pièce et se posant en face de Marguerite, toutes deux se regardèrent quelque temps sans parler; puis mistress Boucher reçommença d'une voix sourde et grondeuse, qui prenait un caractère d'égarement à mesure qu'elle avançait dans son discours : « Il *est* le favori de son père, je vous le dis ; les pauvres aiment leurs enfants tout autant que les riches. Eh bien ! pourquoi ne répondez-vous pas? Pourquoi me regardez-vous comme cela, avec vos grands yeux tristes ? Où est John? » Et, toute faible qu'elle était, elle secoua rudement Marguerite pour la forcer à répondre. « O mon Dieu ! » dit-elle enfin, comprenant le muet langage du regard plein de larmes de la jeune fille, et elle retomba sur son siége.

Marguerite prit l'enfant et le mit dans les bras de sa mère en disant :

« Il l'aimait!

— Oui, dit la femme secouant la tête, il nous aimait tous! Nous avions au moins quelqu'un pour nous aimer! M'est avis qu'il y a longtemps; mais lorsqu'il était en vie et là avec nous, il nous aimait. C'était peut-être le baby qu'il préférait, mais il m'aimait, et je l'aimais aussi, bien que je me sois plainte de lui il y a cinq minutes. Mais êtes-vous sûre qu'il soit mort? ajouta-t-elle en essayant de se relever; si c'est seulement qu'il soit malade et sur

le point de mourir, il peut revenir encore. Je suis bien malade, moi, depuis longtemps, et pourtant je vis toujours.

— Mais il est mort, lui; il est noyé.

— On a vu plus d'un noyé revenir. Mais où ai-je la tête de me tenir là sans bouger, tandis qu'il y a tant à faire? Allons, tais-toi, mon enfant, tais-toi! prends ceci, prends ce que tu voudras pour jouer, mais ne crie pas car tu me fends le cœur. Hélas! qu'est devenue ma force? Oh! John! mon pauvre mari! »

Marguerite empêcha la pauvre femme de tomber en la retenant dans ses bras. Elle s'assit dans le fauteuil; le corps de la femme posait sur ses genoux, et sa tête sur son épaule. Les enfants, qui, à l'apparition de la dame, s'étaient rassemblés dans un coin, commencèrent à comprendre le sens de cette scène de douleur; mais l'intelligence venait lentement à leur esprit obtus. Cependant, lorsqu'ils eurent deviné l'affreuse vérité, ils poussèrent tous ensemble une clameur qui fendit le cœur de Marguerite. Les cris du petit Johnny étaient encore plus perçants que les autres, bien qu'il ne sût guère, le pauvre enfant, pourquoi il criait.

La mère, toujours évanouie, tressaillit faiblement dans les bras de Marguerite; celle-ci entendit du bruit à la porte.

« Ouvrez, ouvrez vite, dit-elle à l'aîné des enfants. Le verrou est à la porte; retirez-le sans faire de bruit et ne bougez plus. O mon père! faites monter les hommes avec précaution, tout doucement, qu'elle ne les entende pas. Elle est sans connaissance, mais ce ne sera rien.

— Cela vaut tout autant pour elle, la pauvre créature! dit une femme qui était à la suite des funèbres porteurs. Mais vous n'êtes pas assez forte pour la tenir. Attendez, je vais aller chercher un coussin, et nous la poserons doucement par terre. »

Cette voisine obligeante fut d'un grand secours à Marguerite. Évidemment, elle ne connaissait pas la maison, c'était une nouvelle habitante du quartier; mais elle paraissait si bonne, si active et si prévoyante, que Marguerite sentit que sa présence à elle n'était plus nécessaire et qu'elle ferait peut-être bien de donner l'exemple du départ, car la chambre se trouvait encombrée de spectateurs oisifs autant que sympathiques.

Elle chercha des yeux Nicolas Higgins; il n'était pas là. Elle s'adressa donc à la bonne voisine qui avait eu l'idée de coucher mistress Boucher par terre.

« Ne pourriez-vous pas leur faire entendre qu'il vaut mieux la laisser tranquille pour l'instant, de manière qu'elle ne voie autour d'elle qu'un ou deux visages de connaissance quand elle reprendra ses sens? Mon père, parlez à ces hommes et tâchez de les faire sortir. La pauvre femme manque d'air; elle ne peut respirer librement avec cette masse de gens autour d'elle. »

Tout en disant ces paroles, Marguerite, agenouillée sur le plancher auprès de mistress Boucher, lui bassinait les tempes avec du vinaigre. Au bout de quelques minutes, elle sentit un courant d'air frais sur son visage. Elle leva les yeux et vit son père et la voisine secourable échanger un sourire d'intelligence.

« Qu'y a-t-il? demanda-t-elle.

— Il y a que cette bonne dame a trouvé un excellent expédient pour faire évacuer la place.

— J'ai dit aux femmes de s'en aller, d'emmener chacune un des enfants, et de bien réfléchir qu'ils sont orphelins, les pauvres innocents, et que leur mère est veuve. C'était à qui en aurait un, et les petits sont sûrs d'avoir l'estomac plein aujourd'hui et d'être bien caressés. Sait-elle comment est mort son mari?

— Non, dit Marguerite, je n'ai pu lui dire tout à la fois.

— Il faut qu'elle le sache, à cause de la justice qui

viendrait faire l'enquête. Tenez, la voilà qui revient; est-ce vous qui le lui direz, ou moi? Peut-être vaut-il mieux que ce soit votre père.

— Non, vous, vous plutôt, » dit Marguerite.

Elles attendirent en silence qu'elle eût complétement recouvré ses sens. La voisine s'assit par terre et appuya sur ses genoux la tête de mistress Boucher.

« Voisine, dit-elle, votre homme est mort. Savez-vous de quelle manière?

— Il est mort noyé, dit mistress Boucher d'une voix faible, et elle se mit à pleurer à cette rude et brusque manière de sonder la plaie.

— On l'a trouvé noyé, c'est vrai. Il revenait ayant perdu tout espoir sur terre. Il a pensé que Dieu ne serait pas plus dur que les hommes, et peut-être pas si dur, qu'il le trouverait peut-être bon et sensible comme une mère, peut-être encore plus sensible. Je ne dis pas qu'il ait bien fait, je ne dis pas qu'il ait mal fait; tout ce que je peux dire, c'est que je prie Dieu de me garder moi et les miens d'avoir le cœur aussi affligé que lui, car nous pourrions alors faire chose pareille.

— Et dire qu'il m'a laissée seule avec tous ces enfants! dit la veuve en gémissant, moins frappée du genre de mort de son mari que Marguerite ne s'y attendait; mais c'était un effet de sa nature faible et molle, qu'elle se préoccupât surtout de cette perte en ce qui la concernait, elle et ses enfants.

— Non, pas seule, dit M. Hale d'un ton solennel. N'y a-t-il pas quelqu'un qui sera avec vous, qui a promis de prendre en main votre cause? »

La pauvre veuve ouvrit de grands yeux et regarda le nouvel interlocuteur, dont elle n'avait pas encore remarqué la présence.

« N'a-t-il pas promis d'être le père des orphelins? continua-t-il.

— Mais j'ai six enfants, mon bon monsieur, et l'aîné n'a pas huit ans. Ce n'est pas que je doute de la puissance de Dieu, ajouta-t-elle, mais il faut une grande foi pour ne pas désespérer dans l'affliction où je me trouve.

— Elle pourra mieux vous entendre demain, monsieur, lit la voisine. La meilleure consolation pour elle dans ce moment-ci, serait d'avoir un de ses enfants sur son cœur. Je suis fâchée qu'on ait emmené le *baby*.

— Je vais aller le chercher, » dit Marguerite. Elle sortit et rentra au bout de quelques minutes, tenant Johnny dans ses bras. Le visage de l'enfant était tout barbouillé de confitures, et ses mains chargées de trésors sous la forme de coquillages et de morceaux de cristal, sans compter la tête d'une figure de plâtre. Marguerite le mit dans les bras de sa mère.

« C'est bien, dit la bonne femme; maintenant vous pouvez partir. Ils pleureront ensemble, ils se consoleront l'un l'autre mieux qu'âme qui vive ne le pourrait faire. Je resterai avec elle tant qu'elle aura besoin de moi, et si vous venez demain, vous pourrez lui parler raison, et elle vous entendra; mais pour aujourd'hui, il n'y a pas moyen d'y penser. »

Comme Marguerite et son père remontaient la rue, ils s'arrêtèrent à la porte d'Higgins; elle était fermée.

« Entrerons-nous, Marguerite? dit M. Hale; je pensais à lui tout à l'heure. »

Ils frappèrent; on ne répondit point. Ils essayèrent de lever le loquet; la porte était fermée en dedans, mais ils crurent entendre remuer à l'intérieur.

« Nicolas! » dit Marguerite.

Point de réponse; croyant s'être trompés, ils allaient se retirer lorsqu'ils entendirent un bruit comme celui d'un livre qu'on laisse tomber à terre.

« Nicolas! dit une seconde fois Marguerite, c'est nous, nous seulement. Ne voulez-vous pas nous ouvrir?

— Non, dit-il. Je l'ai dit assez clairement sans parler, quand j'ai verrouillé ma porte. J'aime autant être seul aujourd'hui. »

M. Hale allait insister. Marguerite posa son doigt sur les lèvres de son père.

« Cela ne m'étonne pas, dit-elle; il me tarde aussi de me trouver seule. C'est tout ce qu'on peut désirer après une journée comme celle-ci. »



CHAPITRE XXXVII.

Regards jetés vers le Midi.

La porte d'Higgins était encore fermée le lendemain, lorsque M. Hale et sa fille allèrent visiter la veuve Boucher; mais cette fois ils apprirent d'une voisine officieuse qu'il était réellement sorti. Il était cependant, avant de se mettre en course, entré chez mistress Boucher, qui n'avait pas paru satisfaite de sa visite. La pauvre femme semblait prendre l'univers entier à partie et lui reprocher le suicide de son mari, et malheureusement il y avait dans ses idées à cet égard une ombre de raison qui les rendait fort difficiles à réfuter. Cependant, tout en compatissant à sa douleur, on voyait avec peine qu'elle pensait uniquement à elle et à sa malheureuse position, et son égoïsme allait jusqu'à lui faire considérer ses enfants comme une charge et un embarras, malgré la tendresse pour ainsi dire animale qu'ils lui inspiraient. Marguerite essaya de faire connaissance avec ces pauvres petits, tandis que son père tâchait de ramener la veuve à des sentiments plus chrétiens et plus élevés. Elle découvrit bientôt que les enfants pleuraient leur père avec un sentiment plus désintéressé que sa veuve. Leur père avait toujours été bon pour eux, et chacun racontait dans son naïf langage quelques traits d'affection ou d'indulgence de leur *daddy*[1].

« Est-ce que ce qui est là-haut, c'est vraiment lui? cela

1. Synonyme de papa dans le langage des petits enfants.

ne lui ressemble pourtant pas, disait l'aîné. J'en ai peur et je n'ai jamais eu peur de *daddy*. »

Le cœur de Marguerite saigna en apprenant que, dans son égoïste besoin de sympathie, la mère avait montré à ses enfants le corps défiguré de leur père; c'était mêler le dégoût et l'horreur à l'affliction naturelle qu'ils éprouvaient. Pour chasser de ces jeunes esprits des idées trop lugubres, elle essaya de détourner leurs pensées vers une autre direction; elle leur parla de ce qu'ils pouvaient faire pour leur mère et, ce qui eut sur eux bien plus d'influence, de ce que leur père aurait voulu qu'il fissent. Marguerite eut plus de succès dans son entreprise que M. Hale dans la sienne. Les enfants, voyant leur devoir tout près d'eux selon les instructions de Marguerite, commencèrent à s'en acquitter, en faisant, chacun dans la mesure de ses forces, quelques efforts pour nettoyer la chambre et la mettre en ordre. Mais M. Hale avait proposé des considérations trop élevées et trop abstraites à la pauvre malade. Elle ne pensait pas même aux angoisses qu'avait dû éprouver son mari avant d'en venir à cette terrible et suprême détermination; elle ne voyait dans cet événement que la privation de celui qui l'avait soignée, aidée, et qui donnait du pain à ses enfants. Elle ne pouvait prendre sur elle d'adorer les décrets de ce Dieu qui n'était pas visiblement intervenu pour empêcher l'eau du ruisseau de noyer son mari, et, quoique intérieurement elle blâmât Boucher de s'être laissé aller au désespoir et qu'elle ne trouvât pas d'excuse à son action insensée, elle se plaignait hautement et amèrement de tous ceux qu'elle supposait avoir de quelque manière contribué à la perte de son mari, les patrons en général, et particulièrement M. Thornton, dont la fabrique avait été attaquée par Boucher et qui, lorsqu'un mandat d'amener avait été lancé contre lui, l'avait fait retirer. L'Union, dont Higgins était aux yeux de la pauvre femme la représentation vivante,

les enfants, si nombreux, si affamés et si bruyants, tout cela constituait une armée d'ennemis personnels auxquels elle reprochait le malheur qui faisait d'elle une pauvre veuve sans appui.

Marguerite entendit assez de ces discours déraisonnables pour se décourager complétement, et il lui fut impossible d'égayer son père lorsqu'ils sortirent de cette maison de deuil.

« C'est la vie casanière des cités qui produit cet effet, dit-elle lorsqu'ils furent de retour. Dans les villes, le mouvement nerveux est accéléré par le bruit, le tumulte et la vitesse qui règnent partout, sans compter l'espèce d'emprisonnement dans des habitations privées d'air, qui à lui seul suffirait pour attrister et pour abattre les forces, au lieu qu'à la campagne les habitants vivent presque toujours à l'air, grands et petits, hiver comme été.

— Mais pourtant il faut bien que les villes soient habitées; et puis à la campagne on voit des populations qui ont contracté des habitudes d'esprit si calmes qu'elles sont devenues presque fatalistes.

— C'est vrai; et je suppose que chaque genre de vie a ses épreuves et ses tentations. Celui qui demeure dans les villes doit trouver une aussi grande difficulté à supporter patiemment et avec résignation les peines de ce monde, que l'habitant des campagnes à puiser dans son esprit l'énergie nécessaire pour faire face aux calamités et aux catastrophes imprévues. Tous deux doivent admettre difficilement l'espérance d'une vie à venir: l'un, parce qu'il est pressé de tous côtés par le présent, qui ne lui laisse même pas le loisir de la réflexion; l'autre, parce que son existence tout animale le porte naturellement à n'estimer que les jouissances purement matérielles, et que, ne connaissant pas d'autre genre de bonheur, il ne se les refusera pas en ce monde pour attendre dans l'autre une félicité qu'il ne saurait apprécier.

— De sorte que la trop grande tension de l'esprit pour les affaires temporelles, et l'apathie stupide de ceux que rien n'émeut, conduisent au même résultat par des routes bien différentes. Mais revenons à la pauvre mistress Boucher; comme nous avons mal réussi à calmer sa douleur!

— Et cependant nous ne la laisserons pas sans secours, parce que nos paroles n'ont pas tout de suite l'effet que nous voudrions. O mon père! que la vie de ce monde est triste!

— C'est vrai, mon enfant; et surtout pour nous en ce moment. Et pourtant, n'avons-nous pas eu d'heureux instants, même au milieu de nos afflictions? Quel bonheur nous a causé la visite de Frédéric!

— Oh! oui, sans doute, s'écria vivement Marguerite. Quel plaisir, quelle douce jouissance de le voir, et qui nous semblait peut-être plus douce encore parce qu'elle nous était défendue! »

Une pensée soudaine l'arrêta; elle s'était gâté à elle-même et pour toujours, par sa lâcheté, le souvenir de la visite de Frédéric. De tous les défauts, celui qu'elle méprisait le plus dans les autres, c'était le manque de courage, cette faiblesse de cœur qui conduit au mensonge; et elle s'en était rendue coupable! Puis revint, comme toujours, l'idée que M. Thornton avait appris sa faute. Elle se demandait si la pensée de la savoir connue de toute autre personne lui eût causé la moitié autant de peine. Elle essaya en imagination comment elle aurait supporté le mépris de sa tante Shaw ou d'Édith, de son père, du capitaine ou de M. Lennox, de Frédéric lui-même. Bien que ce fût pour sauver ce dernier qu'elle eût agi, c'était lui qu'elle eût regretté le plus d'en voir instruit, car le frère et la sœur étaient alors sous l'influence d'une affection toute nouvelle, puisqu'ils ne s'étaient pour ainsi dire pas connus auparavant. Mais se voir déchue dans l'opinion même de Frédéric n'était rien auprès de la honte, de

la mortelle honte qui s'emparait d'elle à l'idée de se retrouver en présence de M. Thornton. Cependant il lui tardait que cette entrevue eût lieu, qu'elle fût passée, afin de savoir quel ton il prendrait avec elle. Ses joues se couvraient d'une rougeur brûlante au souvenir d'une conversation qui avait eu lieu dans les premiers temps de son séjour à Milton. Elle se rappelait avoir avancé comme un argument contre les professions commerciales, que trop souvent le vendeur fait passer des marchandises d'une qualité inférieure pour des objets de première qualité, et que, d'un autre côté, l'acheteur, pour se donner du crédit, se vantait de posséder des ressources qu'il n'avait réellement pas, ou des capitaux imaginaires. Elle voyait encore le regard calme et froid de M. Thornton, lui expliquant en peu de mots que, dans le commerce bien compris, toute manœuvre frauduleuse tourne à la longue contre celui qui l'emploie, et qu'en considérant les choses simplement au point de vue matériel du succès, toute supercherie est une folie dans le commerce comme partout ailleurs. Elle se souvenait aussi que, forte de sa véracité alors intacte, elle lui avait demandé s'il ne pensait pas qu'acheter au cours le plus bas, pour revendre au cours le plus haut, était une infraction à cette probité exacte qui s'allie si étroitement à l'idée de la vérité; elle avait ajouté le mot « chevaleresque, » que son père avait corrigé en employant le mot « chrétienne, » puis il avait pris en main la discussion, qu'elle avait écoutée, sans plus s'en mêler, avec une espèce de dédain.

Elle n'avait plus le droit, à présent, de se montrer dédaigneuse! Ce n'était plus à elle de faire parade de sentiments chevaleresques! Elle était désormais et pour toujours humiliée, avilie aux yeux de cet homme. Et quand le reverrait-elle? Son cœur bondissait d'appréhension à chaque coup de sonnette, et, quand elle voyait tout tranquille et que ce n'était pas lui, ce même cœur semblai

prêt à défaillir. Évidemment M. Hale attendait la visite de M. Thornton, et s'étonnait de ne pas le voir. L'autre soir, ils avaient agité bien des questions qui n'avaient point été résolues, faute de temps; mais il avait été convenu que le lendemain, s'il était possible, ou sinon à la première soirée libre, M. Thornton viendrait continuer la discussion. M. Hale l'avait donc attendu chaque soir. Il n'avait pas encore repris ses leçons, interrompues lorsque la maladie de sa femme était devenue plus grave, de sorte qu'il se trouvait du loisir, et le grave et récent événement du suicide de Boucher l'avait porté à réfléchir plus que jamais. Il fut agité toute la soirée. A chaque instant, il disait :

« Je comptais bien sur M. Thornton. Je crois que le domestique qui a apporté le livre l'autre soir avait un billet qu'il aura oublié de remettre en même temps? Croyez-vous qu'aujourd'hui il ait envoyé un message?

— Je vais m'en informer, mon père, dit Marguerite, après que deux ou trois fois il fut revenu sur la même idée. Attendez, on sonne! » Et elle se rassit aussitôt et courba attentivement la tête sur son ouvrage.

Elle entendit monter l'escalier, mais il n'y avait qu'une personne, et elle reconnut le pas de Dixon; elle leva la tête en soupirant, essayant de croire qu'elle était contente.

« C'est cet Higgins, monsieur; il veut vous parler, ou à miss Hale, ou peut-être à miss Hale d'abord et à vous ensuite, monsieur; car il est tout drôle.

Faites-le monter, Dixon; il nous verra tous les deux, et il choisira celui auquel il veut parler.

— Très-bien, monsieur; ce n'est pas que j'aie envie d'entendre ce qu'il a à vous dire, au moins; mais si vous aviez vu ses souliers, je suis sûre que vous trouveriez qu'il vaut mieux le recevoir à la cuisine.

— Il les essuiera, je suppose, » dit M. Hale.

Dixon s'en alla d'assez mauvaise humeur, et dit à Higgins de monter. Elle s'adoucit un peu néanmoins lorsqu'elle le vit regarder ses pieds avec hésitation, puis s'asseoir sur la première marche de l'escalier, ôter ses souliers crottés et monter sans dire une parole.

« Serviteur ! dit-il en entrant, lissant ses cheveux avec sa main du mieux qu'il lui était possible. Vous m'excuserez, continua-t-il en s'adressant à Marguerite, si je viens sans souliers; c'est que, voyez-vous, j'ai couru toute la journée, et les rues ne sont pas des plus propres. »

Marguerite mit sur le compte de la fatigue le changement qu'elle remarquait dans les allures de leur protégé, qui paraissait ce soir-là beaucoup plus tranquille que d'habitude ; il était évidemment embarrassé pour expliquer ce qu'il avait à dire.

La sympathie toujours bienveillante de M. Hale vint en aide à la timide hésitation du tisserand.

« On apportera le thé tout à l'heure, et vous en prendrez une tasse avec nous, monsieur Higgins. Vous devez être bien fatigué, si vous avez fait des courses par cette journée pluvieuse. Marguerite, mon enfant, pressez un peu les apprêts du thé. »

Le seul moyen qu'eût Marguerite de presser les apprêts, c'était de s'en charger elle-même, et cela blessa grandement Dixon, qui, commençant à se réveiller de la douleur que lui avait causée la mort de sa maîtresse, était plus irritable et plus susceptible qu'auparavant. Marthe, ainsi que tous ceux qui se trouvaient en contact avec Marguerite, sans même en excepter Dixon dans ses bons moments, était fière et heureuse de faire quelque chose pour elle, et sa promptitude à exécuter les ordres de sa jeune maîtresse, et la patience avec laquelle Marguerite supporta l'humeur de Dixon, rendirent bientôt cette dernière honteuse de sa boutade.

« C'est vrai aussi; monsieur et vous, vous faites toujours monter les gens du commun, depuis que nous sommes à Milton, je n'y comprends plus rien! A Helstone, ce monde-là n'allait pas plus haut que la cuisine, et j'en ai vu plus d'un qui se trouvait honoré d'y être. »

Il semblait sans doute plus facile à Higgins de s'ouvrir à une seule personne qu'à deux; car aussitôt que Marguerite fut sortie, il alla à la porte pour s'assurer qu'elle était fermée, puis revenant se placer tout près de M. Hale :

« Monsieur, dit-il, vous ne devineriez jamais pourquoi j'ai couru toute la journée, surtout si vous vous rappelez ce que je vous ai dit hier. Eh bien! j'ai été demander de l'ouvrage; oui, vraiment, j'ai fait cela! Je m'étais bien promis d'avance que je répondrais toujours civilement, quand même on me dirait des duretés, et que je me couperais la langue avec les dents plutôt que de parler sans réflexion. Et tout cela, c'est pour cet homme; vous comprenez, ajouta-t-il en faisant claquer son pouce d'une certaine manière.

— Non, vraiment, je ne comprends pas, reprit M. Hale, voyant que Higgins attendait un signe quelconque d'adhésion, et n'ayant aucune idée de ce que pouvait être *cet homme*.

— Celui qui est couché là-bas, dit Higgins en recommençant le même geste; celui qui s'est allé noyer, le pauvre diable! Non, je n'aurais jamais cru qu'il eût assez de cœur et de courage pour rester si résolûment la face dans l'eau jusqu'à la mort!.... Boucher, enfin.

— Oui, je comprends maintenant. Reprenez où vous en étiez; vous disiez que vous ne parleriez pas sans réfléchir.

— Oui, pour lui; c'est-à-dire pas précisément pour lui : car, n'importe où il est maintenant, il ne souffre plus de la faim ni du froid, mais pour sa femme et pour ses marmots.

— Dieu vous bénira ! » dit M. Hale en se levant précipitamment; puis se rasseyant, il dit d'une voix émue : « Que voulez-vous dire ? Expliquez-vous.

— Je vous l'ai dit, fit Higgins, un peu surpris de l'agitation de M. Hale. Je n'aurais jamais demandé de l'ouvrage pour moi; mais il a laissé sa famille à ma charge. Je comptais le conduire à une meilleure fin; mais c'est moi qui l'ai mis sur la route, et je dois en répondre. »

M. Hale saisit la main d'Higgins et la serra avec force, mais sans parler. Higgins était honteux et embarrassé.

« Là, là, monsieur, il n'y a pas un être qui mérite le nom d'homme qui n'en eût fait autant à ma place et mieux sans doute ; car, aussi vrai que je le dis, je n'ai pas pu obtenir un brin d'ouvrage ni seulement l'espoir d'en avoir. J'ai pourtant bien prié Hamper. J'aurais fait tout ce qu'il aurait voulu, excepté cette promesse, par exemple, que je ne signerai jamais. Il n'aurait jamais eu un si bon ouvrier dans sa fabrique. Eh bien ! il n'a pas voulu de moi ni les autres non plus. Je suis pour eux comme une bête noire. Les marmots peuvent mourir de faim sans que je vienne à leur secours, à moins que vous ne m'aidiez, monsieur le curé ! »

— Vous aider ! et comment? Ce serait bien volontiers, mais que puis-je faire?

— Miss que voilà (car Marguerite était rentrée dans la chambre et l'écoutait attentivement) m'a dit tout plein de belles choses du Midi et de ce qui s'y fait. Je ne sais pas si c'est bien loin d'ici ; mais j'ai réfléchi que, si je pouvais les mener là où les vivres sont à bon marché, où on donne de bons gages et où tout le monde est d'accord, riches et pauvres, patrons et ouvriers, maîtres et domestiques, vous pourriez peut-être m'y procurer de l'ouvrage. Je n'ai pas quarante-cinq ans et je ne manque pas de force, monsieur.

— Mais quelle sorte d'ouvrage feriez-vous bien? mon brave.

— Dame! m'est avis que je pourrais bêcher un brin.

— Et pour cela, dit Marguerite en s'avançant, pour cela ou pour toute autre chose que vous pourriez faire, Higgins, vous gagneriez neuf schellings par semaine, peut-être dix tout au plus. Les vivres sont à peu près au même prix qu'ici, si ce n'est que vous pourriez avoir un petit jardin.

— Les marmots y travailleraient, dit Higgins. Dans tous les cas, j'ai assez de Milton, et Milton a assez de moi.

— Malgré cela, dit Marguerite, n'allez pas dans le Midi; vous ne pourriez résister au genre de vie qu'on y mène. Il vous faudrait être dehors par tous les temps; vous seriez bientôt perclus de rhumatismes. Un rude travail de corps à votre âge vous épuiserait bientôt.... Puis dans ce pays la nourriture est bien différente de celle à laquelle vous êtes accoutumé.

— Je n'ai jamais été sur ma bouche, dit Nicolas d'un air piqué.

— Mais vous êtes habitué à manger de la viande de boucherie tous les jours, quand vous avez de l'ouvrage, et avec tous ces enfants à nourrir, je vous demande si vos dix schellings vous mèneraient loin. Je dois en conscience vous éclairer et vous faire voir les choses telles qu'elles sont, puisque c'est ce que vous m'avez entendu dire qui vous a mis cette idée dans la tête. Vous vous ennuieriez à mourir là-bas; vous ne savez pas ce que c'est. Une vie monotone comme celle-là vous rongerait comme la rouille. Ceux qui ont vécu dans ces contrées depuis leur enfance sont habitués à ces terrains marécageux. Ils travaillent jour après jour dans des champs remplis d'épaisses vapeurs, sans jamais parler ou lever leur pauvre tête sans cesse courbée vers la terre. Ce rude labeur corporel em-

pêche celui de l'esprit; la monotonie de leur tâche quotidienne tue en eux l'imagination. Ils ne songent pas, après leur pénible journée, à se rassembler pour échanger avec d'autres êtres de leur espèce quelques idées, quelques paroles sur n'importe quel sujet. Non; ils rentrent au logis fatigués comme des bêtes brutes, les pauvres gens, et ne demandent autre chose au monde que la nourriture et le repos. Vous ne pourriez former là aucune de ces amitiés, de ces *camaraderies* qui viennent vous trouver dans une ville aussi librement que l'air que vous respirez. Je ne sais si ces sociétés sont un bien ou un mal; mais ce que je sais, c'est que, de tous les hommes que j'ai vus, vous êtes le moins propre à mener une telle vie au milieu de tels compagnons. Ce qui fait leur paix et leur tranquillité vous serait un perpétuel sujet de tourment. N'y pensez plus Nicolas, je vous en conjure! D'ailleurs, vous ne pourriez jamais payer les frais du voyage pour la mère et les enfants. C'est ce qui me rassure un peu.

— J'y ai pensé. Nous demeurerions tous ensemble, et le mobilier d'un seul ménage nous suffirait. Celui de l'autre payerait la dépense du déplacement. Et les gens de ce pays-là, il faut pourtant bien qu'ils fassent vivre leur famille : il y en a sans doute aussi qui ont six ou sept marmots à nourrir. Dieu leur vienne en aide! s'écria-t-il, mieux convaincu par ses propres réflexions que par tout ce qu'avait dit Marguerite, et renonçant soudain à l'idée récemment éclose dans son cerveau épuisé par la fatigue et les anxiétés de la journée. Dieu leur vienne en aide! Le Nord et le Midi ont tous deux leurs tourments. Si l'ouvrage est sûr et certain là-bas, on ne les paye pas assez pour empêcher les pauvres diables de mourir de faim; tandis qu'ici nous avons pendant un mois plus d'argent qu'il ne nous en faut, et puis pas un liard le mois d'ensuite. Pour sûr, le monde est dans une confusion qui me passe, et je défie âme qui vive d'y rien comprendre. Il a

bon besoin d'être remis en ordre, et qui l'y remettra, si c'est comme le disent aucuns, et s'il n'y a pas autre chose que ce que nous voyons? »

M. Hale était très-occupé à faire et à couper des tartines de pain et de beurre. Marguerite n'en fut pas fâchée, car elle vit qu'il valait mieux pour Higgins être laissé à lui-même que si son père commençait à vouloir combattre ses raisonnements; si doucement qu'il s'y prît, Higgins se croirait obligé à les soutenir. Elle causa avec son père sur des sujets indifférents, tandis que le pauvre tisserand, sans savoir seulement s'il mangeait, faisait un repas substantiel. Lorsqu'il eut fini, il recula sa chaise de la table et essaya de se mêler à la conversation, mais en vain; il retomba dans ses réflexions. Soudain Marguerite, à qui cette pensée était déjà venue, mais qui n'avait pu jusqu'ici parvenir à la formuler, lui dit :

« Higgins, avez-vous été demander de l'ouvrage à Marlborough-Mills?

— Chez Thornton? Oui, j'y suis allé.

— Et qu'a-t-il dit?

— Ce n'est pas un compagnon de mon espèce qu'on laisse parvenir jusqu'au chef : le contre-maître m'a envoyé à tous les diables.

— Je voudrais que vous eussiez vu M. Thornton, dit M. Hale; il aurait pu ne pas vous donner d'ouvrage, mais à coup sûr il n'aurait pas employé un tel langage.

— Quant au langage, j'y suis fait, et ce n'est pas cela qui me tracasse. Moi-même, quand je ne suis pas de bonne humeur, je ne mets pas de mitaines pour parler aux gens. Ce qui m'a donné du tintouin, c'est que là, comme partout ailleurs, il n'y avait pas d'ouvrage pour moi.

— C'est égal, j'aimerais mieux que vous eussiez parlé à M. Thornton lui-même, reprit Marguerite. Auriez-vous le courage d'y retourner? Je sens que c'est vous deman-

der beaucoup; mais enfin, voulez-vous y retourner demain et tâcher de le voir? Cela me ferait tant de plaisir!

— J'ai bien peur que cela ne serve à rien, dit M. Hale à voix basse; il vaudrait mieux que je lui parlasse moi-même. »

Marguerite regardait toujours Higgins et attendait sa réponse. Il était bien difficile de résister à l'influence de ces yeux si doux et si beaux. Nicolas poussa un grand soupir.

« Si c'était pour moi, je n'en ferais rien, car c'est une fameuse humiliation, et je jeûnerais longtemps avant d'en venir là. J'aimerais mieux lui donner un bon coup de poing que d'aller lui quêter de l'ouvrage; j'aimerais mieux être fustigé. Mais vous n'êtes pas une fille ordinaire, et (pardon si je vous compare aux autres) vous savez vous y prendre mieux que personne pour persuader votre monde. Ainsi, tout en faisant la grimace, j'irai demain pour vous complaire. Mais ne croyez pas qu'il m'emploiera; cet homme-là se laisserait brûler sur un bûcher plutôt que de céder. Je le ferai pour vous, miss Hale, et c'est la première fois de ma vie que je me laisse conduire par une femme. Ni ma pauvre défunte ni Bess n'ont jamais pu se vanter de cela.

— Je vous en ai d'autant plus d'obligation, dit Marguerite en souriant, quoique pourtant je ne vous croie pas; je suis sûr que vous vous êtes laissé influencer par votre femme et votre fille, tout comme les autres.

— Quant à M. Thornton, dit M. Hale, je vous donnerai pour lui un mot de recommandation qui, j'en suis sûr, vous fera écouter favorablement.

— Je vous remercie de tout mon cœur, monsieur, mais j'aime autant me présenter sans recommandation. Je ne puis digérer l'idée de faire demander une grâce par quelqu'un qui ne sait pas le fort et le faible de la querelle. Vouloir se mettre entre le maître et l'ouvrier, c'est comme

se mêler des querelles d'un mari et d'une femme; c'est mettre le doigt entre l'arbre et l'écorce, et cela fait souvent plus de mal que de bien. Demain j'irai monter la garde à la porte; j'y serai à six heures du matin, et j'y resterai jusqu'à ce que je le voie. Mais j'aimerais autant balayer les rues, si les mendiants n'avaient pas cet ouvrage à eux seuls. N'ayez aucun espoir, miss : autant vaudrait espérer tirer du lait d'une pierre à feu. Bien des remercîments tout de même, et bonne nuit!

— Vous trouverez vos souliers près du feu de la cuisine ; je les ai mis là pour qu'ils sèchent. »

Il se retourna et la regarda fixement, puis il passa sa main osseuse sur ses yeux et sortit.

« Que cet homme est fier! dit M. Hale, un peu blessé de la façon dont Higgins avait refusé son intervention auprès de M. Thornton.

— Oui, dit Marguerite; mais, avec sa fierté, quelle étoffe il y a en lui!

— Il est curieux de voir combien il respecte évidemment dans M. Thornton la partie de son caractère qui ressemble au sien propre.

— Il y a du granit dans tous ces gens du Nord; ne trouvez-vous pas, papa?

— Il n'y en avait pas dans ce pauvre Boucher, ni dans sa femme non plus.

— Je croirais, d'après leur accent, qu'ils sont de souche irlandaise. Je voudrais bien savoir s'il réussira demain. Si seulement M. Thornton et lui s'expliquaient tranquillement, si Higgins oubliait que M. Thornton est un maître, et qu'il lui parlât comme à nous, et si M. Thornton avait assez de patience pour l'écouter avec son cœur d'homme, non avec ses oreilles de chef de fabrique!

— Vous commencez enfin à rendre justice à M. Thornton, Marguerite, » lui dit son père en lui pinçant légèrement l'oreille.

Marguerite voulut répondre, mais la voix s'arrêta dans son gosier.

« Oh! pensa-t-elle, que ne suis-je un homme! j'irais le trouver, je le forcerais à me dire tout le mal qu'il pense de moi, et je lui dirais franchement à mon tour que je sais bien que je le mérite. Il est dur de perdre un ami, juste au moment où on commence à l'apprécier. Comme il a été bon pour ma pauvre mère! Rien que pour sa mémoire je voudrais qu'il vînt; je verrais au moins alors jusqu'à quel point il me méprise. »



CHAPITRE XXXVIII.

Comment on accomplit ses promesses.

Le mensonge de Marguerite n'était pas la seule cause du changement qui s'était opéré à son égard dans l'esprit de M. Thornton; une autre raison, que la jeune fille était loin de soupçonner, venait aggraver aux yeux de celui-ci la faute dont elle s'était rendue coupable. Dans l'opinion du chef de fabrique, ce manque de véracité avait un rapport immédiat à un autre admirateur. Il ne pouvait oublier ces regards pleins d'affection échangés entre elle et ce jeune homme, cette attitude familière, confiante, caressante même. Cette idée l'obsédait sans cesse; elle était perpétuellement comme un tableau devant ses yeux, où qu'il allât et quoi qu'il fit. Pour ajouter à ses tourments, il se représentait encore (et ses dents se serraient en y pensant) l'heure (celle d'un crépuscule avancé), le lieu, si éloigné de sa demeure et comparativement désert. Sa meilleure nature s'était dit d'abord que ces dernières circonstances pouvaient être accidentelles, innocentes, justifiables, car le droit qu'elle avait d'aimer quelqu'un et d'en être aimée une fois admis (et pouvait-il le lui refuser? ses paroles, lorsqu'elle avait repoussé l'offre qu'il lui avait faite de son cœur, n'avaient-elles pas été sévèrement explicites?), elle aurait pu facilement se laisser aller à une promenade plus longue qu'elle ne l'avait prévu, et par conséquent se trouver dehors à une heure plus avancée. Mais ce mensonge qui trahissait la conscience de quelque chose de mal et qu'elle voulait cacher, contrairement à sa

nature franche et loyale! Il lui rendait cette justice, bien que c'eût été un soulagement pour lui de la croire complétement indigne de son estime. Ce qui faisait son tourment, c'est qu'il l'aimait passionnément et qu'il la trouvait encore, même avec ses défauts, supérieure à toutes les autres femmes et plus charmante qu'aucune d'elles. Et cependant il la croyait attachée à un autre homme, entraînée par son affection pour lui jusqu'à faire violence à sa nature véridique. Ce mensonge même dont elle avait souillé ses lèvres prouvait combien elle en aimait aveuglément un autre.... ce jeune homme brun, svelte, élégant, tandis que lui était lourd et ne possédait aucun de ces avantages. Il se montait lui-même au diapason d'une jalousie forcenée; il pensait encore à ce regard, à cette attitude; il aurait donné sa vie en échange d'un coup d'œil si doux, d'un geste si caressant! Comme il se trouvait insensé d'avoir attaché quelque prix à ce mouvement de pure compassion qui l'avait portée à le protéger contre la populace, depuis qu'il avait vu avec quel charme séducteur elle regardait l'homme qu'elle aimait réellement! Il se rappelait mot à mot les paroles blessantes qu'elle lui avait dites : « Qu'il n'y avait pas un homme dans toute cette foule pour qui elle n'en eût fait plus volontiers autant. » Il avait eu sa part, comme tous les autres, du sentiment d'humanité qui lui faisait redouter l'effusion du sang. Mais lui, cet homme, cet amant inconnu, ne partageait avec personne. A lui ses regards, ses paroles, la douce pression de sa main; pour lui seul elle dissimulait, elle mentait pour lui seul!

M. Thornton sentait que de sa vie il n'avait été si irritable que maintenant : à quiconque lui adressait une question il était tenté de faire une courte et brusque réponse, plus semblable à l'aboiement d'un chien qu'à la parole d'un être raisonnable. Il s'était toujours piqué de posséder un grand empire sur lui-même, et cet empire, il résolut

de le reconquérir. Il modifia donc sa conduite quant à la forme, mais au fond de son cœur il resta plus dur et plus sévère encore qu'auparavant. Il était chez lui plus taciturne que jamais, et passait toutes ses soirées en marches et contre-marches qui auraient incommodé sa mère outre mesure, si une autre personne se les fût permises, et qui, même venant de ce fils bien-aimé, ne laissaient pas que de lui être peu agréables.

« Pouvez-vous vous arrêter et vous asseoir un moment, John ? J'aurais bien des choses à vous dire, si vous vouliez suspendre un peu ce mouvement perpétuel. »

Il s'assit aussitôt sur une chaise adossée au mur.

« Je veux vous parler de Betsie : elle dit qu'elle veut nous quitter, que la mort de son fiancé lui a fait tant d'impression qu'elle n'a plus de cœur à l'ouvrage.

— Eh bien ! je suppose que nous trouverons une autre cuisinière.

— Vous parlez bien comme un homme, John. Ce n'est pas seulement pour la cuisine que je la regrette, c'est qu'elle est au fait de toutes les habitudes de la maison ; elle m'a dit quelque chose au sujet de votre amie miss Hale.

— Miss Hale n'est point mon amie. M. Hale est mon ami.

— Tant mieux ; car, si elle était votre amie, ce que dit Betsie aurait pu vous contrarier.

— Qu'est-ce que c'est? reprit-il avec le calme extrême qu'il affectait depuis peu.

— Betsie dit que, le soir où son amoureux, j'oublie son nom, car pour elle c'est toujours *lui*....

— Léonard ?

— Le soir même où Léonard a été vu pour la dernière fois à la station, miss Hale y était se promenant avec un jeune homme qui, à ce que croit Betsie, a tué Léonard en le frappant ou en le poussant.

— On n'a pas tué Léonard en le frappant ni en le poussant.

— Comment le savez-vous?

— Parce que j'ai catégoriquement posé la question au chirurgien de l'hospice. Il m'a dit que Léonard avait depuis longtemps une maladie interne causée par des excès de boisson, et que ce fait que son mal s'était gravement empiré pendant qu'il était en état d'ivresse, prouvait qu'on devait attribuer sa mort à l'intempérance plutôt qu'à sa chute.

— Sa chute! quelle chute?

— La chute que lui a fait faire celui qui l'a frappé ou poussé.

— On l'a donc frappé ou poussé?

— Je le crois.

— Et qui l'a poussé?

— Comme, d'après le témoignage du docteur, il n'y a pas eu d'enquête, je ne puis vous le dire.

— Mais miss Hale était là? »

Point de réponse.

« Avec un jeune homme? »

Point de réponse encore. A la fin il dit :

« Ma mère, je vous répète qu'il n'y a pas eu d'enquête; d'enquête judiciaire, je veux dire.

— Betsie dit que Woolmer, un homme qu'elle connaît et qui est dans un magasin d'épiceries à Crampton, est sûr que miss Hale était à la station à cette même heure, se promenant le long de la plate-forme avec un jeune homme.

— Je ne vois pas en quoi cela nous importe. Miss Hale est libre de faire ce qu'il lui plaît.

— Je suis enchantée de vous entendre parler de la sorte, dit vivement mistress Thornton. Certainement cela nous importe peu, à vous surtout, après ce qui s'est passé! Mais moi, j'ai promis à mistress Hale de ne pas laisser sa fille s'engager dans une mauvaise voie sans lui faire des

remontrances et sans lui donner des conseils. Je ferai certainement connaître à miss Hale mon opinion d'une telle conduite.

— Je ne vois pas qu'elle ait fait aucun mal ce soir-là, dit M. Thornton en se levant; et se rapprochant de sa mère, il se plaça debout devant la cheminée, le visage tourné vers le foyer.

— Vous ne trouveriez pas bon, je pense, que Fanny se promenât, à la nuit close, dans un endroit presque désert, avec un jeune homme : je ne dis rien du goût qui lui a fait choisir pour une semblable promenade le temps où sa mère était encore couchée sur son lit funèbre. Seriez-vous charmé que votre sœur, en pareil cas, eût été remarquée par un garçon épicier?

— D'abord, ma mère, comme il n'y a pas déjà si longtemps que j'étais moi-même commis d'un marchand de draps, cette circonstance d'avoir été remarquée par un garçon épicier ne change nullement à mes yeux la nature de l'action. Ensuite, il y a une immense différence entre miss Hale et Fanny. Il est à croire que la première a eu de puissants motifs qui ont déterminé sa conduite. Fanny n'a jamais eu, que je sache, de puissants motifs de faire quoi que ce soit. Elle a besoin d'être gardée par sa famille, et miss Hale, je pense, peut se garder elle-même.

— Vous nous faites là un joli portrait de votre sœur ! En vérité, John, il me semble pourtant que miss Hale en a fait assez pour vous dessiller les yeux. Par une manœuvre hardie et la démonstration d'un prétendu dévouement à votre égard, elle vous a amené à lui offrir votre main, pour pouvoir ensuite se vanter de son refus auprès de ce même jeune homme, je n'en doute pas, et je vois maintenant parfaitement clair dans sa conduite. Vous pensez, à ce que je suppose, que ce beau cavalier est son amant; vous en convenez, n'est-ce pas? »

Il se retourna vers sa mère; ses traits avaient pris une

expression sévère et ferme. « Oui, ma mère, dit-il, je crois qu'il est son amant. » Ayant dit ces mots, il reprit sa position première, mais il semblait être sous le coup d'une violente douleur physique. Avant que sa mère eût le temps de reprendre la parole, il se retourna de nouveau.

« Oui, ma mère, qui que ce puisse être, il l'aime, et elle l'aime; mais elle peut avoir besoin de l'aide et des conseils d'une femme. Elle peut se trouver dans des difficultés et des tentations dont je n'ai pas connaissance, mais je crains qu'il n'en soit ainsi. Je ne veux pas les connaître; mais vous, qui avez été une bonne et tendre mère pour moi, allez-la trouver, tâchez d'obtenir sa confiance, et dites-lui ce qu'il faut qu'elle fasse. Il se passe quelque chose de fâcheux; quelque affreuse terreur la trouble et la torture.

— Pour l'amour de Dieu, John! lui dit sa mère, alors vraiment alarmée et choquée, que voulez-vous dire? Que voulez-vous dire? Que savez-vous? »

Il ne répondit point.

« John! j'aurai de terribles soupçons si vous ne vous expliquez pas. Vous n'avez pas le droit de dire ce que vous venez d'articuler contre elle.

— Non, pas contre elle, ma mère; je n'ai rien pu dire contre elle.

— Eh bien! vous n'avez pas le droit de parler ainsi, à moins d'en dire davantage. Ce sont ces demi-mots qui ruinent la réputation d'une femme.

— Sa réputation! Ma mère! vous n'oseriez. » Et il regardait mistress Thornton en face avec des yeux flamboyants. Mais bientôt, recouvrant sa dignité et le calme qu'il avait résolu de conserver, il reprit : « Je ne dirai pas autre chose que ceci, qui n'est ni plus ni moins que la simple vérité; et vous me croirez, j'en suis sûr. J'ai de fortes raisons de soupçonner que miss Hale se trouve en-

gagée dans quelque embarras, relativement à un attachement qui en lui-même, et d'après la connaissance que j'ai de son caractère, est parfaitement innocent et légitime. Je refuse de dire quelles sont ces raisons. Mais que je n'entende jamais prononcer à personne un mot qui puisse lui faire tort, ni jeter sur elle le moindre soupçon injurieux. Elle a maintenant besoin des conseils d'une amie bonne et bienveillante, et vous avez promis à mistress Hale d'être tout cela pour elle.

— Non, dit mistress Thornton, je n'ai promis ni douceur ni bienveillance, car je sentais déjà alors qu'il me serait impossible d'employer l'une ou l'autre vis-à-vis d'une personne du caractère de miss Hale. J'ai promis des avertissements, des conseils tels que j'en donnerais à ma propre fille. Je lui parlerai comme je parlerais à Fanny, si elle s'en allait courir les champs le soir, avec un jeune homme. Je lui parlerai selon les circonstances que je connais, sans me laisser influencer en aucune manière, par les « fortes raisons » dont vous parlez et que vous ne voulez pas me confier. J'aurai alors rempli ma promesse et fait mon devoir.

— Elle n'endurera jamais cela ! dit-il avec violence.

— Il faudra bien qu'elle l'endure, car je parlerai au nom de sa mère.

— Eh bien ! dit-il en se retirant, ne me dites plus rien là-dessus ; je ne saurais en supporter la pensée. Il vaut mieux dans tous les cas que vous lui parliez, n'importe de quelle façon, que de ne pas lui parler du tout.... Oh ! ce regard d'amour, murmura-t-il entre ses dents, lorsqu'il se fût enfermé dans sa chambre. Et ce maudit mensonge, qui montre qu'il y a au fond de tout cela quelque honteux mystère, quand je croyais qu'elle vivait dans une atmosphère de lumière et de vérité ! O Marguerite ! Marguerite ! O ma mère, quelle torture vous m'avez fait endurer ! Marguerite, si vous aviez pu m'aimer ! Je ne suis qu'un sau-

vage rude et grossier; mais jamais je ne vous aurais exposée à faire un mensonge pour moi! »

Plus mistress Thornton réfléchissait sur ce que son fils avait dit en lui demandant de juger Marguerite avec indulgence, plus elle se sentait hostile à l'égard de celle-ci. Elle prenait un cruel plaisir à l'idée de lui « dire sa façon de penser, » sous le prétexte de remplir un devoir sacré. Elle jouissait en pensant qu'elle saurait bien se préserver de ce « charme magique » que Marguerite savait jeter sur tous ceux qui l'approchaient. Elle souriait avec dédain au portrait qu'intérieurement elle se faisait de sa victime. Ses cheveux d'un noir de jais, sa peau fine et blanche, ses yeux de gazelle si limpides et si doux, ne la sauveraient pas des justes et sévères reproches de mistress Thornton, et ne lui épargneraient pas un mot de l'exhortation qu'elle passa la moitié de la nuit à préparer.

« Miss Hale y est-elle? »

Elle savait bien qu'elle y était, car elle l'avait vue à sa fenêtre, et elle était déjà dans le petit vestibule avant que Marthe eût répondu à sa question.

Marguerite était seule; elle écrivait à Edith, et lui donnait les tristes détails des derniers jours de sa mère. C'était une douloureuse tâche, et, lorsque l'on annonça mistress Thornton, elle essuya à la hâte les larmes qui tremblaient sous ses paupières.

L'accueil de la jeune fille fut si poli, ses manières étaient si suaves et si distinguées, que mistress Thornton se sentit un peu embarrassée, et qu'il lui devint impossible de prononcer ce discours si facile à débiter quand personne n'était là pour l'entendre. La voix douce et pleine de Marguerite était plus douce encore que d'habitude, et ses façons plus gracieuses, parce que, au fond du cœur, elle savait beaucoup de gré à mistress Thornton de sa visite. Elle prit donc à tâche de ne lui dire que des choses obligeantes. Elle fit l'éloge de Marthe, la domestique que

mistress Thornton leur avait procurée. Elle avait demandé à Edith ce charmant petit air grec, dont elle avait parlé à mistress Thornton. Mistress Thornton était évidemment déconcertée; sa longue lame de damas si bien effilée ne trouvait à couper que des feuilles de rose. Elle se taisait et tâchait de se mettre à la hauteur de ce qu'elle croyait son devoir. A la fin, un soupçon en dehors de toute raison comme de toute vérité la détermina à dire ce qu'elle avait résolu. L'idée lui vint que cette charmante douceur, ces manières engageantes, Marguerite les employait dans le but de regagner les bonnes grâces de M. Thornton en se montrant aimable envers sa mère; qu'un événement quelconque avait fait échouer ses autres projets, et qu'il entrait maintenant dans ses vues de reconquérir l'amant qu'elle avait rejeté. Pauvre Marguerite! Il y avait peut-être cela de vrai dans ce soupçon, que mistress Thornton était la mère d'un homme à l'estime duquel et à l'amitié duquel elle tenait beaucoup; cette estime, elle craignait de l'avoir perdue, et cette pensée ajoutait, sans qu'elle le sût elle-même, à son désir naturel de se montrer bienveillante et polie pour celle qui venait la visiter.

Mistress Thornton s'était levée pour partir, et cependant elle semblait avoir quelque chose à dire; elle toussa pour s'éclaircir la voix et commença :

« Miss Hale, j'ai à remplir un devoir pénible. J'ai promis à votre mère que, selon mon pauvre jugement, je ne vous laisserais pas faire une action qui me paraîtrait légère, ou.... (et ici elle adoucit un peu sa voix) ou indiscrète, sans vous avertir et sans vous offrir mes conseils, que vous les acceptiez ou non. »

Marguerite était debout devant elle ; elle rougit comme une criminelle, ses prunelles se dilataient en regardant mistress Thornton. Elle se figurait que cette dernière faisait allusion au mensonge qui troublait si fort sa con-

science, que M. Thornton lui avait envoyé sa mère pour lui faire voir le danger auquel elle s'était exposée. Et, quoiqu'elle regrettât au fond du cœur qu'il n'eût pas préféré venir lui-même lui reprocher sa faute, recevoir l'aveu de son repentir, elle était trop humiliée à ses propres yeux pour ne pas prendre avec douceur et patience toutes les observations de mistress Thornton à ce sujet.

Celle-ci continua :

« D'abord, lorsque j'ai appris de la bouche d'une de mes domestiques qu'on vous avait vue vous promener avec un jeune homme, si tard et dans un endroit aussi éloigné de votre demeure qu'est la station d'Outwood, je n'y pouvais croire. Malheureusement mon fils est venu confirmer ce rapport. Cette démarche, vous me permettrez de le dire, était au moins indiscrète ; plus d'une jeune fille s'est perdue de réputation.... »

Les yeux de Marguerite lancèrent des éclairs. C'était là une idée tout à fait neuve pour elle ; c'était par trop blessant ! Passe encore si mistress Thornton lui eût reproché son mensonge : elle aurait avoué sa faute, elle aurait reconnu ses torts. Mais vouloir se mêler de sa conduite, venir lui parler de sa réputation ! elle, mistress Thornton, une étrangère ! C'était le comble de l'impertinence. Elle ne lui répondrait pas. Non, pas un mot !

Mistress Thornton vit l'attitude hostile de Marguerite, qui ne fit que l'affermir elle-même dans ses dispositions belliqueuses.

« Par respect pour la mémoire de votre mère, j'ai cru devoir vous prémunir contre le retour de pareilles inconvenances, qui vous feraient tort dans l'opinion du monde, quand même elles ne vous entraîneraient pas au mal.

— Par respect pour la mémoire de ma mère, madame, dit Marguerite d'une voix pleine de larmes, je suppor-

terais bien des choses; mais il en est que je ne dois pas supporter. Elle n'a jamais voulu, j'en suis sûre, que je fusse exposée aux insultes de qui que ce soit.

— Aux insultes, mademoiselle !

— Oui, madame, continua miss Hale d'un ton plus ferme, c'est une insulte. Que savez-vous de moi qui ait pu vous faire soupçonner.... Oh ! dit-elle, cédant enfin à la douleur qui l'oppressait et cachant son visage dans ses mains, je comprends maintenant, M. Thornton vous a dit....

— Non, miss Hale, dit mistress Thornton, son amour de la vérité lui faisant arrêter sur les lèvres de Marguerite l'aveu que celle-ci semblait prête à lui faire, bien que sa curiosité lui fît éprouver une certaine démangeaison de l'entendre. Non, M. Thornton ne m'a rien dit. Vous ne connaissez pas mon fils; vous n'êtes pas digne de le connaître. Voici ce qu'il m'a dit. Écoutez, jeune fille, et comprenez, si vous pouvez, quel est l'homme dont vous avez rejeté l'amour. Ce manufacturier de Milton, au cœur grand et généreux, quoique vous l'ayez méprisé, m'a dit hier au soir : « Allez la trouver, ma mère ; j'ai de puissants motifs de penser qu'elle est dans quelque perplexité relativement à un attachement quelconque, et qu'elle a besoin des conseils d'une femme. » Voilà ses propres paroles, autant que je me les rappelle. Outre cela, outre l'aveu qu'en effet vous étiez à la station d'Outwood dans la soirée du vingt-six, il n'a pas prononcé un seul mot contre vous ; s'il a eu connaissance de ce qui vous fait à présent pleurer si fort, il le garde pour lui. »

Le visage de Marguerite était toujours caché dans ses mains, et les larmes coulaient à travers ses doigts entr'ouverts. Mistress Thornton s'attendrit un peu.

« Allons, miss Hale, je conviens qu'il peut y avoir des circonstances qui, si elles étaient expliquées, atténueraient l'inconvenance apparente de votre conduite. »

Marguerite ne répondait pas. Elle réfléchissait à ce qu'elle allait dire. Elle désirait rester en bons termes avec mistress Thornton, et cependant il était impossible qu'elle lui expliquât les faits. La vieille dame s'impatientait.

« Il me sera pénible de rompre avec vous, continua-t-elle : mais dans l'intérêt de Fanny.... comme je le disais à mon fils, si Fanny avait agi de la sorte, nous le trouverions fort mauvais ; et je craindrais, à cause de sa jeunesse, qu'elle se laissât entraîner à....

— Je ne puis vous donner aucune explication, madame, dit Marguerite à voix basse. J'ai eu des torts en effet, mais non ceux que vous me supposez. J'espère que M. Thornton me juge avec plus d'indulgence que vous.... » Et ici elle dut faire des efforts inouïs pour empêcher les larmes d'éteindre complétement sa voix.... « Mais je veux penser, madame, que vos intentions sont bonnes.

— Merci, dit mistress Thornton en se redressant. Je ne croyais pas que mes intentions pussent être mises en doute. C'est la dernière fois que je vous importunerai de mes conseils ; j'hésitais à consentir à ce que votre mère m'avait demandé ; je n'approuvais pas les sentiments de mon fils à votre égard, même quand je ne faisais que les soupçonner ; je ne vous trouvais pas digne de lui. Mais quand, le jour de l'émeute, vous vous êtes compromise au point de vous exposer aux commentaires des domestiques et des ouvriers, j'ai senti que je ne devais plus m'opposer davantage à la démarche qu'il a faite auprès de vous ; démarche, par parenthèse, qu'il avait toujours nié vouloir faire avant les événements en question. »

Marguerite tressaillit douloureusement et laissa échapper une espèce de sifflement pénible que mistress Thornton, du reste, ne sembla pas remarquer.

« Il alla vous trouver ; vous aviez apparemment changé d'avis. Je disais hier à mon fils qu'il était possible que

dans l'intervalle, si court qu'il fût, vous eussiez appris relativement à ce pauvre admirateur quelque chose qui avait modifié vos plans.

— Quelle idée avez-vous donc de moi, madame? fit Marguerite en rejetant sa tête en arrière d'un geste plein de noblesse et de fierté, qui donna à son cou de neige la courbure et l'ondulation gracieuses de celui du cygne. N'en dites pas davantage, mistress Thornton. Je refuse de prononcer un seul mot pour me justifier. Vous me permettrez de vous quitter. »

Et elle sortit du salon avec la démarche majestueuse d'une reine offensée. Mistress Thornton avait assez d'esprit pour sentir tout le ridicule de sa situation; il ne lui restait plus qu'à se retirer. Elle ne fut pas néanmoins blessée du procédé de Marguerite, car elle avait atteint son but, et la jeune fille avait pris à cœur ses remontrances tout autant qu'elle l'avait espéré. L'indignation de notre héroïne l'adoucit au contraire plus que ne l'eussent fait la réserve ou le silence, car elle montrait tout l'effet produit par mistress Thornton.

« Ah! la belle enfant, se dit-elle, vous avez du caractère, et, si John vous avait épousée, il aurait dû vous serrer la bride de près pour vous maintenir à votre place. Quoi qu'il en soit, je ne me figure pas que vous soyez prête à recommencer de sitôt vos promenades nocturnes avec votre amoureux; vous avez trop d'orgueil pour cela. J'aime à voir une jeune fille prendre la mouche à l'idée qu'on peut jaser d'elle. Cela fait voir qu'elle n'est naturellement ni effrontée, ni légère; quant à celle-ci, elle peut être effrontée, mais ne sera jamais légrèe : c'est une justice à lui rendre. Pour Fanny, c'est autre chose; elle pourrait être légère, mais non effrontée; elle n'en aurait pas le courage, la pauvre enfant! »

M. Thornton n'était pas, à beaucoup près, aussi satisfait de sa matinée que sa mère; elle au moins en était

venue à ses fins. L'industriel avait employé ce temps à se rendre un compte exact de la situation de ses affaires, à calculer le tort que lui avait fait la grève récente. Il avait employé un capital considérable à la construction d'une machine neuve fort coûteuse; il avait fait d'importants achats de matière première pour la confection de tissus qui lui avaient été demandés en grande quantité. Cette grève l'avait mis terriblement en retard; même avec le secours de ses ouvriers les plus habiles, il aurait eu de la peine à remplir ses engagements en temps voulu; mais, dans la circonstance actuelle, l'inexpérience de ses travailleurs irlandais, qui avaient besoin d'un apprentissage, était une pierre d'achoppement quotidienne, dans un temps surtout où la fabrication aurait dû redoubler d'activité.

Le moment n'était pas favorable au succès de la demande d'Higgins; mais il avait promis à Marguerite de la faire, coûte que coûte, et, quoique chaque instant de retard ajoutât à sa répugnance, à sa mauvaise humeur, il restait là appuyé contre le mur extérieur de la fabrique pendant de longues heures, se tenant tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre. A la fin, la porte s'ouvrit brusquement et livra passage à M. Thornton.

« J'aurais besoin de vous parler, monsieur.

— Je ne puis m'arrêter, mon brave homme; je suis déjà en retard.

— Eh bien! monsieur, j'attendrai votre retour. »

M. Thornton avait déjà descendu la moitié de la rue Higgins soupira, mais cela ne servait à rien. L'aborder dans la rue était la seule chance qu'il eût de parler au « patron; » s'il avait sonné à la loge du portier, ou même s'il eût pénétré jusque dans la maison, on l'aurait renvoyé au contre-maître : aussi il se remit en sentinelle le long du mur, ne disant mot et faisant seulement un signe amical au petit nombre d'ouvriers qui le reconnaissaient

et qui lui parlèrent en sortant de la fabrique à l'heure du dîner, et fronçant le sourcil à la vue des knobsticks irlandais, importation d'une nouvelle espèce. Enfin, M. Thornton revint.

« Quoi! vous êtes encore là?

— Oui, monsieur; il faut que je vous parle.

— Entrez, alors. Attendez : nous allons traverser la cour; les ouvriers ne sont pas encore rentrés, et nous serons seuls. Ces braves gens sont allés dîner, » dit-il en fermant la porte du concierge.

Il s'arrêta un moment pour parler au contre-maître. Celui-ci lui dit à voix basse :

« Vous savez sans doute, monsieur, que cet homme est Higgins, un des chefs de l'Union: c'est lui qui a fait ce fameux discours à Hurstfield.

— Non, je n'en savais rien, dit M. Thornton en jetant un coup d'œil perçant sur notre ami Higgins, dont le nom lui était connu comme celui d'un esprit turbulent. Allons, dit-il, et son accent était plus rude que tout à l'heure. Ce sont ces hommes, pensait-il, qui sont un fléau pour le commerce et pour la ville même qu'ils habitent; des démagogues qui veulent se donner de l'influence et qui n'y réussissent qu'aux dépens des autres.... Eh bien! monsieur, que me voulez-vous? demanda M. Thornton, se retournant et regardant Nicolas en face, lorsqu'ils eurent atteint le bureau de la fabrique.

— Je me nomme Higgins.

— Je le sais, interrompit M. Thornton. Que me voulez-vous, monsieur Higgins? c'est tout ce que je vous demande.

— Je manque d'ouvrage.

— D'ouvrage! Vous êtes un joli garçon, vraiment, de venir me demander de l'ouvrage! Vous ne manquez pas d'audace, c'est clair.

— J'ai des ennemis et des envieux tout comme mes

supérieurs; mais je n'ai jamais entendu dire qu'aucun d'eux m'ait trouvé trop timide, » dit Higgins, plus révolté des manières de M. Thornton que de ses paroles.

Celui-ci vit sur la table une lettre à son adresse; il la prit, la lut, puis, lorsqu'il eut fini, il leva les yeux et dit:

« Qu'attendez-vous maintenant?

— Une réponse à ma demande.

— Je vous l'ai donnée tout à l'heure; il est inutile de perdre davantage votre temps ici.

— Vous avez dit tout à l'heure, monsieur, que j'avais de l'audace; mais on m'a toujours appris qu'il est de la civilité de répondre oui ou non quand on vous fait une question polie. Je vous serais bien obligé si vous vouliez me donner de l'ouvrage. Hamper vous dira que je suis un bon ouvrier.

— Je crois que vous ferez mieux de ne pas m'envoyer aux renseignements chez Hamper, mon brave; j'en pourrais entendre là plus qu'il ne vous conviendrait.

— J'en courrai le risque. Le pis qu'ils pourraient dire de moi, c'est que j'ai agi selon ma conscience, même à mon détriment.

— Retournez-y alors, et voyez s'ils vous emploieront. Quant à moi, j'ai renvoyé plus de cent de mes plus habiles ouvriers qui n'avaient commis d'autre faute que de suivre vos traces et celles de vos pareils; et vous croyez que je vais vous prendre? Autant vaudrait lancer un brandon enflammé dans le magasin au coton. »

Higgins allait se retirer; mais le souvenir de Boucher le fit revenir sur ses pas et lui fit faire la plus grande concession qu'il pût imaginer.

« Je vous promets, monsieur, de ne jamais dire un mot qui puisse vous faire tort, pourvu que vous agissiez loyalement envers moi; je ferai plus : je vous promets que si je vous vois mal agir, je vous en parlerai d'abord en particulier et vous donnerai un bon avertissement.

Après cela, si nos opinions ne s'accordent pas, vous pourrez me renvoyer du jour au lendemain.

— Sur ma parole, vous n'avez pas une mince idée de vous-même! Hamper a beaucoup perdu en ne vous gardant pas. Comment se fait-il qu'il vous ait laissé aller, vous et votre sagesse?

— Parce que nous n'étions pas contents l'un de l'autre. Je n'ai pas voulu prendre l'engagement qu'ils exigeaient, et ils n'ont pas voulu de moi, de sorte que je suis libre d'aller travailler ailleurs, et, comme je l'ai dit tout à l'heure, quoique ce ne soit pas à moi de le dire, je suis bon ouvrier, monsieur, et pas maladroit, et exact, surtout quand je puis m'empêcher d'aller boire, et cela je le ferai maintenant, si je ne l'ai pas fait jusqu'ici.

— Oui, pour amasser de l'argent en prévision d'une autre grève, n'est-ce pas?

— Non; je ne demanderais pas mieux que de pouvoir le faire, mais j'ai à nourrir la veuve et les marmots d'un homme qui est devenu fou par la faute de vos knobsticks; qui a été remplacé à son métier par un *Paddy*[1] incapable de distinguer la chaîne de la trame.

— Eh bien! vous ferez mieux de chercher une autre besogne, si vous avez réellement cette bonne intention. Je ne vous conseille pas de rester à Milton; vous y êtes trop bien connu.

— Si nous étions dans l'été, reprit Higgins, j'irais reprendre l'ouvrage du Paddy, et je me ferais journalier; je travaillerais à la terre, au foin, et jamais je ne reverrais Milton. Mais d'ici à l'été, il y a loin, et les enfants jeûnent!

— Vous feriez un joli laboureur! Comment! mais vous ne pourriez pas bêcher en un jour ce qu'un Irlandais bêcherait en une demi-journée!

1. Nom très-commun en Irlande, et qui signifie ici un Irlandais.

— Le patron ne me payerait qu'une demi-journée pour douze heures, si je ne faisais qu'un demi-jour de travail; connaîtriez-vous un endroit où on pourrait m'essayer, loin des fabriques, puisque je suis un si grand boute-feu? Je prendrais ce qu'on me donnerait; j'ai besoin de travailler pour nourrir ces enfants.

— Vous ne voyez donc pas ce qui arriverait? Vous seriez un knobstick, dans ce cas; vous accepteriez un salaire moindre que les gages ordinaires, et tout cela pour les enfants d'un autre. Songez donc à toutes les injures que vous diriez à celui qui prendrait ce qu'on lui offre pour nourrir ses propres enfants! Mais, vous et votre Union, vous tomberiez sur lui à bras raccourcis! Non, non! quand ce ne serait qu'à cause de la manière donc jusqu'à présent vous avez traité les pauvres knobsticks, je répondrais : Non! à votre demande. Je ne vous donnerai pas d'ouvrage. Je ne dirai pas que je n'ajoute pas foi au prétexte que vous prenez pour venir m'en demander. Je ne veux pas m'en occuper. Peut-être dites-vous la vérité, peut-être venez-vous me conter un mensonge. C'est, dans tous les cas, une histoire fort invraisemblable. Laissez-moi passer. Je ne vous donnerai pas d'ouvrage. C'est là ma réponse.

— J'entends, monsieur; je ne serais pas venu vous ennuyer si je n'y avais pas été poussé par une personne qui croyait qu'il y avait un endroit pas trop dur dans votre cœur. Elle se trompait, et moi j'ai fait un pas de clerc. Ce n'est pas la première fois qu'une femme fait faire fausse route à un homme.

— Dites-lui de se mêler de ses affaires une autre fois, au lieu de vous faire perdre votre temps et à moi aussi. Je crois vraiment que les femmes sont au fond de toutes les plaies de ce bas monde. Décampez!

— Je vous suis bien obligé de toutes vos bontés, monsieur, et surtout de votre manière civile de me dire adieu.»

M. Thornton ne daigna pas répondre; mais, regardant à la fenêtre une minute après, il fut frappé de la maigreur et de l'attitude courbée de cet homme qui traversait la cour; sa démarche lourde et cassée faisait un étrange contraste avec la résolution déterminée que le pauvre diable avait mise à lui parler; il se rendit à la loge du concierge.

« Combien de temps cet Higgins m'a-t-il attendu ?

— Il était en dehors de la grand'porte avant huit heures, monsieur, et je crois qu'il n'en a pas bougé depuis.

— Et il est maintenant ?

— Une heure juste, monsieur.

— Cinq heures ! pensa M. Thornton : c'est long pour un homme qui attend sans avoir autre chose à faire que d'espérer d'abord et de craindre ensuite ! »



CHAPITRE XXXIX.

Réconciliation.

Marguerite, après avoir quitté mistress Thornton, s'était enfermée dans sa chambre. Elle commença à marcher à grands pas, selon son habitude lorsqu'elle était agitée; mais, réfléchissant soudain que, dans cette habitation si légèrement construite, tous les mouvements s'entendaient d'une chambre à l'autre, elle s'assit et resta immobile jusqu'à ce qu'elle eût entendu mistress Thornton sortir de la maison. Elle essaya alors de se rappeler la conversation qui venait d'avoir lieu; elle força sa mémoire de la lui répéter mot à mot; puis elle se leva et dit avec tristesse :

« Dans tous les cas, ses paroles ne m'atteignent pas; elles tombent d'elles-mêmes, et je suis innocente de tous les honteux motifs qu'elle m'attribue. Pourtant, il est dur de penser qu'une femme puisse croire si aisément de pareilles choses d'une autre femme : c'est dur et triste. Elle ne m'accuse pas des torts que j'ai eus réellement; elle ne les soupçonne même pas; il ne les lui a pas révélés. J'aurais dû deviner qu'il ne dirait rien! »

Elle releva la tête, comme si elle s'enorgueillissait d'un trait de délicatesse de la part de M. Thornton. Puis, frappée d'une idée nouvelle, elle joignit les mains et s'écria :

« Lui aussi doit prendre Frédéric pour.... » Elle rougit à la pensée qui traversa son esprit. « Je vois tout maintenant : non-seulement il sait ma faute, mais il croit que

quelqu'un m'aime, et que moi.... oh mon Dieu! mon Dieu! que faire? Mais quoi! ai-je donc souci de lui autrement qu'en ce qui touche l'opinion mauvaise qu'il doit avoir conçue de moi pour n'avoir pas dit la vérité? Je ne sais, mais je suis bien malheureuse! Oh! que cette année qui vient de s'écouler a été désastreuse pour moi! J'ai passé tout d'un coup de l'enfance à la vieillesse. Je n'ai pas eu de jeunesse; toutes les espérances de la femme me sont interdites, car je ne me marierai jamais, et je prévois les soucis et les douleurs comme si j'étais une vieille femme, et avec le même esprit de crainte. Je suis fatiguée de cet appel continuel fait à mon énergie! Je pourrais supporter bien des choses pour mon père, parce que c'est un devoir pieux et sacré; il me semble que j'aurais pú supporter encore les soupçons injustes et impertinents de mistress Thornton; mais il est trop pénible de penser que lui me juge si mal. Qu'est-ce qui me rend si morose aujourd'hui? Je l'ignore, je sens seulement que je n'y puis rien. Il faut bien céder quelquefois à la tristesse.... Eh bien! non, je ne le veux pas, dit-elle en se levant avec effort; je ne le veux pas! je ne venx pas penser ni à moi-même ni à ma position; je ne veux pas examiner mon cœur, car cela ne servirait plus à rien maintenant. Plus tard, si je vis, quand je serai vieille, quelque soir, assise au coin de mon feu, les yeux fixés sur les tisons, je réfléchirai peut-être à ce qu'aurait pu être ma vie. »

Tout en pensant ainsi, elle s'habillait pour sortir, s'interrompant de temps à autre pour s'essuyer les yeux avec un geste d'impatience entre les larmes qui, en dépit d'elle-même et de sa résolution, venaient sillonner ses joues.

« Sans doute, plus d'une femme s'est trompée déjà comme moi, et a trop tard découvert sa méprise. Et quand je pense avec quel orgueil et quelle impertinence je lui ai parlé ce jour-là! Mais alors je ne me connaissais pas. Ce

sentiment m'a gagnée peu à peu, et je ne saurais dire quand il a commencé; mais je serai forte. Il me sera difficile d'être avec lui comme auparavant : maintenant que j'ai la conscience de ce que j'éprouve, n'importe, je serai calme, je parlerai peu. Mais à quoi bon me tourmenter? je ne le reverrai peut-être plus; il nous fuit évidemment. Ah! cela serait pire que tout le reste! Et pourtant, il n'est pas étonnant qu'il m'évite, avec l'idée qu'il a de moi! »

Elle sortit et se dirigea vers la campagne, essayant de chasser, par la rapidité de la marche, les tristes réflexions qui l'obsédaient.

En rentrant, elle rencontra son père, qui lui dit :

« Tu es une bonne fille; tu as été voir mistress Boucher. Je voulais y aller moi-même avant le dîner, mais je n'ai pas eu le temps.

— Non, mon père, je n'y suis pas allée, dit Marguerite en rougissant; je l'ai complétement oubliée. Mais j'irai aussitôt après le dîner, pendant que vous ferez votre méridienne. »

Marguerite y alla donc; mistress Boucher était fort souffrante, malade réellement, et non pas indisposée. L'excellente voisine qui s'était montrée si secourable le jour de la mort de Boucher, semblait avoir pris la charge de cette maison. Une partie des enfants avaient trouvé place chez les voisins; Mary Higgins était venue prendre les trois plus jeunes à l'heure du dîner, et Nicolas était allé chercher le médecin. Celui-ci n'était pas encore arrivé; mistress Boucher semblait mourante; il n'y avait qu'à attendre, car Marguerite voulait savoir l'opinion du docteur Elle crut donc ne pouvoir mieux faire que d'aller voir les Higgins dans l'intervalle : elle apprendrait peut-être de Nicolas s'il avait tenté une démarche auprès de M. Thornton.

Elle trouva ce brave homme fort occupé à faire tourner

un penny sur le buffet, en manière de toupie, pour l'amusement des trois plus jeunes enfants, qui se pressaient autour de lui avec une caressante familiarité; il paraissait, ainsi qu'eux, enchanté du succès de son invention, et Marguerite pensa que le sourire qui éclairait sa physionomie était de bon augure. Lorsque le penny s'arrêta après avoir ronflé quelque temps, le petit Johnny commença à pleurer.

« Viens avec moi, » dit Marguerite; et le prenant dans ses bras, elle appuya sa montre contre l'oreille de l'enfant, tout en demandant à Nicolas s'il avait vu M. Thornton.

La physionomie du tisserand changea soudain d'expression.

« Oui! dit-il; je ne l'ai que trop vu et entendu.

— Il vous a donc refusé? dit Marguerite d'un air triste.

— Sans doute; je le savais d'avance : il ne fait pas bon demander des grâces à ces patrons-là. Vous êtes étrangère, vous, et vous ne connaissez pas leurs manières; mais je les connais, moi.

— Je regrette alors de vous avoir engagé à cette démarche. Est-ce qu'il s'est fâché? Il ne vous a pas parlé aussi rudement que Hamper, n'est-ce pas?

— A dire le vrai, il n'a pas été plus civil qu'il ne faut, dit Nicolas, remettant le penny en mouvement autant pour son amusement que pour celui des enfants. Mais ne vous en tourmentez pas; je n'en suis pas plus malade; je recommencerai à courir demain. Je lui ai rendu sa monnaie; je lui ai dit que je n'aurais pas eu assez bonne opinion de lui pour venir une seconde fois de mon propre mouvement, mais que vous m'aviez conseillé de revenir, et que je vous en étais bien obligé.

— Vous lui avez dit que c'était moi qui vous envoyais?

— Je ne sais pas si je lui ai dit votre nom, je ne le crois pas toujours; j'ai dit qu'une femme, qui n'en savait pas plus long, m'avait conseillé de venir voir s'il n'y avait

pas une place dans son cœur qui ne fût pas dure comme un caillou.

— Et lui? demanda Marguerite.

— Lui m'a dit de vous engager à vous mêler de vos affaires.... Voilà la première fois qu'il tourne aussi longtemps, mes garçons!... Vous ne trouverez peut-être pas cela trop honnête, et pourtant ce sont des paroles civiles auprès de ce qu'il a dit pour moi. Mais, comme je vous le dis, ne vous en inquiétez pas; nous n'en sommes toujours qu'où nous en étions, et j'irai casser des pierres sur la route avant de laisser jeûner ces pauvres petits. »

Marguerite remit le petit Johnny, qui se débattait dans ses bras, à l'endroit où elle l'avait pris, sur le buffet, théâtre des exploits du penny.

« Je suis bien fâchée de vous avoir envoyé chez M. Thornton, dit-elle; je m'attendais à mieux que cela de sa part. »

Un léger bruit se fit entendre. La jeune fille, ainsi que Nicolas, se retournèrent en même temps, et se trouvèrent en présence de M. Thornton, dont le visage exprimait une pénible surprise. Obéissant à un premier mouvement, Marguerite sortit en passant devant lui sans dire un mot, et s'inclina profondément pour cacher la pâleur soudaine qu'elle sentait se répandre sur ses joues. Il lui rendit son salut jusqu'à terre, puis ferma la porte lorsqu'elle fut sortie. Elle entendit le bruit du pêne, ce qui sembla combler la mesure de sa mortification. Lui aussi était contrarié de la trouver là. Il avait dans le cœur un endroit « pas trop dur, » comme disait Nicolas Higgins : mais il mettait son amour-propre à le cacher; il le gardait avec soin, et se montrait jaloux de n'y laisser pénétrer personne. Tout en craignant d'exposer cet endroit sensible aux regards profanes, il désirait pourtant que personne ne pût l'accuser d'injustice, et il reconnaissait qu'il y avait eu de l'injustice à recevoir si mal, à écouter si peu un homme qui avait patiemment attendu cinq heures durant

l'occasion de lui parler. Si cet homme avait laissé échapper quelques paroles railleuses, M. Thornton ne pouvait lui en vouloir, car il sentait qu'il les avait lui-même provoquées. C'étaient surtout les cinq heures d'attente qui l'avaient frappé. Lui ne pouvait disposer de cinq heures; mais une heure, deux heures même, prises sur son travail intellectuel, furent consacrées à s'informer plus amplement du caractère, de la réputation d'Higgins, de sa manière de vivre, et de la véracité de l'histoire qu'il était venu lui raconter. Il voulait douter; mais il fut convaincu, malgré lui, que cet homme avait dit la vérité, et cette conviction, en pénétrant dans son esprit, alla, par un charme magique, toucher l'endroit « pas trop dur » de son cœur. La patience de cet homme, la généreuse simplicité de ses motifs (car M. Thornton avait appris sa querelle avec Boucher), lui firent oublier les raisonnements d'une stricte justice, et l'entraînèrent à passer outre par une divine intuition. Il venait donc dire à Higgins qu'il lui donnerait de l'ouvrage, et il fut plus contrarié de trouver là Marguerite que d'entendre ce qu'elle disait; car il comprit alors que c'était elle qui avait poussé Higgins à l'aller trouver, et il craignait d'admettre dans sa pensée que l'influence de Marguerite le déterminât à ce qu'il voulait faire uniquement par devoir.

« Ainsi, dit-il avec indignation à Higgins, c'est de cette dame que vous parliez comme d'une femme! Vous auriez bien pu me dire qui c'était.

— Et alors peut-être vous auriez parlé plus honnêtement que vous n'avez fait! Vous avez une mère pourtant, et cela aurait dû tenir en bride votre langue, quand vous avez dit que les femmes étaient la cause de tous les maux.

— Et sans doute vous avez répété cela à miss Hale?

— Sans doute! A tout le moins, je lui ai dit qu'elle ne devait plus se mêler de vos affaires.

— A qui sont ces enfants, à vous? dit alors M. Thorn-

ton, qui devinait bien qui ils étaient d'après les renseignements qu'il avait pris, mais qui prenait ce faux-fuyant pour changer de conversation.

— A moi, et pas à moi, répondit Higgins.

— Ce sont les enfants dont vous m'avez parlé ce matin?

— Quand vous m'avez dit, reprit Higgins en se détournant avec une colère mal étouffée, que mon histoire pouvait être vraie ou non, mais qu'elle était très-invraisemblable, monsieur, je ne l'ai pas oublié. »

M. Thornton garda un instant le silence; puis il reprit : « Ni moi non plus; je me rappelle ce que j'ai dit. Je vous ai parlé alors comme je n'aurais pas dû le faire. Je ne vous croyais pas. Moi-même, je n'aurais jamais pris la charge des enfants d'un autre, surtout si cet autre avait agi à mon égard comme Boucher s'est comporté envers vous. Mais je sais maintenant que vous avez dit la vérité, et je vous demande pardon. »

Higgins ne se retourna pas et ne répondit pas tout de suite; mais, lorsqu'il parla, ce fut d'un ton radouci, bien que ses paroles fussent assez brusques.

« Vous n'avez pas besoin d'aller rechercher ce qui s'est passé entre Boucher et moi. Il est mort, et j'en suis fâché. En voilà assez.

— Je suis du même avis. Voulez-vous prendre de l'ouvrage chez moi? Voilà ce que je suis venu vous proposer. »

L'opiniâtreté d'Higgins chancela, puis reprit pied et se raffermit. Il ne répondit point. M. Thornton ne voulait pas renouveler sa demande. Les yeux d'Higgins tombèrent sur les enfants.

« Vous m'avez traité d'audacieux, de menteur, de boutefeu, et vous auriez pu ajouter, sans vous tromper, que j'allais boire de temps en temps; et moi je vous ai appelé tyran, vieux bouledogue, maître dur et cruel; voilà où en sont les choses. Mais pour le bien des enfants, patron,

pensez-vous que nous puissions malgré tout cela nous accorder ensemble ?

— Eh ! dit M. Thornton en souriant à demi, ce n'était pas précisément là ma proposition ; mais du moins, après vos propres paroles, nous ne pourrons guère, en nous connaissant mieux, avoir une plus mauvaise opinion l'un de l'autre que maintenant.

— C'est vrai, dit Higgins de l'air d'un homme qui réfléchit. Depuis ce matin, je n'ai cessé de me dire que c'était un grand bonheur pour moi de n'avoir pas été pris au mot, et que je n'avais jamais vu personne qui me déplût autant que vous. Mais c'est peut-être un jugement téméraire, et, après tout, l'ouvrage est toujours l'ouvrage, pour nous autres. Ainsi, patron, j'irai chez vous, et qui plus est, je vous remercie ; et cela, c'est beaucoup de ma part, dit-il d'un air plus ouvert, en se retournant et regardant M. Thornton en face pour la première fois.

— Et ceci est beaucoup de la mienne, dit ce dernier en lui prenant la main et l'étreignant fortement. Maintenant, continua-t-il, reprenant le rôle de patron, ayez soin de venir exactement à l'heure, je ne veux pas de flâneurs dans mes ateliers ; nous avons établi des amendes qui sont rigoureusement exigées. La première fois que je vous prends à vouloir exciter le désordre, je vous renvoie sans rémission : ainsi vous voilà bien averti.

— Vous avez parlé de ma sagesse ce matin. Je compte que je pourrai l'amener avec moi, ou aimez-vous mieux m'avoir sans elle ?

— Sans votre sagesse, assurément, si vous l'employez à vous mêler de mes affaires ; avez elle, si vous vous bornez à vous occuper des vôtres.

— Il me faudra pas mal de jugement pour savoir juste où ma besogne finit et où la vôtre commence.

— Votre besogne n'a pas encore commencé, et la mienne m'attend ; ainsi, au revoir ! »

Un moment avant que M. Thornton arrivât à la porte de mistress Boucher. Marguerite sortait de chez cette dernière. Elle ne le vit point, et il la suivit pendant quelque temps, admirant sa démarche légère et pleine d'aisance, sa taille élevée et sa tournure gracieuse. Soudain cette simple émotion de plaisir fut empoisonnée par la jalousie. Il voulait la rejoindre et lui parler, pour voir quelle serait sa contenance, maintenant qu'elle savait qu'il avait connaissance de son amour pour un autre. Il voulait aussi (mais il avait presque honte de ce désir) qu'elle sût qu'il avait justifié sa première opinion, qu'il s'était repenti du refus du matin. Il pressa donc le pas, et l'aborda. Elle tressaillit.

« Permettez-moi de vous dire, miss Hale, que vous avez été un peu prompte dans l'expression de votre désappointement. J'ai pris Higgins dans mes ateliers.

— Je vous en félicite, dit-elle avec froideur.

— Il m'a avoué vous avoir répété ce que j'ai dit ce matin sur.... » Et M. Thornton hésitait.

Marguerite reprit :

« Sur l'intervention des femmes dans les affaires. Vous étiez tout à fait dans votre droit en exprimant cette opinion qui, je n'en doute pas, est parfaitement juste. Mais, reprit-elle un peu plus vivement, Higgins ne vous a pas dit l'exacte vérité. »

Ce dernier mot lui rappela en quoi elle avait failli elle-même, et elle s'arrêta tout court, excessivement embarrassée.

M. Thornton ne savait d'abord que penser de cette brusque interruption, puis il se rappela le mensonge qu'elle avait fait et tout ce qui l'avait précédé. « L'exacte vérité! dit-il, bien peu de gens la disent; j'ai renoncé à l'attendre de qui que ce soit. Miss Hale n'avez-vous aucune explication à me donner? Vous devez savoir ce que je veux dire. »

Marguerite gardait le silence. Elle se demandait si elle pouvait hasarder une explication quelconque sans compromettre les intérêts de Frédéric.

« Eh bien! dit-il en voyant qu'elle ne répondait point, je ne vous en demanderai pas davantage; ce serait peut-être jeter une nouvelle tentation sur votre route. A présent, croyez-le bien, votre secret est en sûreté. Mais permettez-moi de vous dire que votre démarche imprudente vous a fait courir de grands risques. Je parle uniquement en ma qualité d'ami de votre père; si j'ai pu aspirer à un autre titre ou caresser un autre espoir, cet espoir a dû nécessairement être anéanti. Mon opinion est donc tout à fait désintéressée.

— Je le sais, dit Marguerite en s'efforçant de paraître calme et indifférente. Je sais aussi combien je dois être déchue dans votre estime; mais ce secret appartient à un autre que je ne puis trahir.

— Je n'ai pas le moindre désir de pénétrer dans les secrets de ce monsieur, dit M. Thornton d'un air courroucé. L'intérêt que je vous porte est simplement celui d'un ami; peut-être ne me croyez-vous pas, miss Hale, mais vous auriez tort : malgré la persécution dont je vous ai menacée à une certaine époque, j'y ai bien complétement renoncé, tout est fini. Vous me croyez, n'est-ce pas, miss Hale?

— Oui, dit Marguerite, d'un accent calme et triste.

— Eh bien alors, je ne vois plus la nécessité de continuer à marcher ensemble. Je pensais que vous aviez peut-être quelque chose à me dire; mais je vois que nous ne sommes rien l'un à l'autre. Tout ce que je demande, c'est que vous soyez bien convaincue que j'ai étouffé cette folle passion. Je vous présente mes devoirs. »

Et il s'éloigna rapidement.

« Que veut-il dire? pensa Marguerite. Il parle comme si je croyais qu'il s'occupe encore de moi, tandis que je

sais trop bien le contraire. Et comment pourrait-il m'aimer encore? Sa mère, bien certainement, lui aura redit toutes les choses cruelles qu'elle est venue me dire à moi-même. Mais je n'y veux plus penser. Sûrement j'ai assez d'empire sur moi pour maîtriser cette folle, misérable et étrange faiblesse, qui m'a presque fait trahir mon bon, mon cher Frédéric, dans le but de regagner la bonne opinion de cet homme, de celui même qui s'est donné tant de peine pour me convaincre que je ne suis rien pour lui! Allons, mon pauvre cœur, prends courage! nous nous soutiendrons l'un l'autre, si tout nous abandonne, et si nous restons isolés du reste de l'univers. »

M. Hale fut ce jour-là presque effrayé de la gaieté de sa fille. Elle parlait sans cesse, et plaisantait d'une manière tout à fait inusitée. Il y avait, à la vérité, une nuance d'amertume dans toutes ses plaisanteries, et elle parlait avec ironie de la société de sa tante dans l'ancienne demeure d'Harley-Street. M. Hale s'abstint de lui en faire la remarque, parce qu'il était bien aise de lui voir secouer un peu sa mélancolie; mais, en toute autre circonstance, il n'eût pas manqué de réprimer en elle cet esprit de raillerie. Dans la soirée, Mary Higgins vint demander à parler à miss Hale; elle descendit, et, lorsqu'elle remonta, son père crut voir des traces de larmes sur ses joues; mais il se trompait sans doute, car elle rapportait de bonnes nouvelles : Higgins allait être employé dans la fabrique de M. Thornton. Qu'elle eût pleuré ou non, sa gaieté s'était envolée, et, loin de retrouver ce flux de paroles qui tout à l'heure s'échappait de ses lèvres, elle avait peine à soutenir la conversation. Depuis quelques jours M. Hale avait remarqué que son humeur changeait visiblement, et il commençait à s'en inquiéter, quand il arriva des nouvelles qui promettaient de faire diversion à la vie monotone que menaient le père et la fille. M. Bell écrivait à son vieil ami qu'il allait venir lui faire une vi-

site; et ce dernier s'imaginait que la société du respectable membre de l'Université d'Oxford procurerait à Marguerite autant de plaisir qu'à lui-même.

Marguerite essaya de paraître s'intéresser à ce qui enchantait si fort son père; mais au fond elle était trop morose pour se laisser distraire par l'arrivée de M. Bell, tout son parrain qu'il était. Une lettre qu'elle reçut d'Édith fit plus d'impression sur son esprit. Cette missive était toute remplie de sentiments sympathiques pour la mort de sa tante, de détails sur elle-même, sur son mari, et sur son enfant. Édith disait en terminant que, comme le climat était contraire à la santé du *baby*, et que mistress Shaw désirait retourner en Angleterre, il était probable que le capitaine Lennox se déciderait à vendre sa commission, et qu'ils reviendraient bientôt se fixer dans la maison d'Harley-Street, qui, sans la présence de Marguerite, paraîtrait bien vide. Combien la jeune fille elle-même regrettait alors cette demeure de son enfance et la tranquillité de la vie paisible et régulière qu'elle y menait! Elle l'avait parfois trouvée un peu monotone alors, cette vie; mais depuis, elle avait été si bien ballottée par le sort, elle se sentait si épuisée par cette lutte récente avec elle-même, qu'il lui semblait qu'une stagnation complète serait pour elle un repos délicieux. Elle entrevoyait donc une longue visite à la famille Lennox lorsqu'ils reviendraient en Angleterre, comme un intervalle, non de plaisir, mais de calme, pendant lequel elle retrouverait peut-être sa force et son empire sur elle-même. Il lui semblait, quant à présent, que tout la ramenait à la pensée de M. Thornton, que, dans tous les sujets possibles de conversation, son nom se trouvait prononcé, et que, malgré tous ses efforts, elle ne pouvait l'oublier un instant. Si elle allait chez les Higgins, elle était sûre d'y entendre parler de lui; son père avait repris les lectures que M. Thornton et lui faisaient ensemble, et citait à chaque

instant l'opinion de son élève bien-aimé. Il n'était pas jusqu'à la visite prochaine de M. Bell qui n'amenât sur le tapis le nom de son locataire : car il disait dans sa lettre qu'il serait sans doute souvent occupé avec M. Thornton, parce que ce dernier demandait un nouveau bail, et qu'il en faudrait régler les conditions.



CHAPITRE XL.

Oxford et Milton

Marguerite ne s était pas attendue à ce que la visite de M. Bell lui procurât beaucoup de plaisir; elle ne l'avait désirée qu'à cause de son père : mais, lorsque son parrain fut arrivé, elle se prit tout naturellement pour lui de l'affection la plus sincère. Il disait qu'elle n'avait aucun mérite à être ce qu'elle était, c'est-à-dire une fille si complétement selon son cœur; c'était chez elle un don héréditaire que le pouvoir avec lequel elle s'était emparée de son amitié. Marguerite, de son côté, lui savait gré d'être resté si frais et si jeune sous son bonnet et sa robe d'agrégé.

« Frais et jeune en bonté et en chaleur de cœur, veux-je dire, reprenait-elle ; car je dois avouer que vos opinions sont les plus reculées et les plus encroûtées que j'aie jamais entendu émettre.

— Écoutez votre fille, Hale ! Sa résidence à Milton l'a tout à fait corrompue ; je vous la dénonce comme une démocrate, une républicaine rouge, un membre de la société des Amis de la paix, une socialiste.

— Papa, tout cela parce que je défends les progrès du commerce ! M. Bell voudrait qu'on se bornât à échanger la peau des bêtes sauvages contre le blé.

— Non, non. Je permettrais qu'on bêchât le terrain et qu'on y semât des pommes de terre. Je voudrais aussi qu'on tondît les animaux et qu'on fît du drap de leur

laine. N'exagérez pas, mademoiselle. Mais je suis fatigué de tout ce tapage, de tout ce mouvement; de voir chacun voulant passer sur le corps de tout le monde, dans cet avide désir de devenir riche.

— Tout le monde ne peut pas, comme vous, faire fortune en restant tranquillement assis dans une chaire de collége. Je ne doute pas qu'il n'y ait beaucoup d'hommes qui seraient fort aises de voir leurs propriétés augmenter de valeur, comme ont fait les vôtres, sans se donner la moindre peine, dit M. Hale.

— Je ne crois pas que cela leur suffit; c'est la lutte et la bagarre qui leur plaisent. Quant à se tenir tranquille et à étudier l'histoire du passé, ou à présager l'avenir dans un travail consciencieux, écrit dans un esprit prophétique, ah! bast! je ne crois pas qu'il y ait dans Milton un seul homme qui sache se tenir tranquille; et c'est cependant un grand art.

— Je suppose que les gens de Milton pensent que ceux d'Oxford ne savent ni remuer ni agir. Ce serait une bonne chose pour eux de se voir davantage.

— Cela pourrait être bon pour les Miltoniens; bien des choses pourraient être bonnes pour eux, qui seraient très-désagréables pour les autres.

— N'êtes-vous pas vous-même Miltonien? demanda Marguerite. J'aurais cru que vous deviez être fier de votre pays.

— J'avoue que je n'y vois rien dont je puisse être fier. Si vous voulez venir à Oxford, Marguerite, vous verrez là une ville dont on peut se glorifier à juste titre.

— M. Thornton doit venir prendre le thé avec nous ce soir, et il est aussi fier de Milton que vous l'êtes d'Oxford, dit M. Hale. Vous tâcherez, réciproquement, d'envisager les choses avec un esprit plus libéral.

— Je ne désire pas avoir un esprit plus libéral, merci, dit M. Bell.

— M. Thornton viendra donc prendre le thé, papa? dit tout bas Marguerite.

— Oui, ou peut-être ne viendra-t-il qu'après; il n'en savait rien. Il m'a dit de ne pas l'attendre. »

M. Thornton avait résolu de n'adresser aucune question à sa mère au sujet de l'entretien que celle-ci s'était promis d'avoir avec Marguerite. Il sentait que, si l'entrevue avait eu lieu, la manière dont mistress Thornton lui en rendrait compte ne pourrait que le contrarier et l'affliger; il redoutait même de lui entendre prononcer le nom de Marguerite; lui, il est vrai, il la condamnait, il était jaloux d'elle, il la reniait; mais il l'aimait avec passion, en dépit de tout cela et en dépit de lui-même. Il rêvait d'elle; il rêva qu'elle venait au-devant de lui en dansant, les bras tout ouverts, avec une légèreté et une gaieté qui le charmaient et le révoltaient à la fois. Mais l'impression que cette figure de Marguerite, sans avoir rien du caractère de la jeune fille (car on eût dit que quelque mauvais génie avait pris sa forme), avait faite sur son imagination, était si vive et si profonde que, lorsqu'il s'éveilla, il avait peine à séparer le rêve de la réalité, et que quelque chose de la répulsion que lui inspirait la Marguerite imaginaire semblait s'attacher à la véritable. Cependant il était trop orgueilleux pour avouer sa faiblesse en évitant de se trouver avec la jeune fille. Il ne voulait ni fuir ni rechercher l'occasion de la voir. Pour bien se convaincre de son empire sur lui-même, il acheva sans se hâter ses affaires de ce jour dans tous leurs détails, et, par suite, il était près de huit heures lorsqu'il arriva chez M. Hale.

Il entra dans le cabinet de celui-ci, où l'attendait M. Bell pour terminer quelques affaires; après quoi ce dernier se mit à discourir longuement près du feu, au lieu de monter au salon. M. Thornton ne voulut pas dire un mot qui indiquât qu'il désirait s'y rendre; il enrageait intérieurement et trouvait M. Bell l'homme du monde le

plus ennuyeux; M. Bell, de son côté, se disait que M. Thornton était devenu brusque, peu aimable, et qu'il avait beaucoup perdu, en intelligence comme en bonnes manières.

A la fin, un léger bruit qui se fit entendre au-dessus d'eux leur suggéra l'idée de monter. Ils trouvèrent Marguerite ayant à la main une lettre ouverte, au sujet de laquelle elle causait avec son père; en les apercevant, elle la mit aussitôt de côté, mais M. Thornton entendit M. Hale dire à M. Bell :

« C'est une lettre d'Henri Lennox. Elle a ranimé l'espoir de Marguerite. »

M. Bell fit un signe de tête. Lorsque M. Thornton regarda Marguerite, il vit ses joues couvertes d'une vive rougeur. Il eut envie de se lever et de sortir de la chambre à l'instant même pour n'y jamais rentrer.

« Nous pensions, dit M. Hale, que M. Thornton et vous suiviez le conseil de Marguerite, et que vous essayiez de vous convertir l'un l'autre. »

M. Thornton ne savait pas de quoi il était question et ne daignait pas s'en informer. M. Hale le mit poliment au courant.

« Monsieur Thornton, ce matin nous accusions M. Bell d'une sorte de bigoterie oxonienne, digne du moyen âge, contre sa ville natale, et nous disions, Marguerite du moins disait, que cela lui ferait du bien de fréquenter un peu les manufacturiers de Milton.

— Je vous demande pardon, Marguerite disait qu'il serait bon que les manufacturiers de Milton fréquentassent davantage les hommes d'Oxford. N'est-ce pas, Marguerite ?

— Je disais, je crois, qu'il serait utile pour tous deux de voir les autres un peu plus souvent; mais papa le disait comme moi.

— Ainsi vous voyez, monsieur Thornton, que nous au-

rions dû tâcher de nous améliorer réciproquement pendant que nous étions en bas, au lieu de causer des familles aujourd'hui éteintes des Smith et des Harrison. Cependant me voici maintenant prêt à faire ma partie. Je me demande quand vous avez l'intention de vivre, vous autres gens de Milton. Toute votre existence semble se passer à rassembler les matériaux de la vie.

— Par vivre, je suppose que vous entendez jouir.

— Oui, jouir; je ne particularise pas, parce que je suppose que tous deux nous considérons le simple plaisir comme une très-mince jouissance.

— Je préférerais que vous voulussiez bien définir la nature de la jouissance.

— Eh bien, la jouissance du loisir, la jouissance du pouvoir, de l'influence que donne la fortune. Vous vous efforcez tous d'acquérir de l'argent; qu'en voulez-vous faire? »

M. Thornton garda quelque temps le silence; puis il dit :

« Je n'en sais réellement rien. Quant à moi, mes efforts ne sont pas dirigés vers l'argent.

— Vers quoi, alors?

— C'est là une question bien personnelle, et je ne suis pas sûr d'être préparé à y répondre.

— Non, dit M. Hale, pas de questions personnelles. D'ailleurs, vous ne pouvez ni l'un ni l'autre être les représentants d'Oxford et de Milton : vos individualités sont trop prononcées.

— Je ne sais pas trop si je dois regarder ceci comme un compliment. J'aimerais à représenter Oxford avec sa beauté, sa science, et sa vieille et glorieuse histoire. Qu'en dites-vous, Marguerite ? dois-je être ou non flatté?

— Je ne connais pas Oxford, mais il me semble qu'il y a une différence entre représenter une ville, et être un spécimen de ses habitants.

— Cela est très-vrai, miss Marguerite. Maintenant je me rappelle que vous étiez contre moi ce matin, et que vous vous êtes montrée tout à fait miltonienne et manufacturière dans vos sympathies. »

Marguerite vit le rapide coup d'œil plein d'étonnement que M. Thornton jeta vers elle, et elle fut contrariée de la signification qu'il pourrait donner aux paroles de M. Bell. Celui-ci continua :

« Oh! je voudrais pouvoir vous montrer notre High-Street, notre Radcliffe-Square. Je ne parle pas de nos colléges, de même que je permets à M. Thornton de laisser de côté ses manufactures en vantant les charmes de Milton. J'ai le droit de critiquer mon pays ; rappelez-vous que je suis Miltonien. »

M. Thornton était plus contrarié qu'il n'y avait lieu de l'être, parce que, disait M. Bell, il n'était pas en disposition de plaisanter. Dans un autre moment, il se serait amusé des boutades originales de M. Bell contre une ville où la vie était en opposition si complète avec les habitudes que celui-ci s'était faites; mais ce soir-là il était si disposé à l'aigreur, qu'il entreprit de détendre ce qu'on n'avait pas eu l'intention d'attaquer.

« Je ne donne pas Milton pour une ville modèle, dit-il.

— Pas pour l'architecture? dit malignement M. Bell.

— Non; nous avons eu trop à faire pour nous occuper des choses purement extérieures.

— Ne les appelez pas des choses purement extérieures, dit doucement M. Hale. Elles nous pénètrent tout entiers à la longue, et ont une grande influence sur nous.

— Attendez un peu, dit M. Thornton; nous sommes d'une race différente de celle des Grecs, pour lesquels la beauté était tout; c'est à eux que convenait la vie de loisir et de sereine jouissance dont parle M. Bell. Je ne veux pas les mépriser, pas plus que je ne voudrais les singer;

mais j'appartiens à la race teutonique; elle est moins mélangée dans cette partie de l'Angleterre que dans les autres; nous avons conservé beaucoup de son langage, nous conservons encore plus de son esprit : nous ne regardons pas la vie comme devant être consacrée à la jouissance, mais à l'action et au travail. Notre gloire et notre beauté viennent de la force intérieure qui nous fait triompher des résistances de la matière et d'obstacles plus grands encore. Il nous reste autre chose des Teutons, à nous hommes du Darkshire; nous haïssons qu'on fasse pour nous des lois à distance. Nous voudrions qu'on nous laissât nous faire droit à nous-mêmes, au lieu de nous imposer une législation imparfaite et ignorante de nos besoins. Nous défendons le *self* gouvernement, et nous sommes opposés à la centralisation.

— En un mot, vous voudriez voir revenir l'heptarchie. Eh bien alors je rétracte ce que je disais ce matin, que vous autres Miltoniens vous n'aviez pas le respect du passé; je vois qu'au contraire vous êtes de véritables adorateurs de Thor.

— Si nous n'avons pas le culte du passé comme vous l'avez à Oxford, c'est que nous avons besoin de quelque chose qui s'applique plus directement au présent. L'étude de ce passé est une belle chose, lorsqu'elle donne les moyens de prophétiser l'avenir. Mais pour des hommes qui cherchent leur voie en tâtonnant dans des circonstances nouvelles, ce qui serait plus beau, ce serait que les leçons du passé pussent nous enseigner comment il faut agir dans les choses qui nous touchent plus intimement et plus immédiatement : car elles sont pleines de difficultés auxquelles il nous faut faire face, et de la manière dont ces difficultés seront résolues, non pas écartées pour l'instant, dépend tout notre sort futur. Adorateurs de la sagesse du passé, venez donc nous aider dans la solution des problèmes du présent! Mais non, vous songez plus vo-

lontiers à la république d'utopie qu'au devoir du lendemain, et, lorsque ce devoir est tout entier accompli par d'autres, vous êtes toujours prêts à vous écrier: « Fi, quelle honte! »

— Dans tout cela, je ne vois pas trop à qui vous en avez : les manufacturiers de Milton condescendraient-ils à soumettre aux hommes d'Oxford leurs difficultés actuelles? Vous n'avez pas encore essayé de nous. »

M. Thornton se prit franchement à rire.

« Je pensais, dit-il, à ce qui nous a entravés pendant ces derniers temps; je songeais aux coalitions que nous avons eues à subir, et qui sont des choses très-fâcheuses, ainsi que je m'en suis aperçu à mes dépens. Cependant cette dernière coalition, dont les suites me font encore souffrir, a été au moins honorable.

— Une coalition honorable! s'écria M. Bell. Oh! je vois que vous êtes livré tout entier au culte de Thor. »

Marguerite sentit plutôt qu'elle ne le vit, que M. Thornton était contrarié de ces plaisanteries répétées sur des questions qui étaient pour lui très-sérieuses. Elle essaya de changer le tour de la conversation, car le sujet en était, pour l'un des interlocuteurs, à peu près indifférent, tandis que pour l'autre il était profondément intéressant, parce qu'il lui était presque personnel. Elle s'efforça de trouver quelque chose à dire.

« Édith m'écrit, fit-elle, que les calicots imprimés sont plus beaux et meilleur marché à Corfou qu'à Londres.

— Vraiment! dit M. Hale; c'est sans doute là une des exagérations d'Édith. En es-tu bien sûre, Marguerite?

— Je suis bien sûre qu'elle me l'a écrit, papa.

— Alors, je tiens le fait pour certain, dit M. Bell. Marguerite, j'ai une telle confiance dans votre véracité qu'elle s'étend jusqu'à votre parente. Je ne puis croire qu'une personne qui est votre cousine exagère rien.

— Miss Hale est-elle donc si véritablement véridique? » dit M. Thornton avec amertume.

A peine eut-il prononcé cette parole, qu'il aurait voulu, pour tout au monde, pouvoir la rappeler. Qu'était-il? qui lui donnait le droit de la blesser ainsi? quel mauvais esprit s'était donc emparé de lui ce soir? Il avait d'abord conçu de l'humeur d'être retenu loin d'elle, puis il avait été irrité en entendant prononcer certain nom, parce qu'il pensait que ce nom était celui d'un admirateur mieux accueilli que lui; il venait de se laisser aller à montrer un mauvais caractère, parce qu'il ne s'était pas senti assez léger de cœur pour tenir tête à quelqu'un qui essayait, au moyen d'une conversation gaie et plaisante, de faire que la soirée se passât agréablement pour tous, et qui était pour tous un ami bon et dévoué : M. Thornton aurait dû être accoutumé à ses manières, car il le connaissait depuis longues années. Et enfin, avoir parlé à Marguerite, comme il l'avait fait! Elle ne se leva pas pour quitter la chambre, comme elle faisait autrefois lorsque, par sa brusquerie ou par quelque attaque indiscrète, il l'avait blessée; elle resta assise, complétement immobile pendant quelques instants, et jeta vers lui un regard de surprise chagrine, semblable à celui d'un enfant qui a essuyé une réprimande inattendue. Ce regard se fondit en une expression de reproche et de tristesse, puis elle reprit son ouvrage et ne parla plus. Mais lui ne put s'empêcher de la regarder; il la vit soupirer et trembler légèrement, comme si elle eût ressenti un froid inaccoutumé. Il éprouvait ce qu'éprouverait une mère obligée de quitter l'enfant qu'elle a grondé, avant d'avoir retrouvé son sourire. Il faisait des réponses brèves et piquantes, il était mal à l'aise et de mauvaise humeur, incapable de discerner la plaisanterie de ce qui était dit sérieusement, désirant avec anxiété un mot, un regard d'elle, devant lequel il pût se prosterner dans son humilité repentante. Mais elle ne le regarda ni le lui parla;

ses doigts continuaient de manier l'aiguille, agiles et assidus, comme si elle eût travaillé pour gagner sa vie. Il se disait qu'il fallait qu'il lui fût bien indifférent, sans quoi la ferveur passionnée de son désir l'eût forcée à lever les yeux, ne fût-ce qu'un instant, pour lire du moins dans les siens son amer repentir. Il lui semblait qu'il eût voulu la frapper avant de partir, afin d'acquérir par quelque acte étrange de rudesse le droit de lui dire les remords qui dévoraient son cœur. Heureusement la longue course qu'il fit et l'air froid du soir le calmèrent; il résolut sérieusement de voir dorénavant Marguerite le moins possible, puisque la seule vue de ce visage et de cette forme, les seuls sons de cette voix harmonieuse, avaient ainsi le pouvoir de le bouleverser et de lui ravir l'empire de lui-même. Il avait donc connu l'amour: c'était une cuisante angoisse, une cruelle épreuve dont il traversait la flamme; mais, au sortir de cette fournaise ardente, il entrerait, purifié d'égoïsme, dans la sérénité de l'âge mûr.

Lorsqu'il eut quitté la chambre, Marguerite se leva et se mit à plier son ouvrage, qui lui semblait plus lourd que de coutume; son visage se tira, et toute son attitude devint celle d'une personne qui achève une journée longue et fatigante. Comme tous trois montaient se coucher, M. Bell ne put s'empêcher de blâmer M. Thornton.

« Je n'ai jamais vu, dit-il, un individu plus complétement gâté par le succès. Il ne peut supporter la moindre plaisanterie; chaque mot semble porter atteinte à sa dignité. Autrefois il était simple et noble comme la lumière du jour; on ne l'offensait jamais, parce qu'il n'avait pas de vanité.

— Il n'est pas vain maintenant, dit Marguerite avec calme et distinctement. Ce soir il n'était pas comme à son ordinaire; il faut que quelque chose l'ait contrarié avant son arrivée ici. »

M. Bell la regarda vivement par-dessus ses lunettes;

Elle soutint ce regard sans embarras, mais, lorsqu'elle eut quitté la chambre, M. Bell dit tout à coup :

« Hale ! n'avez-vous jamais remarqué que M. Thornton et votre fille eussent ce que les Français appellent de la tendresse l'un pour l'autre ?

— Jamais, dit M. Hale d'abord surpris, puis ensuite un peu agité par cette nouvelle idée. Non, je suis sûr que vous vous trompez ; s'il y a quelque chose, ce ne peut être que du côté de M. Thornton. Pauvre garçon ! J'espère qu'il ne songe pas à elle, car je suis sûr qu'elle ne voudrait pas de lui.

— Eh bien ! je suis resté garçon et je n'ai jamais entendu grand'chose à l'amour, de sorte que mon opinion ne prouve peut-être rien ; sans quoi je dirais qu'elle me paraît en avoir tous les symptômes.

— Alors je suis sûr que vous vous trompez, dit M. Hale. Il est possible qu'il l'aime, bien que quelquefois elle se soit montrée presque impolie avec lui. Mais elle ! Oh ! Marguerite ne voudrait pas entendre parler de lui ; jamais rien de semblable n'est entré dans sa tête, j'en suis bien sûr.

— Il suffirait que cela fût entré dans son cœur. Au reste, c'est simplement une idée qui m'a traversé l'esprit ; il est possible que je me trompe ; mais, soit que je me trompe ou non, j'ai extrêmement envie de dormir, et, maintenant que j'ai troublé votre repos de cette nuit, à ce que je vois, avec mes sottes imaginations, je vais me coucher l'esprit en paix. »

M. Hale résolut de ne pas se tourmenter d'une idée aussi invraisemblable ; néanmoins il demeura éveillé une partie de la nuit, se disant toujours qu'il ne voulait pas penser à cela.

M. Bell partit le lendemain, recommandant à Marguerite de le regarder comme un ami qui avait le droit de l'aider et de la protéger dans ses peines, de quelque nature qu'elles fussent.

Il dit à M. Hale :

« Votre Marguerite s'est véritablement emparée de mon cœur. Ayez-en bien soin, car c'est une précieuse créature, cent fois trop bonne pour Milton, digne d'Oxford en un mot. Je parle de la ville, et non des hommes, car je ne connais encore personne qui puisse lui aller. Lorsque j'aurai trouvé ce qu'il lui faut, j'amènerai mon jeune homme, qui se tiendra debout à côté de votre jeune fille, de même que le génie des Mille et une Nuits amena le prince Carolmazan pour épouser la princesse Badoura.

— Je vous prie de ne rien faire de semblable. Souvenez-vous des malheurs qui en résultèrent ; et d'ailleurs je ne puis me passer de Marguerite.

— Non, en y réfléchissant, nous ferons mieux de la garder pour nous soigner dans dix ans d'ici, quand nous serons devenus vieux, infirmes et maussades. Sérieusement, Hale, je voudrais vous voir quitter Milton, la ville du monde qui vous convient le moins, bien que je vous l'aie moi-même conseillée d'abord. Si vous vouliez, je passerais par-dessus mes ombres de Dante, je solliciterais un bénéfice, et vous et Marguerite viendriez vivre au presbytère. Vous, pour y être une sorte de curé laïque qui me débarrasserait d'une partie de la besogne, et elle, pour y être notre ménagère, la Providence du village dans le jour, et le soir nous faire la lecture. Je serais très-heureux ainsi, je crois ; que vous en semble ?

— Jamais ! dit M. Hale avec décision. Mon seul changement m'a causé de trop grandes souffrances. Je resterai ici toute ma vie, et j'y serai enterré au milieu de la foule.

— Je ne renonce pas à mon plan, cependant. Nous en reparlerons. Où est la foule ? Allons, Marguerite, embrassez-moi, et rappelez-vous, chère enfant, que vous me trouverez toujours prêt à vous obliger. Vous êtes ma

fille, Marguerite; souvenez-vous de cela, et que Dieu vous bénisse ! »

Ils retombèrent dans la vie monotone qu'ils devaient mener désormais. Il n'y avait plus de malade pour lequel on craignît et on espérât tour à tour. Les Higgins euxmêmes, si longtemps l'objet d'un vif intérêt, n'avaient plus maintenant autant besoin qu'on s'occupât d'eux. Les enfants orphelins de Boucher réclamaient seuls les soins et l'attention de Marguerite : aussi allait-elle souvent voir Mary Higgins, qui s'était chargée d'eux. Les deux familles vivaient dans la même maison, les aînés allaient à l'école ; les plus jeunes étaient soignés, pendant que Mary travaillait au dehors, par cette voisine dont le bon sens avait frappé Marguerite lors de la mort de Boucher. Bien entendu, elle était payée de la peine qu'elle prenait Dans tous ses arrangements au sujet de ces pauvres enfants, Nicolas avait montré un jugement et une suite qu'on aurait à peine attendus de lui. Il était si assidu à son ouvrage, que Marguerite le voyait rarement pendant ces mois d'hiver; mais, lorsqu'elle l'avait trouvé par hasard chez lui, elle avait remarqué qu'il évitait de parler du père de ces enfants qu'il avait si complétement adoptés. Il causait plus volontiers de M. Thornton.

« A vous dire vrai, il me déroute complétement, disait-il. Il y a en lui deux hommes. Il y en a un, celui que je connaissais, qui n'est qu'un maître de la tête aux pieds; l'autre, au contraire, n'a pas une once de chair qui appartienne à un maître. Comment ces deux hommes peuvent être ensemble dans un même corps, c'est là ce que je ne puis pas comprendre. J'y arriverai, malgré tout; quoi qu'il en soit, il vient ici assez souvent, l'homme je veux dire, non pas le maître, et je crois que je l'étonne tout autant qu'il m'intrigue moi-même : car il reste là, assis, m'écoutant et me regardant comme si j'étais quelque animal étrange, nouvellement attrapé dans une

autre zone. Mais cela ne m'effraye pas : il faudrait bien des choses pour m'intimider ou me faire peur dans ma propre maison, il le voit bien. Et je lui dis souvent des choses que je compte qu'il aurait mieux valu pour lui entendre plus jeune.

— Mais ne vous répond-il pas? demanda M. Hale.

— Sans doute; mais cela ne veut pas dire que l'avantage soit toujours de son côté, car je crois vraiment que je lui ai été bon à quelque chose. Souvent il dit une parole brusque qui paraît d'abord un peu dure, mais qui, lorsqu'on en vient à la bien mâcher, a un arrière-goût de vérité et de raison. Il va venir ce soir, à ce que je compte, pour s'assurer de ce que les enfants apprennent à l'école; il n'est pas très-content, et il veut les examiner.

— Qu'est-ce qu'ils...? commençait M. Hale, mais Marguerite lui toucha le bras et lui fit voir sa montre.

— Il est près de sept heures, papa, dit-elle. Les jours allongent et cela trompe. Je crois qu'il est temps de nous enaller. »

Et elle ne respira librement que lorsqu'ils furent à quelque distance de la maison. Alors, devenue plus calme, elle regretta de s'être tant presssée, car on ne voyait plus maintenant M. Thornton que très-rarement, et il serait sans doute venu chez les Higgins, et en souvenir de leur ancienne amitié elle aurait été bien aise de le voir.

Oui; il venait maintenant très-rarement, même en tenant compte de ses affaires. M. Hale était désappointé de la tiédeur de son élève pour la littérature grecque, qui lui inspirait naguère un si vif intérêt. Il arrivait souvent qu'un billet de M. Thornton, écrit à la hâte, prévenait M. Hale qu'il était trop occupé pour venir au rendez-vous convenu. Et, bienque M. Hale eût maintenant beaucoup d'autres élèves, personne ne pouvait remplacer le premier dans son cœur. Il était attristé de voir cesser en

partie des relations qui lui étaient devenues chères, et se demandait souvent quelle pouvait être la cause de ce changement. Un soir, il fit tout à coup tressaillir Marguerite, qui travaillait près de lui, en lui disant :

« Marguerite, as-tu jamais eu quelque raison de croire que M. Thornton avait de l'attachement pour toi ? »

Il rougit presque en adressant cette question à sa fille ; mais l'idée que lui avait suggérée M. Bell lui était revenue à l'esprit, et les paroles étaient sorties de sa bouche avant qu'il eût le temps de réfléchir.

Marguerite ne répondit pas tout de suite ; mais, à sa tête penchée, à son embarras, son père devina ce qu'il en était.

« Oui, dit-elle enfin. Oh ! papa, j'aurais dû vous en parler. »

Et elle cacha son visage entre ses mains.

« Non, chère enfant. Ne crois pas que je sois curieux. Je suis bien sûr que tu m'en aurais instruit, si tu avais cru pouvoir lui rendre son affection. T'en a-t-il parlé?

— Oui, dit bien bas Marguerite.

— Et tu l'as refusé ? »

Un profond soupir, une attitude désolée et découragée, puis un autre « Oui, » dit plus bas encore. Mais, avant que M. Hale parlât, Marguerite laissa voir son visage couvert d'un pudique rougeur, et, regardant son père, elle lui dit :

« Papa, pardonnez-moi ; je ne puis vous en dire davantage ; tout cela m'a été si pénible, tout ce qui s'y rapporte m'est d'une amertume si intolérable, que je ne puis supporter d'y songer. Oh ! papa, je suis fâchée d'être cause que vous avez perdu un ami ; mais je n'ai pu faire autrement ; mais.... Oh ! je suis bien, bien fâchée. »

Elle s'assit par terre et posa sa tête sur les genoux de M. Hale.

« Je suis chagrin aussi, mon enfant, M. Bell m'avait

beaucoup étonné lorsqu'il m'a dit qu'une idée de cette sorte....

— M. Bell ! Oh ! M. Bell s'en est donc aperçu ?

— Un peu ; mais il avait dans la tête que tu.... Comment dirai-je ? que tu étais bien disposée envers M. Thornton. Je savais que cela n'était pas ; j'espérais que cela n'existait que dans son imagination. Dans tous les cas, je connaissais trop bien tes sentiments véritables pour supposer que tu pusses jamais aimer M. Thornton de cette manière. Mais je suis très-chagrin de tout cela. »

Ils gardèrent le silence pendant quelques instants ; mais, lorsque M. Hale voulut caresser les joues de sa fille, il s'aperçut avec douleur et avec étonnement qu'elles étaient mouillées de larmes. Marguerite se releva soudain, et, avec une gaieté évidemment forcée, elle se mit à parler des Lennox, laissant voir un si vif désir de changer le tour de la conversation, que le bon M. Hale n'eut pas le courage de lui parler davantage de ce qui paraissait lui être si désagréable.

« Demain, disait-elle, oui, c'est demain qu'ils seront de retour à Londres. Oh ! que cela va leur paraître singulier ! Je me demande de quelle chambre ils feront leur *nursery*. Ma tante s'amusera bien du baby. Imaginez-vous Édith maman ! Et le capitaine Lennox, je voudrais bien savoir ce qu'il fera lorsqu'il aura vendu sa commission.

— Je crois, dit M. Hale, qu'il faudra que je me passe de toi pendant une quinzaine de jours et que tu ailles revoir les voyageurs. Tu en apprendrais plus en une demi-heure de conversation avec M. Lennox, sur les chances qui restent à Frédéric, que par une douzaine de lettres ; ce serait un voyage à la fois utile et agréable.

— Non, papa ; vous ne pouvez vous passer de moi, et qui plus est, je ne veux pas que vous vous en passiez. » Puis après une pause, elle ajouta : « Je perds toute espé-

rance au sujet de Frédéric; il nous dit les choses petit à petit; mais je vois bien que M. Lennox lui-même n'a guère d'espoir de retrouver les témoins; il faut nous consoler en songeant que Frédéric est heureux, et en étant tout l'un pour l'autre. Ne venez donc pas m'offenser, papa, en me disant que vous pensez vous passer de moi; car je vous assure que vous ne le pourriez pas. »

Cependant l'idée d'un changement germa et prit racine dans l'esprit de Marguerite, mais non pas telle que l'avait suggérée son père. Elle en vint à penser que ce serait en effet une chose très-désirable pour M. Hale, qui, de tout temps mélancolique, était maintenant très-souvent d'une extrême tristesse, et dont la santé, bien qu'il ne se plaignît jamais, avait été sérieusement affectée par la maladie et la mort de mistress Hale. Il avait, il est vrai, ses heures régulières de leçons, qu'il passait avec ses élèves; mais là il donnait sans recevoir; ce n'était plus une société comme lorsque M. Thornton venait étudier et lire avec lui. Marguerite s'apercevait de ce qui lui manquait sans qu'il en eût lui-même conscience: c'étaient des relations avec d'autres hommes. A Helstone, il échangeait continuellement des visites avec les ecclésiastiques voisins; et les pauvres laboureurs, soit dans leurs champs. soit en revenant lentement chez eux, ou en surveillant leurs bestiaux dans la forêt, étaient toujours libres de causer, et aimaient qu'on leur parlât. Mais, à Milton, tout le monde était trop affairé pour converser tranquillement ou pour échanger des pensées mûries par la réflexion. Tous ne parlaient que de leurs affaires, et, lorsque la tension d'esprit que demandaient leurs occupations de chaque jour n'était plus nécessaire, ils se laissaient aller à un repos apathique jusqu'au lendemain matin. On ne trouvait jamais l'ouvrier chez lui; après sa tâche de la journée, il allait à quelque lecture, au club ou au cabaret, suivant ses goûts et son caractère. M Hale songea à faire

une suite de lectures dans l'un des clubs ; mais il y songeait comme à un devoir pénible, et avec si peu de goût pour le travail, que Marguerite se sentait certaine qu'il ne ferait rien de bon et d'utile tant qu'il ne serait pas mieux disposé.



CHAPITRE XLI.

La fin du voyage.

L'hiver avançait, et les jours commençaient à grandir sans apporter avec eux aucun de ces rayons d'espérance qui accompagnent habituellement le soleil de février. Mistress Thornton avait naturellement tout à fait cessé de venir à la maison. M. Thornton venait de temps à autre, mais ses visites étaient pour M. Hale, et il restait avec lui dans son cabinet. M. Hale le représentait comme étant toujours le même ; la rareté même de leurs relations semblait leur donner encore plus de prix aux yeux de l'ecclésiastique. D'après ce que Marguerite avait pu savoir de son père, cette rareté des visites de M. Thornton ne pouvait être attribuée au mécontentement. Ses affaires s'étaient compliquées de la coalition des ouvriers et demandaient de sa part une attention plus suivie que l'hiver dernier. Marguerite avait même su qu'il s'informait d'elle de temps en temps de la même manière simple et amicale qu'autrefois, ne recherchant pas l'occasion de parler d'elle et ne l'évitant pas non plus.

Elle n'était pas en état d'égayer son père et de le sortir de son abattement. La tranquillité monotone du présent avait été précédée par une si longue période d'anxiétés mêlées d'orages, que son esprit avait perdu toute élasticité. Elle essaya de s'occuper utilement en montrant à lire et en enseignant le catéchisme aux deux plus jeunes enfants de Boucher, et elle fit de rudes efforts pour avancer dans la vertu.

Je dis rudes avec vérité, car son cœur semblait indifférent au but de ces efforts, et, bien qu'elle remplît ponctuellement tous ses devoirs, elle se trouvait aussi éloignée que jamais de la gaieté; la vie lui apparaissait toujours sombre et désolée. La seule chose qu'elle fit bien, c'était ce qu'elle faisait pieusement, mais naturellement: c'était de consoler et de soigner son père. Elle était toujours prête à sympathiser avec chacune de ses idées; elle devinait et accomplissait ses moindres désirs. C'étaient des désirs bien modérés sans doute, et à peine les exprimait-il sans hésiter ou sans s'excuser; la prompte obéissance de Marguerite n'en était que plus admirable.

Le mois de mars annonça la nouvelle du mariage de Frédéric. Il écrivit, ainsi que Dolorès; celle-ci dans un anglais demi-anglais, demi-espagnol, et lui-même avec des tours et des inversions qui prouvaient combien l'idiome de sa fiancée lui était naturel.

Après avoir reçu la lettre d Henry Lennox qui lui annonçait combien il pouvaitpeu espérer de réussir à se justifier devant une cour martiale en l'absence des principaux témoins, Frédéric avait écrit une lettre des plus véhémentes, dans laquelle il reniait l'Angleterre pour son pays. Il regrettait de ne pouvoir se dénaturaliser et déclarait qu'il n'accepterait pas sa grâce quand même on la lui offrirait, et qu'il ne voudrait pas vivre en Angleterre s'il lui était permis de le faire. Toutes ces choses firent verser à Marguerite des larmes amères, tant elles lui parurent coupables et contre nature; mais, en y réfléchissant davantage, elle ne vit là que l'expression du cruel désappointement de toutes les espérances de son frère, et se dit qu'il n'y avait pour le moment d'autre remède à ses maux que la patience. Dans sa lettre suivante, Frédéric parlait si joyeusement de l'avenir, qu'il semblait ne plus songer au passé, et Marguerite s'aperçut qu'elle aurait besoin pour elle-même de cette patience qu'elle avait

désirée pour lui. Peu à peu son père et elle trouvèrent du charme aux lettres timides et enfantines de Dolorès. La jeune Espagnole était évidemment désireuse de produire une impression favorable sur les parents de son fiancé, et les lettres annonçant le mariage étaient accompagnées d'une magnifique mantille de dentelle noire, choisie par Dolorès elle-même pour sa belle-sœur inconnue, que Frédéric lui avait représentée comme une merveille de beauté, de sagesse et de vertu.

Ce mariage donnait à Frédéric une position telle que pouvait la désirer M. Hale. Berbour et C[ie] était l'une des maisons les plus importantes d'Espagne, et il y était reçu comme associé. Marguerite sourit, puis son père, en se rappelant ses vieilles tirades contre le commerce : son frère, son pieux chevalier, était devenu négociant! Mais elle protesta intérieurement contre toute assimilation d'un négociant espagnol avec un manufacturier de Milton. Après tout, commerce ou non, Frédéric était très-heureux et la mantille était divine; elle revint à la vie présente.

Son père avait éprouvé au printemps une difficulté à respirer, qui pendant quelque temps l'avait extrêmement inquiétée. Elle s'était ensuite rassurée en voyant que cette difficulté disparaissait complétement par intervalles; mais elle était si désireuse de l'en voir tout à fait guéri, qu'elle le pressait vivement d'accepter l'invitation de M. Bell, de l'aller voir à Oxford au mois d'avril. Marguerite était comprise dans cette invitation; M. Bell lui avait même écrit une lettre spéciale pour lui recommander de venir; mais elle sentait que ce serait un grand soulagement pour elle de rester tranquillement à la maison, exempte de toute responsabilité, le cœur et l'esprit en repos, comme cela ne lui était pas arrivé depuis plus de deux ans.

Lorsque M. Hale fut parti pour le chemin de fer, Mar-

guerite se trouva tout étonnée, tout étourdie de se sentir en liberté, de n'avoir personne à égayer, personne à soigner; elle pouvait donc être paresseuse à son aise, se taire s'il lui plaisait, ne se préoccuper de rien; elle pouvait surtout, ce qui lui paraissait le plus précieux de tous ses priviléges, elle pouvait être triste et affligée si bon lui semblait. Depuis plusieurs mois, ses inquiétudes et ses chagrins personnels avaient été comme renfermés et mis à part; elle avait maintenant le loisir de les regarder en face, d'étudier leur nature et d'examiner les meilleurs moyens de retrouver la paix de l'âme. Pendant ces dernières semaines, elle avait eu conscience de leur existence, quoiqu'ils fussent cachés; maintenant, elle allait les envisager une fois pour toutes et leur assigner leur véritable place. Elle demeura donc immobile pendant plusieurs heures dans le salon, repassant avec fermeté ses souvenirs dans toute leur amertume; elle ne put s'empêcher de pleurer tout haut, à la pensée de la faiblesse qui l'avait conduite à ce mensonge humiliant. Elle ne convenait même plus avec elle-même de la violence de la tentation; ses plans au sujet de Frédéric avaient tous échoué, et la tentation lui apparaissait comme une raillerie. Le mensonge lui semblait méprisable et insensé, vu à la lumière des événements qui avaient suivi, et la foi en la puissance de la vérité lui paraissait la vraie et suprême sagesse.

Dans son agitation nerveuse, elle avait ouvert sans y faire attention un livre de son père qui était sur la table, et les paroles qui lui tombèrent sous les yeux lui parurent s'appliquer tout particulièrement au sentiment d'amère humiliation qu'elle éprouvait.

« Je ne voudrais pas, disait l'auteur du livre, reprendre mon cœur en cette sorte : « Meurs de honte, aveugle, « impudent, traître et déloyal à ton Dieu. » et semblables choses; mais je voudrais le corriger par voie de compassion. « Or sus, mon pauvre cœur, nous voilà tombés dans

« la fosse, laquelle nous avions tant résolu d'échapper.
« Ah! relevons-nous, et quittons-la pour jamais; récla-
« mons la miséricorde de Dieu, et espérons en elle qu'elle
« nous assistera pour désormais être plus fermes, et re-
« mettons-nous au chemin de l'humilité. Courage, soyons
« meshuy sur nos gardes, Dieu nous aidera. »

« L'humilité! pensa Marguerite; ah! c'est cela qui m'a manqué. Mais courage, faible cœur; nous retournerons en arrière, et avec l'aide de Dieu nous retrouverons le bon chemin. »

Elle se leva et résolut de s'occuper sur-le-champ de quelque chose qui l'attirât hors d'elle-même. Pour commencer, elle appela Marthe, qui passait devant la porte du salon pour aller en haut, et essaya de percer l'enveloppe grave et respectueuse sous laquelle se cachait son caractère individuel. Elle trouva difficile d'amener Marthe à parler de ce qui lui était personnel, mais elle finit par toucher la corde sensible en nommant mistress Thornton. A ce nom, le visage de Marthe rayonna, et il ne fallut pas beaucoup d'encouragement pour lui faire raconter tout au long comment son père à elle avait connu dans sa jeunesse le mari de mistress Thornton, et s'était même trouvé en position de lui rendre quelque service. De quelle nature, Marthe l'ignorait, car la chose avait eu lieu lorsqu'elle était tout enfant, et les circonstances avaient ensuite séparé les deux familles jusqu'à l'époque où Maria étant devenue grande, son père ayant éprouvé malheur sur malheur, et sa mère étant morte, elle et sa sœur se fussent certainement *perdues*, c'était son expression, si mistress Thornton ne fût venue à leur secours.

« J'avais eu les fièvres, continua-t-elle, et j'étais convalescente; mistress Thornton voulut absolument me soigner dans sa propre maison, puis elle me fit prendre des bains de mer et me fit suivre toutes les ordonnances des médecins. Ils avaient dit que la fièvre était conta-

gieuse, mais elle ne fit guère attention à cela; seulement elle alla avec sa fille passer quelque temps dans la famille où miss Fanny va se marier; de sorte que, bien que la jeune personne ait eu très-peur dans le moment, tout a tourné pour le mieux.

— Miss Fanny va se marier! s'écria Marguerite.

— Oui, avec un monsieur très-riche; seulement il me semble qu'il est bien vieux pour elle. Il s'appelle Watson, et sa filature est au delà de Hayleigh; on dit que c'est un très-bon mariage, quoiqu'il ait les cheveux tout gris. »

En apprenant cette nouvelle, Marguerite garda le silence assez longtemps pour que Marthe revînt à son sentiment des convenances, et en même temps à la brièveté habituelle de ses réponses. Elle balaya l'âtre, demanda à quelle heure il faudrait préparer le thé, et quitta la chambre avec le même visage qu'elle avait en y entrant.

Marguerite eut à combattre une mauvaise habitude qu'elle avait prise depuis quelque temps : c'était de chercher à se représenter de quelle manière chaque événement relatif à M. Thornton, dont elle entendait parler, affecterait celui-ci, s'il lui plairait ou lui déplairait, lui causerait de la peine ou du plaisir, etc., etc.

Le lendemain, elle donna la leçon aux enfants de Boucher et elle fit une longue promenade qu'elle termina par une visite à Mary Higgins. Elle fut surprise de trouver Nicolas de retour de l'ouvrage : les jours qui grandissaient l'avaient trompée sur l'heure. Lui aussi paraissait être davantage sur le chemin de l'humilité; il était plus calme et moins tranchant.

« Et comme ça le bon monsieur est parti en voyage, à ce que m'ont dit les petits? fit-il. Ah! ce sont des gars bien avisés! Il me semble quelquefois qu'ils sont plus malins que n'étaient mes filles, quoique ce soit peut-être mal de dire cela, vu qu'une d'elles est dans la tombe. Je

suppose qu'il y a quelque chose dans le temps qui donne aux gens envie de se promener : le patron aussi est en train de courir le monde.

— Est-ce pour cela que vous êtes revenu de si bonne heure ce soir? dit innocemment Marguerite.

— Vous ne comprenez rien aux choses, dit Nicolas avec mépris; je n'ai pas deux manières de faire : une quand le maître est là, et une autre quand il a le dos tourné; j'ai entendu sonner l'heure à l'horloge de la ville avant de quitter l'ouvrage. Non! on peut se disputer avec Thornton, mais on aurait tort de le tricher; c'est vous qui m'avez fait avoir la place, et je vous en remercie. La filature de Thornton n'est pas une mauvaise filature par le temps qui court. Voyons, garçon, tiens-toi debout et récite ta jolie hymne à miss Marguerite : c'est cela, droit sur tes jambes et le bras en avant. »

Le petit garçon répéta une hymne méthodiste fort au-dessus de sa compréhension quant au sens, mais dont son oreille avait saisi le rhythme, et qu'il débitait avec autant de cadence qu'un membre du parlement qui prononce son discours. Lorsque Marguerite eut applaudi comme il convenait, Nicolas demanda à l'enfant une autre hymne, puis une autre encore; il se trouvait ainsi amené, sans le savoir, à prendre intérêt aux doctrines sacrées, qu'il avait rejetées d'abord avec mépris.

L'heure était avancée lorsque Marguerite revint chez elle; mais elle eut la consolation de penser que personne ne l'avait attendue, et celle de réfléchir à ce qui lui plaisait en se reposant, au lieu d'étudier avec anxiété la figure d'une autre personne pour savoir si elle devait être gaie ou triste. Après avoir pris le thé, elle résolut d'examiner un volumineux paquet de lettres, dont la plupart devaient être détruites. Dans le nombre elle en trouva quatre ou cinq de M. Henry Lennox, ayant trait aux affaires de Frédéric. Elle les relut avec soin, d'abord dans

la seule intention de se rendre compte des chances qui restaient à son frère de se justifier; mais lorsqu'elle eut fini la dernière, ce qu'elles révélaient du caractère personnel de celui qui les avait écrites attira son attention. Il était évident, d'après la roideur officielle du style, que M. Lennox, malgré l'intérêt que pouvait lui inspirer d'ailleurs le sujet de cette correspondance, n'avait pas oublié et n'avait jamais perdu de vue ce qui s'était passé entre eux à Helstone. Ces lettres étaient d'un homme habile et intelligent, cela se voyait au premier coup d'œil, mais elles manquaient de naturel et de cordialité. Elles étaient néanmoins de celles que Marguerite voulait conserver; elle les mit donc soigneusement de côté. Après avoir terminé ce petit rangement, elle se laissa aller à la rêverie, et la pensée de son père absent se présenta avec force à son esprit. Elle se reprocha presque d'avoir trouvé dans sa solitude (et par conséquent dans l'absence de son père) une sorte de soulagement; mais ces deux jours de calme l'avaient reposée, et elle se sentait animée d'une force nouvelle. Des choses qu'elle avait envisagées comme des devoirs pénibles lui apparaissaient maintenant comme des plaisirs. Les écailles morbides étaient tombées de ses yeux, et elle voyait sous un jour plus vrai sa position et la tâche qu'elle avait à remplir. Il lui semblait que, si M. Thornton lui eût rendu son ancienne amitié, si seulement il fût venu de temps en temps, comme autrefois, égayer un peu son père, quand même elle n'eût pas dû le voir, sa vie future, bien que peu brillante, lui semblerait douce. Elle soupira en allant se coucher; malgré toutes ses résolutions, elle se sentait au cœur de l'angoisse et de l'inquiétude.

M. Hale, pendant cette soirée d'avril, pensait à Marguerite avec la même préoccupation et la même persistance avec lesquelles elle pensait à lui. Il s'était fatigué à visiter ses anciens amis et les endroits qui lui avaient été

familiers. Il s'était exagéré le changement que ses nouvelles opinions devaient produire dans la réception que lui feraient ses amis; mais, quoique plusieurs d'entre eux eussent pu être affligés, indignés même en apprenant sa scission d'avec l'Église anglicane, lorsqu'ils aperçurent l'homme qu'ils avaient autrefois aimé, ils ne songèrent plus à ses opinions, ou ne se les rappelèrent que pour lui témoigner une affection plus grave et plus tendre: car M. Hale n'avait été connu que du petit nombre; il avait appartenu à un collége peu nombreux et avait toujours été timide et réservé; mais ceux qui, lors de sa jeunesse, avaient pris la peine de découvrir la délicatesse de pensée et de sentiment cachée sous son silence et son indécision, l'avaient aimé avec quelque chose de la tendresse protectrice que leur eût inspirée une femme. Et le renouvellement de ces témoignages d'affection, au bout de tant d'années et après tant de changements, avait agité et oppressé M. Hale plus que ne l'eussent pu faire la rudesse et la désapprobation.

« J'ai peur que nous n'en ayons trop fait aujourd'hui, dit M. Bell. Vous avez vécu si longtemps dans cet air enfumé de Milton, que celui d'Oxford vous paraît trop vif.

— Je suis fatigué, en effet; mais cela ne tient pas à l'air de Milton. J'ai cinquante-cinq ans, et cela explique la diminution de mes forces.

— Bah! j'en ai plus de soixante, et je ne sens aucune diminution de mes forces physiques ou intellectuelles. Ne venez pas me dire ces choses-là. Cinquante-cinq ans! mais vous êtes un jeune homme. »

M. Hale secoua la tête. « Ces dernières années! » soupira-t-il. Mais après une pause de quelques in tants, il se redressa sur son siége et dit avec une gravité pleine d'émotion : « Bell! il ne faut pas que vous croyiez que, quand j'aurais prévu tout ce qui a suivi mon changement

d'opinion et la résignation de mon bénéfice, quand bien même j'aurais su tout ce qu'*elle* devait souffrir, je n'eusse pas agi comme j'ai fait. Il ne faut pas croire que je regrette l'acte par lequel j'ai reconnu ouvertement que je n'avais plus les mêmes croyances que l'Église dont j'étais le prêtre. Je pense encore aujourd'hui, qu'eussé-je même prévu le martyre le plus cruel de tous, les souffrances de celle que j'aimais, j'aurais agi de même, du moins quand à ce qui était d'abandonner ouvertement l'Église anglicane. J'aurais pu, peut-être, me conduire différemment et avec plus d'habileté dans ce que j'ai fait ensuite au sujet de ma famille. Mais je crois que Dieu ne m'a pas doué beaucoup de force ni de sagesse, » ajouta-t-il en retombant dans sa première position.

M. Bell se moucha avec bruit, puis il répondit :

« Il vous a donné la force d'agir suivant votre conscience, et je ne vois pas que nous ayons besoin d'une force et d'une sagesse plus grandes que celles-là. Je sais que, pour moi, je n'ai rien de plus; et cependant les hommes, dans leurs jugements erronés, me regardent comme un homme sage, d'un caractère indépendant, d'un esprit solide. Le plus simple idiot, qui obéit à son idée du bien, ne fût-ce qu'en essuyant ses pieds sur un paillasson, est plus sage et plus fort que moi. Mais que les hommes sont donc dupes aisément ! »

Il se fit un silence ; M. Hale reprit la parole suivant le cours de ses pensées : « Et Marguerite, dit-il.

— Eh bien, quoi, Marguerite ?

— Si je meurs....

— Vous êtes absurde !

— Que deviendra-t-elle ? Je me le demande souvent. Je suppose que les Lennox la prendront avec eux; j'aime du moins à me le persuader. Sa tante Shaw l'aimait à sa manière ; mais je crains qu'elle n'ait oublié les absents.

— C'est un défaut assez commun. Quelle sorte de gens sont les Lennox?

— Lui est un bel homme, aimable, parlant avec facilité; Édith est une charmante enfant gâtée; Marguerite l'aime de tout son cœur, et elle le lui rend quand elle y pense.

— Mais moi, Hale, vous savez que votre fille tient une grande place dans mon cœur. Je vous l'ai déjà dit. Naturellement, je m'intéressais déjà à elle comme étant votre fille et ma filleule; mais la visite que j'ai faite à Milton m'a rendue son esclave; elle a fait ma conquête, et je me suis volontairement attaché à son char. Ainsi donc, tout ce que je possède sera à son service, si jamais elle en a besoin, et lui appartiendra après ma mort, qu'elle le veuille ou non. En outre, je serai toujours son preux chevalier, malgré ma goutte et mes soixante ans. Sérieusement, mon vieil ami, protéger votre fille sera un grand bonheur pour moi, et je serai toujours prêt à l'aider de mes conseils comme de ma bourse. Je ne vois pas qu'il y ait lieu de s'affliger à son sujet. Je le sais, du reste, depuis longtemps, il faut que vous vous tourmentiez de quelque chose. Vous ne seriez pas heureux sans cela. Mais vous vivrez plus longtemps que moi, vous autres gens maigres et délicats; on croit toujours que vous allez mourir, et cela ne vous empêche pas de devenir très-vieux. Ce sont les hommes gras et bien portants qui s'en vont les premiers. »

Si M. Bell avait été doué d'un coup d'œil prophétique, il eût pu voir la torche à demi renversée, et l'ange de la mort, à la face calme et grave, faisant signe à son ami de le suivre. Ce soir-là, M. Hale se coucha pour ne plus se relever. Le domestique qui entra dans sa chambre le lendemain matin, lui ayant parlé sans recevoir de réponse, s'approcha du lit, et vit sa belle tête froide et blanche comme le marbre, marquée du sceau terrible de

la mort. Son attitude était paisible; on voyait qu'il n y avait point eu de lutte et qu'il n'avait pas souffert. Le cœur avait cessé de battre, c'était tout.

M. Bell fut accablé d'un choc si imprévu, et il ne reprit la parole que pour s'irriter de chacune des suggestions de son domestique.

« Une enquête? Absurde! Tu n'imagines pas que je l'aie empoisonné! Le docteur Forbes dit que c'est la fin naturelle d'une maladie de cœur. Pauvre cher Hale! tu l'as usé avant le temps, ce cœur trop tendre! Pauvre vieil ami! comme il me parlait de sa.... Wallis, prépare mon sac de nuit en cinq minutes. Et moi qui suis là à causer.... En cinq minutes, te dis-je. Il faut que je parte pour Milton par le premier train. »

Vingt minutes plus tard, M. Bell arrivait à la station du chemin de fer et montait dans un wagon. Il s'enfonça dans son siége et, fermant les yeux, il essaya de comprendre comment un homme en vie et en santé la veille pouvait être mort en ce moment, et bientôt des larmes glissèrent entre ses paupières; mais il ouvrit les yeux et se redressa, ne voulant pas, pensait-il, pleurnicher devant des étrangers.

Il n'y avait dans le wagon qu'un seul voyageur qui était assis à l'autre coin, du même côté que M. Bell. Un peu plus tard, celui-ci se mit à l'examiner pour savoir devant quelle sorte d'homme il s'était ainsi laissé aller à son émotion, et, derrière un numéro déplié du *Times*, il reconnut M. Thornton. »

« Tiens, Thornton! » s'écria-t-il en se rapprochant.

Il secoua chaleureusement la main de M. Thornton, puis il la laissa tout à coup aller pour essuyer ses larmes; car la dernière fois qu'il avait vu le manufacturier de Milton, c'était chez son ami Hale.

« Je vais à Milton, dit-il, pour un triste motif; je

vais apprendre à la fille de M. Hale la mort subite de son père.

— La mort! M. Hale est mort ?

— Je suis à me le répéter sans pouvoir encore le croire. Il est mort néanmoins. Il s'est couché hier au soir bien portant, selon toute apparence, et ce matin mon domestique l'a trouvé froid dans son lit.

— Mais où donc? Je n'y comprends rien.

— A Oxford. Il était venu m'y voir. Il n'avait pas revu Oxford depuis dix-sept ans; et voilà ce qui est arrivé. »

Il y eut un silence d'environ un quart d'heure; puis M. Thornton dit :

« Et elle ? puis il s'arrêta court.

— Marguerite, vous voulez dire; hélas! je vais le lui apprendre. Pauvre homme! comme il pensait à elle hier soir! Grand Dieu! ce n'est qu'hier soir; et à quelle distance il est d'elle maintenant! Mais je regarderai Marguerite comme ma fille, pour l'amour de lui; je lui disais hier soir que je le ferais pour l'amour d'elle; eh bien, ce sera pour tous les deux. »

M. Thornton fit quelques efforts infructueux pour parler avant de pouvoir prononcer ces mots :

« Que va-t-elle devenir ?

— Je crois qu'il y a deux personnes qui la demanderont. Moi, d'abord. Je prendrais un dragon vivant dans ma maison, s'il était nécessaire, pour lui servir de chaperon; et je serais trop heureux d'avoir Marguerite avec moi à ce prix. Mais il y a les Lennox!

— Que sont-ils? demanda M. Thornton d'un air de vif intérêt.

— Oh! ce sont des gens à la mode, qui habitent Londres. Et probablement ils se croiront des droits sur elle. Le capitaine Lennox a épousé sa cousine, celle avec laquelle elle a été élevée. Ce sont de bonnes gens, pour ce que j'en sais. Et puis, il y a sa tante, mistress Shaw; il y aurait un

moyen d'arranger les affaires : ce serait que j'épousasse la vieille dame ; mais je n'en ai guère envie. Et puis il y a encore ce frère.

— Quel frère ? Un frère de sa tante ?

— Non, non ; un Lennox qui est fort habile (le capitaine n'est qu'un sot, entre nous) ; un jeune avocat qui va faire la cour à Marguerite. Je sais qu'il songe à elle depuis cinq ou six ans ; un de ses clercs me l'a dit. Il n'était arrêté que par son manque de fortune, et maintenant cet obstacle n'existera plus.

— Comment cela ? dit M. Thornton avec un intérêt trop sincère pour s'apercevoir de l'impertinence de sa question.

— Elle aura tout ce que je possède après ma mort. Et si Henri Lennox est digne d'elle, et si elle l'aime.... eh bien, elle l'épousera, et je vivrai peut-être avec eux. J'ai une peur terrible de me laisser prendre par la tante dans quelque moment de faiblesse. »

Ni l'un ni l'autre n'était d'humeur à rire ; de sorte que la bizarrerie des paroles de M. Bell passa inaperçue.

Il essaya de siffler ; il changea de place plusieurs fois sans pouvoir en trouver une bonne, tandis que M. Thornton demeurait immobile, les yeux fixés sur le journal qu'il avait repris afin de se donner le loisir de réfléchir.

« D'où venez-vous donc ? dit à la fin M. Bell.

— Du Havre, où je suis allé pour essayer de découvrir la cause de la grande hausse du coton.

— Ah ! le coton, la spéculation, la fumée, des machines propres et bien soignées, des mains sales et des gens mourant de faim ; voilà ce qu'on trouve dans votre pays. Pauvre cher Hale ! si vous saviez quel changement ça été pour lui ! Connaissez-vous la Nouvelle-Forêt ?

— Oui.

— Eh bien, alors, vous pouvez vous représenter la diffé-

rence qu'il y a entre la vie de ces pays-là et celle de Milton. De quel côté avez-vous été? Avez-vous vu Helstone? un petit village pittoresque comme il y en a en Suisse. Vous connaissez Helstone?

— Je l'ai vu ; ç'a dû être certainement un grand changement de le quitter pour venir vivre à Milton, » répondit M. Thornton. Et il reprit son journal, de l'air d'un homme résolu à éviter toute nouvelle conversation. M. Bell songea de nouveau à ce qui le préoccupait par-dessus tout, à savoir comment il apprendrait la triste nouvelle à Marguerite.

Elle était à la fenêtre ; elle le vit descendre de voiture ; elle devina la vérité d'un coup d'œil. Elle demeura immobile au milieu du salon, arrêtée dans son premier mouvement, qui avait été de courir au-devant de M. Bell, si pâle qu'elle semblait changée en une statue de pierre.

« Oh! ne me dites rien! s'écria-t-elle en apercevant M. Bell ; je lis tout sur votre figure. Vous m'auriez envoyé chercher, vous ne l'auriez pas quitté si.... s'il vivait encore. Oh! mon père, mon père! »

CHAPITRE XLII.

Seule! Seule!

Le choc fut terrible. Marguerite tomba dans un état de prostration complète; sa douleur ne se manifestait ni par des larmes, ni par des sanglots, ni même par des paroles. Elle restait couchée sur le sofa, les yeux fermés, ne parlant jamais que pour répondre lorsqu'on lui parlait, et à voix basse. M. Bell était inquiet et embarrassé. Il n'osait la quitter, il n'osait pas non plus lui proposer de venir avec lui à Oxford, comme il en avait d'abord eu l'intention, voyant qu'elle n'était pas en état de supporter la fatigue d'un voyage, sans parler de la triste cérémonie dont elle eût été témoin dans cette ville. Il était assis près du feu, réfléchissant à ce qu'il avait de mieux à faire. Marguerite était couchée sur le sofa près de lui, immobile et épuisée. Il ne voulut pas même la quitter pour le dîner que Dixon lui avait préparé en bas, et il mangea un morceau dans le salon. Il essaya de faire manger quelque chose à Marguerite, mais il se convainquit bientôt que c'était impossible.

Il poussa un profond soupir, et se levant, il suivit Dixon hors de la chambre.

« Je ne puis la quitter, lui dit-il. Je vais écrire à Oxford pour qu'on fasse les préparatifs; on pourra les faire sans moi. Mistress Lennox ne peut-elle venir? Je vais lui écrire qu'il est nécessaire qu'elle vienne. Il faut que Marguerite ait quelque amie près d'elle, qui la soigne et qui

la console, ne fût-ce que pour qu'elle puisse pleurer une bonne fois. »

Dixon pleurait pour deux; mais, après avoir essuyé ses yeux et rassuré sa voix, elle expliqua à M. Bell que mistress Lennox était trop près du terme de sa grossesse pour pouvoir entreprendre un voyage.

« Eh bien alors, je vais écrire à mistress Shaw; elle est de retour en Angleterre, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur, mais je ne crois pas qu'elle soit disposée à quitter sa fille si près du moment.

— Au diable soit le moment! s'écria avec impatience M. Bell. Elle n'a pas craint de se trouver à Naples, à Venise, ou dans n'importe quel pays papiste, lorsque sa fille est accouchée à Corfou. Et quel besoin a d'elle cette petite femme heureuse et bien portante, en comparaison de cette pauvre créature malade, isolée, désespérée, de cette pauvre Marguerite étendue là sur ce sofa comme une statue de pierre sur un tombeau? Je vous dis qu'il faut que mistress Shaw vienne. Apprêtez-lui une chambre, et tout ce qu'il lui faut pour demain; je me charge de la faire venir.»

M. Bell écrivit donc une lettre que mistress Shaw déclara avec larmes être si parfaitement semblable à celles qu'écrivait le cher général lorsqu'il était sur le point d'avoir une attaque de goutte, qu'elle la conserverait toute sa vie. S'il lui avait donné le choix, et qu'il eût parlé d'un refus comme étant possible, elle ne fût peut-être pas partie, quelque sincère que fût d'ailleurs sa sympathie pour Marguerite. Le ton impératif de la lettre était nécessaire pour vaincre l'inertie et l'indécision naturelles à mistress Shaw, et pour la décider à se laisser empaqueter par sa femme de chambre, après que celle-ci eut fait préparer les malles. Édith, toute en larmes, criait du haut de l'escalier, tandis que le capitaine conduisait mistress Shaw jusqu'à la voiture :

« N'oubliez pas, maman, qu'il faut que Marguerite vienne vivre avec nous. Sholto ira à Oxford mercredi, vous lui ferez dire par M. Bell le jour de votre arrivée ici. Et si vous avez besoin de Sholto, il se rendra d'Oxford à Milton. Surtout n'oubliez pas, maman, qu'il faut que vous rameniez Marguerite. »

Édith rentra dans le salon. M. Henry Lennox y était occupé à couper les pages d'une Revue. Sans lever la tête il dit :

« Si vous craignez que Sholto ne soit absent trop longtemps, Édith, j'espère que vous me permettrez d'aller à Milton et d'aider ces dames autant qu'il sera en mon pouvoir.

— Oh! merci. Je suppose que le vieux M. Bell retournera près d'elles et qu'il fera tout ce qui sera nécessaire, bien qu'on ne s'attende pas à beaucoup de savoir-faire de la part d'un vieil agrégé de l'Université. Chère, bien-aimée Marguerite! Ne sera-ce pas gentil de la revoir ici? Vous étiez grands amis, il me semble, autrefois?

— Croyez-vous? dit Henry avec indifférence, et affectant de s'intéresser tout particulièrement à un passage de la Revue.

— Peut-être que non après tout. Au fait, je n'en sais rien : j'étais si occupée de Sholto à cette époque! Mais cela ne tombe-t-il pas bien, puisque mon oncle devait mourir, que ce soit justement maintenant que nous sommes de retour, installés dans la vieille maison et tout prêts à recevoir Marguerite? Pauvre chère amie! Quel changement ce sera pour elle! Je vais acheter de la perse pour sa chambre et la remettre à neuf, afin de l'égayer un peu. »

Mistress Shaw se rendait à Milton dans le même esprit de bienveillance et d'affection, redoutant par instants la première entrevue, et se demandant comment elle se passerait, mais songeant plus souvent au plaisir d'enlever

Marguerite le plus tôt possible de cet affreux pays, et de la ramener avec elle dans sa gaie et confortable maison d'Harley-Street.

« O ciel! disait-elle à sa femme de chambre, regardez ces tuyaux de cheminée! Ma pauvre sœur! Je crois qu'il m'eût été impossible de rester à Naples, si j'avais su comment allaient les choses; je serais venue la chercher ainsi que Marguerite. »

Et intérieurement elle s'avoua qu'elle avait toujours considéré son beau-frère comme un homme un peu faible, mais que jamais il ne lui avait paru aussi faible que maintenant, qu'elle voyait contre quel séjour il avait échangé son joli presbytère d'Helstone.

Marguerite était toujours dans le même état, pâle, immobile, sans larmes et sans paroles. On lui avait dit que sa tante allait venir, mais elle n'avait exprimé, en apprenant cette nouvelle, ni peine ni plaisir. M. Bell, dont l'appétit était revenu, et qui appréciait les efforts faits par Dixon pour le bien traiter, l'engageait vainement à prendre quelque chose. Elle secouait la tête avec la même obstination tranquille que la veille. Elle fut néanmoins la première à entendre s'arrêter la voiture qui amenait mistress Shaw du chemin de fer; ses paupières s'agitèrent, ses lèvres se colorèrent et tremblèrent. M. Bell descendit à la rencontre de mistress Shaw, et, lorsqu'ils remontèrent ensemble, ils trouvèrent Marguerite debout et s'efforçant de surmonter son étourdissement; lorsqu'elle aperçut sa tante, elle courut se jeter dans ses bras ouverts pour la recevoir, et s'appuyant sur son épaule, elle versa pour la première fois des larmes abondantes. Le sentiment d'une longue et ancienne affection, le souvenir de sa mère, que mistress Shaw lui rappelait si fortement, tout concourut à attendrir son cœur et à soulager sa peine.

M. Bell se glissa hors de la chambre; il alla dans le

cabinet de feu M. Hale, où il fit allumer du feu, et il essaya de se distraire par l'examen des livres de son ami. Mais chaque volume lui rappelait quelque tendre souvenir; c'était là changer d'occupation, mais non pas de pensée. Il entendit avec plaisir la voix de M. Thornton qui venait savoir des nouvelles, et que Dixon congédiait tant soit peu cavalièrement : car la vue de la femme de chambre de mistress Shaw lui rappelait son ancienne grandeur, le temps de lady Beresford, la haute position dont elle considérait sa jeune maîtresse comme déchue, et elle se réjouissait de penser que, grâce à Dieu, Marguerite allait se trouver dans les splendeurs de Harley-Street. Toutes ces idées disposaient Dixon à se montrer légèrement impertinente envers tout habitant de Milton; de sorte que, bien qu'habituellement M. Thornton lui inspirât un certain respect mêlé de crainte, elle lui répondit, avec autant de brièveté et de sécheresse qu'elle osa lui en montrer, qu'il ne pouvait voir personne de la maison en ce moment. Elle éprouva une certaine vexation lorsque, en contradiction de ce qu'elle venait de dire, M. Bell ouvrit la porte du cabinet et cria :

« Thornton! Est-ce vous? Entrez je vous prie une minute, j'ai à vous parler. »

M. Thornton entra donc, et Dixon fit retraite dans la cuisine, où elle reconquit sa propre estime en faisant une pompeuse description de la voiture à six chevaux de sir John Beresford alors qu'il était haut shériff.

« Ce n'est pas que j'aie rien de particulier à vous dire, après tout, dit M. Bell à M. Thornton; seulement il est si triste de se trouver seul dans une chambre où chaque chose vous parle de votre ami défunt! Cependant il faut que je laisse le salon à Marguerite et à sa tante.

— Est-ce que mistress.... est-ce que sa tante est arrivée?

— Oui, avec une femme de chambre et des paquets à

l'infini. Il me semble qu'en une semblable circonstance elle aurait bien pu venir seule. Et maintenant il faut que je m'en aille à l'hôtel de Clarendon.

— Vous n'irez pas à l'hôtel; nous avons cinq ou six chambres de libres à la maison.

— Qui ne sont pas humides?

— Oh! vous pouvez vous en rapporter à ma mère là-dessus.

— Alors, je vais dire bonsoir à cette pauvre Marguerite et saluer sa tante, puis je suis à vous. »

M. Bell resta quelque temps au salon. M. Thornton commençait à trouver le temps long, car il était en ce moment accablé d'affaires et avait eu peine à trouver le temps de venir s'informer des nouvelles de miss Hale.

Lorsqu'ils se furent mis en marche, M. Bell dit : « J'ai été retenu par ces femmes dans le salon. Mistress Shaw est pressée de retourner chez elle, à cause de sa fille, dit-elle, et désire emmener Marguerite sur-le-champ. Mais celle-ci n'est pas plus en état de voyager que moi de voler. En outre, elle objecte avec raison qu'elle a quelques amis auxquels elle veut dire adieu, et là-dessus sa tante lui parle de l'ancienneté de ses droits à elle, et l'accuse d'avoir oublié ses anciens amis. Alors Marguerite s'est écriée en fondant en larmes qu'elle quitterait de grand cœur un endroit où elle avait tant souffert. Pour moi, il faut que je reparte demain pour Oxford, et je ne sais de quel côté donner ma voix pour faire pencher la balance. »

Il s'arrêta comme s'il eût fait une question; mais il ne reçut aucune réponse de son compagnon, dont la pensée répétait comme un écho : « Un endroit où elle a tant souffert! » Hélas! c'était donc là le souvenir qui lui resterait de ces dix-huit mois passés à Milton, dont la pensée lui était à lui si ineffablement précieuse, dont il chérissait jusqu'aux amertumes elles-mêmes, qui lui semblaient préférables à toutes les douceurs du reste de la vie! Ni la

perte d'un père, ni même celle d'une mère, si tendrement que M. Thornton aimât la sienne, n'eussent pu empoisonner pour lui le souvenir des semaines, des jours, des heures pendant lesquels une course de deux milles, dont chaque pas lui était agréable, puisqu'il le rapprochait d'elle, suffisait pour le faire jouir de sa douce présence.

Non, quoi qu'il lui pût advenir en dehors de ses relations avec elle, il n'eût jamais pu lui parler du temps où il la voyait chaque jour, où elle était pour ainsi dire à sa portée, comme d'un temps de souffrance. Ç'avait été pour lui un temps de royales jouissances, malgré toutes ses épines et toutes ses peines, comparé surtout au misérable avenir qu'il entrevoyait, à cette vie dépourvue de craintes comme d'espérances, qui allait être la sienne après le départ de Marguerite.

Mistress Thornton et Fanny étaient dans la salle à manger, la jeune fille dans toute l'agitation du choix de sa robe de noce ; la femme de chambre étalait l'une après l'autre de brillantes étoffes, afin qu'on en vît l'effet à la lumière. Mistress Thornton essayait de bonne foi, mais vainement, de sympathiser avec sa fille ; elle n'avait aucun goût pour cette sorte d'amusement, et elle regrettait que Fanny n'eût pas accepté l'offre que lui avait faite son frère de lui faire envoyer toutes ses robes par une fameuse couturière de Londres. M. Thornton était trop heureux que les airs et les grâces de second ordre de Fanny eussent réussi à captiver un homme de sens, pour ne pas donner à sa sœur les moyens de se pourvoir amplement de toutes ces luxueuses parures qui tenaient au moins autant de place que le mari dans le cœur de Fanny. Lorsque M. Bell et son frère entrèrent, Fanny rougit et minauda au sujet de ce qui l'occupait, d'une manière qui n'eût pu manquer d'attirer l'attention de toute autre personne que de M. Bell. S'il songea un instant à elle, à ses soieries et

à ses satins, ce fut pour la comparer à cette pauvre créature pâle et affligée qu'il venait de voir assise, immobile, la tête baissée et les mains jointes, dans cette chambre sombre et silencieuse, où l'esprit du mort semblait planer encore au-dessus de celle qu'il avait tant aimée : car, lorsque M. Bell était monté dans le salon, mistress Shaw était endormie sur le sofa, et aucun son n'interrompait le silence.

Mistress Thornton accueillit M. Bell de la manière la plus hospitalière. Elle n'était jamais plus gracieuse que lorsqu'elle recevait les amis de son fils; et plus leur arrivée était inattendue, plus elle triomphait dans la bonne tenue habituelle de sa maison, et dans ses talents de ménagère.

« Comment va miss Hale? dit-elle.

— Elle est aussi brisée que possible par ce dernier coup.

— Il est bien heureux pour elle d'avoir un ami tel que vous.

— Je regrette de n'être pas son seul ami, madame; ce que je dis là paraît brutal, mais c'est que je viens d'être renvoyé de mon poste de consolateur par une belle dame qui est sa tante; et puis elle a des cousins à Londres qui la réclament comme s'il s'agissait d'un petit chien qui leur appartînt. Et elle est trop faible et trop affligée pour avoir une volonté.

— Je crois en vérité qu'elle est bien faible, dit mistress Thornton d'un ton dont son fils seul saisit l'intention. Mais, continua-t-elle, où étaient donc tous ces parents pendant tout le temps que miss Hale a été ici, presque abandonnée et dans de grands chagrins? »

Mais elle ne s'intéressait pas assez à la réponse pour l'attendre, et elle quitta la chambre pour faire préparer le lit de M. Bell.

« Ils étaient sur le continent, dit néanmoins celui-ci.

Ils ont bien quelques droits sur elle, il faut l'avouer. Sa tante l'a élevée, et sa cousine et elle ont vécu comme deux sœurs. Ce qui me vexe, voyez-vous, c'est que j'aurais voulu en faire ma fille, et je suis jaloux de ces gens qui ne me paraissent pas apprécier suffisamment leur privilége. Si Frédéric la demandait, ce serait différent.

— Frédéric! s'écria M. Thornton ; qui est-il? De quel droit? »

Il s'arrêta court au milieu de ses véhémentes questions.

« Frédéric, répéta M. Bell étonné. Comment! vous n'en avez pas entendu parler? C'est son frère.

— Je n'ai jamais entendu seulement prononcer son nom. Qui est-il? Où est-il?

— Je croyais vous en avoir parlé lorsqu'ils sont arrivés à Milton. C'est le fils qui a pris part à cette sédition.

— Vous ne m'en avez jamais rien dit. Où demeure-t-il?

— En Espagne. Il est exposé à être arrêté dès qu'il mettra le pied en Angleterre. Pauvre garçon! il aura du chagrin de ne pouvoir assister à l'enterrement de son père. Il faut que nous nous contentions du capitaine Lennox, car je ne leur connais aucun parent qu'on puisse mander.

— J'espère que vous me permettrez d'y aller.

— Certainement, avec reconnaissance. Vous êtes un brave garçon, après tout, Thornton. Hale vous aimait bien. Il me parlait de vous, il n'y a que quelques jours, à Oxford même. Il regrettait de vous avoir vu si peu dans ces derniers temps. Je vous sais gré de lui donner ce témoignage de respect.

— Mais, dites-moi, ce Frédéric ne vient-il jamais en Angleterre?

— Jamais.

— Il n'est pas venu ici à l'époque de la mort de mistress Hale?

— Non. J'étais à Milton à cette époque, il me semble.

Non, ce ne fut que quelque temps après que j'y vins. Mais le pauvre Frédéric Hale n'y est pas venu du tout. Qu'est-ce qui a pu vous faire penser qu'il y était?

— J'ai vu une fois miss Hale se promenant avec un jeune homme, et il me semble que c'est vers cette époque.

— Oh ! c'était sans doute le jeune Lennox, le frère du capitaine. Il est homme de loi, ils étaient en correspondance assez fréquente avec lui, et je me souviens que M. Hale m'a dit une fois qu'il viendrait probablement à Milton. Savez-vous, dit M. Bell, rapprochant son fauteuil et fermant un œil, sans doute pour doubler les forces de l'autre, tandis qu'il examinait la physionomie de M. Thornton, savez-vous que je m'étais imaginé que vous aviez quelque tendresse pour Marguerite ? »

Pas de réponse ; aucun changement de physionomie.

« Et ce pauvre Hale aussi; non pas d'abord, il est vrai : ce ne fut qu'après que je le lui eus mis en tête.

— J'admire miss Hale. Il est impossible de faire autrement. C'est une belle créature, dit M. Thornton poussé dans ses derniers retranchements par les questions persistantes de M. Bell.

— Quoi ! c'est là tout? Vous parlez d'elle simplement comme d'une belle créature, de quelque chose propre à flatter la vue. J'espérais que vous étiez capable de lui faire l'hommage de votre cœur. Et bien que je croie, que je sache même qu'elle l'eût repoussé; malgré tout, il eût mieux valu pour vous l'aimer sans espoir de retour que de ressembler à ceux, quels qu'ils soient, qui ont pu la connaître sans l'aimer. Une belle créature ! En vérité, vous parlez d'elle comme vous feriez d'un cheval ou d'un chien. »

Les yeux de M. Thornton brillaient comme des charbons ardents.

« Monsieur Bell, dit-il, avant de parler, vous devriez

vous rappeler que tous ne sont pas aussi libres que vous d'exprimer ce qu'ils pensent. Parlons donc d'autre chose. »

Car bien que son cœur eût bondi comme un coursier à l'appel de la trompette, à chaque mot qu'avait prononcé M. Bell, et que le vieil agrégé d'Oxford, en parlant comme il l'avait fait, se fût acquis à tout jamais son souvenir et son affection, cependant il ne voulait pas être contraint à exprimer ce qu'il sentait pour Marguerite. Il tourna donc la conversation sur les affaires qu'il avait en commun avec M. Bell, son propriétaire.

« Pour quoi faire sont ces briques que nous avons vues daus la cour? lui demanda M. Bell. Y a-t-il besoin de quelque réparation?

— Non, merci.

— Est-ce que vous bâtissez à vos frais? Je vous serais vraiment fort obligé.

— Je fais bâtir une salle à manger pour les hommes, les ouvriers, je veux dire.

— Je pensais que vous étiez bien difficile, si celle-ci ne vous suffisait pas, à vous surtout qui êtes garçon.

— J'ai fait connaissance avec un homme assez bizarre, et je paye les mois d'école d'un ou deux enfants auxquels il s'intéresse. Un jour que je passais devant sa maison, j'y entrai pour un payement de peu d'importance, et je vis sur la table un dîner si misérable, que cela me fit réfléchir. Mais ce ne fut que lorsque les vivres devinrent si chers cet hiver, que j'en vins à penser qu'en achetant les provisions en gros, et en les accommodant par grandes quantités, les ouvriers seraient mieux nourris et à meilleur marché. J'en parlai donc à mon ami ou mon ennemi, l'homme que je mentionnais tout à l'heure, et il trouva à redire à chaque détail de mon plan; en conséquence, je l'avais abandonné d'abord comme impraticable, et ensuite parce que le mettre forcément à exécution eût été attenter à l'indépendance de mes ouvriers, lorsque, tout à coup,

cet Higgins vint me trouver et me signifia gracieusement l'approbation qu'il voulait bien accorder à un plan si semblable au mien, que j'aurais pu légitimement me l'attribuer. Ce plan avait également la sanction de plusieurs autres ouvriers auxquels Higgins avait parlé. Je conçus un peu d'humeur, je l'avoue, de cette manière d'agir, et je fus tenté de refuser de me mêler de l'affaire. Mais je réfléchis qu'il y aurait de l'enfantillage à repousser un plan qui m'avait d'abord paru sage et opportun, par cela seul qu'on ne me laisserait pas l'honneur de l'avoir inventé, de sorte que j'acceptai tranquillement le rôle qui m'avait été assigné : c'est à peu près celui du gérant d'un club. Je suis chargé d'acheter les provisions en gros et de procurer à l'association une cuisinière convenable.

— J'espère qu'ils sont contents de vous. Êtes-vous bon juge des pommes de terre et des oignons, au moins? Mais je suppose que mistress Thornton préside à vos emplettes.

— Pas le moins du monde : elle désapprouve la chose d'un bout à l'autre, et jamais nous n'en parlons ensemble. Mais je m'en tire assez bien : je fais venir les provisions de Liverpool par grandes quantités, et mon boucher me fournit la viande. Je puis vous assurer que les dîners que confectionne notre cuisinière ne sont pas à dédaigner.

— Goûtez-vous chaque plat avant qu'on le serve, en vertu de vos fonctions? J'espère que vous avez une baguette blanche.

— Je me suis d'abord scrupuleusement borné à l'acha des provisions, et même en cela j'obéissais plutôt aux ordres des ouvriers, qui m'étaient transmis par la cuisinière, qu'à mon propre jugement. Quelquefois le bœuf était trop gras, d'autres fois le mouton ne l'était pas assez. Je crois qu'ils remarquèrent combien j'étais soigneux de ne pas leur imposer mes idées et de les laisser complète-

ment libres, et un jour, deux ou trois d'entre eux, parmi lesquels mon ami Higgins, me demandèrent si je ne voudrais pas entrer prendre une portion. J'étais fort pressé ce jour-là ; mais je vis qu'après avoir fait cette avance, les ouvriers seraient blessés si je refusais, de sorte que j'entrai dans la salle commune, et je n'ai jamais de ma vie fait un meilleur dîner. Je leur dis (à mes voisins, s'entend, car je ne fais jamais de discours) combien j'étais satisfait, et pendant quelque temps, toutes les fois que revenait le même menu, j'étais sûr de voir arriver quelques hommes qui me disaient : « Patron, nous avons un hochepot aujourd'hui ; ne viendrez-vous pas ? » S'ils ne me l'avaient pas demandé, je n'aurais pas plus songé à entrer chez eux qu'à aller à la messe des officiers sans y être invité.

— Il me semble que vous deviez imposer une certaine contrainte à leur conversation. Ils ne pouvaient dire du mal des patrons pendant que vous étiez là ; mais ils gardent sans doute cela pour les jours où il n'y a pas de hochepot.

— Jusqu'ici nous avons évité toutes les questions irritantes ; mais si les vieilles querelles venaient à se renouveler, je dirais certainement ce que je pense le prochain jour de hochepot. Mais vous ne connaissez guère nos gens du Darkshire, bien que vous soyez vous-même du pays. Ils ont le sentiment de la plaisanterie à un haut degré, et ils s'expriment avec beaucoup d'originalité. Je commence à connaître quelques-uns d'entre eux maintenant, et ils parlent très-librement devant moi.

— Il n'y a rien de tel que de manger ensemble pour amener l'égalité. La mort n'est rien en comparaison : le philosophe meurt sentencieusement, le pharisien avec ostentation, celui qui est simple de cœur avec humilité, le pauvre idiot aveuglément comme l'oiseau qui tombe à terre ; mais le philosophe et l'idiot, le publicain et le pharisien, tous mangent de la même manière, étant donnée

une digestion également bonne. Je vous rends théorie pour théorie.

— Mais, en vérité, je n'ai pas de théorie; je hais les théories.

— Je vous demande pardon alors. Voulez-vous accepter, comme marque de repentir, un billet de dix livres sterling pour régaler ces pauvres diables ?

— Merci, mais j'aime mieux ne pas le faire. Ils me payent un loyer pour le four et pour la cuisine qui sont derrière la manufacture, et ils auront à payer davantage pour la nouvelle salle à manger. Je ne veux pas de charités ni de donations. Une fois ce principe admis, j'aurais un tas de gens qui examineraient, qui bavarderaient et qui gâteraient la simplicité de la chose.

— On causera toujours de ce qui est nouveau, vous ne pouvez empêcher cela.

— Mes ennemis, si j'en ai, peuvent faire de l'embarras philanthropique à propos de ces dîners; mais vous êtes mon ami, et j'espère que vous voudrez bien faire à mon expérience l'hommage de votre silence. C'est encore un balai neuf, et tout va bien; mais avec le temps, il est probable que nous rencontrerons plus d'une pierre d'achoppement. »



CHAPITRE XLIII.

Départ de Marguerite.

Mistress Shaw avait pris Milton en haine, autant qu'il était possible à sa nature douce et molle de haïr. Elle le trouvait bruyant, enfumé; les pauvres gens qu'elle voyait dans les rues étaient sales, les dames riches étaient parées avec mauvais goût, et elle n'avait pas vu un seul homme, riche ou pauvre, dont les habits fussent bien ajustés. Elle était sûre que Marguerite ne reprendrait jamais ses forces à Milton, et elle-même craignait d'y voir revenir ses anciennes attaques de nerfs. Il fallait que Marguerite partît avec elle, et cela promptement.

Tels étaient les arguments dont elle se servait pour presser Marguerite qui, faible, fatiguée et découragée, finit par promettre que, dès que *mercredi* serait passé, elle se préparerait à accompagner sa tante à Londres, laissant à Dixon le soin de payer les menuisiers, de disposer des meubles et de fermer la maison. Avant le mercredi, ce triste mercredi où M. Hale devait être enterré loin des deux pays qu'il avait habités et de l'épouse qu'il avait tant aimée (et c'était là un nouveau sujet de chagrin pour Marguerite : car elle pensait que, si elle ne s'était pas laissée aller à cette accablante stupeur pendant ces derniers jours, les choses auraient pu être différemment arrangées), avant ce mercredi, Marguerite reçut une lettre de M. Bell ainsi conçue :

« Ma chère Marguerite,

« J'avais l'intention de retourner à Milton jeudi; mais

malheureusement il se trouve que c'est une des rares occasions où nous sommes de service et où il ne m'est pas permis de m'absenter. Le capitaine Lennox et M. Thornton sont ici : le premier me paraît être un excellent parent, et il a offert de se rendre à Milton pour vous aider dans vos recherches de testament; quant à moi, je suis convaincu qu'il n'y en a pas, sans quoi vous l'auriez déjà trouvé. Le capitaine paraît décidé à vous emmener à Londres en même temps que sa belle-mère, et, dans l'état où est sa femme, il me semble que vous ne pouvez le retenir plus tard que vendredi. Mais Dixon me paraît fidèle et intelligente, et je crois que vous pouvez lui laisser la maison jusqu'à ce que je vienne. Je remettrai les papiers entre les mains de mon homme de loi à Milton, si on ne trouve pas de testament; car je suppose que ce brillant capitaine n'entend pas grand'chose aux affaires. Néanmoins il a des moustaches magnifiques. Il faudra qu'il y ait une vente; vous ferez donc bien de choisir ce qu'il vous convient de garder, ou, si cela vous fatigue trop maintenant, vous en enverrez la liste un peu plus tard. Deux mots encore, et je termine. Vous savez, ou, si vous l'ignorez, votre pauvre père savait qu'après ma mort vous hériterez de tout ce que je possède. Ce n'est pas que j'aie l'intention de mourir encore, mais je dis ceci pour expliquer ce qui va suivre. Ces Lennox paraissent vous aimer beaucoup en ce moment; peut-être continuera-t-il d'en être ainsi, peut-être que non; de sorte qu'il vaut mieux commencer par faire des conventions formelles; c'est-à-dire vous engager à leur payer deux cent cinquante guinées par an, tant qu'il vous plaira aux uns et aux autres de vivre ensemble (la pension de Dixon, bien entendu, est comprise dans cette somme; ne vous laissez entraîner par aucune cajolerie à donner davantage pour elle); de cette façon, vous ne serez pas dans l'embarras, si quelque jour le capitaine vient à désirer d'avoir sa maison à lui seul,

et vous pourrez vous transporter ailleurs, vous et vos deux cent cinquante guinées, si d'ici là je ne vous ai pas réclamée pour tenir ma maison. Pour ce qui est de votre toilette, des gages de Dixon, de vos dépenses personnelles, et des friandises et des bonbons (car il faut à toutes les jeunes filles des friandises et des bonbons jusqu'à ce que l'âge les ait rendues sages), je consulterai quelque dame de ma connaissance et j'examinerai ce que votre père vous a laissé avant de fixer la somme nécessaire à ces diverses dépenses. Maintenant, Marguerite, je suis sûr que vous vous êtes enlevée en lisant ceci, et que vous vous demandez de quel droit ce vieux M. Bell se mêle de régler vos affaires. Il y a cependant bien quelque droit; il a aimé votre père pendant trente-cinq ans; il lui a servi de témoin le jour de son mariage, il vient de lui fermer les yeux; de plus, il est votre parrain, et, comme il ne peut vous faire de bien spirituellement, car il a l'idée que vous lui êtes de beaucoup supérieure dans ces sortes de choses, il voudrait au moins vous faire ce pauvre bien de vous pourvoir matériellement. Et le vieillard n'a pas au monde un seul parent; personne ne pleurera la mort d'Adam Bell, et il a mis tout son cœur dans ce projet, et il espère que ce n'est pas Marguerite Hale qui le refusera. Écrivez-moi par le retour du courrier, ne fût-ce que deux lignes, pour me faire connaître votre décision; mais pas de remercîments. »

Marguerite prit une plume et écrivit d'une main tremblante : « Ce n'est pas Marguerite Hale qui le refusera. » Elle se sentait si faible qu'elle n'eût pu trouver d'autres expressions, et cependant elle était contrariée de se servir de celles-là. Mais ce léger effort l'avait tellement fatiguée, qu'eût-elle imaginé une autre manière de dire qu'elle acceptait, elle n'eût pas eu la force de l'écrire. Elle fut obligée de se coucher de nouveau sur le sofa, et de tâcher de ne penser à rien

« Chère enfant! dit mistress Shaw, est-ce que cette lettre t'a affligée ou contrariée ?

— Non! dit faiblement Marguerite; je serai mieux lorsque le jour de demain sera passé.

— Je suis sûre, ma chérie, que tu n'iras pas mieux avant que je t'aie enlevée de l'air enfumé de Milton; je ne puis comprendre comment tu as pu le supporter pendant deux ans.

— Mais où serais-je allée? Je ne pouvais quitter mon père et ma mère.

— Bien! Ne te chagrine pas, mon enfant. Sans doute tu as fait pour le mieux; seulement, je n'avais pas la moindre idée de la manière dont vous viviez. La femme de notre sommelier habite une maison plus confortable que celle-ci.

— Elle est quelquefois très-jolie en été. Vous ne pouvez en juger maintenant. J'y ai été très-heureuse. »

Et Marguerite ferma les yeux, pour mettre un terme à la conversation.

La maison cependant était luxueuse en comparaison de ce qu'elle était auparavant. Les soirées étaient fraîches, et, par les ordres de mistress Shaw, des feux étaient allumés dans toutes les chambres. Elle s'efforçait de gâter sa nièce autant qu'elle pouvait, et elle achetait toutes les petites choses qu'elle croyait pouvoir lui être agréables. Mais Marguerite était indifférente à tout, ou du moins, lorsqu'elle remarquait ces attentions, c'était seulement pour être reconnaissante envers sa tante, qui prenait toute cette peine pour elle. Elle était agitée malgré sa faiblesse. Toute la journée, pour s'empêcher de penser à la cérémonie d'Oxford, elle allait de chambre en chambre, choisissant languissamment les objets qu'elle voulait conserver. Dixon la suivait sur l'ordre de mistress Shaw, ostensiblement pour recevoir ses instructions, mais avec la recommandation d'essayer de la calmer, et de l'amener à se reposer le plus tôt possible.

« Je veux garder ce livre, Dixon; vous enverrez tous les autres à M. Bell. Il les appréciera pour eux-mêmes, et aussi en souvenir de papa. Celui-ci, je désire que vous le portiez à M. Thornton, après mon départ. Attendez, je vais écrire un mot que vous porterez en même temps. »

Elle s'assit sur-le-champ, comme si elle eût craint de réfléchir, et écrivit :

« Cher monsieur, je suis sûre que le livre ci-joint vous sera précieux en souvenir de mon père, à qui il a appartenu.

« MARGUERITE HALE. »

Puis elle erra de nouveau dans la maison, touchant et examinant divers objets qui lui étaient familiers depuis l'enfance, et dont elle ne se séparait qu'avec regret et répugnance, si vieux et si usés qu'ils fussent. Mais elle cessa de parler, et Dixon, dans son rapport à mistress Shaw, dit à cette dame qu'elle doutait que miss Hale eût entendu un seul mot de ce qu'elle lui avait dit, bien qu'elle lui eût parlé tout le temps dans le but de la distraire. Marguerite, qui était restée debout toute la journée, se sentit le soir extrêmement fatiguée, et dormit mieux qu'elle n'avait encore fait depuis la mort de son père.

Le lendemain, à déjeuner, elle exprima le désir d'aller dire adieu à quelques amis. Mistress Shaw lui répondit :

« Je suis sûre, chère enfant, que tu ne peux avoir ici d'amis intimes pour aller les voir sitôt; avant même d'avoir été à l'église !

— Mais je n'ai qu'aujourd'hui : si le capitaine arrive dans l'après-midi, et s'il faut.... s'il faut réellement que nous partions demain.

— Oh! oui; nous partirons demain. Je suis de plus en plus convaincue que cet air ne te vaut rien, et que c'est là ce qui te rend si pâle et te donne l'air si malade : et puis Édith nous attend; elle a peut-être besoin de moi, et tu

ne peux rester ici seule, à ton âge. S'il faut absolument que tu fasses ces visites, je t'accompagnerai. Dixon pourra sans doute nous avoir une voiture ? »

Mistress Shaw alla donc avec Marguerite pour prendre soin d'elle, et elle emmena sa femme de chambre, pour prendre soin des châles et des coussins. Marguerite, si elle n'avait pas été aussi triste, eût souri de voir tous ces préparatifs pour faire deux visites qu'elle avait si souvent faites seule à pied, à toute heure du jour. Elle était un peu effrayée d'avouer qu'un des endroits où elle voulait aller, c'était chez Nicolas Higgins; mais elle espérait que sa tante se sentirait peu disposée à descendre de voiture pour traverser la cour de Nicolas et s'exposer à ce que le linge mouillé, qui séchait sur des cordes tendues d'une maison à l'autre, vînt lui fouetter la figure à chaque coup de vent.

Il se livra dans l'esprit de mistress Shaw un combat entre l'amour de ses aises et le sentiment des convenances; mais le premier l'emporta, et après avoir recommandé à Marguerite de prendre soin d'elle-même, et de ne pas attraper quelque mauvaise fièvre, comme il en règne toujours dans ces sortes d'endroits, elle lui permit d'aller là où elle avait été si souvent sans permission, et sans prendre aucune précaution. Nicolas était sorti; il n'y avait à la maison que Mary et un ou deux des enfants de Boucher. Marguerite s'en voulut à elle-même de n'avoir pas mieux choisi le moment de sa visite. Mary, bien que bonne et sensible, était peu intelligente, et d'ailleurs, dès qu'elle eut compris quel était le motif de la visite de Marguerite, elle se mit à pleurer et à sangloter avec tant de violence, que celle-ci vit qu'il serait inutile de lui dire aucune des mille petites choses auxquelles elle avait songé pendant le trajet, dans la voiture. Elle ne put qu'essayer de la consoler un peu, en lui parlant vaguement de la possibilité de se revoir, et elle lui recommanda de dire à son père

combien elle désirait qu'il s'arrangeât de façon à venir la voir le soir, quand il reviendrait de son ouvrage.

Au moment de quitter la maison, elle s'arrêta, et regardant autour d'elle, elle dit avec un peu d'hésitation :

« Je serais bien aise d'avoir quelque petite chose qui me rappelât Bessy. »

A l'instant la générosité de Mary fut vivement excitée. Que pouvait-on lui donner? Et lorsque Marguerite eut choisi une petite tasse commune, dont elle se rappelait avoir vu Bessy se servir souvent pendant sa maladie, Mary s'écria :

Oh! prenez quelque chose de mieux; cette tasse-là n'a coûté que quatre sous.

— C'est tout ce qu'il me faut, merci, » dit Marguerite ; et elle se hâta de s'en aller, tandis que le sourire causé par la joie d'avoir quelque chose à lui donner était encore sur le visage de Mary. « Maintenant, chez mistress Thornton, se dit-elle, il le faut. » Mais cette pensée l'effrayait, et elle eut bien de la peine à trouver des mots exacts pour expliquer à sa tante qui était mistress Thornton, et pourquoi il lui fallait qu'elle allât lui dire adieu.

Mistress Shaw descendit cette fois de voiture avec elle, et on les fit entrer dans le salon, où on venait d'allumer le feu. Mistress Shaw resserra son châle autour d'elle et grelotta.

« Quelle pièce glaciale! » dit-elle.

Elles attendirent quelque temps mistress Thornton; lorsque celle-ci entra, son cœur était un peu adouci pour Marguerite, à l'idée qu'elle la voyait pour la dernière fois. Elle se rappelait le courage qu'elle avait montré en plusieurs circonstances, plutôt que la patience avec laquelle elle avait supporté des peines longues et cruelles. Sa physionomie était plus gracieuse que de coutume, lorsqu'elle s'avança vers la jeune fille, et même une nuance de tendresse s'y montra, lorsqu'elle jeta les yeux sur ce

visage pâle et gonflé par les larmes, et qu'elle entendit la voix tremblante que Marguerite s'efforçait de rendre ferme.

« Permettez-moi de vous présenter ma tante, mistress Shaw, madame, dit Marguerite. Je dois quitter Milton demain, je ne sais si vous en êtes informée; mais j'avais besoin de vous revoir, mistress Thornton, pour.... pour vous prier d'excuser ma conduite la dernière fois que je vous ai vue, et pour vous dire que je suis certaine que votre intention était bonne, quoique nous nous soyons si mal comprises. »

Mistress Shaw parut extrêmement étonnée de ce qu'elle entendait. Des remercîments et des excuses, pour avoir manqué de politesse! Mais mistress Thornton répondit :

« Miss Hale, je suis bien aise que vous me rendiez justice. Je n'ai fait que ce que je croyais de mon devoir, en vous adressant des remontrances. J'ai toujours souhaité d'agir envers vous comme une amie. Je suis bien aise que vous me rendiez justice.

— Et vous, dit Marguerite en rougissant, voulez-vous aussi me rendre justice et croire que, bien que je ne puisse et ne veuille donner aucune explication de ma conduite, je n'ai pas agi de la manière inconvenante que vous avez cru? »

La voix de Marguerite était si douce, son regard si suppliant, que mistress Thornton fut cette fois sensible au charme qui l'avait jusqu'ici trouvée invulnérable.

« Oui, dit-elle, je vous crois, n'en parlons plus. Où allez-vous demeurer? M. Bell m'a dit, en effet, que vous alliez quitter Milton. Vous ne l'avez jamais aimé à la vérité; mais, malgré cela, vous ne pouvez vous attendre à ce que je vous félicite de le quitter. Où allez-vous vivre?

— Avec ma tante, répondit Marguerite en se tournant vers mistress Shaw.

— Ma nièce va demeurer chez moi, dans Harley-

Street. Elle est pour moi presque une fille, dit mistress Shaw en regardant Marguerite avec tendresse, et je suis reconnaissante de tout ce qu'on a pu faire pour elle. Si jamais vous et votre mari vous venez à Londres, mon fils et ma fille, le capitaine et mistress Lennox, seront, j'en suis sûre, très-heureux de faire tout ce qui sera en leur pouvoir pour vous être agréables. »

Mistress Thornton pensa intérieurement que Marguerite aurait dû prendre la peine d'instruire du degré de parenté qui unissait à elle M. Thornton, la belle dame qui prenait déjà envers eux des airs de protection ; elle répondit donc d'un ton bref :

« Mon mari est mort. M. Thornton est mon fils. Je ne vais jamais à Londres, de sorte qu'il n'est pas probable que je profite des offres que vous avez la politesse de me faire. »

En cet instant, M. Thornton entra ; il arrivait d'Oxford. Son costume noir témoignait du motif pour lequel il y était allé.

« John, lui dit sa mère, cette dame est mistress Shaw, la tante de miss Hale, qui, je regrette de le dire, vient pour nous dire adieu.

— Vous partez donc ! dit M. Thornton à voix basse.

— Oui, dit Marguerite ; nous quittons Milton demain.

— Mon gendre vient nous chercher ce soir, » dit mistress Shaw.

M. Thornton se tourna d'un autre côté. Il ne s'était pas assis, et il semblait examiner quelque chose sur la table, comme s'il y eût trouvé une lettre qui lui faisait oublier la compagnie présente ; il ne parut pas même s'apercevoir du mouvement que firent les dames pour s'en aller : cependant, il s'élança en avant pour offrir le bras à mistress Shaw jusqu'à la voiture ; tandis qu'elle avançait, et que Marguerite et lui étaient debout sur le perron à côté l'un de l'autre, il était impossible que le souvenir du jour de

l'émeute ne s'offrit pas à leur esprit. Dans celui de M. Thornton, il se présenta associé aux paroles du lendemain, à cette déclaration passionnée de Marguerite, qu'il n'y avait pas dans toute cette foule un seul homme qui ne l'intéressât plus que lui. Et, à la pensée de ses mépris, son regard devint sévère, bien que son cœur battît, vivement agité par l'amour.

« Non, se dit-il, je l'ai mise à l'épreuve une fois, et j'ai tout perdu. Qu'elle parte avec son cœur de pierre et sa beauté; combien son regard est dur même en ce moment, malgré le charme de ses traits! Elle craint que je ne lui dise quelque chose qui l'oblige à me repousser avec fierté. Qu'elle parte donc! Malgré sa fortune et sa beauté, elle aura de la peine à rencontrer un cœur plus dévoué que le mien. »

La voix dont il lui dit adieu n'exprima ni regret, ni émotion d'aucune sorte, et la main qu'elle lui tendit fut prise avec calme et laissée avec autant d'indifférence que si c'eût été une fleur morte et flétrie. Mais personne de la maison ne revit M. Thornton ce jour-là; il était extrêmement occupé, ou du moins il le disait.

Les forces de Marguerite furent si complétement épuisées par ces visites, qu'il lui fallut se soumettre aux soins et aux ordonnances de sa tante, et supporter ses : « Je te l'avais bien dit. » Dixon déclara qu'elle était aussi malade que le jour où elle avait appris la mort de M. Hale, et mistress Shaw et elle se consultèrent sur l'opportunité de différer le voyage du lendemain. Mais, lorsque sa tante lui proposa à regret quelques jours de délai, Marguerite s'écria :

« Oh! non, partons. Je ne puis être patiente ici. Je ne m'y remettrai jamais. J'ai besoin d'oublier tout. »

On continua donc les préparatifs; le capitaine Lennox arriva et apporta des nouvelles d'Édith et du petit garçon, et Marguerite s'aperçut que la conversation indifférente

d'un homme qui, quelque bon qu'il fût, ne sympathisait pas vivement avec elle, lui faisait du bien. Elle secoua sa torpeur, et, vers l'heure à laquelle elle comptait sur Higgins, elle se trouva en état de quitter doucement le salon et d'attendre dans sa chambre qu'on l'appelât pour le recevoir.

« Eh! dit-il, lorsqu'elle entra, qui aurait cru que le vieux monsieur s'en irait tout à coup comme cela? On aurait pu me jeter par terre avec une paille, lorsque j'ai appris la chose. « M. Hale? que je disais, celui qui a été curé? — Oui, qu'ils me répondaient. — Alors, c'est un bien bon homme de moins sur la terre, que je leur dis. » Et je me suis rendu chez vous pour vous voir, et pour vous dire comme j'étais chagrin; mais les femmes qui étaient dans la cuisine n'ont pas voulu vous allez dire que j'étais là; elles m'ont dit que vous étiez malade, et elles m'ont renvoyé. Et comme ça vous allez donc être une grande dame là-bas à Londres?

— Non, pas une grande dame, dit Marguerite en souriant à demi.

— Thornton m'a dit il y a un jour ou deux: « Higgins, avez-vous vu miss Hale? — Non, que je lui ai dit. Il y a un tas de femmes qui ne veulent pas me laisser approcher. Mais elle me connaît bien, et elle saura tout de même que j'ai bien du chagrin du vieux monsieur, quoique je ne puisse pas la voir. — Alors, qu'il me dit, mon garçon, vous n'aurez pas beaucoup de temps pour la voir. Elle ne va pas rester avec nous un jour de plus qu'il ne faudra. Elle a des parents qui sont des grands personnages et qui vont l'emmener; nous ne la verrons plus jamais. — Patron, que je lui ai dit, si je ne la vois pas avant qu'elle s'en aille, je tâcherai d'aller à Londres à la Pentecôte prochaine, vous pouvez être sûr de ça. Et tous les parents du monde n'empêcheront pas que je ne lui dise adieu. » Mais que Dieu vous bénisse! je savais que

vous viendriez. C'était seulement pour ne pas contrarier le patron, que j'avais l'air de croire que vous pourriez quitter Milton sans me voir.

— Vous avez bien raison, dit Marguerite. Vous ne faites que me rendre justice, et vous ne m'oublierez pas, j'en suis sûre. Si personne autre ne se souvient de moi à Milton, vous du moins vous penserez à moi ainsi qu'à mon père. Vous savez comme il était bon et tendre. Tenez, Higgins! voilà sa Bible, je vous l'ai gardée. Il me coûte de m'en séparer, mais je sais qu'il aurait été bien aise que vous l'eussiez. Je suis certaine qu'elle vous sera précieuse et que vous la lirez pour l'amour de lui.

— Vous pouvez être sûre de ça. Quand ce serait l'écriture du diable lui-même, si vous me demandiez de la lire pour l'amour de vous et du vieux monsieur, je la lirais. Mais qu'est-ce que c'est que ça? Je n'ai pas envie de prendre votre monnaie; aussi n'y pensez pas. Nous avons été bons amis, sans qu'il ait jamais été question d'argent entre nous.

— C'est pour les enfants, pour les enfants de Boucher, dit Marguerite. Ils peuvent en avoir besoin, vous n'avez pas le droit de refuser ce qui est pour eux. Je ne voudrais pas vous donner seulement un sou, dit-elle en riant; ne croyez pas qu'il y ait rien pour vous.

— C'est bien, ma fille. Je ne peux que dire : Dieu vous bénisse! Dieu vous bénisse! et Amen. »



CHAPITRE XLIV.

Le bien-être, mais non la paix.

Il fut heureux pour Marguerite que l'extrême tranquillité de la maison de Harley-Street pendant et après les couches d'Édith lui permît de jouir du repos dont elle avait si grand besoin. Elle eut ainsi le temps de s'accoutumer au changement soudain qui avait eu lieu dans sa position pendant ces derniers mois. Elle se trouvait tout d'un coup habitante d'une maison luxueuse, où la simple connaissance des embarras et des préoccupations de la vie semblait avoir peine à pénétrer. Les roues de la machine de l'existence journalière y étaient si bien graissées qu'elles tournaient avec une facilité délicieuse. Mistress Saw et Édith ne pouvaient se lasser de fêter Marguerite à son retour dans ce qu'elles appelaient sa maison, et elle se trouvait presque ingrate de sentir intérieurement que le presbytère d'Helstone, et même la pauvre maison de Milton, avec son père toujours inquiet, sa mère malade, et toutes les petites occupations nécessitées par une pauvreté relative, répondaient bien mieux à son idée du chez-elle que la maison d'Harley-Street. Édith était impatiente de se rétablir pour remplir la chambre de Marguerite des meubles confortables et de tous les jolis riens qui encombraient la sienne. Mistress Shaw et sa femme de chambre s'occupaient à remettre en état la toilette de Marguerite. Le capitaine Lennox se montrait aimable, bon et distingué; il passait chaque jour une heure ou

deux dans la chambre de sa femme, jouait pendant une autre heure avec son petit garçon, et flânait à son club le reste de la journée, lorsqu'il ne dînait pas en ville. Avant que Marguerite eût senti le besoin d'une vie plus active, Édith descendit au salon et reprit son rôle accoutumé dans la maison, et Marguerite retomba dans sa vieille habitude d'admirer et de servir sa cousine. Elle débarrassait volontiers Édith de tous les petits devoirs qui ennuyaient celle-ci, écrivait ses billets, lui rappelait ses engagements, s'occupait d'elle lorsque aucun amusement n'était en vue, et que par suite Édith était disposée à se croire malade. Mais toute la famille était lancée dans les plaisirs de la saison de Londres, et Marguerite restait souvent seule. Ses pensées se reportaient alors vers Milton avec un vif sentiment de contraste entre la vie qu'elle y avait menée et celle qu'elle menait actuellement. Elle commençait à se fatiguer de cette existence trop facile, où il n'y avait place pour aucune lutte ni pour aucun effort. Elle craignait de se laisser endormir dans l'oubli de tout ce qui était en dehors du bien-être, du luxe qui l'entourait. Il pouvait y avoir à Londres des travailleurs épuisés et affamés, mais elle ne les voyait jamais, les domestiques eux-mêmes vivaient dans un monde souterrain dont elle ne connaissait ni les craintes ni les espérances; ils semblaient n'exister que lorsqu'un besoin ou un caprice de leurs maîtres les faisait tout à coup paraître. Il y avait un vide étrange dans le cœur et dans la vie de Marguerite; elle se hasarda une fois à en exprimer confusément quelque chose à Édith; celle-ci, fatiguée d'une nuit passée au bal, caressa languissamment la joue de Marguerite qui était près d'elle dans son ancienne position, assise sur un tabouret, contre le sofa sur lequel sa cousine était étendue.

« Pauvre enfant! dit Édith. C'est un peu triste pour toi de rester ainsi seule tous les soirs, justement dans le mo-

ment où tout le monde est si gai: mais nous donnerons bientôt nos dîners, dès que Henri sera revenu de ses tournées, et cela te procurera quelques distractions; ce n'est pas étonnant qu'elle soit mélancolique, pauvre chérie! »

Marguerite ne croyait pas que les dîners dussent être un remède à ce dont elle se plaignait. Mais Édith était fière de ses dîners « si différents, disait-elle, des dîners de vieilles douairières que donnait maman; » et quant à mistress Shaw, elle paraissait trouver exactement le même plaisir dans le cercle de connaissances qui était du goût de M. et mistress Lennox et dans les réunions cérémonieuses qu'elle présidait autrefois elle-même. Le capitaine Lennox se montrait un frère pour Marguerite; elle l'aimait réellement beaucoup, excepté lorsqu'elle le voyait s'occuper avec anxiété de la toilette d'Édith, dans le désir que la beauté de celle-ci produisît de l'effet dans le monde. En ces occasions, toute la fierté intérieure de Marguerite se soulevait, et elle avait peine à contenir l'expression de ses sentiments.

Voici comment se passait la journée de Marguerite: une ou deux heures de tranquillité avant le déjeuner, qu'on servait tard et à des heures irrégulières; ce repas se prolongeait et Marguerite était obligée de rester jusqu'à la fin, parce qu'à la suite venaient les discussions des différents plans au sujet desquels, bien qu'ils ne la concernassent point, on voulait avoir son avis, ou tout au moins sa sympathie et son intérêt. Puis venaient un nombre infini de billets à écrire, dont Édith la chargeait toujours en la caressant et la complimentant de ce qu'elle possédait l'éloquence du billet; quelques instants se passaient à jouer avec Sholto lorsqu'il rentrait de sa promenade, outre qu'elle prenait soin de lui pendant le dîner des domestiques; puis elle faisait ou recevait quelques visites. Souvent un dîner ou quelque invitation acceptée par sa tante

et ses cousins laissait, il est vrai, un peu de liberté à Marguerite ; mais elle en profitait mal.

Elle attendait avec intérêt et impatience le retour de Dixon, qui était toujours à Milton, où elle s'occupait activement de tous les objets appartenant à la famille Hale. C'était pour le cœur de Marguerite une sorte de famine que cette ignorance complète où elle était au sujet de toutes les personnes au milieu desquelles elle avait vécu. A la vérité Dixon dans ses lettres citait de temps à autre l'opinion de M. Thomson, quant à ce qu'il y avait de mieux à faire au sujet des meubles, ou à la manière de traiter avec le propriétaire de la maison de Champton-Terrace; mais c'était seulement par hasard que ce nom ou tout autre nom de Milton se trouvait mentionné. Un soir Marguerite était assise seule dans le salon ; elle ne lisait pas les lettres de Dixon, bien qu'elle les tînt dans sa main, mais elle y réfléchissait ; elle se rappelait les jours écoulés et la vie affairée de la ville manufacturière, et se demandait si tout continuait d'aller dans ce tourbillon comme si elle et son père n'eussent jamais existé ; si personne dans toute cette foule ne la regrettait (elle ne songeait pas à Higgins en ce moment), lorsque tout à coup on annonça M. Bell. Marguerite serra à la hâte les lettres de Dixon dans son panier à ouvrage, et se leva en rougissant, comme si elle eût été surprise au milieu de quelque action coupable....

« Oh ! monsieur Bell ! je ne pensais guère à vous voir !

— Mais vous n'en êtes pas fâchée, j'espère, malgré cela ?

— Avez-vous dîné ? Comment êtes-vous venu ? Permettez-moi de vous faire servir à dîner.

— Si vous n'avez pas dîné vous-même. Autrement, vous savez que personne ne tient moins que moi à manger. Mais où sont les autres ? Ils dînent en ville ; ils vous ont laissée seule ?

— Oh! oui; cela me repose, je pensais justement.... mais voulez-vous courir le risque d'un mauvais dîner? je ne sais pas s'il y a quelque chose dans la maison.

— Pour vous dire la vérité, j'ai dîné à mon club; seulement ils n'y font pas la cuisine aussi bien qu'autrefois, de sorte que je pensais que, si vous dîniez, j'essayerais de vous tenir compagnie. Mais n'importe, n'importe. Il n'y a pas dix cuisiniers en Angleterre auxquels on puisse se fier pour un dîner improvisé; ceux qui ont le talent et les matériaux nécessaires n'ont pas souvent un assez bon caractère pour cela. Vous me ferez seulement du thé, Marguerite; et maintenant, dites-moi un peu à quoi vous pensiez. Vous alliez me le dire tout à l'heure. De qui sont ces lettres que vous avez cachées si rapidement, ma filleule?

— Oh! seulement de Dixon, dit Marguerite en rougissant.

— Bah! Est-ce là tout? Qui pensez-vous qui soit venu dans le même train que moi?

— Je ne sais, dit Marguerite, décidée à ne pas deviner.

— Votre.... Comment l'appelez-vous? Quel nom donne-t-on au frère d'un beau-cousin?

— M. Henri Lennox?

— Oui. Vous l'avez connu autrefois, n'est-ce pas? Quelle sorte d'homme est-ce?

— Je l'aimais bien dans ce temps-là, » dit Marguerite en baissant les yeux un instant. Mais elle les releva bientôt et continua de la manière la plus naturelle: « Vous savez que depuis nous avons été en correspondance au sujet de Frédéric; mais il y a trois ans que je ne l'ai vu, et il peut être changé. Comment l'avez-vous trouvé?

— Je n'en sais rien. Il était si occupé à deviner d'abord qui j'étais, et ensuite comment j'étais, qu'il ne m'a rien laissé voir de lui-même, à moins que je ne veuille regar-

der cette grande curiosité qu'il éprouvait de savoir à qui il avait affaire comme un indice révélateur de son caractère. Le trouvez-vous joli garçon, Marguerite?

— Certainement non. Et vous ?

— Moi non plus. Mais je croyais que peut-être vous pensiez différemment. Vient-il souvent ici ?

— Je suppose que oui, lorsqu'il est à Londres. Il a toujours été en tournée depuis mon arrivée. Mais, monsieur Bell, venez-vous d'Oxford ou de Milton ?

— De Milton. Ne sentez-vous pas que je suis tout enfumé !

— Si, mais je pensais que cela pouvait être l'effet des antiquités d'Oxford.

— Allons ! voyons, soyez raisonnable. J'aurais pu venir à bout de tous les propriétaires d'Oxford avec moins de peine que ne m'en a donné le vôtre à Milton, et il m'a fallu céder encore. Il ne veut nous reprendre la maison que du mois de juin prochain en un an. Heureusement M. Thornton nous a trouvé un locataire. Pourquoi donc ne me demandez-vous pas des nouvelles de M. Thornton, Marguerite ? Il s'est montré de vos amis, je vous assure. Il m'a évité la moitié de la peine et des embarras.

— Comment va-t-il ? Comment va mistress Thornton ? dit Marguerite à la hâte et à demi-voix, bien qu'elle s'efforçât de parler naturellement.

— Je suppose qu'ils vont bien ; je suis resté chez eux jusqu'à ce que j'en ai été chassé par le tapage perpétuel que causait le mariage de miss Fanny. Thornton lui-même en était fatigué, bien qu'elle fût sa sœur. Il se retirait très-souvent dans sa chambre; il devient d'un âge à ne plus trouver beaucoup d'intérêt à ces sortes de choses, soit qu'il s'agisse du principal ou des accessoires. J'ai été étonné de voir la vieille dame entraînée par le courant et se laisser emporter par l'enthou-

siasme de sa fille pour les fleurs d'oranger et les dentelles. J'aurais cru mistress Thornton une femme plus solide.

— Elle est capable de faire quoi que ce soit pour cacher la faiblesse de sa fille, dit Marguerite à demi-voix.

— Cela peut être. Vous l'avez donc étudiée? Elle ne paraît pas vous aimer à l'excès.

— Je sais bien que non, dit Marguerite. Oh! voilà enfin le thé! » s'écria-t-elle comme soulagée.

Avec le thé entra M. Henry Lennox, qui, après avoir dîné, était venu à Harley-Street, s'attendant évidemment à y trouver son frère et sa belle-sœnr. Marguerite soupçonna qu'il était aussi satisfait qu'elle de la présence d'un tiers, car c'était la première fois qu'ils se revoyaient depuis la déclaration qu'il lui avait faite à Helstone. Elle ne savait trop que dire dans le premier moment, et se trouvait heureuse que les occupations de la table à thé lui servissent d'excuse pour garder le silence et laisser à M. Lennox le temps de se remettre. Car, à dire vrai, il s'était dirigé avec un certain effort ce soir-là vers Harley-Street, dans l'intention d'en finir tout de suite avec une rencontre qui eût été embarrassante, même en présence du capitaine, et qui l'était doublement, maintenant qu'il trouvait Marguerite seule et qu'il était obligé de lui adresser la plus grande partie de sa conversation. Elle retrouva la première sa présence d'esprit.

« Monsieur Lennox, dit-elle, j'ai été bien reconnaissante de toute la peine que vous avez prise pour Frédéric.

— Je regrette seulement d'avoir si mal réussi, » répondit-il en jetant un coup d'œil du côté de M. Bell, comme pour savoir ce qu'il pouvait dire devant lui.

Marguerite, comme si elle avait lu dans sa pensée, s'adressa à M. Bell de manière à indiquer qu'il était par-

faitement au courant des démarches qui avaient été faites pour réhabiliter Frédéric.

« Ce Horracks, dit-elle, ce dernier témoin, a été aussi inutile que tous les autres. M. Lennox a découvert qu'il s'est embarqué pour l'Australie au mois d'août dernier, deux mois avant que Frédéric vînt en Angleterre et nous eût donné les noms de....

— Frédéric est venu en Angleterre! Vous ne m'aviez pas dit cela! s'écria M. Bell étonné.

— Je croyais que vous le saviez; je ne doutais pas qu'on ne vous l'eût dit. Bien entendu, c'était un grand secret, et peut-être n'eussé-je pas dû en parler maintenant, dit Marguerite un peu confuse.

— Je n'en ai jamais parlé ni à mon frère, ni à votre cousine, dit M. Lennox avec une légère sécheresse qui n'était pas exempte de reproche.

— N'ayez pas peur, Marguerite. Je ne vis pas au milieu d'un monde bavard et cancanier, ni parmi des gens qui s'efforcent de me faire parler. Il ne faut pas avoir l'air si effrayé parce que vous avez lâché le chat hors du sac devant un fidèle ermite tel que moi. Je ne dirai jamais qu'il est venu en Angleterre; je n'aurai pas de tentations, car personne ne me le demandera. Attendez, cependant! dit-il, s'interrompant brusquement; est-ce lors de l'enterrement de votre mère qu'il est venu?

— Il était près de maman quand elle est morte, dit doucement Marguerite.

— C'est cela! c'est cela! Quelqu'un m'a demandé s'il n'était pas venu à cette époque, et je l'ai nié formellement.... il n'y a pas longtemps.... Qui ce pouvait-il être? Oh! je me rappelle. »

Mais il ne nomma pas la personne, et, bien que Marguerite eût donné beaucoup pour savoir si ses soupçons étaient justes, et si c'était M. Thornton qui avait fait cette question, elle n'osa le demander à M. Bell.

Il y eut un silence de quelques moments; puis M. Lennox, s'adressant à Marguerite, dit :

« Je suppose que, comme M. Bell est maintenant au fait de toutes les circonstances qui se rattachent à la malheureuse situation de votre frère, je ne puis mieux faire que de lui donner connaissance du point où en sont les recherches en ce moment. Si donc il veut me faire l'honneur de venir déjeuner avec moi demain, nous examinerons tout cela ensemble.

— J'aimerais à savoir tous les détails, s'il n'y a pas d'inconvénient. Ne pouvez-vous venir ici? Je n'ose me permettre de vous engager tous les deux à déjeuner, bien que je sois persuadée que vous seriez les bienvenus. Mais, je vous en prie, mettez-moi au courant de tout ce qui concerne Frédéric, même quand il n'y aurait pas d'espérance pour le présent.

— J'ai un rendez-vous à onze heures et demie; je viendrai néanmoins si vous le désirez, » répondit M. Lennox d'un air qui fit regretter à Marguerite la proposition qu'elle venait de faire.

M. Bell se leva et chercha son chapeau, qu'on avait changé de place lorsqu'on avait servi le thé.

« Je ne sais pas, dit-il, quelles sont les intentions de M. Lennox, mais je suis diposé à m'aller coucher. J'ai fait un long trajet aujourd'hui, et mes soixante ans me font sentir la fatigue d'un voyage.

— J'ai bien envie de rester pour attendre mon frère et ma sœur, » dit M. Lennox, qui ne paraissait pas songer au départ.

Marguerite fut saisie d'une sorte de terreur à l'idée de rester seule avec lui. La scène qui avait eu lieu sur la terrasse du petit jardin d'Helstone était si présente à sa pensée, qu'elle ne pouvait s'empêcher de croire qu'il en était de même pour lui.

« Ne partez pas encore, monsieur Bell, dit-elle vive-

ment. Je désire que vous voyiez Édith, et qu'Édith fasse votre connaissance. Je vous en prie! » fit-elle en posant sur le bras du vieux monsieur une main légère, mais résolue.

M. Bell la regarda et lut sur sa physionomie l'embarras qu'elle ressentait; il se rassit, comme si cette petite main eût été douée d'une force irrésistible.

« Vous voyez comme elle m'opprime, monsieur Lennox, dit-il, et j'espère que vous avez remarqué le choix de ses expressions; elle veut que je *voie* la cousine Édith qui, m'a-t-on dit, est une beauté; mais elle a l'honnêteté de se servir d'un autre mot quand il s'agit de moi, et il faut que mistress Lennox me connaisse. Il paraît que vous ne me trouvez pas bien beau à voir, eh! Marguerite? »

Il plaisantait pour lui donner le temps de se remettre du léger trouble qu'elle avait éprouvé lorsqu'il avait parlé de se retirer; elle prit le même ton et lui renvoya la balle. M. Lennox se demandait avec étonnement comment le capitaine avait pu dire qu'elle avait perdu toute sa beauté. Il est vrai que dans sa simple robe noire elle faisait contraste avec Édith, qui entra bientôt en dansant, vêtue d'une robe de crêpe blanc, le visage entouré de ses longues boucles dorées. Elle sourit et rougit de la manière la plus gracieuse lorsqu'on lui présenta M. Bell, se rappelant qu'elle avait à soutenir sa réputation de beauté. Mistress Shaw et le capitaine Lennox, chacun de leur côté, firent le plus aimable accueil à M. Bell, l'amenant en dépit de lui-même à les aimer, surtout lorsqu'il eut vu combien Marguerite prenait naturellement sa place entre eux, comme sœur et comme fille de la maison.

« Quel dommage que nous n'ayons pas été ici pour vous recevoir! dit Edith. Et vous aussi, Henry, quoique je ne sois pas sûre que nous serions restés à la maison pour vous. Mais pour M. Bell, le M. Bell de Marguerite!...

— On ne peut pas savoir jusqu'où vous auriez poussé le sacrifice, dit Henry. Peut-être jusqu'à renoncer à un grand dîner et au plaisir de mettre cette jolie robe. »

Édith ne savait trop si elle devait rire ou se fâcher. Toutefois, comme son beau-frère ne voulait pas la mettre en colère, il continua :

« Voulez-vous donner une preuve de votre disposition à faire des sacrifices, en m'invitant à déjeuner demain, afin que je puisse me trouver avec M. Bell, et une autre preuve en faisant servir à neuf heures et demie au lieu de dix heures? J'ai des lettres et des papiers à montrer à miss Hale et à M. Bell.

— J'espère que M. Bell voudra bien regarder ma maison comme la sienne pendant son séjour à Londres, dit le capitaine Lennox. Je suis désolé seulement de ne pouvoir lui offrir un lit.

— Merci, je vous suis obligé; cela n'aurait servi qu'à me faire paraître un rustre, car j'aurais été obligé de le refuser, malgré la tentation qu'offre une si agréable compagnie, » dit M. Bell en saluant à la ronde et en se félicitant intérieurement de la manière élégante dont il avait tourné sa phrase. Sa pensée aurait pu se traduire ainsi : « Je n'aurais jamais la patience d'endurer des gens si convenables et si bien élevés; cela ressemble à de la viande sans sel. Je suis enchanté qu'ils n'aient pas de lit à m'offrir. Et comme je leur ai bien tourné mon compliment ! La manie du bon ton me gagne tout à fait. »

Cette satisfaction de lui-même dura jusqu'au moment où il se trouva dans la rue, marchant à côté de Henry Lennox. Il se rappela alors tout à coup le regard suppliant que Marguerite avait jeté vers lui en le priant de rester; il se souvint aussi de ce qui lui avait été dit autrefois de l'admiration que professait Henry pour Marguerite. Ses pensées prirent une nouvelle direction.

— Vous connaissez miss Hale depuis longtemps, je

crois, dit-il. Comment l'avez-vous trouvée? Elle m'a semblé pâle et fatiguée.

— Je l'ai trouvée fort bien; peut-être pas lorsque je suis entré, en y réfléchissant; mais lorsqu'elle s'est animée, elle était aussi jolie qu'elle l'a jamais été.

— Elle a eu de grandes peines, dit M. Bell.

— Oui, j'ai appris avec tristesse tout ce qu'elle a eu à supporter; non-seulement le chagrin que cause toujours la perte de personnes si chères, mais encore la vive contrariété qu'elle a dû ressentir de la conduite de son père....

— La conduite de son père! répéta M. Bell avec un accent de surprise. Il faut qu'on vous ait fait quelque récit erroné. Il s'est conduit de la manière la plus loyale et la plus consciencieuse: Il a montré plus de courage et de résolution que je ne l'en aurais jamais cru capable.

— Peut-être ai-je été, en effet, mal informé; mais son successeur à Helstone, qui est un homme sensé et intelligent, un ecclésiastique actif et dévoué, m'a dit que rien n'obligeait M. Hale à se conduire comme il l'a fait, c'est-à-dire à résigner son bénéfice et à ne conserver pour lui et sa famille d'autres ressources que le prix des leçons qu'il donnait dans une ville manufacturière. L'évêque lui avait à la vérité offert un poste plus important; mais s'il avait des doutes, il pouvait rester où il était sans se démettre. Le fait est que ces ecclésiastiques de campagne mènent une vie si isolée, je veux dire isolée par rapport aux hommes d'un esprit cultivé et à ceux de leurs confrères, sur lesquels ils pourraient régler leur esprit pour voir quand il avance ou quand il retarde, qu'ils sont très-portés à se tourmenter de doutes imaginaires au sujet des articles de foi, et à négliger par de vagues scrupules des occasions de faire le bien.

— Je ne suis pas de votre avis. Je ne crois pas qu'ils soient généralement très-portés à agir comme l'a fait ce pauvre Hale. »

M. Bell enrageait intérieurement

« Peut-être me suis-je servi d'une expression trop générale en disant très-portés; mais il est certain que la vie qu'ils mènent est de nature à produire ou un orgueil démesuré, ou un état morbide de la conscience, répliqua M. Lennox avec un calme parfait.

— Ne voit-on pas d'exemples d'orgueil chez les avocats? demanda M. Bell. Il est vrai qu'il y a probablement parmi eux peu de consciences morbides. »

Il était de plus en plus vexé et il oubliait les bonnes manières qu'il se félicitait naguère d'avoir apprises. M. Lennox s'aperçut qu'il avait contrarié son compagnon, et, comme il avait parlé presque uniquement pour dire quelque chose et passer le temps, la question en elle-même lui étant très-indifférente, il lui en coûta peu de revenir sur ses pas. « Il est certain, dit-il, qu'il est beau à un homme de l'âge de M. Hale de quitter un endroit qu'il a habité vingt ans, et de renoncer à toutes ses habitudes pour une idée, erronée sans doute, mais cela ne fait rien à l'affaire, enfin pour une pensée intangible. On ne peut s'empêcher de l'admirer, en mêlant toutefois à cette admiration un peu de cette sorte de pitié qu'inspire don Quichotte. C'était tout à fait un gentleman. Je n'oublierai jamais l'hospitalité digne et simple avec laquelle il m'a reçu à Helstone. »

M. Bell, qui n'était adouci qu'à demi, mais qui d'un autre côté était bien aise de croire, pour apaiser certains scrupules de sa conscience, qu'il y avait réellement une teinte de don quichottisme dans la conduite de son ami Hale, reprit en grommelant : « Ah! et vous ne connaissez pas Milton encore; c'est un si grand contraste avec Helstone! Il y a bien des années que je suis allé à Helstone, mais je suis sûr que tout y est encore exactement comme je l'y ai laissé, chaque pierre et chaque arbre à la même place qu'il y a un siècle, tandis que Milton! J'y vais tous

les quatre ou cinq ans, j'y suis né, et cependant j'ai souvent de la peine à y retrouver mon chemin parmi les bâtiments mêmes qui s'élèvent à l'endroit où était le verger de mon père. Est-ce ici que nous nous séparons? Eh bien, bonsoir, monsieur; je suppose que nous nous reverrons à Harley-Street demain matin. »

La pensée d'Helstone avait été éveillée dans l'esprit de M. Bell par la conversation qu'il avait eue avec M. Lennox; elle le poursuivit toute la nuit dans ses rêves. Il se revoyait professeur dans le collége où il avait maintenant le rang d'agrégé; puis c'étaient les grandes vacances, et il se trouvait près de son ami nouvellement marié, l'orgueilleux époux et l'heureux vicaire d'Helstone. Ils faisaient par-dessus les petits courants d'eau des sauts impossibles, qui semblaient les tenir suspendus en l'air pendant des jours entiers. Le temps et l'espace seuls manquaient de réalité. Les événements se mesuraient sur l'émotion qu'ils produisaient, non sur leur existence. Les arbres étaient chargés d'un feuillage teint des mille couleurs de l'automne; les doux parfums des fleurs et des herbes sauvages pénétraient tous les sens; la jeune épouse allait et venait dans sa maison, partagée entre l'humiliation que lui faisait ressentir la médiocrité de sa position, et la fierté que lui faisait éprouver son mari beau, tendre et dévoué: c'est ainsi que M. Bell l'avait vue vingt ans auparavant.

Ce rêve ressemblait si fort à une réalité, que lorsqu'il s'éveilla ce fut sa vie présente qui lui parut un rêve. Où était-il? Dans la chambre élégamment meublée d'un hôtel de Londres. Où étaient ceux qui une minute auparavant lui parlaient, le touchaient, se mouvaient autour de lui? Morts! à jamais absents! Il était lui-même un vieillard, lui qui tout à l'heure triomphait dans la force de la virilité. L'isolement complet de sa vie lui devint une pensée insupportable. Il se leva à la hâte et essaya d'oublier

les temps qui ne devaient jamais revenir, en s'habillant sur-le-champ pour aller déjeuner à Harley-Street.

Il ne put prêter une grande attention à tous les détails que M. Lennox lui donna, ainsi qu'à Marguerite, sur la situation de Frédéric. Il ne remarqua pas la pâleur de la jeune fille, qui augmentait à mesure qu'elle voyait s'anéantir toute espérance de la réhabilitation de son frère. La voix de M. Lennox lui-même s'attendrit en terminant. Ce n'est pas que Marguerite ne connût d'avance le résultat, mais les détails de chaque échec successif finirent par lui arracher des larmes. M. Lennox s'arrêta :

« Je ferais mieux d'en rester là, dit-il d'un air de sympathie. J'ai eu tort de proposer cette explication. Le lieutenant Hale (et ce titre qu'on avait durement retiré à son frère, c'était déjà un adoucissement pour Marguerite de le lui entendre donner), le lieutenant Hale est heureux ; il est dans une belle position de fortune, il a devant lui un avenir assuré que sa carrière de marin n'eût pu lui donner, et il a sans doute adopté le pays de sa femme.

— C'est justement cela, dit Marguerite ; c'est égoïste à moi de le regretter, mais il est perdu pour moi, et je me sens isolée. »

M. Lennox feuilleta ses papiers, et regretta de n'être pas déjà aussi riche qu'il espérait l'être un jour. M. Bell se moucha bruyamment, mais il se tut comme l'avocat ; et Marguerite, au bout d'une minute ou deux, parut avoir recouvré son calme habituel. Elle remercia très-gracieusement M. Lennox de la peine qu'il avait prise, d'autant plus gracieusement qu'elle sentait que, d'après la manière dont elle venait de se conduire, il pouvait craindre de n'avoir fait que lui causer une peine inutile ; et cependant c'était là une peine dont elle n'eût pas voulu être privée. M. Bell s'approcha d'elle pour lui dire adieu.

« Marguerite ! lui dit-il tout en mettant ses gants, je m'en vais demain à Helstone pour revoir le vieux presby-

tère; vous plairait-il de venir avec moi? Ou bien cela vous ferait-il trop de peine? Parlez franchement.

— Oh! monsieur Bell, et elle n'en put dire davantage; mais elle prit la vieille main goutteuse du vieillard et elle la baisa.

— Allons, allons, cela suffit, dit-il en rougissant d'embarras. Je suppose que votre tante voudra bien vous confier à moi. Nous partirons demain matin et nous serons là-bas à deux heures, j'imagine. Nous commanderons notre dîner à la petite auberge, aux Armes de Lennard, et nous irons chercher de l'appétit dans la forêt. Êtes-vous de force, Marguerite? ce sera une preuve pour tous deux, j'en suis sûr, mais pour moi du moins ce sera aussi un grand plaisir. Nous dînerons donc là avec du gibier, si nous pouvons nous en procurer, et, pendant que je ferai mon somme, vous irez voir vos anciens amis. Je m'engage à vous ramener sainte et sauve à mistress Shaw, à moins d'un accident de chemin de fer, vendredi dans la journée.

— Il est inutile que j'essaye de vous dire combien cela me fera plaisir, dit Marguerite à travers ses pleurs.

— Eh bien! alors prouvez-moi votre gratitude en tarissant vos larmes pendant ces deux jours-là : car autrement je me mettrai à pleurer aussi; et je n'aime pas cela.

— Je ne pleurerai pas une seule fois, dit Marguerite en s'efforçant de sourire.

— A la bonne heure, voilà une bonne fille. Alors nous allons monter et convenir de tous nos arrangements. »

Marguerite était toute tremblante pendant que M. Bell discutait son projet avec mistress Shaw, qui se montra d'abord étonnée, ensuite incertaine et irrésolue, et finit par céder à la brusquerie de M. Bell plus qu'à sa propre conviction : car elle ne put jamais arriver à décider si la chose était bonne ou mauvaise, convenable ou non, jusqu'à ce que le retour de Marguerite et l'heureux accom-

plissement de ce projet lui eussent fait décider que ç'avait été une bien bonne pensée de M. Bell, et justement ce qu'elle-même désirait pour Marguerite, qui avait grand besoin de cette distraction après tant de chagrins



CHAPITRE XLV.

Autrefois et maintenant.

Marguerite était prête longtemps avant l'heure convenue, et elle eut le plaisir de pleurer un peu tranquillement lorsqu'on ne la voyait pas, et de sourire gaiement lorsqu'on la regardait. Sa dernière inquiétude fut la crainte de manquer le train; mais non! ils arrivèrent bien à temps; et elle respirait enfin librement et avec bonheur, assise en face de M. Bell, passant rapidement devant les stations bien connues, regardant les vieilles villes du Midi, et les villages endormis sous la chaude lumière d'un brillant soleil, qui rougissait encore leurs toits de tuiles si différents des froides ardoises du Nord. Des couvées de pigeons s'abattaient sur les vieux pignons, soulevant leurs plumes douces et luisantes, comme pour exposer chaque fibre à la délicieuse chaleur. Il y avait peu de monde aux stations, il semblait que les habitants du pays fussent trop heureux et trop indolents pour éprouver le désir de voyager; on ne voyait rien là de l'activité et du mouvement que Marguerite avait remarqués dans ses deux voyages sur la ligne du Nord-Ouest. A une époque plus avancée de l'année, la foule des riches et des oisifs parcourait cette ligne à la poursuite du plaisir; mais quant au va-et-vient perpétuel des commerçants actifs et affairés, il différait toujours beaucoup des lignes du Nord. On voyait, presque à chaque station, un ou deux spectateurs, flânant les mains dans leurs poches, et si occupés à contempler le train, que les voyageurs étaient tentés de se

demander ce qu'ils pouvaient avoir à faire lorsque, le train une fois parti, il ne leur restait plus que les rails, quelques hangars et quelques champs à examiner. L'air doux et chaud se jouait sur les maisons dorées. Ils laissaient derrière eux ferme après ferme, et chacune d'elles faisait songer Marguerite aux villes allemandes, à Herman et Dorothée, à Évangéline. Elle fut tirée de ce rêve par l'arrivée à la station d'où une voiture devait la conduire à Helstone. Et alors son cœur fut en proie à des sentiments vifs et poignants qui tenaient à la fois de la douleur et du plaisir. Chaque mille était rempli de souvenirs qu'elle n'aurait pas voulu laisser échapper pour tout au monde, mais dont chacun la faisait pleurer sur les jours qui n'étaient plus.

La dernière fois qu'elle avait passé sur cette route, c'était lorsqu'elle avait quitté Helstone avec son père et sa mère ; le jour, la saison, étaient sombres et tristes, et elle-même désolée, mais ils étaient avec elle. Maintenant elle était seule, orpheline, et eux l'avaient quittée et avaient disparu de la surface de la terre. Elle était comme blessée de voir la route d'Helstone inondée des rayons du soleil, et la campagne ainsi que le feuillage des arbres dans toute la gloire et la richesse de l'été, comme elle les avait vus autrefois. La nature ne s'attriste pas, et elle est éternellement jeune.

M. Bell devinait une partie de tout ce qui se passait dans l'esprit de Marguerite, et il gardait le silence. Ils s'arrêtèrent devant les Armes de Lennard, établissement demi-ferme et demi-auberge, situé un peu en arrière de la route, comme pour indiquer que l'hôte ne dépend pas assez des voyageurs pour chercher de les attirer par quelque importunité : c'est à eux au contraire de venir le chercher. La maison donnait sur la place du village, et elle était ombragée par un orme séculaire, tout entouré de bancs et entre les branches duquel pendait le vieil écusson

des Lennard. La porte de l'auberge était ouverte toute grande, mais aucun empressement hospitalier n'accueillit les voyageurs. Lorsque l'hôtesse parut (et auparavant ils eussent eu le temps d'emporter la moitié des objets qui garnissaient la pièce), elle leur souhaita gracieusement la bienvenue, presque comme s'ils eussent été des invités, et s'excusa d'avoir été si longtemps à venir, en disant que c'était la fenaison, qu'il fallait envoyer le dîner aux ouvriers, et qu'elle avait été trop occupée de préparer les paniers pour entendre le bruit des roues sur le chemin.

« Mais Dieu me bénisse! s'écria-t-elle tout à coup en apercevant la figure de Marguerite, c'est miss Hale. Jenny, fit-elle en courant vers la porte pour appeler sa fille, viens, viens bien vite, c'est miss Hale! »

Puis elle se retourna vers Marguerite, dont elle serra la main avec une affection toute maternelle.

« Et comment allez-vous tous? Comment vont le vicaire et miss Dixon? Le vicaire surtout? Que Dieu le bénisse! Nous n'avons pas cessé de regretter son départ. »

Marguerite s'efforça de parler pour apprendre à mistress Purkis la mort de son père : il était évident qu'elle savait celle de sa mère, puisqu'elle n'avait pas parlé d'elle; mais elle ne put que montrer sa robe de deuil et dire ce seul mot : « Papa. »

« Sûrement, ce n'est pas chose possible! dit mistress Purkis en se tournant vers M. Bell comme pour lui demander la confirmation de la triste vérité qu'elle entrevoyait. Il est venu ici au printemps un monsieur qui nous a beaucoup parlé de M. Hale et de miss Marguerite : il nous a appris la mort de mistress Hale, la pauvre bonne dame, mais il n'a pas seulement dit que le vicaire fût malade.

— Il est mort subitement à Oxford pendant une visite qu'il me faisait, dit M. Bell. C'était un digne homme, mistress Purkis, et il y en a plus d'un parmi nous qui

pourrait s'estimer heureux d'avoir une fin aussi tranquille que la sienne. Allons, Marguerite, cher enfant ! son père était mon plus ancien ami, et elle est ma filleule; nous avons donc voulu venir ensemble revoir Helstone, et il me souvient que vous avez à nous donner des chambres bien propres et un excellent dîner. Vous ne vous rappelez pas m'avoir vu, à ce qu'il paraît; mais mon nom est Bell, et quelquefois, lorsque le presbytère était trop plein, j'ai couché ici, et j'ai goûté à votre bonne ale.

— C'est vrai, c'est vrai; je vous demande pardon, monsieur, mais c'est vrai que j'étais tout occupée de miss Hale. Permettez-moi, miss Marguerite, de vous conduire dans une chambre où vous pourrez ôter votre chapeau et vous laver la figure. Ce matin même, j'ai plongé des roses fraîchement cueillies dans le pot à l'eau. « Car, me « disais-je, il viendra peut-être quelqu'un, et il n'y a « rien de si agréable que de l'eau de source parfumée avec « une ou deux roses. » Quand on pense que ce pauvre vicaire est mort ! Nous mourrons tous un jour il est vrai; mais ce monsieur nous avait dit qu'il commençait à prendre le dessus après le chagrin qu'il avait eu de la mort de mistress Hale.

— Descendez me trouver, mistress Purkis, après que vous aurez donné à miss Hale ce qu'il lui faut. J'ai besoin de me consulter avec vous au sujet du dîner. »

La petite fenêtre de la chambre de Marguerite était à demi bouchée par les roses et les branches de vigne; mais, en les écartant et se penchant un peu en dehors, elle aperçut le haut des cheminées du presbytère, et distingua à travers les ombres bien des lignes qui lui étaient familières.

« Ah ! dit mistress Purkis en arrangeant le lit, après avoir envoyé Jenny chercher des serviettes parfumées de lavande, les temps sont bien changés, miss; notre nouveau vicaire a sept enfants et il bâtit une nursery pour

eux et pour ceux qui viendront, à l'endroit où étaient autrefois la tonnelle et la cabane aux outils. Il a fait mettre des grilles neuves et une nouvelle glace dans le salon. Lui et sa femme sont des gens remuants et actifs, ils ont fait beaucoup de bien; du moins on le dit, et il faut le croire, sans quoi ce serait mettre tout sens dessus dessous pour peu de chose. Le nouveau vicaire est un teetotaller[1], miss, et un magistrat, et sa femme a une quantité de recettes pour faire la cuisine d'une manière économique, et pour faire du pain sans blé ; et ils parlent tant tous deux à la fois, qu'ils vous étourdissent : ce n'est que lorsqu'ils sont partis et qu'on est un peu tranquille, qu'on songe à ce qu'on aurait pu dire pour défendre son opinion. Il va aller examiner les canettes des faneurs dans les champs, et il se fâchera parce que ce n'est pas de la bière de gingembre ; mais que voulez-vous? Ma mère et ma grand'mère, avant moi, envoyaient de la bière de drèche aux faneurs, et elles prenaient des sels et du séné lorsqu'elles étaient malades, et je continue à faire comme elles, bien que mistress Hepworth veuille me donner des confitures pour remplacer la médecine ; c'est, comme elle le dit, beaucoup meilleur, mais je n'y ai pas de foi. Il faut que je m'en aille, miss, quoique j'aie bien des choses à vous demander ; je reviendrai tout à l'heure. »

M. Bell avait fait préparer pour Marguerite des fraises, de la crème et du pain bis, auxquels il avait fait ajouter pour lui du fromage de Stilton et une bouteille de vin de Porto. Après ce goûter rustique, ils partirent pour la promenade, ne sachant de quel côté commencer.

« Irons-nous d'abord du côté du presbytère? demanda M. Bell.

— Non, pas encore. Allons de ce côté et faisons le tour, puis nous reviendrons par le chemin qui y mène. »

1. Membre de la Société de tempérance.

Çà et là de vieux arbres avaient été abattus l'automne précédent; une cabane de bûcheron avait disparu. Marguerite s'en apercevait à l'instant et les regrettait comme de vieux amis. Ils passèrent devant l'endroit où M. Lennox et elle avaient dessiné. Le vieux tronc sillonné par la foudre du vénérable hêtre, sur les racines duquel ils s'étaient assis, n'y était plus; le vieillard habitant de la cabane en ruine était mort; la cabane avait été abattue et remplacée par une habitation propre et confortable. Il y avait un petit jardin sur l'emplacement qu'avait occupé le vieux hêtre.

« Je ne me croyais pas si vieille, dit Marguerite après avoir longtemps gardé le silence, et elle se détourna en soupirant.

— Oui! dit M. Bell. Ce sont les premiers changements parmi les choses familières qui font paraître le temps si mystérieux à la jeunesse; plus tard nous perdons le sentiment du mystérieux. Le changement me semble naturel et inévitable. L'instabilité des choses humaines m'est aussi familière qu'elle vous est nouvelle et affligeante.

— Allons voir la petite Suzanne, dit Marguerite, attirant son compagnon d'un autre côté.

— De tout mon cœur, bien que je ne sache le moins du monde qui est la petite Suzanne. Mais j'aime toutes les Suzanne en souvenir de simple Suzanne.

— Ma petite Suzanne a été désappointée lorsque je suis partie, parce que je ne lui ai pas dit adieu; et depuis ce temps-là j'ai toujours eu un remords de lui avoir causé ce chagrin, que j'aurais pu lui éviter si j'avais été un peu plus active. Mais c'est un peu loin. Êtes-vous sûr que cela ne vous fatiguera pas trop?

— Tout à fait sûr; c'est-à-dire si vous ne marchez pas si vite. Il n'y a pas par ici de rues qui puissent fournir une excuse pour s'arrêter et reprendre haleine. Vous trouveriez romantique de vous promener avec une per-

sonne si grasse et de courte haleine, si j'étais Hamlet, prince de Danemark. Ayez pitié de mon infirmité, pour l'amour de lui.

— Je vais marcher plus lentement pour l'amour de vous. Je vous aime cent fois mieux qu'Hamlet.

— Partant de ce principe, qu'un chien vivant vaut mieux qu'un lion mort?

— Peut-être; je n'en sais rien. Je n'analyse pas mes sentiments.

— Je me contenterai de savoir que vous m'aimez, sans examiner trop curieusement les éléments dont se compose votre affection. Seulement, il n'est pas nécessaire que nous marchions comme des colimaçons.

— Eh bien! marchez à votre pas, et je vous suivrai; ou bien arrêtez-vous et méditez comme Hamlet, auquel vous vous comparez, si je vais trop vite.

— Merci. Mais comme ma mère n'a pas tué mon père et épousé ensuite mon oncle, je ne saurais sur quoi méditer, à moins que ce ne fût sur les chances que nous avons d'avoir un bon ou mauvais dîner. Qu'en pensez-vous?

— J'ai très-bon espoir. Elle passait autrefois dans tout Helstone pour une fameuse cuisinière.

— Oui; mais avez-vous tenu compte des préoccupations de la fenaison? »

Marguerite comprenait la bonté de M. Bell, qui essayait de la distraire en causant gaiement, pour l'empêcher de songer au passé avec trop d'amertume. Mais elle eût préféré cependant parcourir en silence ces allées si chères, si même elle n'était pas assez ingrate pour regretter de n'être pas seule.

Ils atteignirent enfin la chaumière qu'habitait la mère de Suzanne. Suzanne n'y était pas, elle était à l'école de la paroisse. Marguerite fut désappointée; la pauvre femme s'en aperçut et se mit à s'excuser,

« Oh! c'est très-bien, au contraire, dit Marguerite. Je suis bien aise qu'il en soit ainsi, j'aurais dû le deviner. Seulement, elle avait coutume de rentrer ici avec vous.

— Oui, c'est vrai; et elle me manque bien. Je lui enseignais le soir le peu que je savais; ce n'était pas grand' chose, à la vérité; mais elle était devenue si serviable, qu'elle me fait bien faute. Elle est bien plus savante que moi maintenant. »

Et la pauvre veuve soupira.

« Je suis sans doute bien arriéré, grommela M. Bell; mais il me semble que l'enfant recevait une éducation plus simple et plus naturelle en restant à la maison, en aidant sa mère et en lisant chaque soir un chapitre du Nouveau Testament près d'elle, qu'en allant à une école, si savante qu'elle puisse être. »

Marguerite ne voulut pas engager son compagnon à continuer en lui répondant, et prolonger ainsi cette discussion devant la mère. Elle demanda donc à celle-ci :

« Comment va la vieille Betty Barnes ?

— Je n'en sais rien, dit la femme d'un ton bref. Nous ne sommes pas amies.

— Pourquoi donc pas? demanda Marguerite, qui autrefois rétablissait toujours la paix entre les gens du village.

— Elle m'a volé mon chat.

— Savait-elle que c'était le vôtre?

— Je n'en sais rien. Je pense que non.

— Eh bien! est-ce qu'elle a refusé de vous le rendre lorsqu'elle a su que c'était à vous?

— Elle l'avait brûlé.

— Brûlé! s'écrièrent à la fois Marguerite et M. Bell.

— Rôti! » expliqua la femme.

Mais ce n'était pas là une explication.

A force de la questionner, Marguerite parvint à tirer

d'elle ce fait horrible, que Betty Barnes s'était laissé entraîner à prêter à une Bohémienne, diseuse de bonne aventure, les habits de dimanche de son mari, sur la promesse que lui avait faite celle-ci de les lui rendre le samedi soir, avant que Goodman Barnes se fût aperçu de rien; mais ne les voyant pas revenir et craignant la colère de son mari, elle avait eu recours à un moyen que lui suggérait une grossière superstition répandue dans le pays. On croyait généralement à Helstone que les cris d'un chat bouilli ou rôti tout vivant contraignaient les esprits infernaux à céder aux désirs de celui qui avait recours à cette sorte de charme. Il était, du reste, évident que la mère de Suzanne ne doutait pas de son efficacité. Ce qui l'indignait, c'était seulement que son chat eût été choisi entre tous pour le sacrifice. Marguerite écoutait ce récit avec horreur, et elle s'efforça en vain d'éclairer l'esprit de la pauvre femme; elle fut obligée d'y renoncer en désespoir de cause. Point par point, elle amenait bien la femme à admettre certains faits dont l'enchaînement logique était parfaitement clair pour elle, Marguerite; mais, en fin de compte, la pauvre femme en revenait toujours à sa première assertion, à savoir que certainement c'était très-cruel et qu'elle n'aimerait pas à le faire, mais qu'il n'y avait rien de pareil pour faire avoir aux gens ce qu'ils désiraient. Elle l'avait entendu dire toute sa vie; mais néanmoins c'était extrêmement cruel. Marguerite vit qu'il fallait renoncer à la ramener à la raison, et la quitta sous une impression de dégoût et de tristesse.

« Vous êtes une bonne fille de ne pas triompher de moi, dit M. Bell.

— Comment cela? Que voulez-vous dire?

— Je conviens que j'ai tort au sujet de l'école; tout vaut mieux que de voir élever cette enfant dans un paganisme pratique.

— Oh! je me rappelle. Pauvre petite Suzanne! Il faut

que j'aille la voir; vous serait-il désagréable de passer à l'école?

— Pas du tout. Je suis curieux de voir ce qu'on lui enseigne. »

Ils ne causèrent pas davantage; ils se frayèrent un chemin à travers uue vallée boisée, mais la douce influence de la verdure ne parvint pas à chasser l'impression pénible qu'avait causée à Marguerite le récit de cette odieuse cruauté; récit fait d'une manière qui laissait voir un manque complet de pitié pour les souffrances du pauvre animal. Le murmure des voix, semblable au bourdonnement d'une ruche d'abeilles humaines, se fit entendre à eux dès qu'ils sortirent de la forêt pour entrer sur la pelouse du village sur laquelle donnait l'école. La porte était toute grande ouverte, et ils entrèrent. Une dame vive et alerte, vêtue de noir, qui allait, venait et semblait être partout à la fois, les aperçut et vint à leur rencontre avec quelque chose de cet air de maîtresse de maison que Marguerite se rappelait avoir vu prendre à sa mère, bien qu'avec moins de vivacité, lorsque quelques rares promeneurs entraient visiter l'école. Elle devina sur-le-champ que c'était là la femme du vicaire actuel, la personne qui avait succédé à sa mère, et elle eût volontiers évité l'entrevue, si c'eût été possible; mais elle domina aussitôt cette impression et s'avança avec modestie, rencontrant bien des regards ravis de la reconnaître et entendant murmurer autour d'elle: « C'est miss Hale! » La femme du vicaire entendit le nom, et ses manières devinrent aussitôt plus affectueuses; mais, en même temps, Marguerite ne put s'empêcher de remarquer qu'elle se montrait plus protectrice. La dame tendit la main à M. Bell en disant:

« Votre père, à ce que je présume, miss Hale; cela se devine à la ressemblance. Je suis enchantée de vous voir, monsieur, et le vicaire en sera fort aise aussi. »

Marguerite expliqua péniblement que M. Bell n'était

pas son père et que celui-ci était mort; tandis qu'elle se demandait intérieurement comment M. Hale eût jamais pu supporter de revoir Helstone, si les choses avaient été telles que le pensait la femme du vicaire. Elle n'entendit pas ce qu'il plut à celle-ci d'ajouter, et laissant à M. Bell le soin de lui répondre, elle chercha du regard ses anciennes connaissances.

« Oh! je vois que vous seriez bien aise d'examiner une classe, miss Hale; je comprends cela par moi-même. Que la première classe se lève pour une leçon d'analyse avec miss Hale. » La pauvre Marguerite, dont la visite était toute sentimentale, et qui n'avait guère l'intention de rien inspecter, se sentit comme prise au piége; mais enfin cela la mettait en contact avec ces jeunes visages curieux et éveillés, qui lui avaient été autrefois si familiers, qui avaient reçu le baptême des mains de son père; elle s'assit donc regardant avec intérêt les changements que ces trois années avaient produits chez les jeunes filles, et tenant pendant une ou deux minutes la main de Suzanne, tandis que les élèves de la première classe cherchaient leurs livres et que la femme du vicaire, tout près de saisir M. Bell par le bouton de son habit, expliquait à celui-ci le système phonétique et lui racontait la conversation qu'elle avait eue à ce sujet avec l'inspecteur.

Marguerite, penchée sur son livre sans voir autre chose, et entendant autour d'elle le bourdonnement des enfants, fut vivement assaillie par les souvenirs de l'ancien temps, et ses yeux se remplissaient de larmes, lorsque tout à coup une des jeunes filles hésita sur le mot en apparence très-simple *un*, incertaine sur le nom qu'elle devait lui donner.

« Un, article indéfini, dit doucement Marguerite.

— Je vous demande pardon, dit la femme du vicaire, qui était tout yeux et tout oreilles, mais M. Milsome nous enseigne à appeler *un* un.... qui est-ce qui s'en souvient?

— Un adjectif absolu, » dirent sur-le-champ une demi-douzaine de voix.

Et Marguerite demeura confuse ; les enfants en savaient plus long qu'elle. M. Bell se détourna et se prit à rire. Marguerite ne se risqua plus à parler de tout le reste de la leçon. Mais lorsqu'elle fut finie, elle alla tranquillement près de quelques-unes de ses favorites et causa un peu avec elles; d'enfants elles devenaient jeunes filles, s'effaçant de son souvenir dans leur rapide développement, de même qu'elle disparaissait du leur par sa longue absence. Elle était néanmoins satisfaite de les avoir vues toutes encore une fois, bien qu'une nuance de tristesse se mêlât à ce plaisir. Lorsque la visite à l'école fut terminée, l'après-midi n'était pas encore écoulée, et mistress Hepworth proposa à Marguerite et à M. Bell de l'accompagner au presbytère pour voir les.... Elle avait été sur le point de dire les « améliorations, » mais elle y substitua le mot de « changements, » que le vicaire y faisait. Marguerite, on le croira sans peine, était peu soucieuse de voir les changements en question, qui blessaient le souvenir qu'elle avait gardé de la maison ; mais il lui tardait de revoir le vieux presbytère, bien qu'elle frémît d'avance de la douleur qu'elle savait devoir y éprouver.

Le presbytère était si changé, tant au dedans qu'au dehors, que sa douleur fut moins grande qu'elle ne s'y était attendue. On eût dit que ce n'était plus le même endroit. Le jardin, la pelouse, autrefois si soigneusement entretenus que même une feuille tombée y eût semblé une tache, étaient semés de jouets d'enfants; ici c'était un sac de billes, là un cerceau. Uu chapeau de paille était accroché à un rosier comme à un porte-manteau, et faisait fléchir sous son poids une longue branche chargée de fleurs, qui au temps de mistress Hale eût été relevée et attachée avec un soin presque tendre. Le petit vestibule carré était également plein d'objets appartenant aux enfants.

« Ah! dit mistress Hepworth, je vous prie d'excuser ce désordre, miss Hale; lorsque la nursery sera finie, j'exigerai plus d'arrangement. Nous faisons bâtir une nursery à côté de votre chambre, je crois. Comment faisiez-vous miss Hale pour vous passer de nursery?

— Nous n'étions que deux, dit Marguerite. Vous avez plusieurs enfants, je suppose?

— Nous en avons sept; regardez! Nous faisons percer une fenêtre du côté de la rue. M. Hepworth dépense un argent fou dans cette maison; mais réellement elle était à peine habitable, lorsque nous sommes venus, pour une famille aussi considérable que la nôtre, je veux dire bien entendu. »

Toutes les chambres de la maison étaient changées, outre celle dont parlait mistress Hepworth, qui était autrefois le cabinet de M. Hale, et dont le jour adouci par la verdure et la tranquillité délicieuse non-seulement avait fait contracter à celui-ci, comme il le disait, l'habitude de la méditation, mais encore avait peut-être contribué en quelque sorte à la formation d'un caractère plus propre à la pensée qu'à l'action. La nouvelle fenêtre donnait sur la route et avait plusieurs avantages, ainsi que le fit remarquer mistress Hepworth. De là on pouvait apercevoir les brebis égarées du troupeau de son mari qui rôdaient du côté du cabaret espérant n'être pas vues, tandis qu'ils étaient au contraire attentivement surveillés: car l'alerte vicaire avait l'œil sur la route, même pendant la composition de ses sermons les plus orthodoxes, et gardait près de lui un chapeau et un bâton qu'il saisissait pour courir après ses paroissiens; et bien agiles fallait-il qu'ils fussent pour réussir à se réfugier au « Gai Bûcheron » avant que le teetotal vicaire les eût atteints et arrêtés. Toute la famille était vive, décidée, parlant haut, d'un bon cœur, et peu tourmentée par un excès de délicatesse dans la manière de sentir; Marguerite craignait que mistress Hep-

worth ne s'aperçût que M. Bell se ralliait d'elle dans l'admiration qu'il se plaisait à exprimer pour toutes les choses qui choquaient le plus son goût. Mais non! elle le prenait au mot avec tant de bonne foi, que Marguerite ne put s'empêcher de faire des reproches à celui-ci lorsqu'ils eurent quitté le presbytère.

« Ne me grondez pas, Marguerite; c'est vous qui en êtes cause. Si elle ne vous avait pas montré tous les changements avec une satisfaction si évidente de la supériorité d'intelligence qui les leur avait fait imaginer, je ne me serais pas conduit ainsi; mais si vous voulez absolument prêcher, gardez-moi cela pour après le dîner, parce que cela m'aidera à m'endormir et facilitera ma digestion. »

Ils étaient tous deux fatigués, et Marguerite l'était à tel point, qu'elle renonça à sortir de nouveau comme elle se l'était d'abord proposé. Et de façon ou d'autre, cette visite à Helstone ne ressemblait pas tout à fait à l'idée qu'elle s'en était faite. Il y avait partout des changements, légers à la vérité, mais pénétrant tout. Les familles étaient changées par l'absence, la mort ou le mariage, ou seulement par le cours naturel des jours, des mois, des années, qui nous emporte insensiblement de l'enfance vers la jeunesse, et de la jeunesse vers l'âge viril, puis vers la vieillesse, d'où nous tombons, comme un fruit mûr, dans le sein paisible de la terre, notre nourrice. Les lieux aussi étaient changés : ici un arbre avait été abattu, là un buisson; un long rayon de lumière pénétrait où régnait autrefois l'obscurité; une route avait été dessinée, empierrée, et le chemin couvert de gazon qui serpentait à côté d'elle était maintenant enclos et cultivé. C'était là sans doute une véritable amélioration; mais Marguerite soupirait en regrettant l'aspect pittoresque, l'ombre et le chemin vert auxquels elle avait été accoutumée. Assise près de la fenêtre, elle contemplait le progrès des ombres de la nuit; ce spectacle était en harmonie avec ses pensées mélanco-

liques. M. Bell dormait profondément, car il s'était livré pendant la journée à un exercice inaccoutumé; il ne se réveilla que lorsque le thé fut apporté par une jeune paysanne dont les joues rougies par la chaleur indiquaient qu'elle avait varié ses occupations habituelles en travaillant à rentrer les foins.

« Holà! Qu'est-ce? Où sommes-nous? Qu'est-ce là, Marguerite? Oh! oui, je me rappelle maintenant. Je ne pouvais m'imaginer quelle était cette femme assise là, dans une attitude si désolée, les mains croisées sur ses genoux, et regardant si fixement devant elle. Qu'est-ce que vous regardiez donc ainsi? dit M. Bell s'approchant de la fenêtre et se mettant derrière Marguerite.

— Rien, dit celle-ci en se levant sur-le-champ, et d'un ton aussi gai qu'il lui fut possible.

— Rien, en vérité, de bien intéressant; des arbres sombres dans le lointain, du linge étendu sur la haie, et un courant d'air humide. Allons, fermez la fenêtre et venez prendre le thé. »

Marguerite garda quelque temps le silence. Elle jouait avec sa cuiller, et ne semblait prêter qu'une attention très-médiocre à ce que lui disait M. Bell. Il la contredisait, et elle souriait comme s'il eût exprimé un avis semblable au sien. Puis elle soupira et, pesant sa cuiller, elle se mit à dire à propos de rien, et de cette voix élevée qui annonce que celui qui parle réfléchit depuis quelque temps déjà au sujet qu'il introduit :

« Monsieur Bell, vous vous rappelez ce que nous disions de Frédéric hier soir, n'est-ce pas?

— Hier soir? Où étais-je? Oh! je me souviens. Il me semble qu'il y a huit jours de cela. Oui certainement, je me rappelle que nous avons parlé de lui; pauvre garçon!

— Oui; et vous vous souvenez que M. Lennox a dit qu'il était venu en Angleterre à l'époque de la mort de

ma pauvre maman? demanda Marguerite en baissant la voix.

— Je me le rappelle. Je n'en avais rien su jusque-là.

— Et moi, je croyais, j'avais toujours cru que papa vous l'avait dit.

— Non, jamais. Mais pourquoi ces questions, Marguerite?

— Je voudrais vous dire quelque chose de très-mal que j'ai fait à cette époque, dit Marguerite, fixant sur M. Bell son regard franc et honnête. J'ai fait un mensonge. »

Et son visage devint écarlate.

« Je conviens que cela est mal; ce n'est pas que je n'en aie fait un assez bon nombre en ma vie, non pas en paroles positives, comme je suppose que vous avez fait, mais en actions, ou par de misérables circonlocutions qui amenaient les gens à ne pas croire ce qui était vrai, ou à tenir pour vraie une chose fausse. Vous savez qui est le père du mensonge, Marguerite? Eh bien, beaucoup de gens qui se croient très-vertueux ne laissent pas de côtoyer le mensonge de toutes sortes de façons. Le venin de la fausseté corrompt notre sang à tous. J'aurais cru que vous en étiez aussi exempte que qui que ce soit. Quoi! vous pleurez, mon enfant? N'en parlons plus, si cela vous affecte ainsi. Je suis sûr que vous en avez été fâchée, et que vous ne recommencerez plus, et il y a longtemps que c'est passé, et enfin je veux que vous soyez gaie et contente ce soir.

— Je vous en prie, monsieur Bell, laissez-moi vous dire ce qui est. Vous pourriez peut-être me venir en aide; non, mais si vous saviez la vérité, peut-être pourriez-vous réparer... Non, ce n'est pas encore cela que je veux dire, » s'écria-t-elle, impatientée de ne pouvoir s'exprimer aussi exactement qu'elle le désirait.

M. Bell changea complétement de ton.

« Dites-moi tout, mon enfant, fit-il.

— C'est une longue histoire; mais, lorsque Frédéric

vint, maman était bien malade, et j'étais accablée d'inquiétude, et en même temps poursuivie par la crainte d'avoir attiré mon frère dans le danger. Nous eûmes une alerte immédiatement après la mort de maman, car Dixon rencontra quelqu'un à Milton : c'était un homme nommé Léonard, qui avait connu Frédéric, et qui semblait lui en vouloir, ou du moins être tenté par le souvenir de la récompense promise à celui qui le livrerait; et, sous le coup de cette frayeur je crus devoir presser Frédéric de partir pour Londres, où, comme vous avez pu le comprendre l'autre soir, il devait aller pour consulter M. Lennox sur les chances qu'il aurait d'être acquitté, s'il subissait un jugement. Lui et moi, nous allâmes donc ensemble au chemin de fer : c'était le soir, et le jour commençait à tomber, mais il faisait encore assez clair pour reconnaître les gens et en être reconnu; nous arrivâmes trop tôt et nous allâmes nous promener dans un champ voisin. J'avais toujours une peur affreuse de ce Léonard, que je savais dans le voisinage, et, alors que nous étions dans le champ, les rayons du soleil qui se couchait me donnant dans les yeux, un homme passa à cheval sur la route, tout juste au-dessous de la barrière du champ, sur laquelle nous étions appuyés. Je vis bien qu'il me regardait, quoique je ne le reconnusse pas d'abord à cause du soleil; mais au bout d'un instant je vis que c'était M. Thornton, et nous le saluâmes.

— Et naturellement il vit Frédéric, dit M. Bell, essayant de l'aider dans son histoire.

— Oui, et à la station, un homme vint à nous : il était ivre et trébuchait à chaque pas; il voulut prendre Frédéric au collet, et mon frère en se défendant le jeta en bas de la plate-forme; ce n'était pas une grande chute, il n'y avait pas plus de trois pieds de haut. Oh! monsieur Bell, je ne sais comment cela se fit, mais cette chute le tua!

— Quel malheureux hasard! C'était ce Léonard, je suppose. Et comment Frédéric s'en tira-t-il?

— Il partit immédiatement après cette chute; il ne croyait pas qu'elle eût pu occasionner aucun mal sérieux à ce pauvre garçon : cela semblait si peu de chose!

— Il ne mourut donc pas sur le coup?

— Non; il ne mourut que deux ou trois jours après. Et alors, oh! monsieur Bell, c'est alors que je commis une grande faute. Un inspecteur de la police vint et déclara que j'accompagnais le jeune homme qui, en frappant ou en poussant Léonard, avait causé sa mort. Cette accusation était fausse, comme vous voyez; mais nous ne savions pas encore si Frédéric était embarqué; il pouvait être encore à Londres, et, si on l'arrêtait sous ce prétexte et que son identité fût reconnue, il était fusillé. Tout ceci me traversa l'esprit en une seconde; je répondis que ce n'était pas moi, que je n'avais pas été au chemin de fer ce soir-là, et que je ne savais ce qu'on voulait dire. Je n'avais qu'une pensée, celle de sauver Frédéric.

— Je dis, moi, que vous avez bien agi. J'aurais fait de même à votre place. Vous vous êtes oubliée pour ne songer qu'à un autre. J'espère, du moins, que j'aurais fait de même.

— Non, vous ne l'auriez pas fait; c'était mal, c'était manquer de foi. Et pendant ce temps-là Frédéric était en sûreté hors d'Angleterre, et dans mon inquiétude et mon aveuglement j'avais oublié qu'il y avait un témoin qui pouvait certifier m'avoir vue au chemin de fer?

— Qui donc?

— M. Thornton. Vous savez que je l'avais rencontré près de la station; nous nous étions salués.

— Eh bien! il n'aura rien su de cette enquête sans doute, car je suppose qu'elle n'a pas eu de suites.

— Non; le procès dont ils avaient parlé à propos de l'enquête n'eut pas lieu. M. Thornton eut connaissance

de tout; il est magistrat, et il découvrit que ce n'était pas la chute qui avait occasionné la mort de Léonard; mais auparavant il avait su ce que j'avais répondu. Oh! monsieur Bell! »

Et elle se couvrit soudain le visage de ses mains, comme pour cacher sa honte.

« N'avez-vous pas eu aucune explication avec lui? Ne lui avez-vous pas dit le motif instinctif et tout-puissant qui vous avait fait agir?

— Que j'avais instinctivement manqué de foi et que je m'étais appuyée sur le péché pour ne pas tomber? dit-elle avec amertume. Non; comment l'aurais-je pu? Il ne connaissait pas même l'existence de Frédéric. Devais-je, pour regagner sa bonne opinion, lui révéler nos secrets de famille, et nuire peut-être ainsi aux chances qui restaient à mon frère de se justifier? Les dernières paroles de Frédéric avaient été une recommandation de secret. Vous voyez que papa ne vous avait même rien dit. Non! je préférais endurer la honte, et je l'endurai. M. Thornton ne m'a jamais estimée depuis ce temps-là.

— Il vous estime, j'en suis sûr, dit M. Bell. Il est vrai que cela m'explique un peu.... Mais il parle toujours de vous avec respect et considération, bien que maintenant je comprenne certaines réserves dans ses paroles. »

Marguerite ne répondit rien; elle cessa de faire attention à ce que disait M. Bell, et perdit quelque temps jusqu'au sentiment de sa présence. Plus tard elle lui dit :

« Voudriez-vous avoir la bonté de me dire ce que vous entendez par ses réserves dans sa manière de parler de moi?

— Oh! simplement qu'il m'a impatienté en ne se joignant pas aux louanges que je faisais de vous. En vieux fou que je suis, je croyais que tout le monde devait penser comme moi, et il était évident qu'il ne le faisait pas. Cela

m'avait intrigué dans le moment. Mais si cette affaire n'a jamais été expliquée, il a dû certainement être fort étonné. D'abord il vous a vue vous promenant le soir avec un jeune homme.

— Mais c'était mon frère! dit Marguerite surprise.

— C'est vrai; mais comment pouvait-il le savoir?

— Je n'ai jamais songé à rien de la sorte, dit Marguerite rougissant, et d'un air blessé.

— Et peut-être lui non plus n'y aurait jamais pensé, sans le mensonge qui dans cette circonstance était d'ailleurs nécessaire, je maintiens mon dire.

— Non, il ne l'était pas, je le sais maintenant; je m'en repens amèrement. »

Il y eut un long silence. Marguerite le rompit la première :

« Il n'est pas probable, dit-elle, que je revoie jamais M. Thornton, et elle s'arrêta.

— Il y a beaucoup de choses plus improbables, à ce qu'il me semble, répliqua M. Bell.

— *Non*, je ne crois pas que je le revoie jamais. Cependant on n'aime pas à déchoir dans l'opinion d'un ami, comme j'ai fait dans la sienne. »

Les yeux de Marguerite étaient pleins de larmes; mais sa voix était ferme, et M. Bell ne la regardait pas.

« Et maintenant que Frédéric a perdu tout espoir, et presque tout désir de se réhabiliter et de rentrer en Angleterre, il serait juste que tout cela fût expliqué. Si vous le voulez et si vous le pouvez, si l'occasion s'en présente naturellement, voudrez-vous bien lui tout dire, et ajouter que je vous ai permis de le faire parce que, ne fût-ce qu'en souvenir de mon père, je n'aimerais pas à perdre son estime, bien qu'il soit probable que nous ne nous reverrons jamais?

— Certainement. Il faut qu'il sache tout. Je n'aimerais pas qu'on vous crût capable de l'ombre même d'une in-

convenance; il ne doit savoir que penser de vous avoir rencontrée ainsi seule avec un jeune homme.

— Quant à cela, dit Marguerite avec un peu de hauteur, honni soit qui mal y pense. Ce n'est pas pour me justifier d'une inconvenance que je désire que tout lui soit expliqué; si je croyais qu'il m'en eût soupçonnée.... non, je veux seulement qu'il sache comment j'ai été tentée, comment je suis tombée dans le piége, en un mot pourquoi j'ai fait ce mensonge.

— Dont je suis loin de vous blâmer. Et cela sans aucune partialité d'affection, je vous l'assure.

— Ce que pensent les autres n'est rien auprès de mon sentiment profond, de ma conviction absolue d'avoir péché. Mais ne parlons plus de cela; c'est fini, le péché est commis, il ne me reste qu'à le rejeter derrière moi et à ne plus jamais manquer de foi.

— Très-bien. S'il vous plaît d'avoir des remords et de vous désoler, faites-en tout à votre aise; je garde toujours ma conscience enfermée comme un godenot : car, lorsqu'elle sort de sa boîte, elle me surprend par ses dimensions exagérées. Je l'engage donc tout doucement à y rentrer, comme le pêcheur faisait pour le génie. « Il est merveilleux, lui dis-je, que vous soyez demeurée si longtemps renfermée, et dans un si petit espace que je me doutais à peine de votre existence. S'il vous plaît, madame, au lieu de grossir à chaque instant et de me confondre par la vue de vos contours incertains, voulez-vous bien être assez bonne pour vous réduire à vos premières proportions? » Et une fois que je la tiens de nouveau enfermée, je me dépêche de sceller la boîte, et ce n'est qu'à bon escient que je l'ouvre de nouveau et que je contreviens au principe de Salomon, le plus sage des hommes, qui renfermait ainsi la sienne. »

Mais Marguerite n'était pas disposée à rire, elle faisait à peine attention à ce que disait M. Bell. Toutes ses

pensées étaient concentrées sur cette idée qu'elle avait eue déjà auparavant, mais qui devenait maintenant une certitude, à savoir qu'elle avait perdu l'estime de M. Thornton; il lui semblait qu'aucune explication ne pourrait jamais lui rendre, non pas son amour, car elle y avait renoncé pour toujours, mais ce respect et cette estime qu'elle avait espéré qu'il conserverait pour elle. En vain essayait-elle de se consoler en se disant que l'opinion qu'il avait d'elle ne changerait rien à ce qu'elle était réellement; mais cette pensée cédait bien vite à sa douleur. Elle avait sur le bout de la langue vingt questions qu'elle eût voulu adresser à M. Bell, mais elle n'osa lui en faire une seule. Celui-ci pensa qu'elle était fatiguée, et il la renvoya de bonne heure dans sa chambre; elle y resta longtemps assise près de la fenêtre ouverte, les yeux fixés sur le ciel où elle voyait apparaître et briller les étoiles. Elle apercevait aussi une petite lumière sur la terre; c'était une chandelle qui brûlait dans son ancienne chambre, devenue la nursery des enfants du presbytère.

Un sentiment de perpétuel changement, de néant individuel, de perplexité et de désappointement, accablait Marguerite. Elle n'avait rien retrouvé absolument de même qu'autrefois, et cette instabilité légère, mais s'attaquant à tout, lui avait causé plus de peine que n'eût fait un changement radical.

« Je commence à comprendre, se disait-elle, ce que doit être le ciel. Oh ! que de paix et de grandeur dans ces paroles : *Le même hier, aujourd'hui et toujours, l'Éternel!* Je suis si lasse, si fatiguée d'être ainsi emportée à travers toutes les phases de ma vie, dans lesquelles rien ne demeure autour de moi, ni les êtres ni les lieux; c'est comme le cercle dans lequel tourbillonnaient perpétuellement les victimes des passions terrestres. Je crois que je suis dans cette disposition où les femmes d'une autre religion prennent le voile. Je cherche l'immuabilité du ciel

dans la monotonie de la terre. Si j'étais catholique et que je pusse rendre mon cœur insensible par quelque grand coup, je me ferais peut-être religieuse ; mais je soupirerais après mes semblables.... non, pas après mes semblables, car je ne les aimerai jamais à l'exclusion de toute affection pour les individus. Peut-être doit-il en être ainsi, peut-être que non; mais je ne puis décider la question ce soir. »

Et elle s'alla coucher triste et fatiguée, pour se lever le lendemain toujours fatiguée; mais avec le matin étaient revenues l'espérance et les idées moins sombres.

« Après tout, il faut qu'il en soit ainsi, se dit-elle en entendant les voix des enfants en récréation pendant qu'elle s'habillait. Si le monde était immobile, il se corromprait. En dehors de mes sentiments et de ma tristesse, le progrès de tout ce qui m'entoure est heureux et nécessaire. Je ne dois pas tant penser à la manière dont les choses m'affectent qu'à l'effet qu'elles produisent sur les autres, si je veux en juger sainement et conserver l'espoir et la confiance en Dieu. »

Et elle descendit saluer M. Bell, le sourire sur les lèvres.

« Ah ! missie, lui dit-il, vous avez veillé hier soir, et ce matin vous voilà en retard. J'ai une nouvelle à vous apprendre. Que pensez-vous d'une invitation à dîner, d'une visite faite littéralement à travers la rosée matinale? J'ai déjà reçu le vicaire, qui est entré ici en se rendant à l'école. Je ne saurais dire au juste pour combien le désir de faire à notre hôtesse un sermon de tempérance au sujet des faneurs est entrée dans sa politesse; mais enfin je l'ai trouvé ici lorsque je suis descendu, un peu avant neuf heures, et il nous a invités à dîner pour aujourd'hui.

Mais Édith m'attend, je ne puis y aller, dit Marguerite heureuse d'avoir une si bonne raison de s'excuser.

— Oui, je sais cela et je le lui ai dit; je me doutais que

vous ne vous soucieriez pas d'y aller ; je vous en ai cependant réservé la possibilité, dans le cas où cela vous plairait.

— Oh ! non, soyons fidèles à notre plan. Partons à midi. C'est sans doute très-bon et très-aimable à eux, mais je ne pourrais me décider à y aller.

— Très-bien ! ne vous en tourmentez pas ; j'arrangerai cela. »

Avant de sortir, Marguerite se glissa le long du jardin du presbytère et cueillit une petite branche de chèvrefeuille qui pendait en dehors du mur. Elle n'avait pas voulu la veille prendre une fleur dans le jardin, de crainte qu'on ne la remarquât, et que ses sentiments ne devinssent l'objet des commentaires du vicaire et de sa femme. Mais lorsqu'elle traversa le pré commun pour revenir à l'auberge, Helstone lui sembla de nouveau revêtu des anciens enchantements. Les bruits habituels de la vie y étaient plus harmonieux que partout ailleurs, la lumière plus dorée, l'air plus transparent, la vie plus tranquille et plus remplie, les rêveries plus douces. Et Marguerite, se rappelant les sentiments de la veille, se disait à elle-même :

« Et moi aussi, je change perpétuellement, tantôt ceci, tantôt cela, tantôt chagrinée et désappointée, parce que tout n'est pas exactement comme je m'y attendais, et maintenant découvrant soudain que la réalité est plus belle cent fois que ce que j'avais imaginé. O Helstone ! aucun endroit ne me sera jamais si cher que toi ! »

Quelques jours plus tard, elle décida qu'elle était très-contente d'y avoir été et de l'avoir revu, que ce serait toujours pour elle le plus beau lieu du monde ; mais que ce pays était si plein de souvenirs des anciens temps, et surtout de son père et de sa mère, que, si le voyage était à refaire, elle n'aurait peut-être pas le courage de l'entreprendre une seconde fois.

CHAPITRE XLVI.

Il manque quelque chose à Marguerite.

Vers cette époque, Dixon revint à Londres, et devint la femme de chambre en titre de Marguerite. Elle rapportait toutes sortes de nouvelles et de cancans de Milton : comment Marthe était entrée chez miss Thornton lorsque celle-ci s'était mariée ; puis venait un compte rendu des filles d'honneur, des toilettes, du déjeuner du jour de cette cérémonie intéressante ; comment on avait généralement trouvé que M. Thornton avait fait les choses trop grandement, pour un homme auquel la grève récente avait causé de grandes pertes ; comment certains objets mobiliers, regardés par Dixon comme ayant une grande valeur, s'étaient donnés pour rien à la vente, ce qui était honteux quand on songeait à la richesse des gens de Milton ; comment mistress Thornton était venue un jour et avait fait deux ou trois bons marchés, et comment M. Thornton était venu le lendemain et, en témoignant trop vivement le désir qu'il avait de s'assurer d'une ou deux choses, les avait fait monter, à la grande hilarité des spectateurs ; de sorte que, ainsi que le disait Dixon, cela avait fait compensation : si mistress Thornton avait payé trop bon marché, M. Thornton avait payé trop cher. M. Bell avait envoyé toutes sortes d'ordres au sujet de livres ; il n'y avait pas moyen de le comprendre ; il était si minutieux, il aurait fallu qu'il vînt lui-même, mais les lettres ont toujours été et seront toujours plus embarrassantes cent fois qu'elles ne sont utiles. Dixon n'avait pas

grand'chose à dire des Higgins. Sa mémoire avait une tendance aristocratique et lui faisait volontiers défaut lorsqu'il s'agissait des détails de la vie de ceux qu'elle regardait comme ses inférieurs. Nicolas se portait très-bien, du moins elle le croyait; il était venu plusieurs fois à la maison demander des nouvelles de miss Marguerite ; il était le seul, avec M. Thornton. Et Mary? Oh! bien entendu, elle allait très-bien, cette grande fille négligée et malpropre! Dixon avait entendu dire, ou peut-être l'avait-elle rêvé (quoique ce serait chose étrange qu'elle eût été rêver de gens tels que les Higgins), que Mary travaillait maintenant à la manufacture de M. Thornton, parce que son père avait voulu qu'elle apprît à faire la cuisine. Mais qu'entendait-on par cette sottise? elle n'en savait rien. Marguerite convint volontiers que cette histoire était assez incohérente pour ressembler très-fort à un rêve ; cependant il lui était doux d'avoir maintenant auprès d'elle quelqu'un avec qui parler de Milton et des gens de Milton. Dixon n'aimait pas beaucoup ce sujet de conversation; elle eût voulu laisser dans l'ombre cette partie de sa vie. Elle préférait s'étendre sur certains discours de M. Bell qui lui avaient suggéré l'idée de ce qui était réellement son intention, c'est-à-dire qu'il comptait faire de Marguerite son héritière. Mais sa jeune maîtresse ne lui donnait sur ce sujet aucun encouragement; elle ne répondait rien aux questions qu'insinuait la femme de chambre, tantôt sous la forme de doutes, tantôt sous celle d'assertions.

Marguerite avait grand désir d'apprendre que M. Bell avait fait un de ses voyages d'affaires à Milton, car il avait été bien convenu entre eux à Helstone que l'explication en question serait donnée à M. Thornton verbalement et quand l'occasion s'en présenterait naturellement. M. Bell n'était pas un correspondant bien actif; cependant il écrivait de temps à autre des lettres tantôt courtes, tantôt lon-

gues, selon la disposition où il se trouvait, et, bien que Marguerite n'eût pas conscience d'un espoir bien précis et bien défini lorsqu'elle recevait ces lettres, cependant elle achevait toujours de les lire avec un peu de désappointement. Il ne se disposait pas à aller à Milton; il n'en disait rien du moins. Eh bien! elle aurait de la patience, elle attendrait; tôt ou tard les choses s'éclairciraient. Les dernières lettres de M. Bell étaient courtes, tristes, et mêlées d'une amertume inaccoutumée. Il semblait ne rien espérer de l'avenir, regretter au contraire le passé et être bien las du présent. Marguerite craignit qu'il ne fût malade; mais, en réponse à quelques questions qu'elle lui fit au sujet de sa santé, il lui écrivit un billet très-bref dans lequel il lui disait qu'il y avait par le monde une vieille maladie nommée *le spleen*, qu'il en était atteint et qu'il lui laissait à décider si cette maladie était morale ou physique: mais qu'il désirait pouvoir se soulager en grommelant, sans être obligé d'envoyer chaque fois un bulletin de sa santé.

Marguerite ne se permit donc plus de questions sur ce sujet. Un jour, Édith lui parla par hasard d'une conversation qu'elle avait eue avec M. Bell la dernière fois qu'il était venu à Londres; Marguerite en inféra qu'il avait quelque idée de l'emmener l'automne prochain à Cadix, faire une visite à son frère et à sa belle-sœur. Elle questionna Édith jusqu'à ce que celle-ci, impatientée, déclara qu'elle ne pouvait se rappeler rien de plus; qu'il s'était borné à dire qu'il avait presque envie d'aller savoir par lui-même ce que Frédéric avait à dire pour sa défense au sujet de la sédition, et que ce serait là une bonne occasion pour Marguerite de faire connaissance avec sa belle-sœur; qu'il faisait toujours quelque voyage pendant les grandes vacances, et qu'il ne voyait pas pourquoi il n'irait pas en Espagne tout aussi bien qu'ailleurs. C'était tout. Édith ajouta qu'elle espérait que Marguerite n'avait pas envie

de les quitter, et qu'elle ne pouvait comprendre pourquoi sa cousine était si désireuse qu'elle lui rapportât tout cela. Et alors, n'ayant rien à faire dans le moment, elle se mit à pleurer, en disant qu'elle aimait cent fois mieux Marguerite que Marguerite ne l'aimait. Celle-ci la consola de son mieux, mais il ne lui fut pas possible de lui expliquer combien l'idée de ce voyage, bien que ce ne fût probablement qu'un « château en Espagne, » la charmait et la ravissait; car Édith était en disposition de regarder tout plaisir pris sans elle comme un affront tacite et une preuve d'indifférence. Marguerite fut donc obligée de renfermer sa joie; mais une conversation avec Dixon lui servit de soupape de sûreté. Elle demanda à sa femme de chambre, en s'habillant pour le dîner, si elle ne serait pas bien contente de voir maître Frédéric et la nouvelle mariée Dolorès.

« Elle est papiste, miss, à ce que je crois, dit Dixon.

— Je le pense. Oh! oui, certainement, dit Marguerite un peu refroidie par cette idée.

— Et ils vivent dans un pays papiste?

— Oui.

— Alors je crains d'être obligée de dire que le salut de mon âme m'est plus cher que maître Frédéric lui-même. Je serais dans une erreur perpétuelle d'être convertie, miss.

— Oh! il n'est pas bien sûr que nous fassions ce voyage, et si je le fais, je ne suis pas une si grande dame que je ne puisse me passer de vous. Non, chère vieille Dixon, vous aurez un grand congé si nous y allons; mais il y a bien des si, hélas! »

Ce discours ne plut que médiocrement à Dixon, pour plusieurs raisons. D'abord, elle n'aimait pas cette manière de Marguerite de l'appeler sa chère vieille Dixon, dans les moments où celle-ci se montrait particulièrement démonstrative. Elle savait, à la vérité, que miss

Hale avait coutume d'appeler « vieux. » tous les gens qu'elle aimait, et que c'était chez elle un terme d'affection. Néanmoins Dixon n'approuvait pas qu'elle le lui appliquât : car n'ayant guère plus de cinquante ans, elle se croyait encore à la fleur de l'âge. Secondement, elle n'aimait pas à être si aisément prise au mot; malgré sa terreur, l'Espagne, l'inquisition et les mystères papistes lui inspiraient une certaine curiosité ; de sorte qu'elle demanda à miss Hale si elle pensait qu'en ayant soin de ne voir jamais un seul prêtre et de n'entrer dans aucune église, il y aurait pour elle beaucoup de danger d'être convertie. Maître Frédéric, à la vérité, s'était bien laissé entraîner d'une manière inexplicable.

« Je crois que l'amour l'avait prédisposé à une conversion, dit Marguerite en soupirant.

— En vérité, miss? s'écria Dixon. Eh bien! je pourrais, à la rigueur, me garder des prêtres et des églises; mais l'amour vient sans qu'on y pense! Je crois décidément que je ferai mieux de n'y pas aller. »

Marguerite craignait de s'attacher par trop à l'idée de ce voyage; mais, d'un autre côté, cela l'empêchait de songer avec trop d'impatience au désir qu'elle avait que tout fût expliqué à M. Thornton. M. Bell paraissait pour le moment être stationnaire à Oxford, et n'avoir aucune intention immédiate de se rendre à Milton; et une secrète réserve empêchait Marguerite de faire dans ses lettres la moindre allusion à cette visite projetée. Elle n'osait pas non plus lui parler du projet de voyage en Espagne. Elle ne lui en avait rien dit à Helstone, où le loisir ne lui en avait pas manqué; ce n'avait été là probablement pour lui qu'un amusement d'imagination. Mais si c'eût été vrai, quelle agréable variété cela eût apporté à la vie monotone qu'elle menait à Londres!

Elle commençait à en être fatiguée, bien qu'elle fût aimée de tous ceux qui l'entouraient, et qu'elle s'amusât

souvent beaucoup du fils d'Édith. Il était l'orgueil et le joujou de son père et de sa mère, tant qu'il était sage; mais il était entêté et volontaire, et, lorsqu'il entrait dans une de ses colères, Édith se jetait dans son grand fauteuil, fatiguée et désespérée, en s'écriant : « O mon Dieu! que vais-je faire de lui? Je t'en prie, Marguerite, sonne Hanley. »

Mais Marguerite l'aimait peut-être plus dans ces manifestations d'un caractère entier que lorsqu'il était bien sage et bien tranquille. Elle l'emportait encore dans une chambre où ils bataillaient ensemble, jusqu'à ce que la fermeté de Marguerite eût ramené l'enfant au calme; et alors elle mettait en œuvre, pour le convaincre de son tort, tout le charme et toute l'adresse de son esprit, jusqu'à ce que Sholto vînt frotter sa petite figure rouge et barbouillée de larmes contre la sienne, l'embrassant, le caressant souvent jusqu'à ce qu'il se fût endormi sur son épaule. C'étaient là de doux moments pour Marguerite. Ils lui donnaient quelque idée de jouissance qu'elle croyait ne jamais devoir goûter.

M. Henry Lennox était, par ses fréquentes visites, un des éléments agréables de la vie d'Harley-Street. S'il était plus brillant qu'autrefois, Marguerite le trouvait aussi plus froid; mais ses goûts intellectuels, ses connaissances variées, relevaient la conversation qui, sans lui, eût souvent été insipide. Marguerite apercevait chez lui des lueurs de mépris pour son frère et sa belle-sœur, pour leur genre de vie qu'il semblait considérer comme frivole et inutile. Il demanda une ou deux fois à son frère, en présence de Marguerite, s'il avait ou non l'intention de renoncer à sa profession, et, sur la réponse du capitaine Lennox qu'il avait bien assez pour vivre, elle avait vu la lèvre de Henry se plisser avec dédain lorsqu'il avait dit à son frère : « Ne vivez-vous donc que pour cela? » Mais les deux frères s'aimaient néanmoins beaucoup, comme peu-

vent s'aimer deux personnes dont la plus intelligente domine sans cesse l'autre, qui supporte volontiers son empire. M. Lennox avançait dans sa profession; il cultivait soigneusement tous ceux qui pouvaient lui être ou lui devenir utiles; il était habile, prévoyant, satirique et orgueilleux. Depuis la longue conversation que Marguerite avait eue avec lui, en présence de M. Bell, au sujet des affaires de Frédéric, ils n'avaient eu que peu de relations ensemble, autres que celles qui naissaient inévitablement de leurs rapports intimes avec la même famille; mais cela avait suffi pour faire disparaître chez elle tout embarras, et chez lui tout symptôme de vanité blessée. Ils se voyaient continuellement, mais Marguerite crut remarquer que Henry évitait de la rencontrer seule. Elle s'imaginait qu'il remarquait comme elle combien ils avaient dérivé en sens divers dans leurs goûts et dans leurs opinions, depuis l'époque où ils s'étaient trouvés à l'ancre l'un à côté de l'autre.

Et cependant, lorsqu'il avait parlé plus éloquemment que de coutume, ou fait quelque épigramme spirituelle, elle sentait que son regard cherchait le sien avant tout autre, ne fût-ce que pour un instant; que, dans leurs rapports de chaque jour, il écoutait son opinion avec une déférence d'autant plus flatteuse qu'elle était involontaire et soigneusement cachée.



CHAPITRE XLVII.

Occasion qui ne peut se retrouver.

Les éléments des dîners que donnait mistress Lennox étaient ceux-ci : ses amies et elle y apportaient leur beauté, le capitaine Lennox, sa connaissance de tous les sujets du jour, et M. Henry Lennox, ainsi que quelques jeunes gens de talent et d'avenir qui y étaient reçus comme ses amis, l'esprit, l'intelligence, la science profonde et variée dont ils savaient se prévaloir sans tomber dans le pédantisme, ou sans entraver le rapide courant de la conversation.

Ces dîners étaient charmants, et cependant le secret mécontentement qui agitait Marguerite l'y poursuivait encore. Elle voyait là le talent, le sentiment, les qualités acquises, les tendances vertueuses elles-mêmes ne servir que de matériaux pour des feux d'artifice, et le feu caché et secret s'épuiser lui-même en étincelles petillantes. Ils parlaient des arts au point de vue des sens, ne s'occupant que des effets extérieurs, au lieu de chercher à apprendre ce qu'ils ont à enseigner. Ils se battaient les flancs pour exprimer un enthousiasme de commande sur les sujets élevés lorsqu'ils étaient en compagnie, et ils n'y donnaient jamais une pensée lorsqu'ils étaient seuls ; ils dissipaient leur talent d'appréciation en un simple flux de paroles convenables. Un jour, au moment où les messieurs venaient de rentrer dans le salon, M. Lennox s'approcha de Marguerite, et lui parlant volontairement pour la pre-

mière fois peut-être depuis qu'elle était revenue à Harley-Street :

« Vous ne paraissiez pas satisfaite de ce que disait Shirley pendant le dîner?

— Vraiment? ma figure est donc bien expressive?

— Elle l'a toujours été; elle n'a pas perdu l'habitude d'être éloquente.

— Je n'aimais pas à l'entendre se faire, même en plaisantant, l'avocat de ce qu'il savait être mal, odieusement mal.

— Mais sa plaidoirie était bien spirituelle. Comme chaque mot portait! Avez-vous remarqué le bonheur des épithètes?

— Oui!

— Et je le méprise, ajouteriez-vous volontiers. Parlez, je vous prie, sans scrupules, bien qu'il soit mon ami.

— Là! C'est justement cela qui, chez vous.... «

Elle s'arrêta court.

Il écouta un moment pour voir si elle finirait sa phrase; mais elle rougit et alla d'un autre côté, non pas cependant sans lui entendre dire clairement, quoique à voix basse :

« Si quelque chose en moi vous déplaît, voulez-vous être assez bonne pour me le dire et me donner ainsi quelque chance d'apprendre à vous plaire? »

Plusieurs semaines s'écoulèrent sans qu'on entendît parler du voyage de M. Bell à Milton. Il en avait cependant parlé à Helstone comme d'une chose très-prochaine; Marguerite pensait qu'il avait traité de ses affaires par correspondance, et elle ne s'étonnait pas de le voir prendre tous les moyens d'éviter d'aller dans un pays qui lui déplaisait, d'autant plus qu'il était loin de soupçonner l'importance qu'elle attachait à cette explication, qui ne pouvait être faite que de vive voix. Elle savait qu'il le jugeait nécessaire et qu'il le ferait certainement quelque jour,

mais qu'il s'inquiéterait peu que ce fût en été, en automne ou en hiver. On était au mois d'août, et il n'avait pas été question du voyage en Espagne auquel Édith avait fait allusion, et Marguerite essayait de se consoler de la perte de cette espérance.

Mais, un matin, elle reçut une lettre dans laquelle M. Bell lui disait qu'il arriverait à Londres la semaine suivante; qu'il désirait causer avec elle d'un projet qu'il avait conçu; que de plus il avait l'intention de voir un médecin, car il commençait à penser comme elle, il lui était devenu agréable de croire que son irritabilité et sa mauvaise humeur étaient la faute de sa santé plutôt que celle de son caractère.

Il y avait dans l'ensemble de cette lettre un ton de gaieté forcée dont Marguerite fut plus tard frappée; mais dans le moment, son attention fut attirée par les exclamations d'Édith.

« Il va venir à Londres! dit-elle; ô ciel, je suis si fatiguée de la chaleur, que je n'aurai jamais la force de donner encore un dîner. En outre, tout le monde est parti, excepté nos stupides personnes qui ne savent jamais décider où elles veulent aller. Nous n'aurons aucun convive aimable pour lui tenir compagnie.

— Je suis bien sûre qu'il aimera cent fois mieux dîner avec nous seuls qu'avec les étrangers les plus agréables que tu puisses rassembler; en outre, comme il n'est pas bien portant, il ne se souciera pas de recevoir des invitations. Je suis bien aise qu'il en convienne enfin. J'étais sûre, d'après le ton de ses lettres, qu'il était malade; cependant il n'avait pas voulu me répondre quand je lui avais demandé ce qu'il en était, et je ne pouvais m'adresser à un tiers pour avoir de ses nouvelles.

— Oh! il n'est pas bien malade, ou il ne songerait pas à aller en Espagne.

— Il ne parle pas de l'Espagne.

— Non, mais ce plan qu'il doit te proposer y a évidemment rapport; est-ce que tu consentirais vraiment à partir par un temps comme celui-ci?

— Oh! il va faire moins chaud de jour en jour.... Y consentir! Mais tout ce que je crains, c'est d'y avoir trop pensé et de l'avoir désiré avec cette ardeur peu chrétienne qui est toujours désappointée, ou qui, si elle est satisfaite, ne l'est que dans la lettre, tandis que dans l'esprit on n'y trouve pas de plaisir.

— Mais cette pensée-là est superstitieuse, il me semble, Marguerite.

— Non, je ne le crois pas; seulement elle devrait m'empêcher de me laisser aller à des désirs si passionnés.

— Ma chère Marguerite! Ils te persuaderont de rester là-bas, et alors que deviendrai-je? Oh! je voudrais te trouver un mari ici, pour être plus sûre de toi!

— Je ne me marierai jamais.

— Quelle absurdité! Comment! mais Sholto disait encore hier que tu ajoutes un tel charme à nos réunions, qu'il connaît beaucoup d'hommes qui se trouveront très-heureux d'être reçus ici l'année prochaine à cause de toi. »

Marguerite se redressa avec hauteur.

« Sais-tu, Édith, ce que je pense quelquefois que tu as rapporté de ta vie de Corfou?

— Quoi?

— Une nuance de grossièreté. »

Édith se mit à pleurer si amèrement et à déclarer avec tant de véhémence qu'elle ne pouvait plus compter sur l'affection de Marguerite, que celle-ci en vint à penser que son orgueil blessé l'avait fait s'exprimer trop durement et, en expiation, elle se fit pendant le reste du jour l'esclave d'Édith; tandis que la petite personne, accablée par la douleur de voir ses sentiments méconnus, restait couchée sur le sofa, poussant de temps en

temps un profond soupir, jusqu'à ce qu'enfin elle s'endormit.

M. Bell ne parut point, même le jour où il avait remis sa visite pour la seconde fois. Le lendemain matin, Marguerite reçut une lettre de Willis, son domestique, qui disait que son maître s'était senti mal à l'aise depuis quelque temps, ce qui avait été cause du retard apporté à son voyage, et que le jour même où il se préparait à partir il venait d'avoir une attaque d'apoplexie; Willis ajoutait que les médecins n'espéraient pas qu'il passât la nuit, et qu'il était plus que probable que, lorsque miss Hale recevrait cette lettre, son pauvre maître aurait cessé d'exister.

Marguerite reçut la lettre pendant le déjeuner; elle devint très-pâle en la lisant; puis, la mettant silencieusement entre les mains d'Édith, elle quitta la chambre.

Édith fut terrifiée par la lecture de la lettre; elle pleura et sanglota bruyamment comme un enfant, au grand désespoir de son mari; mistress Shaw déjeunait dans sa chambre, de sorte qu'il fut seul chargé du soin de calmer et de rassurer sa femme, qui, pour la première fois de sa vie, se trouvait en contact avec la mort. Quoi! un homme qui avait dû dîner avec eux le lendemain était mourant, peut-être mort à cette heure! Elle fut quelque temps sans pouvoir songer à Marguerite; puis tout à coup elle se leva et se rendit dans la chambre de sa cousine; Dixon y était occupée à faire un paquet de quelques objets de toilette, et Marguerite, tout en pleurant, mettait à la hâte son chapeau, et ses mains tremblaient si fort qu'elle avait peine à en nouer les brides.

« Oh! chère Marguerite! Quel terrible événement! s'écrie Édith. Mais que fais-tu là? Est-ce que tu vas sortir? Sholto est tout à ta disposition pour faire écrire par le télégraphe, ou toute autre chose.

— Je vais à Oxford. Il y a un train dans une demi-heure: Dixon m'a offert d'y venir avec moi, mais j'y serais

bien allée seule. Il faut que je le revoie; puis, s'il existe encore, il aura besoin de soins. Il a été pour moi un second père. N'essaye pas de m'arrêter, Édith.

— Mais si, il le faut; maman ne sera pas contente. Il faut que tu ailles lui parler de ce projet, Marguerite. Tu ne sais même pas où tu vas. S'il avait seulement une maison à lui, ce ne serait rien; mais un agrégé dans un collége! Viens trouver maman, pour savoir si elle veut que tu partes. »

Marguerite céda et manqua le train. Cet événement subit avait donné une attaque de nerfs à mistress Shaw, et le temps se perdit à la soigner et à la calmer. Mais il y avait un autre train deux heures plus tard et, après une longue discussion sur le plus ou moins de convenance du voyage, il fut décidé que le capitaine Lennox accompagnerait Marguerite, qui était inébranlable dans sa résolution de partir. L'ami de son père, le sien, était sur son lit de mort: cette pensée se présentait si vivement à son esprit, qu'elle fut surprise elle-même de la fermeté et de l'indépendance avec lesquelles elle s'était prononcée; enfin, cinq minutes avant le moment du départ, elle était assise dans un wagon en face du capitaine Lennox.

Ce fut une consolation pour elle d'être venue, bien qu'elle apprît en arrivant que M. Bell était mort dans la nuit. Elle vit les chambres qu'il avait occupées, et le souvenir s'en associa à jamais dans son esprit avec la pensée de son père et celle de son ami le plus cher. Le capitaine Lennox et Marguerite avaient promis à Édith que, si tout était fini, comme ils le craignaient, ils seraient de retour pour dîner; il fallut donc quitter promptement cette chambre où son père était mort, et dire un adieu douloureux à cette bonne et douce figure qu'elle avait toujours trouvée si bienveillante et si affectueuse.

Le capitaine s'endormit pendant le retour à Londres, de sorte que Marguerite put pleurer en liberté et réfléchir

à cette fatale année et à tous les malheurs qu'elle lui avait amenés. A peine était-elle bien convaincue d'une perte, qu'une autre venait rouvrir les blessures qui commençaient à se fermer. Mais lorsqu'elle entendit les voix affectueuses de sa tante et d'Édith, lorsqu'elle vit la joie innocente du petit Sholto à son arrivée, Marguerite sortit de l'accès de désespoir presque supertitieux où elle était plongée, et elle sentit que toute joie n'était pas à jamais perdue pour elle. Elle eut la place d'Édith sur le sofa; on apprit à Sholto à porter avec soin la tasse de thé de sa tante Marguerite, et, lorsqu'elle monta s'habiller, elle put remercier Dieu d'avoir épargné à son bon vieil ami les souffrances d'une longue maladie.



CHAPITRE XLVIII.

Tranquillité.

« N'est-ce pas Marguerite qui hérite ? » dit tout bas Édith à son mari lorsqu'ils se retrouvèrent seuls dans leur chambre, le soir du triste voyage d'Oxford. Elle avait attiré la tête du capitaine vers elle, tandis qu'elle-même se tenait sur la pointe des pieds, et, avant d'oser lui faire cette question, elle l'avait supplié de ne pas s'en offenser. Le capitaine Lennox était sur ce sujet dans la plus complète ignorance; si on lui avait dit quelque chose, il l'avait oublié; un agrégé d'un collége peu important ne pouvait avoir grand'chose à laisser; il n'avait jamais eu d'ailleurs l'intention de faire payer pension à Marguerite, et deux cent cinquante guinées par an lui semblaient une somme extravagante, d'autant qu'elle ne buvait pas de vin. Édith retomba sur ses pieds un peu triste; son roman était détruit.

Huit jours plus tard, elle vint trouver son mari en sautant, et, lui faisant une grande révérence, elle lui dit :

« J'avais raison et vous aviez tort, très-noble capitaine. Marguerite a reçu une lettre de l'homme d'affaires de M. Bell et elle est légataire universelle ; les legs particuliers se montent à environ deux mille livres sterling, et le reste à quarante mille, d'après la valeur actuelle des propriétés à Milton.

— En vérité ! Et que dit-elle de cette fortune ?

— Oh ! il paraît qu'elle savait depuis longtemps qu'elle lui appartiendrait; seulement elle était loin de la croire

aussi considérable. Elle est très-pâle et elle dit que cela l'effraye; mais c'est de l'enfantillage, et cela sera bientôt passé. J'ai laissé maman l'accablant de félicitations, et je suis accourue vous tout dire. »

M. Henry Lennox parut être regardé d'un commun accord comme le conseiller naturel et l'homme d'affaires de Marguerite. Elle était si complétement ignorante de toutes les formalités légales, qu'elle était obligée d'avoir constamment recours à lui. Il lui choisit un avocat; il lui apportait des papiers à signer; enfin, il n'était jamais si heureux que lorsqu'il lui expliquait ce que signifiaient tous les mystères de la loi.

« Henry, lui dit un jour Édith avec malice, savez-vous comment je pense que se termineront toutes ces conférences avec Marguerite ?

— Non, dit-il en rougissant, et je désire que vous ne m'en disiez rien.

— C'est bien ; alors je n'ai pas besoin de dire à Sholto de ne pas inviter si souvent M. Montaigu à venir ici.

— Comme il vous plaira ! dit-il avec un calme affecté. Ce à quoi vous songez peut arriver ou ne pas arriver; mais cette fois avant de m'avancer, je veux être sûr du terrain. Invitez donc qui vous voudrez. Ce que je vais vous dire est peut-être impoli, Édith, mais si vous vous en mêlez, vous gâterez tout. Elle s'est montrée longtemps tout à fait sauvage avec moi; ses airs de Zénobie ne font que commencer à se fondre. Il y a en elle l'étoffe d'une Cléopatre, si elle était un peu plus païenne.

— Pour ma part, dit Édith non sans quelque malice, je suis bien aise qu'elle soit chrétienne : je connais si peu de personnes qui le soient ! »

Il ne fallut plus songer à l'Espagne pour cet automne, bien que Marguerite ne pût s'empêcher de désirer que quelque heureuse occasion amenât Frédéric à Paris, où elle l'aurait facilement rejoint. En place de Cadix, il lui

fallut se contenter de Cromer, car c'était là que sa tante Shaw et les Lennox s'étaient enfin décidés à se rendre. Peut-être, après tont, Cromer était-il ce qui lui valait le mieux, car elle avait surtout besoin de reprendre des forces.

Parmi les espérances auxquelles il lui fallait renoncer, se trouvait celle de voir M. Bell expliquer à M. Thornton les circonstances qui avaient précédé le malheureux accident cause de la mort de Léonard. Quelle que fût l'opinion que devait conserver d'elle M. Thornton, elle désirait que du moins cette opinion fût basée sur une connaissance véritable de la manière dont elle avait agi et des motifs qui l'avaient influencée. Cela l'eût mise en repos sur un point qui l'agiterait toujours, à moins qu'elle ne prît la résolution de n'y plus songer. Il y avait maintenant si longtemps que ces choses étaient passées, qu'il n'était pas de manière possible de les expliquer, excepté celle qu'elle avait perdue par la mort de M. Bell. Il lui fallait donc, comme tant d'autres, se soumettre à être injustement jugée; mais, bien qu'elle essayât de se raisonner en se disant que la même chose était arrivée souvent à autrui, son cœur n'en aspirait pas avec moins d'ardeur à ce que quelque jour, fût-ce dans bien des années peut-être, mais au moins avant sa mort, M. Thornton apprît combien fortement elle avait été tentée. Mais c'étaient là de vains désirs, des pensées oiseuses, et, après s'en être bien convaincue, elle tourna toutes ses forces vers la vie qui était en ce moment devant elle, et résolut d'en accepter toutes les jouissances et d'en embrasser tous les devoirs.

Elle avait coutume de passer sur le rivage de longues heures, regardant tantôt les vagues qui venaient se briser sur le sable, tantôt celles qui se soulevaient au loin et lançaient vers le ciel leurs jets étincelants; elle entendait ainsi, sans en avoir conscience, l'hymne éternel que la nature élève sans cesse vers son auteur. Elle se sentait

tout apaisée sans savoir comment. Elle restait ainsi assise sur le sable, les mains croisées, entourant ses genoux, tandis que sa tante Shaw faisait de petites emplettes et qu'Édith et le capitaine se livraient à de lointaines excursions sur terre et sur mer. Les nourrices qui passaient et repassaient devant elle, faisant jouer leurs enfants, se demandaient tout bas l'une à l'autre ce que miss Marguerite pouvait regarder ainsi, pendant si longtemps, jour après jour. Et lorsque la famille se rassemblait pour dîner, Marguerite était silencieuse et si absorbée qu'Édith la déclara stupide, et accueillit avec acclamations la proposition que lui fit son mari d'inviter Henry à venir passer huit jours à Cromer lorsqu'il reviendrait d'Écosse.

Mais pendant ce temps la réflexion permettait à Marguerite de voir les événements sous leur jour réel, de leur assigner leur place véritable, de se rendre compte de leurs causes et de leur signification, dans l'avenir comme dans le passé. Les heures passées sur le bord de la mer n'étaient pas perdues, comme eût pu s'en apercevoir facilement toute personne qui eût su lire sur la physionomie de Marguerite. Henry Lennox fut frappé du changement.

« La mer a fait un bien immense à miss Hale, à ce qu'il me semble, dit-il, lorsque celle-ci quitta la chambre pour la première fois après son arrivée à Cromer. Elle a dix ans de moins qu'elle n'avait à Londres.

— C'est le chapeau que je lui ai acheté, s'écria Édith triomphante; j'ai tout de suite vu qu'il lui irait merveilleusement.

— Je vous demande pardon, dit M. Lennox, du ton moitié dédaigneux, moitié indulgent, qu'il avait généralement avec Édith; mais je crois connaître la différence qu'il y a entre les charmes d'un chapeau et ceux d'une femme : ce n'est pas un chapeau qui eût pu rendre les yeux de miss Hale si brillants et cependant si doux, ses

lèvres si colorées, et son visage si reposé et si satisfait. Elle ressemble à mieux encore, ajouta-t-il en baissant la voix, elle ressemble à la Marguerite Hale d'Helstone. »

Depuis ce jour, cet homme habile et ambitieux dirigea tous ses efforts vers la conquête du cœur de Marguerite. Il aimait sa douce et fière beauté. Il connaissait la portée latente de son esprit, qui pourrait, il le pensait du moins, être amené à s'intéresser à tous les objets qui l'intéressaient lui-même. Il ne regardait sa fortune que comme une partie du caractère complet et superbe qui lui appartenait; cependant il se rendait compte que cette fortune lui serait d'un grand secours pour s'élever plus rapidement. Il espérait conquérir des honneurs et une réputation au moyen desquels il s'acquitterait un jour amplement envers elle de cette première avance de fortune. Il avait été à Milton pour affaires relatives à sa propriété en revenant d'Écosse, et, avec le coup d'œil prompt et exercé de l'homme de loi toujours prêt à tenir compte des probabilités et à les peser, il s'était bien vite aperçu de la valeur croissante des maisons et des terrains qu'elle possédait dans cette ville riche et prospère. Il était heureux de voir que ses relations actuelles avec Marguerite, devenue sa cliente, effaçaient graduellement chez elle le souvenir de cette malencontreuse soirée d'Helstone. Il avait, comme conseil légal, mille occasions de la voir en particulier, outre celles qui naissaient de leurs rapports de famille.

Marguerite n'était que trop disposée à l'écouter lorsqu'il lui parlait de Milton, bien qu'il n'eût vu aucune des personnes qu'elle connaissait particulièrement. C'était la coutume de sa tante et de sa cousine de parler de Milton avec éloignement et avec mépris, et Marguerite avait honte de se rappeler qu'elle avait éprouvé et exprimé les mêmes sentiments pendant les premiers temps de son séjour dans cette ville. Mais M. Lennox allait presque au delà de

Marguerite dans son appréciation chaleureuse de Milton et du caractère de ses habitants. Leur énergie, leur puissance, le courage indompté avec lequel ils luttaient contre tous les obstacles, le feu sombre qui animait leur existence, avaient captivé son attention, excité son intérêt; il ne se lassait pas de parler d'eux, et il n'avait jamais remarqué combien étaient égoïstes et matériels plusieurs des résultats qu'ils se proposaient pour but dans ces efforts incessants, dans ce travail sans relâche, jusqu'à ce que Marguerite lui eût signalé ce vice corrupteur de tant de qualités nobles et admirables d'ailleurs.

Néanmoins, quand la conversation languissait, quand miss Hale ne faisait plus à ses questions que de courtes réponses, Henry s'aperçut qu'une réflexion sur quelque particularité du caractère des habitants de Darkshire était un sûr moyen de ranimer soudain son attention et sa vivacité.

Lorsqu'ils revinrent tous à Londres, Marguerite mit à exécution une des résolutions qu'elle avait prises au bord de la mer, celle d'arranger sa vie comme il lui convenait. Avant de partir pour Cromer, elle s'était montrée aussi docile aux décrets de sa tante que si elle eût encore été la petite étrangère effarouchée qui, douze ans auparavant, s'était endormie à force de pleurer dans la nursery d'Harley-Street. Mais si elle s'était dit, dans ces heures de solennelles méditations, qu'elle rendrait un jour compte de sa vie et de l'emploi qu'elle en avait fait, et elle s'efforça de résoudre ce problème, le plus difficile de tous pour les femmes, c'est-à-dire de savoir ce qu'elle devait à l'autorité, et jusqu'à quel point elle devait conserver sa liberté d'action.

Mistress Shaw avait un excellent caractère, et Édith avait hérité de cette charmante qualité domestique. Quant à Marguerite, la promptitude de son intelligence et la vivacité de son imagination la rendaient quelquefois impa-

tiente, et l'isolement de toute sympathie où elle s'était trouvée de bonne heure l'avait rendue orgueilleuse; mais elle avait une douceur de cœur indéfinissable et tout enfantine, qui autrefois la rendait irrésistible, même dans ses rares moments de caprice et d'obstination; et, maintenant qu'elle était adoucie par ce que le monde appelait sa bonne fortune, sa tante fut obligée de céder au charme de ses manières, et de lui concéder le droit de vivre selon ses idées de devoir.

« Seulement, tâche de ne pas devenir masculine, dit Édith d'un ton suppliant. Maman veut que tu prennes un des valets de pied pour toi, et je ne demande pas mieux, je t'assure, car ce sont de grands fléaux. Seulement, pour l'amour de moi, chère Marguerite, tâche de ne pas devenir masculine; c'est la seule chose que je te demande. Valet de pied ou non, ne deviens pas masculine.

— N'aie pas peur, Édith; je te promets de m'évanouir dans tes bras pendant le dîner des domestiques à la première occasion; et alors, pendant que Sholto jouera avec le feu, que Baby criera de toutes ses forces, tu commenceras à désirer une femme un peu masculine et capable de se tirer d'affaire dans toutes les circonstances.

— Et tu ne deviendras pas trop sainte pour plaisanter et pour être un peu gaie?

— Non, certainement; je serai plus gaie que je n'ai jamais été, maintenant que je vivrai à ma guise.

— Et tu n'auras pas l'air d'une caricature, tu me laisseras t'acheter tes robes?

— Mais j'entends bien les acheter moi-même. Tu viendras avec moi, si tu veux, mais personne ne satisferait mon goût que moi-même.

— Oh! j'avais peur que tu ne voulusses t'habiller en brun ou en couleur poussière, afin qu'on ne vît pas la crasse que tu ramasseras dans tous ces taudis. Je suis

bien aise de savoir que tu conserveras quelque goût pour les vanités, en souvenir du vieil Adam.

— Je serai toujours la même, Édith; je voudrais que ma tante et toi vous en fussiez persuadées. Seulement, comme je n'ai ni mari ni enfants qui m'imposent des devoirs naturels, je te demande la permission de m'en créer d'autres que celui d'acheter mes robes. »

Dans le conseil de famille, composé d'Édith, de sa mère et de son mari, qui fut tenu sur ces entrefaites, on décida que tous ces nouveaux plans n'en assuraient que mieux Marguerite à Henry. Édith et le capitaine éloignèrent sans rien dire ceux de leurs amis qui pouvaient avoir des fils et des frères éligibles, et ils remarquèrent avec satisfaction que Marguerite ne semblait prendre plaisir dans aucune autre société que celle de Henry, en dehors de la famille. Les autres admirateurs qu'avaient attirés sa beauté ou sa réputation de fortune, découragés par son indifférence, allèrent offrir leurs hommages à des beautés moins dédaigneuses ou à de plus riches héritières. Henry et elle devenaient peu à peu plus intimes et plus familiers, mais ils n'étaient pas gens à souffrir la moindre remarque sur leur manière d'être.



CHAPITRE XLIX.

Changement à Milton.

Pendant ce temps, les cheminées fumaient à Milton, les machines mugissaient et faisaient entendre leurs battements incessants. Le bois, le fer et la vapeur travaillaient sans intelligence et sans but; mais la persévérance de leur monotone labeur était égalée par l'activité infatigable des vaillantes multitudes qui, pleines d'intelligence et de volonté, s'empressaient avec ardeur.... vers quoi? On ne voyait pas de flâneurs dans les rues; personne n'était sorti pour son plaisir, tous les visages exprimaient l'anxiété; on recherchait les nouvelles avec une avidité fiévreuse, et les hommes se coudoyaient et se heurtaient sur le marché et à la Bourse, comme ils faisaient dans la vie, avec tout l'égoïsme de la concurrence. Un nuage sombre planait sur la ville. Il y avait peu d'acheteurs, et ceux qui se présentaient étaient examinés d'un œil défiant par les vendeurs, car le crédit était menacé et les maisons les plus solides pouvaient voir leur fortune atteinte par les désastres qu'avaient subis les maisons de commerce maritime du port voisin. Jusqu'ici il n'y avait eu aucune faillite dans Milton; mais, par suite de toutes celles qui avaient eu lieu en Amérique, et même plus près, que de maisons de Milton avaient gravement souffert! et chaque matin on pouvait lire sur les visages ces questions que chacun osait à peine faire : « Quelles nouvelles? Qui a failli? En quoi serai-je atteint? » Et si deux ou trois personnes se rassemblaient, elles s'entretenaient des maisons

solides et se gardaient de faire la moindre allusion à celles qui, dans leur opinion, étaient menacées : car une parole inconsidérée pouvait, dans ces temps difficiles, causer la chute de commerçants qui autrement eussent fait tête à l'orage, et la chute d'une maison en entraîne toujours plusieurs autres. « Thornton est solide, disait-on ; ses affaires sont considérables, elles augmentent chaque année ; mais il a une si bonne tête et il est si prudent, malgré son audace ! » Puis un homme en tirait un autre à part, et lui parlant à l'oreille, il disait : « Les affaires de Thornton sont considérables, mais il a dépensé ses bénéfices à les étendre ; il n'a pas de capital de réserve ; il a renouvelé ses machines il y a deux ans, et cela lui a coûté on ne sait combien. Le sage entend à demi-mot. » Mais ce M. Harrison n'était qu'un envieux qui croassait ; cet homme avait succédé à la fortune toute faite de son père, et il avait craint de la perdre en changeant quoi que ce fût aux allures de celui-ci, mais il enviait chaque schelling que gagnaient ceux qui étaient plus hardis et plus habiles que lui.

M. Thornton était réellement très-embarrassé. Il était atteint dans son endroit sensible : sa fierté de la réputation commerciale qu'il s'était acquise. Artisan de sa propre fortune, il ne l'attribuait pas à son mérite personnel, mais à la puissance que donnait le commerce à tout homme brave, honnête et persévérant, de s'élever à une hauteur d'où il pouvait voir à l'aise le jeu des événements du monde, et s'acquérir honnêtement, au moyen de ces vues étendues, plus de pouvoir et d'influence que dans toute autre carrière. Il avait voulu qu'au loin, à l'Est, à l'Ouest, au Nord et au Midi, là où sa personne ne serait jamais connue, son nom fût respecté, sa volonté accomplie, et sa signature acceptée comme de l'or. Telle était l'idée que, dès le commencement de sa carrière, M. Thornton s'était faite de la vie d'un négociant. *Ses marchands*

sont comme des princes, lui disait sa mère, lisant le texte à haute voix, et c'était là pour lui comme l'appel de la trompette qui l'excitait à la lutte. Il était, comme tant d'autres, occupé de ce qui se passait au loin, indifférent à ce qui avait lieu près de lui. Il avait voulu que son nom fût une puissance dans les pays étrangers et sur les mers lointaines; il avait voulu être le chef d'une maison qui serait fameuse pendant plusieurs générations, et ce n'était qu'après de longues années qu'il commençait à entrevoir ce qu'il pouvait être dans son propre pays, dans sa propre manufacture et parmi ses ouvriers. Eux et lui avaient longtemps vécu parallèlement, tout près les uns des autres, mais sans jamais se toucher, jusqu'à l'événement qui lui avait fait connaître Higgins. Une fois amené face à face avec un individu faisant partie des masses qui l'entouraient, en dehors du caractère de patron et d'ouvrier, il avait commencé à comprendre que « nous avons tous un cœur humain. » Ç'avait été là le premier pas, et, jusqu'à ce jour où la crainte de voir cesser ses rapports avec quelques ouvriers qu'il avait si récemment appris à connaître comme hommes, et celle d'être obligé de renoncer, sans en avoir fait l'essai, à un ou deux plans qui lui étaient chers, rendaient plus poignantes les inquiétudes qui venaient de temps en temps l'assaillir, il avait ignoré combien, dans ces derniers temps, sa position de manufacturier lui était devenue précieuse par cela seul qu'elle le mettait en contact perpétuel avec les ouvriers, et qu'elle lui donnait une si grande puissance sur une race d'hommes étranges, malicieux, ignorants, mais par-dessus tout pleins d'énergie et de vifs sentiments humains. Il passait en revue sa situation actuelle. La coalition de l'année dernière l'avait empêché de livrer des commandes considérables qui lui avaient été faites; il avait auparavant, pour satisfaire à ces mêmes commandes, employé une grande partie de son capital disponible au renouvelle-

ment de ses machines, et il s'était muni d'une immense provision de coton. Il n'avait pu remplir les engagements qu'il avait pris, à cause de l'extrême inhabileté des ouvriers irlandais, qu'il avait fait venir; une grande partie de leur ouvrage avait été perdue ou mise de côté, comme indigne d'être livrée par une maison qui se piquait de ne fournir que des articles de première qualité. Pendant plusieurs mois, la gène occasionnée par les suites de la grève avait été un obstacle aux entreprises de M. Thornton; et bien souvent, lorsque ses regards étaient tombés sur Higgins, il s'était senti disposé à lui parler avec colère sans aucune cause actuelle, mais par le sentiment du sérieux dommage que lui avait causé l'affaire à laquelle celui-ci avait eu part. Mais lorsqu'il s'était aperçu de cette disposition au ressentiment, il avait résolu d'en triompher. Il aurait pu se borner à éviter Higgins, mais il voulut au contraire se rendre maître de lui-même en lui donnant accès auprès de lui toutes les fois que les règlements et son propre loisir le permettaient. Et bientôt tout ressentiment disparut devant l'étonnement qu'il éprouva en voyant comment des hommes tels que lui et Higgins, vivant du même commerce, travaillant à la même œuvre, bien que d'une manière diverse, pouvaient envisager la position et les devoirs l'un de l'autre d'une manière si étrangement différente. De là naquirent ces relations qui n'eussent peut-être pas eu à l'occasion le pouvoir d'empêcher les intérêts et les opinions de se heurter, mais qui du moins disposaient le patron et les ouvriers à plus de sympathie et d'indulgence réciproque. Outre cette amélioration dans les sentiments, M. Thornton et ses ouvriers découvrirent que, chacun de leur côté, ils avaient ignoré des faits positifs, bien connus de l'autre partie.

Mais on était arrivé à l'une de ces périodes fatales au commerce, où la diminution de la demande faisait baisser de valeur les grandes provisions; celle de M. Thornton

tomba à moitié prix : il ne recevait aucune commande, par conséquent il perdait l'intérêt du capital employé à l'achat des machines; il lui était même difficile d'obtenir le payement des commandes qu'il avait livrées; et cependant il fallait subvenir à la dépense continuelle qu'exigeait la continuation des affaires. Puis vint le moment de payer les sommes dues pour le coton qu'il avait acheté; l'argent étant rare, il ne put emprunter qu'à un taux d'intérêt exorbitant, et en même temps il lui était impossible de rien vendre de sa propriété. Il ne désespéra pas cependant; il travailla nuit et jour à prévoir les événements et à y parer; il était aussi calme et aussi doux que jamais avec les femmes de sa maison; il parlait peu à ses ouvriers : mais maintenant ceux-ci le connaissaient, et plus d'une réponse sèche et brève était reçue par eux avec d'autant plus de sympathie qu'ils en auguraient que le patron était inquiet et préoccupé; ils étaient loin maintenant de cet esprit d'antagonisme contenu, qui autrefois les rendait toujours prêts à le juger sévèrement et à mal parler de lui. « Le patron a bien des choses qui le tourmentent, » dit un jour Higgins entendant M. Thornton demander d'un ton bref et mécontent pourquoi tel ou tel ordre n'avait pas été obéi, et remarquant le soupir qui lui avait échappé en passant devant une pièce où plusieurs ouvriers étaient en train de travailler. Higgins et un de ses camarades restèrent ce soir-là après l'heure du départ, sans en rien dire, pour faire l'ouvrage qui avait été négligé, et M. Thornton crut que le contre-maître auquel il avait adressé des reproches avait fait la besogne lui-même.

« Oh ! je sais bien qui est-ce qui aurait été fâché de voir le patron assis là-bas comme une pièce de calicot gris ! Le cœur de femme du vieux curé se serait brisé s'il avait vu le patron avec une figure si triste, pensait un jour Higgins en s'approchant de M. Thornton dans Marlbo-

rough-Street... Maître, dit-il en arrêtant son patron dans sa marche rapide et décidée, et provoquant chez lui un geste de légère impatience, avez-vous eu des nouvelles de miss Marget ces temps-ci?

— Miss qui? répliqua M. Thornton.

— Miss Marget, miss Hale, la fille du vieux curé; vous sauriez bien vite de qui je parle, si vous vouliez seulement penser un peu à ce que je vous dis. (Il n'y avait rien d'irrespectueux dans le ton dont ces paroles étaient dites.)

— Oh, oui! »

Et soudain le visage de M. Thornton s'éclaircit, et il jeta un rayon de bienveillance sur celui qui lui parlait

« Elle est ma propriétaire, maintenant, vous savez, Higgins. J'ai de ses nouvelles de temps en temps par son homme d'affaires ici. Elle va bien et elle est avec des amis; merci, Higgins. »

Le « merci » qui était venu peu après le reste de la réponse, et qui cependant avait été dit si chaleureusement, éveilla certaines idées chez Higgins. Ce pouvait n'être qu'une fausse piste; néanmoins il résolut de la suivre et de voir où elle le conduirait.

« Et elle ne se marie donc pas, maître? continua-t-il.

— Pas encore. »

Et le visage de M. Thornton redevint sombre et sévère.

« Il en est question cependant; ce serait avec un parent de sa cousine.

— Alors je compte qu'elle ne reviendra pas à Milton.

— Non!

— Un instant, patron. » Et s'approchant d'un air confidentiel de M. Thornton, il lui dit à l'oreille : « Le jeune monsieur est-il justifié? »

Et il accompagna cette question d'un clignement d'yeux qui ne fit que rendre la chose plus inintelligible à son patron.

— Le jeune homme, je veux dire maître Frédéric, comme ils l'appelaient, son frère qui est venu ici, vous savez bien.

— Ici?

— Sans doute, à la mort de la dame. N'ayez pas peur que je dise rien; Mary et moi, nous avons toujours su la chose et nous l'avons gardée pour nous, car nous l'avons apprise parce que Mary travaillait dans la maison à ce moment-là.

— Il est venu ici! et c'était son frère!

— Sans doute; et je croyais que vous le saviez, sans quoi je ne vous en aurais jamais parlé. Vous saviez qu'elle avait un frère?

— Oui, et je sais tout ce qui le concerne. Mais il était donc ici au moment de la mort de mistress Hale?

— Je ne veux pas en dire plus long. J'ai peut-être déjà fait une sottise, car ils ont gardé cela très-secret. Je voulais seulement savoir s'ils avaient pu le faire absoudre.

— Non pas que je sache. Mais je n'ai des nouvelles de miss Hale que par son homme de loi. »

Puis M. Thornton quitta Higgins pour aller à ses affaires, le laissant tout désappointé.

« C'était son frère! se dit M. Thornton, j'en suis bien aise. Peut-être ne la reverrai-je jamais; mais c'est une consolation, un soulagement pour moi de savoir cela. Je savais qu'elle ne pouvait avoir commis une inconvenance, et cependant j'aspirais à en avoir la conviction. Maintenant je suis content! »

C'était un mince fil d'or traversant le sombre tissu de sa fortune présente, qui devenait chaque jour plus menaçante. Un de ses agents avait mis sa confiance en une maison américaine qui venait de tomber avec beaucoup d'autres : car en ces temps difficiles c'était comme pour un château de carton, la chute de l'un entraînait celle de

l'autre. Quels étaient les engagements de M. Thornton? Pourrait-il faire tête à l'orage?

Chaque soir il emportait dans sa chambre ses livres et ses papiers, et veillait longtemps après que tous étaient couchés. Il croyait que personne ne savait qu'il employait à ce travail les heures qu'il aurait dû consacrer au repos. Un matin, au moment où le jour commençait à percer au travers de ses persiennes fermées, et alors qu'il se disait avec découragement et indifférence qu'il se passerait bien cette nuit-là des deux heures de sommeil qu'il se réservait habituellement avant de recommencer les travaux de la journée, la porte de sa chambre s'ouvrit et il vit sa mère debout, dans le costume qu'elle avait porté la veille. Elle ne s'était pas couchée non plus. Leurs yeux se rencontrèrent. Leurs visages étaient pâles et fatigués par cette veille trop prolongée.

« Mère! pourquoi n'êtes-vous pas au lit?

— Mon fils, croyez-vous que je puisse dormir, tandis que l'inquiétude vous tient éveillé? Vous ne m'avez pas dit ce qui vous tourmente; mais depuis plusieurs jours, je vois que vous souffrez de rudes peines.

— Le commerce va mal.

— Et vous redoutez?

— Je ne redoute rien, répliqua-t-il en relevant la tête avec fierté. Je sais maintenant que je ne ferai rien perdre à personne; c'était là ce qui m'inquiétait.

— Mais où en êtes-vous? Ferez-vous.... sera-ce une faillite? dit mistress Thornton d'une voix tremblante d'émotion.

— Non, pas une faillite. Il faut que je quitte les affaires, mais je payerai tout le monde; je pourrais me relever, je suis rudement tenté.

– Comment cela? John! soutenez l'honneur de votre nom. Courez pour cela toute espèce de risque. Comment pourriez-vous vous relever?

— Par une spéculation qu'on me propose; elle est pleine de danger, mais si elle réussit je serai au-dessus de mes affaires et personne ne saura rien des difficultés où je me suis trouvé. Mais si elle échoue....

— Si elle échoue? répéta mistress Thornton en posant sa main sur le bras de son fils et le regardant avec une curiosité avide; elle retenait sa respiration pour entendre sa réponse.

— Si elle échoue, d'honnêtes gens auront été ruinés par un coquin, dit-il d'un air sombre. Dans ma position actuelle, l'argent de mes créanciers est en sûreté, jusqu'au dernier sou; mais je ne sais pas où en est le mien, peut-être n'ai-je plus rien à l'heure qu'il est; donc c'est l'argent de mes créanciers que je risquerais.

— Mais si vous réussissez, ils n'en sauront rien. Cette spéculation est-elle donc si hasardeuse? je suis sûre que non, sans quoi vous n'y auriez pas songé. Si elle réussissait?

— Je serais riche, mais j'aurais perdu la paix de ma conscience.

— Pourquoi? vous n'auriez fait de tort à personne.

— Non, mais j'aurais couru le risque de ruiner plusieurs personnes pour un misérable avantage. Ma mère! je suis décidé. Cela ne vous fera pas beaucoup de peine de quitter cette maison, n'est-ce pas, ma bonne mère?

— Non; ce qui m'affligera, ce sera de vous voir descendre de la position que vous aviez acquise. Qu'allez-vous faire?

— Je serai toujours le même John Thornton que par le passé, tâchant de bien faire et me trompant souvent, puis recommençant bravement. Mais cela est dur, ma mère; j'ai tant travaillé, tant fait de plans! j'ai découvert trop tard une nouvelle puissance dans ma position, et maintenant tout est fini! je suis trop vieux pour recommencer le même cours. Cela est bien dur, en vérité, ma mère. »

Il s'éloigna d'elle et cacha son visage de ses mains.

« Je ne comprends rien, dit mistress Thornton d'un ton de sombre révolte. Voilà mon garçon qui est un bon fils, un homme juste, un cœur tendre, et il échoue dans tout ce qu'il entreprend; il aime une femme, et elle ne se soucie pas plus de lui qu'elle n'eût fait de l'homme le plus ordinaire; il travaille nuit et jour, et il travaille en vain, tandis que les autres prospèrent, s'enrichissent, et tiennent leur misérable nom bien haut au-dessus de la honte.

— La honte n'a jamais approché de moi, » dit à voix basse M. Thornton.

Mais sa mère continua.

« Je me suis souvent demandé où était la justice, et je suis convaincue qu'il n'y en a aucune dans le monde, maintenant que je te vois réduit à cette extrémité, toi, mon cher, bon, courageux fils; quand nous devrions mendier ensemble, je n'en serais pas moins fière d'être ta mère ! »

Elle se pencha sur lui et l'embrassa à travers ses larmes.

« Ma mère, dit-il, en la serrant doucement entre ses bras, qui est-ce qui a réglé mon sort en ce monde, pour le bien comme pour le mal? »

Elle secoua la tête; elle ne voulait pas entendre parler de religion en ce moment.

« Ma mère, continua M. Thornton, voyant qu'elle ne voulait pas répondre, moi aussi j'ai été rebelle, mais je m'efforce de ne plus l'être; aidez-moi comme vous m'aidiez lorsque j'étais enfant. Vous me disiez de bonnes paroles, lorsque mon père mourut et que nous restâmes bien plus pauvres que nous ne le serons maintenant; vous me disiez des paroles courageuses, nobles, confiantes, que je n'ai jamais oubliées; parlez-moi de nouveau ainsi, ma mère. Ne soyons pas comme des gens dont les richesses ont endurci le cœur. Si vous me répétiez les paroles d'au-

trefois, il me semble que je retrouverais quelque chose de la pieuse simplicité de mon enfance. Je me les dis bien bas à moi-même; mais elles auraient plus de force venant de vous, qui avez eu à supporter tant de maux et d'épreuves.

— J'ai eu bien des peines, il est vrai, mais aucune aussi rude que celle-ci. Vous voir descendre de la place qui vous appartient! Je me résignerais bien pour moi-même, John, mais pour vous, c'est impossible; non, pas pour vous! Dieu a jugé à propos de se montrer bien dur envers vous. »

Et tout son corps était secoué par les sanglots, qui sont presque toujours convulsifs chez les personnes âgées; tout à coup elle fut frappée du silence qui s'était fait, et elle se contint pour écouter. Elle n'entendit rien, leva la tête et vit son fils appuyé sur la table.

« O John! » s'écria-t-elle, et elle lui souleva la tête. Il était si pâle, l'expression de ses yeux était si triste et si étrange, que l'idée qu'il allait mourir traversa l'esprit de sa mère; mais lorsqu'elle vit la rigidité du visage faire peu à peu place à la couleur naturelle, et son fils revenir à son état accoutumé, tout sentiment d'humiliation mondaine disparut devant celui du bonheur que lui apportait sa seule existence. Elle comprit ce qu'elle devait de reconnaissance à Dieu pour lui avoir donné un tel fils, et elle l'en remercia avec une effusion et une ferveur qui chassèrent de son esprit tout sentiment de rébellion.

M. Thornton ne pouvait encore parler; il alla ouvrir la fenêtre et les persiennes, et la lumière rouge du soleil à son lever entra dans la chambre. Le vent était toujours de l'est, et le temps d'un froid piquant, comme il était depuis plusieurs semaines; il n'y aurait pas cette année demande pour les vêtements légers du printemps, il fallait abandonner ce dernier espoir de voir se relever le commerce.

Ce fut pour M. Thornton une grande consolation d'avoir eu cette conversation avec sa mère, et de sentir que, bien qu'ils gardassent dorénavant le silence sur tous ces sujets d'anxiété, ils comprenaient leurs sentiments réciproques, et que, s'ils n'étaient pas en parfaite harmonie, ils n'étaient pas du moins en désaccord dans leur manière de les envisager.

Le mari de Fanny fut blessé du refus que fit son beau-frère de prendre part à la spéculation qu'il lui avait proposée, et s'excusa de lui venir en aide sur ce qu'il avait besoin de toutes ses ressources pour cette même affaire.

Il fallut enfin en venir à ce que M. Thornton redoutait et prévoyait à la fois depuis plusieurs mois; il lui fallut renoncer au commerce dont il s'était si longtemps occupé avec honneur et succès, et chercher dans Milton une position subordonnée. La manufacture de Marlborough et la maison et les terrains adjacents étaient loués à long bail; il fallut chercher à les sous-louer. Plusieurs emplois furent immédiatement offerts à M. Thornton. M. Hamper se serait estimé heureux de l'associer à son fils, qui allait s'établir avec un capital considérable dans une ville voisine; mais ce jeune homme n'avait reçu qu'une demi-éducation quant aux connaissances nécessaires au commerce, et il n'en avait reçu aucune sur toute autre science que celle de gagner de l'argent. M. Thornton refusa donc une association qui ne lui permettait pas de faire l'essai des plans qui avaient survécu au naufrage de sa fortune. Il eût mieux aimé être contre-maître avec un certain degré de pouvoir en dehors des questions d'argent, que d'avoir à se soumettre à l'humeur tyrannique d'un riche associé, avec lequel il était sûr de se quereller avant trois mois.

Il attendit donc et se tint humblement à l'écart, tandis que se répandait à la Bourse la nouvelle de l'immense bénéfice qu'avait réalisé son beau-frère au moyen de sa

spéculation hardie. C'était la merveille du jour. Le succès amena avec lui sa conséquence habituelle, l'admiration, et personne ne fut estimé plus sage et plus clairvoyant que M. Watson.



CHAPITRE L.

Où l'on se revoit.

C'était par une chaude après-midi d'été ; Édith vint dans la chambre de Marguerite, la première en robe du matin, la seconde, tout habillée pour le dîner. La première fois elle n'avait trouvé personne, la seconde fois elle trouva Dixon qui préparait la robe de Marguerite sur le lit ; mais Marguerite était toujours absente. Édith fit le tour de la chambre.

« Oh ! Dixon, dit-elle tout à coup, ne lui faites pas mettre ces affreuses fleurs bleues avec cette robe couleur d'or mat. Quel goût ! Attendez un instant, je vais vous apporter des boutons de grenade.

— Cette robe n'est pas couleur d'or mat, madame ; elle est paille, et le bleu s'accorde très-bien avec la couleur paille. »

Mais Édith avait rapporté les brillantes fleurs écarlates avant que Dixon eût achevé sa remontrance.

« Où est miss Hale ? demanda Édith lorsqu'elle eut essayé l'effet de la garniture. Je ne comprends pas, continua-t-elle avec humeur, comment ma tante a pu lui laisser prendre à Milton ces habitudes errantes ! Pour moi, je m'attends à chaque instant à apprendre qu'il lui est arrivé quelque chose d'horrible dans les misérables taudis où elle est toujours fourrée. Je n'oserais jamais me risquer dans une de ces affreuses rues sans un domestique. Ce n'est pas là la place d'une femme bien élevée. »

Dixon était encore vexée du mépris avec lequel avait été

traité son goût, de sorte qu'elle répliqua un peu sèchement :

« Je ne m'étonne plus, quand j'entends les dames tant parler d'être bien élevées, et que je les vois si craintives et si délicates, je ne m'étonne plus qu'il n'y ait pas maintenant de saintes sur la terre.

— Oh, Marguerite ! te voilà enfin ! j'ai tant besoin de te parler ! Mais comme tu as chaud, comme tu es rouge, pauvre enfant ! Imagine-toi ce qu'a été faire cet insupportable Henry ; vraiment, il va au delà de ce qui est permis à un beau-frère. Juste au moment où mon dîner était si heureusement complété, si bien combiné pour être agréable à M. Colthurst, voilà Henry qui vient me demander, avec force excuses il est vrai, et en s'appuyant de ton nom, la permission d'amener avec lui M. Thornton, de Milton (ton locataire, tu sais), qui est venu à Londres pour affaires. Cela gâte tout à fait mes arrangements.

— Je ne tiens pas au dîner ; je n'ai même pas faim, dit Marguerite. Dixon pourra m'apporter une tasse de thé ici, et vous me retrouverez au salon quand vous monterez. Je ne serai vraiment pas fâchée de me reposer un peu.

— Non, non ; je ne veux pas de cela. Il est vrai que tu es horriblement pâle, mais c'est la chaleur, ce ne sera rien, et nous ne pouvons pas nous passer de toi, c'est impossible.... Un peu plus bas, ces fleurs, Dixon. Elles font un effet charmant, Marguerite, dans tes cheveux noirs... Tu sais que nous avons compté sur toi pour causer de Milton avec M. Colthurst. Mais à propos, ce monsieur vient de Milton ; oh ! alors, tout ira bien, M. Colthurst le questionnera sur les sujets qui l'intéressent, et ce sera très-amusant de retrouver ton expérience et la sagesse de M. Thornton dans le prochain discours de M. Colthurst à la chambre. Réellement, c'est une bonne idée qu'a eue là Henry. Je lui ai demandé si c'était un homme qui nous ferait honte, et il m'a répondu : « Non pas, si vous avez

le sens commun, ma petite sœur. » D'où je conclus que ton locataire parle sans faire de cuirs; ce qui n'est pas déjà si ordinaire dans le Darkshire, eh, Marguerite !

— M. Lennox ne t'a pas dit pourquoi M. Thornton est venu à Londres? Est-ce bien pour des affaires relatives à sa maison ? demanda Marguerite d'un air contraint.

— Oh ! il est en faillite, ou quelque chose de ce genre; Henry te l'a dit le jour où tu avais si mal à la tête ; je ne sais plus au juste ce que c'est.... Là, très-bien, Dixon. Miss Hale nous fait honneur, n'est-ce pas?... Je voudrais être grande comme une reine, Marguerite, et brune comme une bohémienne.

— Mais que disais-tu de M. Thornton ?

— Oh ! ne me questionne pas, j'ai une si mauvaise tête quand il s'agit d'affaires. Henry sera enchanté de te dire tout cela. L'impression qui m'en est restée, c'est que M. Thornton est mal dans ses affaires, et que c'est un homme très-respectable, et qu'il faut que je sois très-aimable avec lui; et, comme je ne savais pas trop comment m'y prendre pour cela, je suis venue te chercher. Et maintenant descends avec moi, afin de te reposer sur le sofa pendant un quart d'heure. »

Le beau-frère, usant de ses priviléges, arriva de bonne heure, et Marguerite, se mit, en rougissant, à le questionner au sujet de M. Thornton.

« Il est venu à Londres, dit M. Lennox, pour cette sous-location de la manufacture et de la maison de Marlborough-Street. Il ne peut les conserver, et il y a des actes et des baux à examiner et des conventions à dresser. J'espère qu'Édith le recevra bien ; elle a été un peu déconcertée, à ce que j'ai vu, de la liberté que j'ai prise de lui demander une invitation pour lui. Mais j'ai pensé que vous seriez bien aise qu'on lui fît cette politesse ; et d'ailleurs on est naturellement disposé à se montrer scrupuleux au sujet d'un homme qui vient de perdre sa fortune.»

Henry avait baissé la voix en parlant à Marguerite, près de laquelle il était assis; mais, en faisant sa phrase, il se leva tout à coup pour aller au-devant de M. Thornton qui venait d'entrer, et le présenta à Édith et au capitaine Lennox.

Marguerite regarda avec anxiété M. Thornton pendant qu'il était ainsi occupé. Il y avait plus d'un an qu'elle ne l'avait vu, et depuis ce temps il avait beaucoup changé. Sa taille élevée lui donnait toujours un air de distinction à cause de l'aisance de tous ses mouvements qui en était la conséquence; son visage paraissait vieilli et fatigué par les chagrins, mais il exprimait une noble tranquillité qui, aux yeux de ceux qui connaissaient le changement de sa position, témoignait de son mâle courage et de sa dignité vraie. En entrant dans la chambre, il avait vu d'un coup d'œil que Marguerite y était; il avait saisi à l'instant l'air d'intérêt et d'attention avec lequel elle écoutait M. Lennox, et il s'avança pour la saluer avec les manières calmes et bienveillantes d'un ancien ami. Lorsqu'il lui adressa la parole, les joues de Marguerite se couvrirent d'une vive rougeur qui ne les quitta plus tout le reste de la soirée. Elle ne paraissait pas avoir grand'chose à lui dire. Il fut désappointé par la manière calme dont elle lui fit ce qui lui sembla, à lui, les questions purement indispensables sur les anciennes connaissances de Milton; puis d'autres arrivèrent, qui étaient des amis plus intimes de la famille, et il retomba sur l'arrière-plan, où il causa de temps à autre avec M. Lennox.

« Ne trouvez-vous pas que miss Hale a bien gagné ? lui dit celui-ci. Je crois que l'air de Milton ne lui convenait pas : car, lorsqu'elle est arrivée à Londres, elle était excessivement changée. Ce soir, elle paraît radieuse. Elle est aussi beaucoup plus forte. L'automne dernier, une promenade de deux milles la fatiguait à l'excès. Vendredi soir, nous sommes allés jusqu'à Hampstead à pied, nous

en sommes revenus de même, et cependant samedi elle avait aussi bonne mine qu'aujourd'hui.

— Nous! Qui nous ? Enx deux, seuls? » se demandait M. Thornton.

M. Colthurst était membre du Parlement, où il commençait à se distinguer. Il était prompt à discerner le vrai mérite, et fut frappé d'une remarque qui échappa pendant le dîner à M. Thornton. Il demanda à Édith qui il était, et, à sa grande surprise, celui-ci s'aperçut par le ton dont il lui répondit : « En vérité! » que M. Thornton, de Milton, n'était pas aussi généralement inconnu qu'elle se l'était imaginé. Le dîner marchait bien. Henry était en veine et se montrait spirituel et caustique. M. Thornton et M. Colthurst s'étaient rencontrés sur des sujets qui les intéressaient tous deux, et ils se contentaient de les effleurer, se réservant d'en causer plus au long dans la soirée. Marguerite était charmante avec sa coiffure de grenades, et, bien qu'elle parlât peu et s'appuyât sur le dos de sa chaise, Édith ne paraissait pas contrariée, car la conversation était animée sans qu'elle s'y mêlât. Marguerite étudiait la physionomie de M. Thornton : il ne la regardait jamais, de sorte qu'elle pouvait l'observer tout à son aise et se rendre compte des changements que le temps avait amenés dans sa personne. Tout à coup, à un mot qui lui fut dit par M. Lennox, sa figure resplendit de cette joie intense qui autrefois l'animait par instants; ses yeux reprirent l'éclat, ses lèvres le sourire des anciens jours, et instinctivement son regard chercha celui de Marguerite, comme s'il eût senti le besoin de sa sympathie : mais, lorsque leurs yeux se furent rencontrés, sa physionomie changea complétement; elle devint de nouveau grave et anxieuse, et pendant tout le reste du dîner il évita de se tourner du côté où elle était. Il n'y avait dans la réunion que deux dames étrangères à la famille, et toutes deux causaient avec Édith et sa mère, tandis que Marguerite

travaillait à une tapisserie, lorsque les messieurs remontèrent au salon. M. Colthurst et M. Thornton causaient vivement ensemble. Henry Lennox s'approcha de Marguerite et lui dit à voix base :

« Je crois vraiment qu'Édith me devra des remerciements pour le convive que je lui amené. Vous n'imaginez pas quel homme de sens et d'esprit c'est que votre locataire. C'était justement l'homme qu'il fallait à Colthurst pour lui donner tous les renseignements dont il avait besoin. Je ne comprends pas comment il a pu mal gérer ses affaires.

— A sa place, vous auriez réussi, » dit Marguerite.

Henry fut médiocrement satisfait du ton dont elle avait prononcé cette réponse, bien qu'elle n'eût fait qu'exprimer une idée qui avait déjà traversé son propre esprit. Tandis qu'ils gardaient tous deux le silence, la conversation de M. Colthurst et de M. Thornton s'animait de plus en plus.

« Je vous assure, disait le premier, que j'en ai entendu parler avec beaucoup d'intérêt, ou, si vous aimez mieux, beaucoup de curiosité. J'ai entendu continuellement invoquer votre nom pendant mon court séjour dans le pays. »

Ici, Marguerite et M. Lennox perdirent quelques mots; puis M. Thornton reprit :

« Je n'ai rien de ce qu'il faut pour devenir populaire. S'ils ont parlé de moi dans ce sens-là, ils se sont trompés. Ce n'est que lentement que je m'intéresse aux projets nouveaux, et j'ai peine à me faire connaître même de ceux que je désire connaître moi-même, et pour lesquels je voudrais n'avoir pas de réserve. Cependant malgré toutes ces entraves je sens que j'étais dans la bonne voie, et que, partant d'une sorte d'amitié avec l'un d'eux, j'arrivais graduellement à en connaître plusieurs. Les avantages étaient réciproques; sans le savoir, nous nous instruisions mutuellement.

— Vous vous *instruisiez*, dites-vous? Je croyais que vous aviez l'intention de continuer cette manière d'agir.

— Il faut que j'arrête Colthurst, » dit Henry Lennox se levant vivement.

Et, par une question à la fois abrupte et pleine d'à-propos, il détourna la conversation, de manière à éviter à M. Thornton l'humiliation d'avouer son insuccès et son changement de position. Mais aussitôt que le nouveau sujet eut été épuisé, M. Thornton reprit la conversation à l'endroit où elle avait été interrompue, et répondit à la question que lui avait faite M. Colthurst.

« Je n'ai pas réussi dans mes affaires, et j'ai été obligé de renoncer à ma position de manufacturier. Je cherche une place à Milton; je voudrais être employé par quelqu'un qui fût disposé à me laisser agir librement. Mon seul désir est d'avoir l'occasion de cultiver quelques relations avec les ouvriers en dehors des espèces sonnantes. Mais on dirait du point d'appui qu'Archimède demandait pour soulever le monde, à voir l'importance qu'y attachent la plupart de nos manufacturiers: ils branlent la tête et prennent un air grave dès que je leur parle des quelques expériences que je souhaiterais faire.

— Vous les appelez vous-même des *expériences*, à ce que je vois, dit M. Colthurst, avec une nuance délicate de respect plus marqué.

— Parce que je les regarde comme telles. Je ne suis pas certain des conséquences qui en résulteront, mais je suis certain que l'épreuve doit en être tentée. Je suis arrivé à cette conviction que de simples institutions, quelque sages, quelque merveilleusement combinées et organisées qu'elles soient, ne pourront jamais attacher les choses l'une à l'autre comme il est nécessaire qu'elles le soient, à moins que ces institutions n'aient pour effet de mettre les individus des deux classes en fréquent contact personnel. Ces relations sont le soufle qui vivifie tout. Il

est difficile de faire comprendre à un ouvrier combien son patron a travaillé dans son cabinet aux plans qui ont pour but le bien-être de ceux qu'il emploie. Un plan complet surgit comme une machine pourvue de tous ses rouages, et les ouvriers l'acceptent comme ils acceptent les machines, sans rien comprendre au profond travail intellectuel qu'il a fallu pour les amener à une si grande perfection. Mais pour mettre à exécution le projet que j'ai conçu, des relations personnelles seraient indispensables ; peut-être tout ne marcherait-il pas bien d'abord, mais à chaque secousse, à chaque accroc, un plus grand nombre d'hommes s'intéresseraient au succès, jusqu'à ce qu'il en vînt à être désiré partout, parce que tous travailleraient à la réussite de ce plan; et même je suis sûr qu'il perdrait sa vitalité et cesserait d'agir effectivement, dès qu'il ne serait plus soutenu par cet intérêt commun qui amène invariablement les gens à trouver des moyens de se voir, de se connaître personnellement, et même d'être au courant du caractère et des habitudes les uns des autres. Nous nous comprendrions mieux, et j'ose dire que par suite nous nous aimerions davantage.

— Et vous croyez que vos projets préviendraient le retour des coalitions ?

— Pas le moins du monde; je me borne à espérer qu'ils empêcheraient les grèves d'être une source de haines aussi amères et aussi envenimées que par le passé. Un homme porté aux illusions espérerait peut-être que des relations plus intimes et plus naturelles entre les maîtres et les ouvriers feraient cesser à jamais les grèves; mais je ne suis pas en général disposé à beaucoup espérer. »

Soudain, comme s'il eût été frappé d'une nouvelle idée, il traversa le salon pour s'approcher de Marguerite et lui dit sans préambule, et comme s'il n'eût pas douté qu'elle n'eût écouté tout ce qui s'était dit :

« Miss Hale, j'ai reçu une sorte de lettre de plusieurs

de mes hommes (je crois qu'elle est de l'écriture d'Higgins); ils me témoignent leur désir de travailler pour moi, si jamais je redevenais en position d'employer des ouvriers pour mon compte. Cela est bien de leur part, n'est-ce pas ?

— Oui, très-bien. J'en suis contente, » dit Marguerite le regardant en face, avec ses yeux expressifs, qui se baissèrent bientôt sous les éclairs que lançaient ceux de M. Thornton. Il se retira en jetant encore un coup d'œil vers elle, comme s'il eût éprouvé quelque hésitation; puis il soupira et dit : « J'étais sûr que vous en seriez bien aise ; » après quoi il se détourna, et ne lui adressa plus la parole que pour prendre cérémonieusement congé d'elle.

Lorque M. Lennox fut sur le point de se retirer, Marguerite lui dit en rougissant et avec quelque hésitation :

« Pourrai-je vous parler demain ? j'ai besoin de vos conseils pour.... pour quelque chose....

— Certainement. Je serai ici à l'heure que vous m'indiquerez. Nous ne pouvez me faire un plus grand plaisir que celui de me permettre de vous être utile. Voulez-vous que ce soit à onze heures ? Très-bien, comptez sur moi. »

Les yeux d'Henry brillèrent de satisfaction. Comme elle s'habituait à lui demander conseil, à avoir besoin de lui, il semblait que chaque jour dût maintenant lui apporter cette certitude sans laquelle il avait résolu de ne jamais se déclarer de nouveau.



CHAPITRE LI.

Les nuages se dissipent.

Le lendemain matin, Édith marchait sur la pointe du pied et faisait signe à Sholto de se taire lorsqu'il parlait tout haut, comme si le moindre bruit eût dû interrompre la conférence qui avait lieu dans le salon. Deux heures sonnèrent, et les portes étaient toujours fermées ; un peu après on entendit les pas d'un homme qui descendait précipitamment l'escalier, et Édith, mettant la tête à la porte, aperçut son beau-frère.

« Et bien, Henry ? dit-elle d'un air d'interrogation.

— Et bien ! répéta-t-il d'un ton bref.

— Venez-vous goûter ?

— Non merci, je ne puis pas, j'ai déjà perdu trop de temps ici.

— Tout n'est donc pas arrangé alors ? dit alors Édith d'un air désappointé.

— Non pas le moins du monde. *Tout* ne sera jamais arrangé, si par *tout* vous entendez ce que je suppose. Cela n'aura jamais lieu, Édith ; ainsi n'y songez plus.

— Mais cela serait si agréable pour nous tous ! dit Édith d'un air suppliant ; je serais toujours tranquille au sujet des enfants, si j'avais Marguerite une fois établie près de moi. J'ai toujours peur qu'elle n'aille se fixer à Cadix.

— Je tâcherai, lorsque je me marierai, que ce soit avec une jeune personne qui s'entende à avoir soin des en-

fants; c'est tout ce que je puis faire pour vous. Miss Hale ne voudrait pas de moi, et je ne la demanderai pas.

— Mais alors, de quoi donc parliez-vous pendant tout ce temps?

— De mille choses auxquelles vous ne comprendriez rien, de placements, de baux et de la valeur des terres.

— Oh! allez-vous-en, si c'est là tout. Elle et vous, vous devez être horriblement stupides, si vous avez parlé pendant si longtemps de choses si ennuyeuses.

— Très-bien. Je reviendrai demain avec M. Thornton, pour avoir encore une conversation avec miss Hale.

— M. Thornton, qu'a-t-il à faire dans tout cela?

— Il est le locataire de miss Hale, dit M. Lennox se détournant, et il désire résilier son bail.

— Oh! bien, bien; je ne comprends rien aux détails : ainsi je vous dispense de me les donner.

— Le seul détail qu'il est nécessaire que vous compreniez, c'est qu'il sera bon de laisser le salon libre comme aujourd'hui. Ordinairement les enfants et les bonnes ne font qu'entrer et sortir, de sorte qu'il est impossible d'expliquer clairement une affaire, et les conventions dont nous devons nous occuper sont très-importantes. »

Personne ne sut pourquoi M. Lennox ne se trouva pas au rendez-vous du lendemain.

M. Thornton s'y rendit exactement, et, après l'avoir fait attendre près d'une heure, Marguerite entra enfin au salon; elle était pâle et sa physionomie exprimait l'anxiété.

« Je suis si fâchée, dit-elle en parlant très-vite et avec embarras, que M. Lennox ne soit pas ici! il aurait pu vous dire cela bien mieux que moi. Il est mon conseiller dans cette....

— Je regrette d'être venu si cela vous dérange. Voulez-vous que j'aille voir si M. Lonnox est chez lui?

— Non, merci; je voulais vous dire combien je regrette de vous perdre comme tenancier. Mais M. Lennox dit qu'il est sûr que les choses s'amélioreront.

— M. Lennox n'entend rien à cela, dit M. Thornton savec calme. Heureux dans tout ce qu'un homme peut ouhaiter, il ne comprend pas ce que c'est de se trouver, alors qu'on n'est plus jeune, rejeté au point de départ qui a demandé toute l'énergie de la jeunesse; de sentir que la moitié de la vie est passée et que rien n'est fait, que rien ne reste des occasions perdues, si ce n'est l'amer regret de n'en avoir pas profité. Miss Hale, je préfère ne pas connaître l'opinion de M. Lennox sur mes affaires. Ceux qui sont heureux et qui ont réussi sont sujets à parler légèrement du malheur d'autrui.

— Vous êtes injuste, fit Marguerite avec douceur; M. Lennox a seulement dit qu'il espérait vous voir recouvrer tout ce que vous avez perdu. Ne parlez pas jusqu'à ce que j'aie tout dit. Je vous en prie! » Et recueillant de nouveau ses forces, elle feuilleta rapidement quelques papiers d'une main tremblante. « Oh! voici; il m'a dressé un projet.... je voudrais qu'il fût ici pour vous l'expliquer.... Enfin, si vous vouliez prendre de l'argent à moi, dix-huit cent cinquante-sept livres sterling, qui sont en ce moment déposées à la Banque et qui ne me rapportent que deux et demi pour cent, vous m'en donneriez un intérêt bien plus élevé et vous pourriez conserver la manufacture de Marlborough-Street. »

La voix de Marguerite était devenue plus claire et plus ferme.

M. Thornton ne répondit rien, et elle continua à chercher un papier sur lequel étaient détaillées les sûretés demandées, car elle avait à cœur de lui faire envisager la chose comme une simple transaction d'affaires à laquelle elle était plus intéressée encore que lui. Tandis qu'elle cherchait ce papier, son cœur cessa tout à coup de battre

en entendant M. Thornton lui dire d'une voix tremblante de tendresse et de passion :

« Marguerite ! »

Elle le regarda un instant, puis elle chercha à lui dérober l'éclat de ses yeux en laissant tomber son front dans ses mains. Il se rapprocha d'elle et répéta d'un ton suppliant :

« Marguerite ! »

Elle pencha davantage sa tête, elle cacha plus complétement son visage. Il s'agenouilla près d'elle et murmura d'une voix basse et haletante :

« Prenez garde ! Si vous vous taisez, j'aurai l'étrange présomption de croire que vous consentez à m'appartenir. S'il faut que je parte, renvoyez-moi à l'instant.

« Marguerite ! »

A ce troisième appel, elle tourna vers lui son visage toujours caché dans ses mains, et s'appuya sur son épaule pour l'y cacher encore. Il la pressa contre son cœur. Tous deux gardaient le silence. A la fin, elle murmura d'une voix entrecoupée :

« Oh ! monsieur Thornton, je ne suis pas digne de vous.

— Vous n'êtes pas digne de moi ! Ne raillez pas ainsi la profonde conviction que j'ai de ne pas vous mériter ! »

Au bout de quelques minutes, il dégagea doucement le visage de Marguerite, et il plaça les bras de la jeune fille autour de lui, comme elle les y avait mis elle-même le jour de l'émeute.

« Vous en souvient-il, ma chère ! dit-il tout bas ; et de mon insolence du lendemain ?

— Je me souviens de la dureté avec laquelle je vous parlai. Voilà tout.

— Regardez ! levez la tête, j'ai quelque chose à vous faire voir. »

Elle leva lentement la tête et lui laissa voir ses joues couvertes d'une rougeur brûlante.

« Connaissez-vous ces roses? dit-il en tirant de son portefeuille quelques fleurs séchées.

— Non, fit-elle avec une curiosité naïve. Est-ce que je vous les ai données?

— Non, miss Vanité; mais vous avez probablement porté les sœurs de celles-ci. »

Elle le regarde, cherchant à deviner, puis elle dit en souriant :

« Elles viennent d'Helstone, n'est-ce pas? Je les reconnais aux découpures profondes des feuilles. Oh! vous y avez donc été? Quand donc cela?

— J'ai voulu voir l'endroit où Marguerite était devenue ce qu'elle est, alors même que j'étais le plus malheureux, que je désespérais qu'elle fût jamais à moi. J'y suis allé à mon retour du Havre.

— Donnez-les moi, dit-elle en lui prenant les roses des mains avec une douce violence.

— Je le veux bien; seulement il faudra me les payer.

— Comment dirai-je jamais cela à ma tante Shaw? dit tout bas Marguerite après quelques instants de silence.

— Voulez-vous que je lui parle?

— Oh! non; je lui dois.... Mais que va-t-elle dire?

— Je l'entends d'ici s'écrier : « Cet homme-là! »

— Chut! dit Marguerite, où j'essayerai de vous montrer le ton indigné de votre mère disant : « Cette femme-là! »

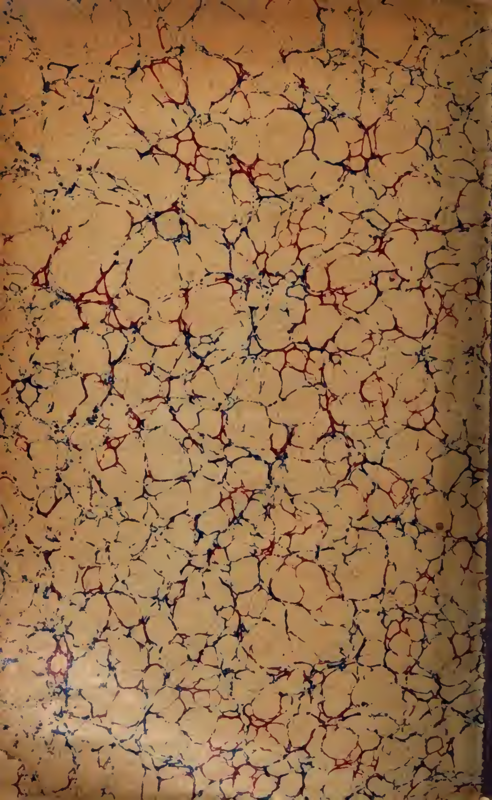
FIN DU SECOND VOLUME.

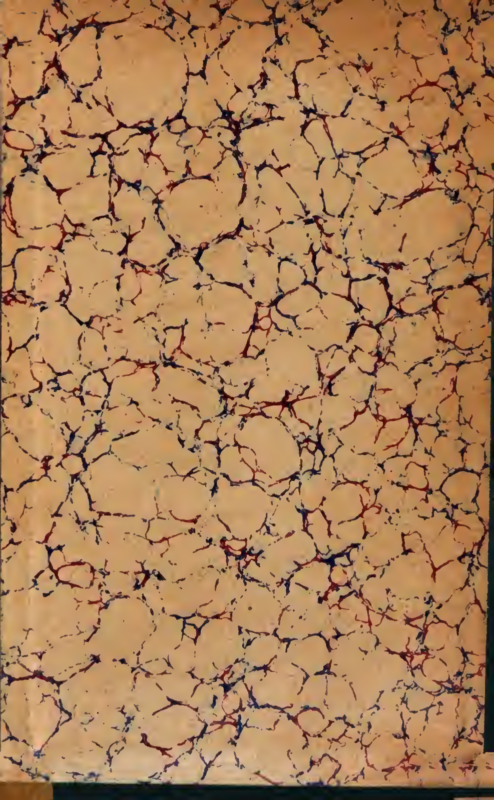


TABLE DES MATIÈRES

DU SECOND VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.





B